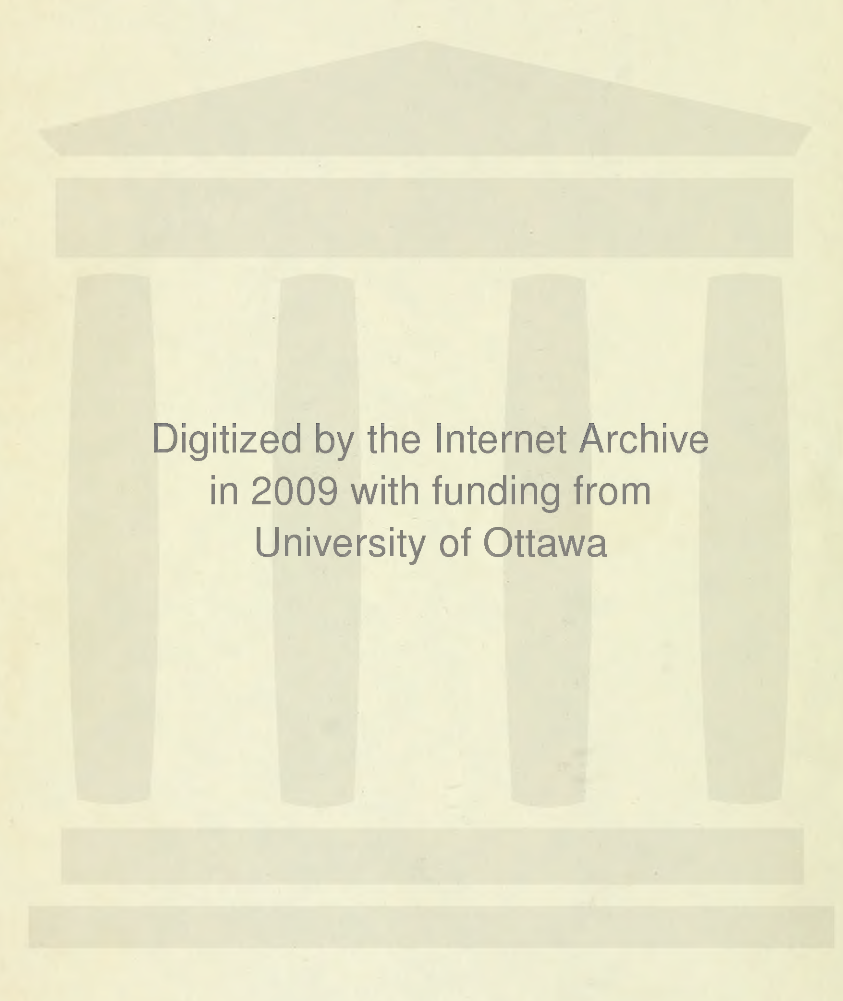


...putato al Parlamento
...lamento italiano è instancabile
assertore della grandezza della Patria
e che con infaticabile zelo rivolge la
sua opera illuminata al bene dei compre...
dei combattenti e del pubblico, l'Autore
con ammirazione offre

GIUSEPPE DE SOCIO
DOCTEUR ÈS LETTRES

# Le Président de Brosses et l'Italie

## Etude historique littéraire

---

PREFACE
PAR
M. VITTORIO GRAZIADEI
ANCIEN PROFESSEUR DE LITTERATURE ITALIENNE
HOMME DE LETTRES
INSPECTEUR D'ACADEMIE





1923

ROME
P. MAGLIONE & C. STRINI
Librai editori di S. M. la Regina
Succ. di E. Loescher & C.
Via Due Macelli, 88

PARIS
AUGUSTE PICARD - Editeur
Libraire des Archives Nationales
et de la Société de l'Ecole des Chartes
Rue Bonaparte, 82

## *Du même auteur*

*Sous presse* :

Influence des historiens italiens sur les philosophes français du 18.e S.
Les encyclopédistes français et leur influence sur l'Italie du XVIII.e S.
Parallèles entre Leopardi, de Vigny et de Musset.
Influence de Voltaire sur Alfieri.

*En préparation* :

Giovanni Gentile (portrait littéraire).
Paul Bourget (portrait littéraire).



Campobasso - Mai 1923.

G. DE SOCIO

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR GIOVANNI GENTILE

SENATEUR DU ROYAUME D'ITALIE

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

CITOYEN HONORAIRE DE CAMPOBASSO

DONT LA HAUTE CULTURE PHILOSOPHIQUE
EGALE SON ARDENTE FERVEUR POUR LES CHOSES DE L'ESPRIT
PERMET A L'ITALIE
D'ATTENDRE AVEC PLEINE CONFIANCE
L'HEUREUX RENOUVEAU
DE CE QUI CONSTITUE L'HERITAGE SACRE DES AYEUX
FLEUR D'HUMANISME LATIN
L'AUTEUR DE CET OUVRAGE D'HISTOIRE LITTERAIRE
OU LES DEUX NATIONS SOEURS SONT EGALEMENT CELEBREES
CITOYEN LUI-MEME DE CAMPOBASSO
AVEC LE RESPECT LE PLUS PROFOND
ET L'ADMIRATION LA PLUS DEFERENTE
D. D. D.

# PREFAZIONE

*Sullo sfondo storico d'un secolo malioso porre in rilievo un'interessante figura, mostrare attraverso una nitida visione quale fosse l'Italia circa due secoli addietro, dimostrare con la verità dei fatti come l'Italia e la Francia abbiano sempre cooperato al cammino ascensionale dell'umanità, ecco il triplice proposito che ha guidato un giovane e valente studioso nel comporre questo libro sul* Presidente De Brosses e l'Italia.

*Il compito non era certamente facile. Da un lato occorreva rivivere quel passato filosofico per eccellenza con tutte le sue preziosità, la sua* forma mentis, *i suoi postulati di riforme; dall'altro era necessaria una vasta e precisa informazione storica per completare un quadro sintetico che presentasse in linee armoniche l'ambiente politico, artistico, culturale, economico dei due paesi latini.*

*Se l'autore sia riuscito in questa ardua impresa giudicheranno i lettori che, ne son certo, non mancheranno al libro sia in Italia sia in Francia.*

*Molto opportunamente l'autore ha premesso, in compendio, la biografia del De Brosses, analizzandone acutamente l'opera, ricercandone i motivi creatori e indagando le cause della sua limitata celebrità.*

*Così in uno scorcio indovinato, ci si presenta la gaia società digionese nella prima metà del Settecento, e di riflesso anche quella di tutta la Francia nel tempo che seguì immediatamente la reggenza.*

*Ma — e giustamente — l'autore si affretta verso l'Italia che è lo scopo precipuo del suo studio e in compagnia dell'amabile Presidente noi possiamo compiere un lungo interessantissimo viaggio nell'Italia del Settecento, ammirandone a parte a parte le bellezze.*

*È una visione retrospettiva piena di diletto. Di ogni città noi vediamo le linee caratteristiche e riviviamo l'ambiente e le costumanze, rispecchianti tutte le forme e tutti gli ideali della vita.*

*Io credo pertanto che il Prof. De Socio ha motivi ben giustificati per esser contento della sua diuturna fatica: giovanissimo, egli dà prova di salda tempra di scrittore e di sicura mirabile padronanza in una lingua che non è la sua. E noi Italiani gli dobbiamo essere grati altresì perchè egli con cuore d'italiano parla al grande pubblico francese e può distruggere vecchie tradizioni calunniose. Santo proposito che ci fa con sicura sincerità bene augurare alle sorti del libro.*

Napoli, 10 giugno 1923.

VITTORIO GRAZIADEI.

# AVANT-PROPOS

*Pendant les longs séjours que je fis en France dans l'unique dessein de compléter mes études sur la littérature française, j'eus souvent l'occasion de méditer sur la multiplicité des relations et des points de contact qui ont toujours existé et existent encore entre les deux grands pays latins, la France et l'Italie.*

*Ma pensée interrogeait l'Histoire, maîtresse des peuples, phare de la civilisation, et l'Histoire me montrait la noble mission que ces deux peuples jumeaux ont accomplie dans la suite des siècles.*

*La France a toujours pu et su faire rayonner autour d'elle la force assimilatrice de l'union politique, ce qui l'a rendue maintes fois l'arbitre et la dominatrice de l'Europe. L'éclat de la pensée, uni à la grandeur, à l'aisance, à la rapidité de sa langue si belle, a fait que sa littérature est la plus vivante et la plus répandue dans le monde.*

*Dans le cours des siècles, l'Italie a été la résidence du chef Suprême du Catholicisme, cette lumineuse puissance du Génie latin, et en même temps, avec un sens admirable de l'équilibre, elle a conservé la science des Anciens; elle la fit ressusciter et revivre durant la période « dell'Umanesimo » et de la Renaissance, au milieu d'un nouvel éclat des arts et d'une pléiade d'artistes au génie puissant, tels que le monde*

*n'en avait plus revu depuis les jours glorieux de Périclès et d'Auguste.*

*Ce n'est pas tout. Les annales de l'Histoire nous démontrent d'une manière irréfutable combien sont profondes et réciproques les obligations des deux pays l'un envers l'autre et combien leurs relations ont été continues et intenses. Par une coïncidence singulière et fortuite, les deux nations soeurs se sont trouvées ensemble à l'heure du péril, quand il fallut lutter pour le salut de la Civilisation et de la race latine.*

*Tous ces faits d'importance vitale nous font connaître combien doit être grande, pour les uns comme pour les autres, l'obligation de contribuer, au prix des plus nobles efforts, à rendre les rapports entre les deux pays toujours plus vifs et plus cordiaux. Et ce ne sont pas seulement les traités politiques et les saines et valides ententes économiques qui peuvent faire atteindre ce résultat; les beaux ouvrages de culture y contribuent pour une part infiniment supérieure.*

*Jamais, comme aujourd'hui, la culture sagement entendue n'a été apte à grouper autour d'un seul idéal les hommes de bonne volonté désirant avec ardeur la paix et le progrès. Que les audacieuses énergies des jeunes gens se consacrent donc aux oeuvres de culture! Que le sentiment de la fraternité entre l'Italie et la France devienne plus tangible, plus réel, plus vif. Rien n'est plus propre à renforcer ce sentiment, que de jeter une lumière plus nette sur les relations littéraires, économiques, sociales, politiques, artistiques qui se sont developpées entre les deux pays et de découvrir et vérifier de quelle manière, bien souvent, leur vie s'est alimentée à une source commune.*

*Tandis que, entre l'un et l'autre de mes séjours en France, j'examinais silencieusement ces problèmes si complexes, je me*

*souvins avec un mélange de complaisance et de gratitude, de la figure si originale et si intéressante du Président de Brosses.*

*Il m'apparut tout de suite rempli de toutes les qualités et de tous les défauts dont le XVIIIe siècle est si riche; ce siècle brillant et célèbre qui oppose une barrière définitive aux dernières émanations du Moyen Age; ce siècle qui, avec ses philosophes, ses encyclopédistes, ses savants, ses voyageurs, ses aventuriers, et enfin à la clarté sanglante de sa Révolution, ouvre résolûment l'Age moderne.*

*A mon esprit d'Italien, de Brosses apparut avant tout revêtu d'un mérite des plus singuliers. Et précisément celui d'avoir été non seulement un attentif et ingénieux voyageur de l'aurore du XVIIIe siècle, mais d'avoir laissé une oeuvre précieuse de génie qui devait servir de modèle à de nombreux imitateurs et passer à la postérité comme une des plus fraîches, des plus brillantes, des plus vitales parmi les oeuvres nombreuses et importantes qu'il a écrites.*

*On peut dire même, sans crainte d'erreur, qu' avec de Brosses la grande route des Alpes conduit non seulement en Italie, berceau perpétuel de toute civilisation, mais à Rome, centre du catholicisme et ville essentiellement cosmopolite. Les grands classiques français du dix-septième siècle ont négligé Rome et l'Italie. Madame de Sévigné écrit bien un jour à son jeune cousin, le petit Coulanges, ce poétereau ridicule qui rima les vers de mirliton et qui était à Rome à cette époque: «Ah! que j'amerais à faire un voyage à Rome!». Mais ce voyage, elle ne le fit jamais. Rome est la ville prédestinée et merveilleuse qui sait se renouveler d'âge en âge. Non contente de conserver les superbes vestiges de l'Antiquité et d'avoir vu fleurir dans ses murs, d'une manière admirable, la Renaissance d'où elle est sortie comblée de chefs-d'oeuvre, elle allait reprendre encore une fois, au commencement du XVIIIe*

*siècle, un caractère universel. En révélant au monde, avec Winckelmann, Visconti, Fea, Nibby, Piranesi, Rossini, les grands secrets et les merveilles de la science archéologique, les savantes disputes sur l'Antiquité, elle devenait un centre universel d'études, de culture et d'art.*

*De l'atelier de Canova, la sculpture s'apprêtait à sortir renouvelée, à envelopper dans un voile de marbres blancs et sous les traits idéalisés des héros les fastes impériaux de l'époque napoléonienne.*

*Avec de Brosses, par conséquent, nous pouvons aisémen parcourir cette Italie si intéressante de la première moitié du XVIIIe siècle. Dans sa placide tranquillité, elle conservait tous les tons et tous les aspects de son originalité et cependant, elle sentait déjà ça et là les frissons des temps nouveaux et les symptômes des influences alternatives anglaises et françaises.*

*Je me mis à étudier la figure de de Brosses et à lire ses oeuvres, et le champ de mes recherches alla en s'élargissant insensiblement. Peu à peu, les vicissitudes de sa vie, les motifs de son voyage attirèrent mon attention ainsi que les conditions politiques de sa région natale, les incidents, les aspects et les choses observées et racontées dans ses lettres si pleines d'entrain.*

*Avec de Brosses mon imagination redescendit vers ma patrie : l'Italie. Avec lui, je parcourus les villes et les campagnes de toutes les provinces d'Italie et de toutes parts surgissaient pour moi des souvenirs, des voix, des réminiscences historiques, toutes plus intéressantes les unes que les autres.*

*De cet amour durable et attentif est né ce volume pour lequel j'ai dépensé tant de veilles et qui ose affronter aujourd'hui la lumière de cette hospitalière et glorieuse terre de France.*

*Non, jamais comme en ce moment, je n'ai senti l'infériorité de mes faibles forces trop inégales en comparaison de l'important travail assumé.*

*Jamais, comme maintenant, je n'ai compris la témérité de ma tentative d'écrire en une langue qui, bien que soeur de la mienne, n'est cependant pas ma langue maternelle.*

*C'est pourquoi j'espère que ce qui parait être une faute de ma part, sera au moins une atténuation sinon mon excuse.*

*Mon livre, si modeste qu'il soit, est une preuve d'amour sincère, et ce témoignage d'attachement aux deux nations, grandes maîtresses de civilisation, ne sera peut-être pas entièrement dédaigné. Mais ce livre est surtout un faible tribut que j'ai voulu apporter, dans le cercle étroit de mes forces, à ce pur et noble idéal d'une union toujours plus fraternelle et plus intime entre l'Italie et la France.*

*Cette seule pensée m'encourage et me permet d'espérer que mes fatigues n'auront pas été dépensées en vain.*

*Après cela, ma pensée s'adresse avec une reconnaissance dévouée aux insignes professeurs des Universités de Grénoble, Dijon et Besançon et surtout à mon savant maître Charles Charrot, (professeur à l'Université de Besançon) lesquelles par leurs précieux enseignements et encouragement m'ont valablement assisté dans mes études.*

*Naturellement si ce livre n'est pas sans valeur, c'est a eux que le mérite en revient.*

# INTRODUCTION

Le président Charles de Brosses, polygraphe fécond dont certains ouvrages sont tombés dans l'oubli tandis que d'autres n'ont pas cessé, encore de nos jours, d'être consultés et lus avec intérêt, n'est pas un écrivain oublié. Des notices plus ou moins développées lui ont été consacrées dans les recueils biographiques, dans les dictionnaires encyclopédiques : les histoires littéraires font généralement mention de lui, les unes en quelques lignes ou quelques phrases, le autres en quelques pages : des articles étendus (au moins un) lui ont été consacrés dans des revues estimées. Enfin, il a fait l'objet, au cours du dix-neuvième siècle, de deux livres importants, quoique d'inégale valeur, qui lui sont consacrés.

Le premier en date est celui de Th. Foisset paru en 1842 et intitulé *Le Président de Brosses : histoire des lettres et des parlements au XVIII^e^ siècle*. Ce travail forme un assez fort volume, de format in 8°de près de six cents pages, qui est un livre nourri d'idées, fortement pensé et bien écrit. C'est, comme l'annonce son titre, plus qu'une simple biographie. L'auteur, élargissant son cadre, y a traité en historien et en philosophe, des questions auxquelles la vie de son héros s'est trouvée mêlée. Ses observations judicieuses et profondes sur le rôle et l'influence des parlements au cours de leur histoire ne sont pas ce qu'il y a de moins savoureux dans son ouvrage. On ne saurait d'ailleurs leur reprocher d'être en dehors

du sujet. Le sous-titre du volume annonçait autre chose que la pure et simple biographie d'un personnage, et ce personnage, tous les développements, à première vue étrangers, donnés dans ce substantiel travail contribuent à le montrer dans son véritable cadre et à éclairer utilement sa physionomie.

Trente-deux ans plùs tard, en 1874, parut, sur le même écrivain, une seconde publication ou biographie, *Le président de Brosses, sa vie et ses ouvrages*, par M. Henri Mamet, qui était une thèse de doctorat de la Faculté des Lettres de Paris. Si l'on se contentait de la soumettere à un examen superficiel, on serait peut-être amené à la juger un travail solide et consciencieux, représentant ce qui, jusqu'à présent, a été fait de mieux sur de Brosses et peut donner l'idée la plus complète de l'illustre président sous ses aspects si variés. Mais, à étudier de plus près cette thèse, on arrive vite à se rendre compte que le livre de Foisset reste le travail fondamental sur le sujet.

Avec l'étude de M. Henri Mamet, on pouvait sans doute espérer d'avoir le livre définitif sur Charles de Brosses. Mais malheureusement il n'est pas sans de graves imperfections.

L'application d'un ordre plus rigoureux une distribution plus stricte des matières y eût fait disparaître des redites oiseuses et eût allégé utilement le volume. C'est ainsi qu'on revient, dans les dernières parties, sur ce qui a déjà été dit au chapitre III (*Ses travaux littéraires*) de la première. Autre défaut : la précision, nécessaire dans tout travail scientifique, se fait souvent désirer, et cela, jusque dans les titres des chapitres. Car ce que l'auteur appelle (titre du chapitre II de la première partie) *Carrière politique du Président de Brosses*, n'est-ce point, à proprement parler, sa *carrière professionnelle* ? Et ses *travaux littéraires* (titre du chapitre suivant) ne

sont-ils pas plutôt des *travaux d'histoire et d'érudition*? Mais il reste des critiques plus graves à formuler.

Le défaut de proportion entre les différentes parties de l'ouvrage et la présence de hors-d'oeuvre exagérément étendus donnent lieu peut-être aux plus justifiées. Sous prétexte que l'oeuvre qui a occupé de Brosses toute sa vie a été son *Histoire romaine*, et que, dans la multiplicité et la variété des productions de l'écrivain, il était nécessaire de faire un choix, M. Mamet n'étudie à fond que cette histoire. Nous considérons, pour nous, qu'il y a là un jugement erroné. L'oeuvre la plus importante d'un écrivain n'est pas celle pour laquelle il a pu marquer sa prédilection, c'est celle que la postérité a retenue. Il ne serait que trop facile de citer tel poète moderne qui comptait sur ses poèmes latins pour conquérir l'immortalité, mais dont les âges suivants ont oublié qu'il avait composé des vers dans la langue de Virgile, tandis qu'ils continuent à goûter et à admirer ses pièces en langue vulgaire. Quant à de Brosses, il était évident, nous en verrons plus loin la raison, que ce n'était pas l'*Histoire* romaine qui devai rester. M. Mamet s'est intéressé surtout au de Brosses historien et en particulier au de Brosses historien de la république romaine. En principe, c'était assurément son droit, et nous ne songeons point à le lui contester. Mais le titre de sa publication *Le Président de Brosses, sa vie et ses ouvrages*, ne nous préparait pas à cette partialité, et c'est ce que nous lui reprochons. Il y a eu en de Brosses plusieurs hommes, plusieurs auteurs, et, avec un titre aussi général, il fallait tenir la balance égale entre tous.

Mais M. Mamet est un écrivain décevant. Ce n'est pas au frontispice de son livre seulement qu'il annonce, en quelque sorte, et nous fait attendre des déceptions.

A propos des *Lettres sur l'Italie*, il signale leur valeur documentaire sur l'Italie vers le milieu du XVIII$^{e}$ siècle, la lu-

mière qu'elles jettent sur le gouvernement, les moeurs, la Société, etc., de ce pays à cette époque (p. 71).

On s'attend à ce que les pages suivantes, entrent, sur ces différents points, dans quelques détails.

Il n'en est rien, c'est de tout autre chose qu'elles nous parlent: des correspondances de Charles de Brosses en France.

Il y a, dans la deuxième partie, un chapitre III$^{e}$ intitulé « *les arts, la littérature et l'érudition en Italie vers le milieu du XVIII$^{e}$ siècle* ». Il réserve au lecteur une déception du même genre. Il y est, en effet, à peine question des arts et, pour ainsi dire, pas question de la littérature, dont on était en droit d'attendre un tableau ici, sur la foi de la rubrique.

Il parle enfin d'une certaine érudition, non seulement en Italie, mais même en France, en Allemagne, en Angleterre et ailleurs. Or, il est permis de se le demander, quel rapport la publication des *Rerum Moscovitarum scriptores* de Marquard Freher ou celle de l'*Hispania illustrata* du jésuite André Schott (p. 107 et 108), ont-elles, même de loin, de très loin, avec le président de Brosses? On ne saurait pourtant parler de tout à propos de tout.

On pouvait penser que, s'attachant surtout, dans de Brosses, au savant et à l'érudit, M. Mamet allait s'appliquer à dégager sa méthode, à la juger, et à montrer la place du personnage parmi les autres érudits et les autres savants du XVIII.$^{e}$ siècle, à determiner les acquisitions et les progrès scientifiques qui peuvent lui être dus. Rien de tout cela. Il se contente, sauf pour l'*Histoire romaine*, qu'il traite avec plus de développements, de nous donner, par des analyses, qui paraissent, il est vrai, assez consciencieuses et qui pourront être utiles a ceux qui ne se soucient point d'aller aux originaux, une idée de ses principaux ouvrages. Pour bien faire, il eût convenu de marquer en quoi consiste l'apport nouveau du président dans chacun des divers ordres de con-

naissances auxquelles il a touché. Ce dernier reproche que nous venons de formuler contre l'auteur de *Le président de Brosses, sa vie et ses ouvrages*, il y a longtemps qu'il a été formulé, en des termes plus brefs, mais non moins catégoriques, par un critique d'une haute autorité, par Gaston Boissier lui-même, peu après l'apparition du volume : « M. Mamet » écrivait dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1875 (*Un grand homme de province*) (1) l'illustre académicien, « M. Mamet ne nous dit pas assez nettement ce qu'il faut penser du talent de de Brosses et la place qu'il mérite parmi les écrivains de son temps ».

En somme, ce qui est regrettable pour le livre, manifestement hâtif et insuffisamment digéré de M. Mamet, c'est qu'il n'ait pas eu une seconde édition. Les matériaux en sont bons : refondu, allégé de parties étrangères à son objet, condensé sur certains points, développé sur d'autres pour y combler des lacunes regrettables, soumis partout, pour la rédaction, à une revision sévère, il fut devenu sans doute l'oeuvre solide, complète et inattaquable que l'on attend toujours sur le président de Brosses.

Quelle que soit d'ailleurs la valeur comparée des deux ouvrages sur le Président de Brosses que nous venons d'examiner, le plus acien restant, à notre avis, le livre le plus solide et fondamental consacré à sa personnalité, ni l'un ni l'autre ne nous parait avoir donné aux *lettres écrites d'Italie*, par le savant magistrat, toute l'attention et l'importance qu'elles méritaient.

Elles sont pourtant, semble-t-il, de son abondante et si variée production, ce qui est le plus goûté aujourd'hui, et vraisemblablement, la seule chose que retiendra dans son en-

(1) *Un grand homme de province,* dans la livraison du 15 Décembre 1875.

semble, la postérité, tout le reste, histoire, géographie, linguistique, né caduc, ayant bien vite vieilli et ayant été fort dépassé depuis.

Or, à cette curieuse et intéressante correspondance, Th. Foisset et M. Henri Mamet n'accordent, dans leur travail, que peu de pages, qui se réduisent encore si l'on considère, qu'elles portent, pour une bonne part, moins sur le fond même et la valeur intrinsèque de cette correspondance, que sur les circonstances d'où elle est née et les conditions qui lui ont donné lieu. Elle n'a pas été, jusqu'à présent, examinée avec soin et détail, analysée, discutée, jugée avec la critique nécessaire pour en déterminer exactement la valeur, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue documentaire. Cela est même assez surprenant, quand on songe au grand nombre d'esprits curieux et de chercheurs toujours à l'affût qui existent de par le monde. Le sujet demeure entier, c'est à peine si l'on peut dire que les deux importants volumes qui viennent d'être cités l'aient effleuré. Si l'on nous a montré un président de Brosses historien, archéologue, géographe, linguiste, on ne nous a pas assez fait voir le de Brosses voyageur et observateur, et pas assez nettement mis devant les yeux, sous ses aspects variés, avec ses parties complètes et ses lacunes, le tableau du pays exploré tel qu'il l'a vu et tel qu'il l'a peint.

C'est cette lacune que nous avons essayé de combler dans le travail présent. Si nous n'avons pas la témérité de nous flatter d'y avoir réussi aussi complètement qu'il eût été désirable et comme nous l'eussions souhaité nous-même, du moins nous reconnaîtra-t-on peut-être le mérite d'avoir été le premier à tenter la tâche de dépouiller moins superficiellement et étudier de plus près qu'on ne l'avait fait jusqu'ici les lettres de Charles de Brosses. Nous indiquons la voie. Il sera loisible à d'autres après nous de s'y engager à notre exemple et de la suivre avec plus de bonheur.

# CHAPITRE I

## La personnalité du Président de Brosses, sa vie, ses travaux, son caractère, la place qui lui revient.

Avant de dire ce que l'homme a vu, il est indispensable de dire ce que l'homme a été. La valeur du jugement, dans une affaire délicate et complexe, est, pour une bonne part, en raison directe de la valeur du juge qui le prononce. Suivant que le juge sera connu pour être un homme instruit, droit, grave et réfléchi, ou qu'il passera pour ignorant, partial, léger et passionné, la sentence aura un poids et une autorité par lesquels elle s'imposera, ou bien elle en sera dépourvue et on la contestera, on n'hésitera pas à en faire appel. Voilà pourquoi nous devons, pour être en mesure de déterminer le cas qu'il convient de faire des impressions de l'auteur des *Lettres sur l'Italie*, commencer tout d'abord par nous faire une idée générale, et cependant aussi complète que possible, de la personne qui les a écrites. Nous comprendrons mieux, ensuite, ses vues particulières en toutes choses, et, nous les expliquant d'une façon plus satisfaisante, nous saurons mieux ce que nous aurons à en penser nous-mêmes et dans quelle mesure nous nous trouverons fondés à les accepter ou à les rejeter.

Un rapide coup d'oeil d'ensemble jeté sur la vie de de Brosses permettra déjà, sans qu'il y'ait besoin d'entrer dans des détails particulièrement circonstanciés de dégager les traits les plus saillants de sa physionomie. Suivons-le donc, de sa naissance à sa mort, au cours d'une longue carrière qui, si elle fut ordinairement paisible et peu agitée, n'en représente pas moins une des plus remplies qu'il ait été jamais accordé à un homme de fournir.

Charles de Brosses naquit à Dijon le 7 février 1709. La famille de Brosses, originaire du Faucigny, était fort ancienne, remontant, si l'on en croit R. Colomb (1), presque jusqu'à Saint Louis. Des de Brosses avaient servi avec distinction dans les armées françaises, au cours des guerres de Naples, du Milanais et du Piémont, sous Charles VIII, Louis XII et François I.er Le chef de la famille fut, en 1601, le principal artisan des négociations qui aboutirent à l'acquisition par le roi de France du canton de Gex, de la Bresse et du Bugey; en récompense de quoi il reçut de Henri IV la charge de grand bailli d'épée du pays de Gex, transmise ensuite à ses descendants jusqu'en 1789 (2). L'illustration de la famille passa, dès lors, des armes à la robe.

Le père de Charles de Brosses était conseiller au Parlement de Bourgogne. C'était, en outre, un homme studieux et instruit, qui lisait assidûment Lucrèce et Tite-Live, et s'occupait, pour son plaisir, d'approfondir la chronologie, l'histoire et la géographie.

La mère du futur président, Pierrette Fevret de Saint-Mesmin, était petite-fille du savant jurisconsulte Charles Fevret : on nous la donne pour une « femme d'un caractère

---

(1) *Essai sur la vie et les écrits du Président de Brosses*, en tête de *Le Président de Brosses en Italie*, Paris, 1860, 2 vol. T. I, page IX.

(2) Colomb, *ut supra ;* Th. Foisset, page 19; H. Mamet, p. 9-10.

grave et viril » (1). L'enfant, bien que nullement dépourvu de vivacité, était de complexion faible et délicate. Ce fut peut-être ce qui, avec l'exemple et les directions paternelles, le tourna de bonne heure vers l'étude : on nous dit que ses jouets furent des mappemondes et des sphères. Il est certain que la passion des livres, le goût de l'histoire et de la géographie se développèrent chez lui dès les premières années (2).

Il fit ses études classiques au collège des jésuites de sa ville natale. On peut penser des disciples d'Ignace de Loyola, de leurs constitutions et de l'esprit de leur ordre, de leurs ambitions et visées politiques ce que l'on voudra : on ne saurait contester que, dans les lettres, ils aient été de bons éducateurs de la jeunesse, et que, sous l'influence de leurs méthodes et de leurs disciplines, de bons esprits, de puissants génies se soient formés et développés (3). Molière au XVII^e^ avait passé par leurs mains : au XVIII^e^ siècle Voltaire fut leur élève. Dans cet établissement, le savant P. Oudin, son professeur de rhétorique, fort versé dans les lettres classiques anciennes, exerça une particulière influence sur l'esprit du jeune Charles de Brosses, et développa en lui le goût des auteurs latins, déjà puisé au foyer paternel. C'est là aussi qu' il se lia d' une amitié qui se continua plus tard pour durer autant qu'eux, avec un camarade à peine plus âgé que lui dont le nom devait, par la suite, retentir parmi les plus éclatants de la science et de la littérature, Georges-Louis Leclerc, plus tard l'illustre Buffon.

---

(1) Foisset, p. 7.

(2) *Ut sup.*

(3) Cfr. Fernand Butel : *L'éducation des Jésuites autrefois et aujourd'hui.* Paris, 1890. J. Cretineau-Joly : *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus.* Paris, 1844-46.

Charles de Brosses etait encore écolier chez les jésuites lorqu'il perdit son père. Sa mère, heureusement, nous venons de le dire, était une femme de tête et un esprit ferme et solide. C'est elle qui prit alors en mains les rênes du gouvernement de sa jeune intelligence, et il ne paraît pas qu'elle se soit acquittée autrement qu'à son plus grand honneur de cette tâche pour laquelle les mains maternelles se montrent parfois trop faibles.

Une faculté de droit venait d'être créée à Dijon. C'est là que, sorti du collège des jésuites, le futur président alla se livrer à des études d'un ordre plus élevé et qui le ramenaient encore mieux dans la tradition de sa famille, aussi bien du côté maternel que du côté paternel. Sa vive intelligence, remarquée déjà au collège, où elle contrastait à son avantage avec la lourdeur d'esprit de son condisciple, le jeune Buffon, dont le développement fut loin d'être précoce, lui assura tout de suite des succès enviables dans les études juridiques et fit bien augurer de son avenir. Sa soutenance de thèse pour l'obtention de la licence eut lieu avec tant d'éclat que ce fut pour lui un triomphe, et, dans l'Université, un évènement. Les professeurs de la Faculté de droit vinrent en corps adresser des félicitations à sa mère sur ce succès.

Aussi n'y eut-il point de surprise lorsqu'on le vit, peu de temps après, au mois de Février de l'annèe 1730, à peine âgé de vingt-et-un ans, prendre place au parlement de Bourgogne, en qualité de conseiller. Beaucoup de jeunes gens, d'enfants même, font choix de bonne heure, dans le milieu où ils se forment, d'un personnage qui leur est apparu comme réalisant le plus heureusement l'ensemble des conditions et des qualités qu'ils rêvent de réunir un jour pour eux-mêmes, comme représentant un idéal de vie répondant mieux que tout autre à leurs goûts et à leurs aspirations, et vers lequel

tendront leurs efforts. Ce modèle à imiter, Charles de Brosses semblait se l'être proposé, dès ses années d'adolescence au moins, dans la personne de son compatriote et, malgré la grande différence d' âge qu' il y avait entre eux (trente-six ans), son ami Jean Bouhier, président à mortier au parlement de sa ville natale, jurisconsulte en renom, érudit insatiable, archéologue curieux, latiniste distingué, auteur de savants ouvrages de jurisprudence et de poésies légères, membre, pendant les vingt dernières années de sa vie, de l'Académie française, un des hommes, à tous égards, les plus considérables de la province, celui, après son père, qui avait exercé le plus d'influence sur l'esprit du jeune homme et dont celui-ci avait recherché le plus avidement les conseils. Par son entrée au parlement, de Brosses se rapprochait encore davantage du maître à suivre.

C'est dans les lettres, spécialement dans l'érudition qu'il fit, aussitôt après. de nombreux pas sur ses traces.

L'activité du futur auteur des *Lettres d'Italie* va se trouver en effet désormais, comme celle de son modèle, partagée entre deux sortes d'occupations, les occupations professionnelles et les lettres, les devoirs et les goûts : et, dans les deux sens, l'activité déployée sera considérable en même temps qu'elle méritera l'estime ou l'admiration.

« C'était, comme le remarque fort justement Th. Foisset, à Dijon, une chose considérable que le Parlement » (1). La monarchie centralisatrice et absolue avait, en effet, porté un coup fatal à l'ancienne noblesse. Attirée à la cour, où elle se ruinait, ou retirée dans ses châteaux, à la campagne, elle ne jouait plus qu'un rôle effacé et insignifiant. Une autre classe, la bourgeoisie, avait grandi sur ses ruines et prétendait s'im-

(1) *Op. cit.*, p. 12.

poser à sa place. Or, c'est dans les parlements que l'élite de la bourgeoisie se donnait comme rendez-vous, se rencontrait, se concentrait et s'organisait. En réalité, on trouvait, dans ces corps, les lumières, la droiture, le sens de l'ordre, la raison. Ils étaient fondés à revendiquer une juste part d'influence. De fait ils représentaient une nouvelle aristocratie, plus éclairée et plus studieuse, avec sa part d'humeur combative encore, si moins agissante et moins batailleuse que sa devancière féodale. Dans la marche des classes moyennes à la conquête du pouvoir, les parlementaires constituaient l'avant-garde. En tant que faisant partie d'un de ces corps d'avant garde, il arriva, en certaines circostances, à de Brosses d'avoir à montrer son degré de bravoure mais ce fut plus tard.

Ce que le jeune conseiller montra aussitôt, ce fut une connaissance profonde des lois, une science juridique, qui ne s'acquièrent ordinairement qu'avec les années, et en même temps un attachement à sa profession et à sa compagnie, qui ne se démentirent, plus tard, à aucun moment de sa carrière, esprit de solidarité qui parut parfois lui faire partager les préjugés des parlementaires, comme ceux d'une caste, malgré l'ouverture de son esprit éminemment accessible aux idées de changements et de réformes.

Dès cette époque de sa vie d'ailleurs, il était pourvu en dehors des matières du droit, d'un savoir varié et étendu. Il avait étudié l'histoire, la géographie, la physique, la philologie, seules les mathématiques lui étaient peu familières. Portant sur ce qu'il y a au monde de plus irréel, sur ce que l'on peut concevoir de plus décharné en fait d'abstractions, elles l'éloignaient par leur aridité et choquaient sa nature essentiellement sociable. Il leur reprochait de condamner à l'isolement ceux qui se livrent à leur étude. Evidemment les mathématiques, abstraction faite de toute application, ne sont pas sans

utilité, au moins comme méthode et comme discipline, pour l'intelligence, mais d'excellents esprits en ont été dépourvus, et des penseurs de premier ordre n'en ont pas fait grand cas. Schopenhauer, dans un chapitre *Sur la science et les savants* de ses *Parerga et Paralipomena* (1) remarque, assez dédaigneusement, que « les dispositions pour les mathématiques représentent une aptitude d'une nature tout-à-fait spéciale et particulière, qui ne se développe pas parallèlement aux autres capacités d'un cerveau, et même qui n'a rien de commun avec elles ». Renan, lui, voit dans les mathématiques « la science la plus vide d'objet » (2). La répugnance éprouvée à leur endroit par de Brosses ne saurait donc rien prouver contre lui. Foisset hasarde l'hypothèse qu'à ses connaissances, il joignait, dès cette époque, celle de l'anglais, « appris dès sa jeunesse durant le séjour à Dijon d'un ami de Buffon, lord Kingston, avec lequel il était lui-même fort lié » (3). Mais c'est une simple supposition et l'on n'a aucun indice à cet égard.

De Brosses n'était point aussi mal placé à Dijon qu'on pourrait le craindre pour y avoir une vie de savant. On s'est demandé, au XIX^e^ siècle, si l'on pouvait travailler en province. Renan, qui s'est posé beaucoup de questions, s'est un jour posé celle-là : il l'a même examinée publiquement, dans un discours prononcé en Sorbonne, au Congrès des Sociétés savantes (4), et n'a pas hésité à la résoudre dans le sens de l'affirmative. Il est certain que Paris, avec ses riches collec-

---

(1) Tom. II §. 255 (Ed. de Halle, T. II, p. 472).

(2) *L'Avenir de la Science*, p. 526, note 183: " La science la plus vide d'objets, les mathématiques ".

(3) Foisset, op. cit., p. 125.

(4) Le 15 Juin 1889. Discours reproduit dans ses *Feuilles détachées* (1892) VIII, *Peut-on travailler en province?*

tions scientifiques, offre à l'érudit plus de ressources d'investigation que tout autre lieu ; mais les conditions morales et matérielles qui sont nécessaires au penseur pour lui permettre de se livrer à un travail fécond, y font souvent défaut. « Les conditions étroites, troublées, instables, précaires de la vie de Paris » peuvent lui être une gêne insupportable qui le paralysera. On peut voir, dans la correspondance de M.me Roland combien elle en souffrit avant son mariage. Puis la province procure le calme, les loisirs, la solitude favorables à la méditation qu'il est parfois impossible de trouver à Paris.

Dijon, au XVIII^e siècle présentait à peu près réunis les deux sortes d'avantages recherchés par le travailleur intellectuel. « Dijon était un centre...., une capitale » ; (1) on pouvait y enfermer sa vie et n'en faire pas moins une carrière belle et enviable : témoin le président Bouhier, avant de Brosses : on pouvait y vivre la vie de la pensée, complètement, sans qu'il fût indispensable d'aller chercher ailleurs le stimulant et le cordial de l'esprit. C'est qu'une société cultivée, lettrée, polie, constituée précisément par cette bourgeoisie parlementaire dont on a parlé plus haut, y donnait le ton et formait un milieu où les études étaient en honneur. L'hôtel du président Bouhier en était le centre. Sous ses auspices une société littéraire s'organisa comme une sorte d'Académie française de province, qui se perpétua après lui, et fut le foyer intellectuel de la ville. Les bibliothèques, d'autre part, ne manquaient pas. A côté de celle, immensément riche pour l'époque, du même président Bouhier, libéralement ouverte à tous, et dont, on peut le penser, un ami comme de Brosses usait comme de la sienne propre, il y avait celles,

---

(1) Taine dans les *Essais de critique et d'histoire*, p. 318.

très riches encore et également accessibles aux érudits, de particuliers comme Fontette ou de communautés ou corps, telles que les bibliothèques de Saint-Bénigne, des Jésuites et de l'Université. Ainsi les outils ne manquaient point à l'artisan dans le champ de l'esprit. Aussi, grâce à cet ensemble de conditions favorables, fut-il permis à de Brosses d'arrêter de bonne heure son plan de carrière intellectuelle. « A trente ans, écrit Foisset, on peut dire que de Brosses avait conçu presque simultanément la pensée de tous ses ouvrages » (1). Et ils ne laissèrent pas d'étonner autant par leur nombre que par leur diversité.

La grande oeuvre de sa vie, celle à quoi il avait pensé déjà sur les bancs du collège peut-être, celle qu'il ne perdit jamais un jour de vue et à laquelle il apportait, la veille encore de sa mort, le dernier perfectionnement sous forme d'un volume de compléments dont l'impression s'achevait, ce fut son travail sur Salluste. On sait que Salluste a laissé deux opuscules, le *Bellum Catilinae* et le *Bellum Jugurthinum*. Ce n'est que la moindre partie de l'oeuvre de l'historien latin. Il avait écrit encore cinq livres *d'Histoires*, qui enfermaient le récit des événements de Rome depuis la mort de Sylla, en 78, jusqu'à l'an. 67, avant Jésus-Christ. Ce travail le plus important, oeuvre de sa maturité, est perdu. Il n'en subsiste que des fragments. De Brosses rêva, encore bien jeune, s'appuyant sur ces débris, de reconstituer l'oeuvre entière du premier des historiens romains. Son dessein était d'abord de la récrire lui-même dans la langue originale de l'auteur C'est ce qu'avait réussi à faire avec succès pour les parties perdues de Tite-Live et de Quinte-Curce, le docte philologue Freinsheim, au XVII[e] siècle, ce que devait réaliser plus tard, non

(1) Foisset, op. cit., p. 119.

sans habileté lui aussi, pour Tacite, le savant jésuite Brotier, au XVIII[e] siècle. Mais de Brosses n'était pas un latiniste assez consommé et assez sûr de lui-même pour risquer une tentative aussi hardie que celle de lutter avec son modèle dans la langue même de celui-ci. Il modifia par la suite son projet primitif lui donnant de l'extension dans plusieurs sens, le restreignant quant à l'inspiration première. Pour les cinq livres perdus des *Histoires*, se bornant sagement, il se proposa simplement, après réflexion, d'en recueillir tous les fragments qu'il lui serait possible de retrouver, de distribuer ces fragments, par conjecture, dans leur ordre exact, de les traduire en français et de les relier par un texte continu de sa composition, également en français, où ils s'encadreraient et prendraient leur véritable valeur comme ils avaient dû le faire dans le texte original. Mais, à côté de cette restauration précieuse, de Brosses voulait écrire la vie de Salluste, traduire aussi son *Catilina* et son *Jugurtha*, enfin éclairer la période de l'histoire romaine à laquelle il touchait ainsi, à l'aide de tous les documents figurés qu'il pourrait découvrir. « C'est, dira-t-il plus tard, avec beaucoup de justesse, dans une lettre datée de Florence, adressée à son ami de Neuilly, c'est avec des statues, des bas-reliefs et des médailles du temps que l'on fait de bonnes notes aux historiens ». Et il ajoute, après avoir écrit qu'il cherche surtout à rassembler les portraits des principaux acteurs de son histoire, cette observation qui ne manque pas non plus de vérité : « il me semble qu'un lecteur s'intéresse davantage aux gens qu'il connaît de vue » (1). Il y avait, dans

(1) Lettre I, t. I; pag. 3. Les lettres de Charles de Brosses seront citées, dans le présent travail, d'après l'édition en deux volumes in-12 qui en a été donnée en 1860 par R. Colomb sous le titre "*Le président de Brosses en Italie. Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740 par* CHARLES DE BROSSES", Paris, Didier et C.ie.

cette entreprise, presque de quoi occuper une vie entière. Elle n'absorba qu'une partie de l'activité de Brosses. Mais ce fut son oeuvre de prédilection, qu'il ne perdit jamais de vue un seul instant, soit au milieu des soucis les plus de nature à l'en écarter, soit parmi des autres tâches qu'il s'imposa dont l'objet pouvait le moins s'y rattacher. Telle fut l'origine de *l'Histoire de la République romaine dans le cour du VII^e^ siècle,* par Salluste, publiée à Dijon, chez L. W. Frantin, en 1777, trois volumes in-4.

Les investigations poursuivies par le jeune érudit en vue de cet important travail furent, d'un autre côté, l'une des causes qui déterminèrent l'événement le plus marquant de sa vie, l'oeuvre capitale entraînant le fait capital. Nous voulons parler du long voyage qu'il accomplit en Italie dans les années 1739-1740. Mais comme ce voyage est précisément ce qui va nous occuper longuement dans les pages qui suivent, nous devons nous contenter ici, dans un simple aperçu biographique concernant Charles de Brosse, de ne le mentionner que pour mémoire. C'est dans les chapitres ultérieurs qu'il sera traité en détail de ses causes. de ses conditions et de ses résultats.

Deux ans après son retour, de Brosses se mariait. Il épousait Françoise Castel de Saint-Pierre fille du marquis de Crèvecoeur, premier écuyer de la duchesse d'Orléans, veuve du Régent. Deux ans après ce mariage avait lieu le premier incident politique de sa vie de parlementaire.

Il s'agissait d'un de ces épisodes, fréquents depuis l'établissement de la monarchie absolue, de la lutte entre la cour et les parlements. En 1744, des lettres de cachet avaient enjoint aux parlements d'avoir à rendre, à l'occasion d'un *Te Deum* ordonné par tout le royaume, « aux Commandants de chaque province les mêmes honneurs qu'aux Princes du sang royal ».

Le parlement de Bourgogne s'y refusa, comme à une chose contraire à ses coutumes, et la conséquence fut l'exil de cinq conseillers, dont de Brosses, qui fut relégué d'abord à Gannat en Auvergne, résidence qu'il put ensuite changer contre celle, moins écartée, de Villefranche en Beaujolais, aux portes de Lyon. De Brosses accepta sa disgrâce avec philosophie et charma les loisirs de son exil par l'étude de Manéthon, où il s'appliqua à débrouiller la chronologie des dynasties égyptiennes. Il fut rapplé au commencement de l'année suivante (1).

En 1746, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres se l'adjoignait comme membre honoraire correspondant. Il n'avait encore rien publié. Mais, observe Foisset, « son voyage en Italie dont il commençait à circuler des copies manuscrites ajoutait singulièrement à sa renommée naissante, et déjà ses amis lui assignaient une place à l'Académie française (2).

Son admission à l'Académie des Inscriptions ouvre pour lui une période de vingt ans qui allait être la plus active et la plus féconde de sa vie. C'est entre 1746 et 1765 que furent publiés presque tous les plus importants de ses ouvrages.

Il donnait en 1750 les *Lettres sur l'état actuel de la ville d'Herculée et sur les causes de son ensevelissement sous les ruines du Vésuve.* Ce travail révélait au public français les premiers résultats des fouilles faites dans l'Italie méridionale sur l'emplacement, découvert peu d'années auparavant, de l'ancienne ville d'Herculanum, avec Pompéi, encore inconnu, l'une des cinq villes détruites en l'art. 79 de nostre ère par la terrible éruption du Vésuve sur laquelle deux lettres de Pline le Jeune nous ont conservé des renseignements circonstanciés.

---

(1) Foisset, op. cit., pag. 93-99. - Colomb, Essai p. 19. - Mamet, op. cit., p. 23-24.

(2) Foisset, op. cit., p. 124.

L'année d'après il lut à l'Académie des Inscriptions deux *Mémoires sur la matière étymologique*, qui devaient passer, sous forme d'extraits, dans l'*Encyclopédie*. Quatre ans plus tard, en 1755, c'est d'un mémoire sur quatre manuscrits thibétains provenant d'un monastère boudhiste qu'il donne communication à la même compagnie.

Puis, en 1756, c'est une *Histoire des navigations aux Terres Australes* qu'il fait paraître à Paris, laborieuse compilation qui lui avait imposé le dépouillement d'un nombre énorme de relations de voyages en diverses langues, mais qui ne devait pas être sans fruits, puisque c'est ce livre, nous dit-on, qui décida Bougainville à son voyage de découvertes de 1763-1765 (1).

Et de Brosses, au milieu de ces recherches scientifiques si absorbantes, ne négligeait en rien ses devoirs de magistrat. Il les accomplissait, au contraire avec un zèle constant qui lui fit accepter, en 1756, la présidence de la Grand-Chambre, fonctions auxquelles étaient attachées des occupations écrasantes (2).

Il s'engage bientôt sur un nouveau terrain d'exploration et ouvre à ses investigations le champ de l'histoire des religions avec un mémoire *Du culte des dieux fétiches* dont l'Académie des Inscriptions entendit la lecture en 1757, mais qu'elle n'imprima point, contrairement à ses usages, par des scrupules que l'on jugerait aujourd-hui étroits et peu scientifiques. Cette dissertation fut imprimée seulement en 1760, à Genève (3).

Revenant à la géographie maritime, de Brosses lisait, en 1761, à l'Académie de Dijon, où il venait d'être admis, un

(1) Mamet, p. 53.

(2) Foisset, op. cit.; pag. 185.

(3) Mamet, p. 56.

mémoire intitulé *De la communication du grand Océan des deux Indes avec les mers du Nord, vulgairement appelé détroit d'Anian.*

Les épreuves de sa vie privée n'arrêtèrent pas ses travaux de savant. Devenu veuf la même année, il trouva dans l'étude un précieux dérivatif aux chagrins domestiques. C'est, en 1766, d'un *Mémoire sur l'oracle de Dodone, où se trouvent des notions sur les origines des peuples pélasgiques, confirmées par les découvertes postérieures* que l'Académie des Inscriptions reçoit de lui oralement communication.

Enfin, quand s'achevait l'année 1765, parut, sous la signature de de Brosses, le *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie.* Cet important travail de linguistique qui fut traduit en allemand du vivant de l'auteur et dont une réimpression se fit après sa mort, à Paris, en 1801, représente, après son *Histoire romaine*, l'effort le plus considérable du Président de Brosses. C'est de l'avis de Mamet, celui qui « après cette *Histoire* donne la plus haute idée de son érudition » (1) : et, suivant Foisset, le mieux écrit des « ouvrages du Président » (2).

Ainsi De Brosses représente parfaitement le type, si propre du dix-huitième siècle, du polygraphe érudit.

L'amour des recherches savantes est poussé jusqu'à une exagération incroyable ; on accumule matériaux sur matériaux presque sans discernement. Par conséquent la critique est entièrement absente ou reste tout à fait accablée dans l'impossibilité de coordonner et discipliner un amas si énorme de notions.

Ce type n'était pas rare. En Italie il y en eut plusieurs

(1) Mamet, p. 55.

(2) Foisset, op. cit., p. 453.

exemples. En parlant de Rome peu après le temps de de Brosses on ne doit pas oublier cet aimable et originale figure que fut l'abbé Cancellieri.

Il composa un nombre presque incroyable d'oeuvres, recueillies en fatras, sur l'histoire, l'archéologie et les cérémoniaux de la Rome pontificale (1).

L'énumération qui précède des ouvrages de de Brosses est loin de représenter la production complète de ce polygraphe étonnant. Elle permettra cependant bien que limitée, de se rendre assez exactement compte de ce que furent la curiosité, la variété d'aptitudes, la souplesse, la puissance de travail et la force d'assimilation de cet esprit exceptionnel, surtout si nous ajoutons que de Brosses prépara, seul, une traduction du *Traité du choix des aliments* d'Arbuthnot avec l'abbé Léauté, chanoine du chapître de Saint-Jean à Dijon, une traduction de Spinoza accompagné de commentaires; et qu'enfin il fit aussi des recherches sur la philosophie de Locke et de Hume (2).

De Brosses semblait aussi tout-à-fait désigné pour un siège à l'Académie française. Que d'autres, qui étaient loin de réunir autant de titres que lui, y étaient entrés! Poussé et soutenu par ses amis, ayant lui-même conscience de sa valeur, il posa, en effet, plusieurs fois sa candidature à cette compagnie quand des places y devinrent vacantes en 1766 et années suivantes. Il renonça définitivement à cette ambition, à la suite d'un dernier échec en 1771. La cause de ces insuccès répétés fut

---

(1) Francesco Cancellieri (1751-1826): ses oeuvres imprimées sont au nombre de 161; ses oeuvres inédites 80. Voir sur lui *Bibliografia romana, notizie della vita e delle opere degli scrittori romani dal secolo XI fino ai nostri giorni.* Vol. I. pag. 48-66; Roma, Tipografia Botta, 1880.

(2) Mamet, page 58.

exclusivement dans l'hostilité persévérante de Voltaire, et cette hostilité elle-même avait des motifs qui ne sont pas à l'honneur du personnage.

Voltaire, installé au château des Délices, dans le bailiage de Gex, avait eu la fantaisie de s'offrir le domaine de Tournay, situé à proximité et propriété de de Brosses, qu'il convoitait pour des raisons de convenance personnelle. De Brosses lui en avait consenti la cession sous forme de bail emphytéotique, en 1758. Mais, une fois en possession, Voltaire, en somme simple locataire, se mit, avec une parfaite désinvolture, à se comporter en tout comme s'il eût été le propriétaire et seigneur des lieux. Son sans-gêne fut bientôt aggravé par des chicanes mesquines. Enfin, sa prétention de s'approprier, sans la payer, une coupe de bois sur laquelle il n'avait aucun droit mit à bout la patience de de Brosses. Ce dernier n'avait pas à céder, et il ne céda pas, il adressa même à Voltaire, au cours de la correspondance échangée à l'occasion du débat entre les deux adversaires, des lettres finement railleuses et spirituelles sous leur forme courtoise, qui rangèrent les rieurs de son côté. *Inde irae*. Blessé dans sa ladrerie, blessé dans sa vanité, blessé dans son âme de despote, le « dictateur de la République des lettres » ne pouvait pardonner. Il n'eut pas de peine à grouper autour de sa personne, avec d'Alembert, toute la meute des Encyclopédistes, et c'est entre eux et par eux que fut complotée et réalisée la non admission à l'Académie française de l'auteur du *Traité de la formation mécanique du langage*, trop suspect déjà à la plupart d'entre eux de tiédeur philosophique. Mais de ce différend tout l'honneur rejaillit sur de Brosses, toute la honte resta à Voltaire. « Ce monarque absolu et capricieux, conclut Sainte-Beuve, qui

(1) Sur l'intéressante figure de Sainte-Beuve, il est nécessaire de citer le très élégant *portrait* du célèbre lettré Francesco Torraca dans

était sans foi ni loi du moment qu'on le contrariait, rencontra une fois dans sa vie quelqu'un d'aussi spirituel que lui, qui lui dit son fait et qui ne fléchit pas » (1).

« Les démêlés de Voltaire, dit M. Lanson, avec le Président de Brosses, propriétaire de Tournay, sont une comédie: Voltaire s'est entêté à ne pas payer quelques voies de bois qu'il a prises, et il veut que le président paie.

Ils échangèrent des lettres impertinentes, aigres, injurieuses; le président dit avec esprit de dures vérités à Voltaire. Aussi ne fut-il qu' (un misérable); et pour n'avoir pas voulu payer le bois dont son locataire s'était chauffè, il lui en couta un fauteuil académique ; la rancune tenace du philosophe ameuta contre lui la secte encyclopédique » (2).

Les charmes du foyer n'étaient pas superflus à de Brosses pour lui faire oublier les amertumes et les déboires dont ne sont pas toujours exemptes les existences les plus fortunées. Sa famille et ses amis l'avaient déterminé à mettre fin à un veuvage qui convenait mal à son caractère, ennemi de

---

ses " *Saggi e Rassegne* „ Livorno, Vico, 1885. Cfr. p. 305-316. Pel Sainte Beuve.

(1) *Causerie du Lundi*, T. VII, p. 72. Nous devons ajouter que M. Fernand Caussy, ayant refait l'histoire du litige, a dit de Sainte Beuve ceci: " Le critique a été induit en erreur dans tout son article par la publication tendancieuse de Th. Foisset, conseiller à la cour de Dijon, *Voltaire et le président de Brosses*, Paris, 1836 in-8, qu'il négligea de contrôler par la correspondance générale. (*Voltaire seigneur de village*, 1912, p. 70, note). Cfr. dans le même sens les observations de M. le Professeur Charles Charrot (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1912, *Quelques notes sur la correspondance de Voltaire*, p. 674 et 675) et l'article de M. Paul Sonday, *Un fait nouveau*, *Temps* du août 1922 (à propos d'un article de M.me Yvonne Bézard *sur le Président de Brosses et la musique*, dans *la Revue musicale*).

(2) Lanson p. 745 ; Cfr. p. 748 et 860.

la solitude. En 1766 il se remaria, prenant pour femme Jeanne-Marie, fille aînée du Président Legauz de Saint-Seine, une jeune fille d'une vingtaine d'années (1).

Ce réconfort ne devait pas lui être inutile pour supporter une autre épreuve, plus sensible peut-être que son échec à l'Académie française.

L'année 1771 vit se perpétrer le coup d'Etat du chancelier Maupéou contre le Parlement de Paris, contre les parlements, peut-on dire, car ceux de province ayant pris fait et cause pour celui de Paris, furent englobés dans son sort : nouvel épisode de la lutte sans cesse renaissante, sous Louis XV, entre ces corps et le gouvernement. Le parlement de Bourgogne manifesta, à cette occasion, son indignation par des remontrances que de Brosses rédigea avec courage : et quand ce parlement eut été, à son tour supprimé et qu'un autre eut été institué à sa place et composé de magistrats plus dociles ou de créatures de Maupéou, de Brosses refusa avec dignité la première présidence qui lui en fut offerte. Il eut alors à se soumettre à un nouvel exil, cette fois à Neuville-lès-Comtesses près de Lyon, ou vivait la seule survivante des deux soeurs qu'il avait eues, chanoinesse du chapitre de l'endroit. L'ancien parlement ne fut rétabli qu'en 1775. De Brosses, imposé en quelque sorte par l'opinion, en fut nommé premier président. Cette élévation, justifiée par son mérite comme par son attitude énergique autant que digne, au cours de la crise, répondait au voeu général du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie de toute la province (2).

Le Président de Brosses ne paraît pas avoir eu un seul instant l'idée que ses hautes fonctions pussent, en aucune

---

(1) Colomb, *Essai* p. 27.

(2) Foisset, op. cit., pages 370-372 ; Mamet, op. cit., pages 38-39.

mesure, avoir pour lui la signification de repos. Il redoubla, au contraire, dans le sein du parlament, d'activité, consacrant toutefois, comme à un repos, ses rares heures de loisir au perfectionnement de son *Salluste*. L'âge, chez lui, semblait n'avoir point de prise sur le travailleur, ses facultés restaient aussi agissantes et éveillées. Presque septuagénaire, pour hâter l'expédition des affaires, retardée par la disette de magistrats, il ne se contenta plus de séances prolongées, soir et matin, « bien au-delà de l'obligation et de l'usage », mais on le vit, dans l'été 1776, aller jusqu'à siéger « communément de sept heures du matin à sept heures du soir » (1). Peut-être s'usa-t-il à ce labeur acharné et hâta-t-il sa fin par une dépense exagérée de ses forces. Il mourut dans un voyage à Paris, le 7 Mai 1777.

On est loin d'avoir marqué tous les traits essentiels de la riche physionomie de Charles de Brosse quand on n'a montré en lui que le magistrat et l'homme de lettres. Il reste, pour compléter le portrait, comme nous ne pouvons nous dispenser de le faire brièvement, à ajouter qu'il y eut chez lui encore, avec l'homme tout court, qui fait le fond de notre nature à chacun, l'homme du monde, que le lettré ou le savant n'est quelquefois que dans une étroite mesure et à son corps défendant, mais qu'il fut, lui éminemment, et enfin l'amateur de Beaux-Arts, épris de tableaux, de statues, de monuments, en même temps que connaisseur éclairé, passionné, d'autre part, pour la musique. Nous aurons à l'envisager plus loin sous ces derniers aspects.

L'homme était bon et généreux, simple, dévoué et affectueux. Ces qualités éclatent dans sa correspondance, à chaque page, l'on pourrait dire. L'antiquité a connu et pratiqué deux

---

(1) Foisset, op. cit., page 417.

sentiments, que l'on appellerait mieux deux vertus, dont nous avons gardé les noms, mais dont la substance s'est, dans nos civilisations modernes, en quelque sorte, évaporée : le patriotisme et l'amitié. De Brosses, romain par les habitudes d'esprit avait gardé de l'amitié la conception des anciens : il l'entendait, la ressentait et l'inspirait comme il l'eût fait au temps de Cicéron ou de Pline. Droit et affable, au demeurant, avec tous, il savait faire preuve à l'occasion, comme on l'a vu, d'une fermeté de caractère et d'une dignité qui n'étaient pas sans courage. Sa modération, sa prudence et sa sagesse furent mises en relief dans les mêmes graves affaires et conflits où il montra si fort ces derniers mérites. C'est que, sous les dehors d'une nature mobile et impressionnable, spontanée et de premier jet, passionnée même souvent, (1) il y a chez lui un fonds de pondération et de bon sens, de sens pratique, aussi, qui l'emporte toujours. Nul plus que lui n'est ennemi des systèmes et des idéologues. De Brosses est réaliste. C'est lui qui a écrit : « Je ne donnerais pas le royaume d'Ithaque à administrer à l'abbé Raynal » (2), et bien que sa femme (la première fut petite-nièce de l'abbé de Saint-Pierre, cela ne l'empêchait pas de traiter de « chimères » les « beaux projets de paix perpétuelle » du curieux et généreux rêveur (3).

Quant au monde, il avait des dispositions et des dons naturels pour l'aimer et y réussir. Un des traits les plus accentués de son caractère, c'est la sociabilité, qui lui fait un besoin impérieux de relations avec ses semblables. Son physique

---

(1) Foisset, dira plutôt *emportée*. " Nul n'avait, écrit-il, le sang plus vif, la colère plus prompte : mais nul aussi par bonheur ne l'avait plus courte ". Op. cit., page 121.

(2) Cité par Mamet, pag. 40-41.

(3) *Ut supra*, page 22.

prévenait d'ailleurs en sa faveur et le faisait au premier abord accueillir avec sympathie. Non que ce physique fût de tous points avantageux. On sait qu'il était de taille fort exiguë; lui-même en plaisante agréablement en deux ou trois passages de ses lettres, et l'anecdote rapportée à l'occasion de sa soutenance de thèse licence à la Faculté de droit est connue : on dut lui apporter un escabeau pour s'exhausser : faute de ce secours, il eut risqué de disparaître derrière le pupitre du récipiendaire. Les traits rachetaient ce défaut de prestance. On a de lui un portrait qui paraît le représenter vers le milieu environ de sa vie, c'est-à-dire à un âge qui précéda de peu ou plutôt suivit de près l'époque de son voyage en Italie. Ce portrait a été reproduit par R. Colomb en tête de l'édition des *Lettres* donnée en 1836 sous le titre de *l'Italie il y a cent ans,* dans le premier volume. Malheureusement aucune légende, aucune indication ne l'accompagne, et l'on ne sait ni à quelle date remontait l'original, ni au pinceau de quel artiste il était dû, ni où il était conservé. La figure qu'il retrace est une figure fine et intelligente, au front haut, au menton un peu pointu et volontaire d'un homme jeune, entièrement rasé. La bouche est délicate et bien dessinée, légèrement souriante et spirituelle : les yeux sont vifs et pénétrants, surmontés de sourcils épais et nettement tracés : le nez, plutôt fort et saillant, n'est ni droit ni aquilin. L'ensemble a fort bon air et s'éclaire d'esprit. Un autre portrait de lui, oeuvre de Cochin, gravé par Saint-Aubin, a été reproduit en réduction par M. Henri Chaboeuf dans sa précieuse plaquette *Du Président de Brosses à propos d'une esquisse de Paul Véronèse* (1). C'est un de Brosses vieilli et, naturellement moins séduisant qu'il nous fait voir. Il était, en effet alors premier président.

---

(1) Dijon, 1896, Daratière, 1 vol. in-8.

comme le porte la légende. Il avait, par conséquent, pour l'âge, dépassé sensiblement déjà la soixantaine. Les traits sont empâtés, mais rayonnants encore d'intelligence. Une dizaine d'années auparavant, Diderot, dans ses *Salons* (*Exposition de* 1755) prêtait au président de Brosses « une petite tête gaie, ironique et satirique » (1) Nous n'avons nulle peine à croire, comme on nous l'affirme, qu'il savait « charmer la société par sa conversation aussi gracieuse que spirituelle » (2) car avec la facilité d'élocution, la vivacité, l'enjouement, les saillies, l'aménité qu'on lui reconnaît, que lui eût-il manqué pour plaire, intéresser et captiver dans les réunions d'hommes et de femmes élégants et affinés, tels qu'étaient les milieux qu'il fréquentait? Les amis les plus intimes de de Brosses étaient Blancey secrétaire en chef des Etats de Bourgogne; le président Bouhier de l'Académie française; l'évêque Cortois de Quincey; Quintin, procureur général et bibliophile; Maleteste, homme d'esprit et de savoir, Seuilly; le comte de Tournay, frère de de Brosses; Fargès, Blévy, etc. Les femmes ne manquaient pas dans cette honnête et joyeuse compagnie dijonnaise, et de Brosses n'est jamais à court d'un mot, d'un sourire, d'un compliment à l'adresse de la charmante petite Montot, de la chère Blanquette, de la bonne Pousseline de Quintin et d'autres amies, dames honnêtes et gaies. On l'y appréciait, nous dit-on, comme « l'un des plus brillants causeurs d'une époque où ce mérite était si recherché » (3).

Quel jugement d'ensemble faut-il porter sur le Président de Brosses? Des biographes, des critiques littéraires, des historiens ont écrit sur lui des livres ou composé, soit des notices, soit des articles plus ou moins étendus. Il est remarquable

(1) Cité par R. Colomb, dans *Lettres*, éd. de. 1860, T. I., p. 60.
(2) R. Colomb, *Essai*, p. VIII.
(3) Mamet, page 18.

qu'il les a tous conquis. Sous des réserves tantôt moins nombreuses ou importantes, tous ceux qui se sont spécialement occupés de de Brosses font à l'envi l'éloge de son esprit, de son savoir, de son caractère. Tel d'entre eux l'exalte avec enthousiasme. Villemain, qui s'abuse d'ailleurs sur « ses grandes connaissances dans les langues » n'hésite pas à lui décerner le titre d'un de ces hommes rares, qui, ayant eu dans le tour de leur esprit, dans le caractère de leurs études un coin d'originalité, doivent être placés les premiers après les hommes de génie » (1). Th. Foisset voit en lui un esprit étendu, vigoureux, flexible, orné, capable à la fois des vues les plus générales et des recherches les plus minutieuses ». Et il ajoute : « Aucun don ne lui avait été refusé : aucun, sinon peut-être la puissance de concentrer longtemps les forces de son intelligence sur un point donné » (2). Pour R. Colomb « il s'agit ici d'un homme complet, d'une de ces rares organisations, réunissant des qualités et des avantages formant souvent une étrange disparate, ceux qui semblent ne pouvoir se rencontrer ensemble, ceux, enfin, dont l'alliance n'était guère soupçonnée avant l'homme aimable et savant » que fut le président de Brosses, qu'il qualifie, quelques lignes plus bas d' « un des esprits les plus éminents, d'un des plus nobles caractères de l'ancienne France (3). De Brosses, « type de l'homme complet », c'est assurément un des mots les plus justes qui aient été dit sur l'auteur des Lettres d'Italie, un mot à retenir, car c'est une définition qui lui convient assez bien. Elle marque, par ailleurs, admirablement sa supériorité sur tant d'autres hommes de lettres, même de génie, sans aller les

---

(1) *Cours de littérature française. Tableau du XVIIIe siècle*, I.ere partie, tome II, Paris, 1838, pag. 191 et 192.

(2) Foisset, op. cit., p. 433, 434.

(3) *Essai*, p. L, LI.

chercher plus loin que parmi ses contemporains. Que de Voltaire, que de Rousseau l'on ôte l'écrivain : l'on est effrayé du spectre ou de la loque qui reste. De Brosses, lui, peut subir victorieusement l'opération : amputé de tout ce qui, chez lui, appartient à l'auteur, au savant, il demeure encore sympathique et entier, un parfait galant homme. Sainte-Beuve, à son tour, lui reconnaît « un esprit prodigieux, un goût vif et fin, et des parties de génie » (1). Gaston Boissier le tient pour « un des esprits des plus curieux du XVIII^e siècle » (2) jusqu'à présent on ne lui avait guère accordé le génie tout court. H. Mamet croit pouvoir le faire ; (3) c'est en plusieurs endroits qu'il parle de son génie, et il indique, comme « le trait le plus caractéristique de sa physionomie, cette prodigieuse variété d'aptitudes et de connaissances qui lui donne son originalité propre » (4).

L'unanimité de tous ces auteurs dans l'éloge entraîne une autre unanimité qui est le corollaire de la première. Ils observent, les uns après les autres, qu'on n'a pas fait au président de Brosses la place à laquelle il pouvait prétendre, que son nom n'a pas l'illustration que paraissaient devoir lui assurer ses talents et son mérite ; ils s'en étonnent et recherchent les causes de cette étrange injustice du sort « Car, si l'on nous rappelle, à ce propos, le mot de Juste Lipse, qui semble, en effet, tout-à-fait de circonstance ici : *quidam merentur famam, quidam habent*, ce mot constate plus qu'il n'explique, et l'on ne saurait s'en contenter. Quand nous parlons d'injustice du sort, au demeurant, c'est peut-être injus-

(1) *Causeries du Lundi*, tome VIII. page 67.

(2) *Un grand homme de province, dans Revue des deux mondes*, 15 décembre 1875.

(3) Op. cit., p. 20, 49, 66.

(4) Op. cit., Avertissement, p. VII.

tice des hommes qu'il faudrait dire. Quelle qu'en doive être la dénomination, en tout cas, le fait est encore patent. Si les dictionnaires et les encyclopédies n'ont pas osé omettre le nom de de Brosses, des histoires de la littérature française qui ne sont pas de simples abrégés mais qui prétendent en offrir un tableau complet au moins jusqu'à la Révolution, ont laissé ce nom dans un singulier oubli ou ne l'ont mentionné qu'accessoirement. C'est ainsi qu'on chercherait vainement, dans les quatre volumes, devenus classiques, de D. Nisard (1) la moindre mention concernant de Brosses. J. Demegeot (2) qui transcrit tant de noms obscurs, ne l'ignore pas moins. M. Lanson (3) n'en parle qu'à peine, dans un paragraphe sur « les ennemis de Voltaire », de sorte que si, au lieu d'être un ennemi du patriarche de Ferney, de Brosses eût été son ami, ce gros livre sur la littérature française ne se serait plus chargé de transmettre son nom à la postérité. Le compact volume relatif au XVIII^e^ siècle de la grande *Histoire de la langue et de la littérature française* de Petit de Julleville n'est guère plus généreux : il réduit l'infortuné président à la portion strictement congrue. Pourquoi donc, répétons-le avec les biographes et les critiques littéraires, pourquoi ce traitement, pourquoi ce silence, pourquoi cette partialité, qui ne datent pas, il faut bien le remarquer, de nos jours, qui remontent jusqu'à l'époque du personnage lésé, jusqu'au XVIII^e^ siècle, jusqu'aux contemporains de de Brosses? De la part des derniers, on s'explique assez l'injustice par la cabale des Encyclopédistes contre un dissident, des séïdes de Voltaire contre un criminel de lèse-majesté voltairienne. Mais auprès de

(1) *Histoire de la Littérature française.* Firmin Didot.

(2) *Histoire de la Littèrature française depuis ses origines jusqu'à nos jours.* 14^e^ éd. 1874.

(3) *Histoire de la Littérature française.* Paris, Hachette.

la postérité, les titres qu'avait de Brosses dans ses travaux de littérature et d'érudition n'étaient-ils donc pas de ceux qui devaient le soustraire le plus sûrement et le plus efficacement à tout danger de corruption de ses juges? Pourquoi donc, s'il était digne réellement de tant de renommée, ne l'a-t-il pas obtenue et la postérité a-t-elle manqué en vérité totalement d'équité à son égard? (1). Ecoutons d'abord les réponses que font à cette question nos auteurs.

Villemain pense que ce qui lui a nui dès l'origine c'est avec l'hostilité de Voltaire et de l'école philosophique, la circonstance qu'il s'est trouvé un dissident de l'opinion dominante, et il insinue, d'autre part, que sa teinte de scepticisme était un élément de faiblesse au milieu de tous ses talents (2). Foisset attribue le peu de retentissement des travaux de de Brosses à plus d'une cause : l'austérité de certains sujets faite pour effaroucher la foule, un manque de vigueur et d'ordre dans la composition, d'art et de prestige du style, dépourvu par surcroit de coloris (3). Mais surtout il considère que son malheur fut « de n'avoir pas habité Paris », qui consacrait seul les renommées d'écrivain depuis que la centralisation littéraire sanctionnée par la création de l'Académie française, avait suivi l'unité monarchique (4). Pour Colomb également, il a manqué à de Brosses d'avoir vécu à Paris, comme il a eu le désavantage d'être partagé entre ses fonctions et les lettres,

---

(1) " Il était ", comme le remarque fort justement GASPARD VALLETTE dans son érudit livre (*Reflets de Rome - Rome vue par les écrivains*, Paris - Genève 1909, Chap. III page 84) " grand homme dans son pays de Bourgogne, on ne le met pas en France à la place honorable qui lui revient de droit ".

(2) Op. cit., p. 191, 207.

(3) Op. cit., p. 434, 435.

(4) Op. cit., p. 440.

le tort de se disperser en des études diverses (1). Tout cela est invoqué aussi par Sainte-Beuve qui remarque, en plus, qu'il n'a pas donné à ses ouvrages « ce poli qui fait l'éclat », qu'il lui manque le « soin de la forme et de l'achèvement » (2) Enfin Boissier voit son talon d'Achille là où on l'attendait le moins. « Ce qui lui manque le plus, écrit-il, c'est d'être original et d'avoir une façon de penser ou d'écrire qui lui soit propre » (3)

Il avait dit, quelques pages auparavant : « Ce qui paraît manquer le plus aux ouvrages de de Brosses pour la pensée et surtout pour le style, c'est l'originalité » (4).

Il y a, dans tout cela, du vrai, beaucoup de vrai, mais pas tout le vrai. Nous allons essayer, à notre tour, de déterminer par quelles raisons Charles de Brosses n'a pas obtenu, auprès de ses contemporains tout le succès et toute l'influence, auprès de la postérité toute la gloire auxquels, avec les riches dons et les rares talents que lui avait départis la nature, l'énorme labeur qu'il a fourni pour les mettre en oeuvre et en faire profiter le public de son temps et d'après, il pouvait se croire en droit de prétendre légitimement.

Il lui a manqué, entre autres choses, cela est incontestable, de vivre à Paris. Dijon, cela est entendu, était de son temps une ville intellectuelle où un talent honnête pouvait trouver des aliments et des encouragements suffisants pour se développer heureusement, et de Brosses y fut peut-être placé mieux qu'à Paris pour y mener l'existence studieuse qui répondait à ses goûts. Mais Dijon, ville de province, n'était pas une scène assez vaste et assez élevée pour

(1) *Essai.*
(2) Op. cit., p. 67.
(3) Op. cit., p. 782.
(4) Op. cit., p. 764.

qui voulait faire retentir au loin sa voix : l'opinion littéraire, comme l'opinion politique, avait sa capitale dans Paris : l'influence en tout, partait de Paris, Paris imposait le ton ; si l'on voulait avoir des admirateurs, c'est à Paris qu'il fallait les recruter d'abord, et si l'on devait avoir des contempteurs et des ennemis (de Brosses en eut, nous l'avons vu, et de redoutables) c'est à Paris, sur le champ même de leur action, qu'il fallait les chercher, les affronter et les combattre.

Un autre désavantage de de Brosses est peut-être qu'il n'a pas vécu à l'époque pour laquelle il était fait. Peut-être eût-il dû venir faire son apparition dans le monde sensiblement plus tôt ou passablement plus tard. Ceci n'est pas une plaisanterie. Les hommes éminents, en quelque genre que ce soit, sont toujours, pour une part importante, le produit du milieu, et le temps est lui-même une part importante du milieu, si l'on prend le mot dans son acception la plus générale. La remarque n'est pas neuve. Duclos, dans ses *Considérations sur les moeurs*, dit fort bien en ce sens que « tel a été un héros, qui, s'il fût né dans l'obscurité, n'eût été qu'un brigand et, au lieu d'un triomphe, n'eût mérité qu'un supplice » (1). On ne peut s'empêcher, en lisant ces lignes, de penser au plus grand nom de l'histoire dans les temps modernes. Est-on bien en mesure d'affirmer que parmi tous les bandits qu'a produits la Corse, aucun ne se soit rencontré jamais qui ait porté en lui le germe latent d'un autre Alexandre ? Et pour Bonaparte, il est bien certain que s'il fût né un siècle et demi plus tôt, par exemple, il eût pu être un Turenne sans doute, mais il ne fut pas devenu Napoléon. Placez, de même, Renan au XIII$^e$ siècle : nous aurions peut-être une autre *Imitation*, mais l'*Avenir de la science* n'eût

(1) *Oeuvres complètes*, 1806, T. I, p. 127.

pas vu le jour. Supposez encore Taine au XVI^e siècle, si vous voulez : saint Thomas d'Aquin aurait eu une réplique, peut-on croire, et il existerait vraisemblablement une seconde *Somme de théologie* à côté de celle du docteur angélique ; mais on attendrait encore les *Origines de la France contemporaine.* Nous croyons ainsi que de Brosses s'est trompé d'époque. Son oeuvre capitale sur Salluste fait de lui un érudit du XVI^e siècle exagérément attardé au XVIII^e .C'est l'opinion de Villemain. « Il datait, suivant l'illustre critique, d'un autre âge que celui où il vécut. C'est un libre penseur et un libre écrivain, à la façon du seizieme siècle, plutôt que du dix-huitième » (1).

Cette impression est surtout celle que laisse son *Histoire de la République romaine,* qui fut le monument, son ouvrage de prédilection, « peut-être, dit-il dans sa préface, en raison du travail qu'il m'a coûté, le plus grand et le plus pénible que j'aie fait de ma vie en matière de littérature », et qui « est aussi » ajoute Mamet en le citant « l'ouvrage qui donne le mieux la mesure de son talent et de son érudition » (2).

Cependant Gaspard Vallette dans son érudit livre *Reflets de Rome,* nous dit : « Si le goût du voyageur bourguignon n'a rien d'exclusif, ni de conventionnel, il reste un français du dix-huitième siècle ; il est de son pays et de son temps, et par conséquent il y a une foule de choses à Rome qu'il ne comprend pas, un certain ordre de beautés qu'il ne peut saisir complètement » (3).

On a une impression différente quand on a connaissance

---

(1) Op. cit., page 200.
(2) Mamet, op. cit., p. 127.
(3) Gaspard Vallette, op. cit., p. 88.

de son autre grand travail, le *Traité de la formation mécanique des langues*, et l'on se demande alors si de Brosses n'aurait pas dû naître cent ans plus tard. C'est que, dans ce livre, fort insuffisant et imparfait de tous points, dans son inspiration, dans sa conception comme dans son exécution, apparaissent cependant des lueurs fugitives qui semblent comme des reflets anticipés de la science du XIX[e] siècle, c'est que l'on y rencontre quelques aperçus isolés qui, développés, approfondis, étaient susceptibles de conduire à des découvertes, tout cela révélant chez l'auteur des aptitudes naturelles pour les études linguistiques, peu communes de son temps. Que dire, par exemple, de cette réflexion, dont lui même ne semble pas avoir senti toute la portée, l'ayant vue naître, comme beaucoup d'autres, dans son esprit, spontanément, sans en avoir provoqué la naissance par une méditation obstinée? « Le luxe annonce ici (il est question de la fausse richesse d'une langue qui « se hâte vers son déclin »), comme dans les états où il règne, la force passée et la ruine prochaine. Le mélange des expressions produit dans les langues à peu près le même effet que produit ailleurs le mélange des conditions, signe certain de décadence, et probablement cause, en partie, de celle du langage » (1). Faudrait-il presser beaucoup cette observation, formulée en termes si nets et si précis, pour en faire sortir la théorie de la biologie moderne sur la « sénescence », envisagée comme le résultat et l'effet de la « déspécialisation » des éléments techniques, des cellules nobles, et de leur remplacement dans les organes par des éléments amorphes et du tissu conjonctif? Et ne sait-on pas que cette théorie a été étendue de notre temps à la sociologie et à l'histoire, et que c'est sur elle que l'on s'est

(1) Cité par Foisset, op. cit., p. 463.

appuyé pour soutenir la nécessité, dans toute société humaine, d'une aristocratie? Or, c'est exactement ce que fait, dans ce court passage, de Brosses en notant, dans les Etats, « le mélange des conditions » comme « un signe certain de décadence ». Le Président de Brosses, ici, fait pressentir Herbert Spencer. Il suffit de reprendre la théorie par l'autre bout. Si la confusion aboutit à la désorganisation, l'organisation, soit l'évolution, s'expliquera par la différenciation; si le progrès résulte du passage de l'homogène à l'hétérogène, le retour de l'hétérogène à l'homogène équivaudra à la décadence. C'est là tout l'enseignement du philosophe anglais fondateur de l'évolutionnisme, et de Brosses ne dit pas autre chose. (1) Il avait fait, d'autre part, dans la préface de son *Histoire de la République romaine*, à propos des difficultés de la traduction, une observation de psychologie linguistique qui témoigne de sa finesse et de sa pénétration en ces matières. Remarquant, ainsi que d'autres l'ont fait, que le sens des termes d'une langue moderne va s'affaiblissant progressivement par l'usage qui en est fait, comme s'effacent les empreintes des pièces de monnaie en circulation, « c'est, dit-il, la raison pour laquelle on trouve toujours plus de force et d'énergie dans un écrit en une langue morte que s'il l'était (*sic*) en une langue vivante. On ne peut douter qu'en ceci les livres des anciens n'aient gagné dans notre esprit et qu'ils n'aient acquis à cet égard un certain avantage » (2).

(1) A rapprocher, dans le même sens, et d'après le même livre, la théorie des voyelles, telle que l'expose de Brosses. Ponr lui, il n'ya qu'une voyelle, c'est-a-dire qu' un son émis par l'organe vocal, mais modifié par la plus ou moins grande ouverture de cet organe, depuis l'*a* jusqu'à l'*u*. Toujours le passage de l'homogène à l'hétérogène et le principe de différenciation. Ainsi voilà de Brosses un précurseur d'Herbert Spencer.

(2) Cité par Mamet, op. cit., p. 177-178.

Il faut cependant observer qu'une telle opinion n'est vraie qu'à moitié. Lorsque nous lisons et étudions les langues mortes, nous en éprouvons en haut degré la majesté, la beauté, la noble et logique architecture. Mais c'est seulement en vertu d'une suggestion intime et conventionelle que nous réussirons à leur donner une apparence de vie.

Très souvent, au contraire, nous sentons si fortement l'absence d'une telle vie, d'une vie réelle que nous sommes obligés à relire traduites dans nos langues modernes, les oeuvres dont nous connaissons pourtant le texte original et tout cela pour en ressentir en mesure tangible leur signification et leur essence intime.

Voilà une explication du prestige que conserve à nos yeux le latin, qui ne manque pas de justesse et dont, sans doute, les ennemis de cette robuste langue, qu'il est si difficile de tuer complètement, n'eussent pas manqué de tirer argument contre elle, s'ils n'ignoraient généralement les oeuvres du président de Brosses, encore qu'écrites en français.

Malgré les bonnes choses qui s'y trouvent à glaner et le profit que l'on peut toujours en retirer, le *Traité de la formation mécanique des langues* est peut-être, de toutes les productions sorties de la plume du savant président, celle qui nous fait le mieux comprendre l'insuccès final de ses efforts. En s'attaquant à un sujet de cette nature, il se montrait, en effet, deux fois téméraire, en ce qu'il lui manquait pour aborder une aussi redoutable matière, et la compétence linguistique indispensable et les documents nécessaires pour fournir une base solide a l'édifice. De Brosses pouvait paraître posséder beaucoup de langue pour un particulier ; pour un linguiste, il était assez pauvrement pourvu. S'il lisait le latin couramment, il est vraisemblable que ce n'est qu'en cette langue qu'il prenait connaissance des auteurs grecs. Il a donc

commencé par violer le précepte d'Horace, qui ne s'adresse pas aux seuls poètes, mais qui doit être une règle pour tous les écrivains :

*Sumile materiam, vestris, qui scribitis, Viribus aequam* (1).

Ensuite, l'entreprise était prématurée. Les méthodes n'étaient pas encore créées, Bopp n'était pas encore né, et il fallait attendre la révélation du sanscrit, inconnu alors, ou, du moins, a peine soupçonné grâce aux missionnaires. Il fallait attendre encore bien des travaux préparatoires sur diverses familles de langues et qui ne virent la lumière qu'au cours du siècle suivant. Mais de Brosses, avec une belle audace, se lança dans l'inconnu, confiant en ses intuitions et en son sens divinatoire pour découvrir la vérité dans un domaine ou seule l'investigation minutieuse et patiente, armée d'une rigoureuse et sévère méthode, permet d'aboutir. C'est se montrer indulgent que de ne lui reprocher, avec Mamet, que « son penchant à admettre trop facilement des hypothèses » (2). Pour ses étymologies, « plus que contestables », suivant le même historien (3), il faut les lui pardonner. Renan a remarqué que la folie des étymologies est en France, une sorte de maladie nationale : et, certes les fantaisies, dans ce domaine, de Ménage au XVII[e] siècle, celles, au XIX[e] siècle de de Maistre, dont il a donné quelques curieux spécimens (4), auxquels auraient pu être ajoutés, pour l'édification des lecteurs, d'autres précieux échantillons tirés de Chateaubriand dans le *Génie du christianisme,* ne sont pas faites pour lui donner tort. De Brosses trouvera sa place dans la série et ne la déparera point.

(1) *Ars poetica,* v. 38.
(2) Op. cit., p. 56.
(3) ibidem.
(4) *L'Avenir de la Science.*, note 109.

La grande faiblesse de de Brosses et par suite celle de ses travaux, le vice par où s'explique leur défaut de solidité durable et qui donne la raison de son incomplète réputation, c'est qu'il s'est trop répandu, qu'il s'est disséminé, gaspillé. Sa fonction, déjà, absorbait le meilleur de son temps. Les loisirs qu'elle lui laissait, il est presqu'inimaginable qu'il ait pu les répartir sur tant d'objets et surtout si divers. « Un homme écrit Renan, ne fait bien qu'une chose » (1) De Brosses en a fait une infinité, et quelles choses, à quelle distance les unes des autres! Il faut un véritable effort d'esprit pour concevoir qu'un homme ait pu, sans y être obligé, par goût, par ardeur studieuse, s'intéresser presqu'en même temps à Catilina, à des manuscrits thibétains, à des questions économiques, aux terres australes, à des questions de linguistique générale, à un peuple nain de l'Afrique, à Manéthon, à des problèmes financiers, à l'empire Assyrien, au détroit d'Anian, à l'ancien oracle de Dodone, à Babylone, au Vésuve, à Sanchoniaton, à quoi encore? car l'énumeration serait interminable sans devenir plus édifiante, l'étant suffisamment si réduite qu'on l'esquisse. Etait-ce par ambition et pour la gloire d'avoir enrichi le savoir humain, d'avoir dérobé au Sphinx quelques uns de ses secrets, que cet homme s'imposait un pareil labeur. Cela n'est pas à penser. Il ne semble pas que de Brosses ait été ni ambitieux, ni soucieux d'aucune gloire. Puisqu'il etait désintéressé de ce côté, etait-ce donc par curiosité d'esprit, par besoin de savoir? Non certes il lui était indifférent, au fond, que Ramsès II eût appartenu à la XIX^e^ dynastie ou à la XX^e^. C'était par passion d'apprendre, ce qui est différent, c'est-à-dire, de se livrer à l'investigation, d'en éprouver les émotions, l'ardeur, pour la jouissance

(1) Ibidem., pag. 232.

d'exercer des facultes de sagacité, d'intelligence, de pénétration, de raisonnement, d'invention dont il se sentait doué à un degré plus éminent que le commum des hommes, semblable au chasseur des âges civilisés qui part à la chasse, non plus pour s'assurer une nourriture ou pourvoir sa table, mais pour se donner le plaisir de la poursuite du gibier en pleine nature. De Brosses est ce Nemrod moderne. « C'est un curieux dans la meilleure acception du mot, c'est à dire un érudit par goût, qui, aimant la science pour elle-même, pour le plaisir de trouver par ses propres recherches, d'exercer son esprit et de vaincre des difficultés, ne craint pas de consacrer à la solution de problèmes minutieux en apparence, beaucoup de temps et beaucoup de travail » (1). Il est arrivé à ses fins, on n'en saurait douter, car s'il n'eût trouvé à ce jeu que peines et fatigues stériles, il n'eût pas continué sans doute. Il a eu ainsi sa récompense. Mais la postérité qui prétend lever une dîme à son profit sur les esprit supérieurs ayant vu peu abondants les fruits d'une prodigieuse activité, s'est jugée lésée et lui a tenu rigueur.

C'est, en effet, une fausse richesse qu'a laissée après lui le Président de Brosses. Eussent-ils été de premier ordre, ses travaux, portant sur des matières scientifiques ou d'érudition, étaient destinés à être dépassés, par conséquent, voués, tôt ou tard, à l'oubli, n'y ayant, en ce genre, pour demeurer, lors même que l'état de la science qu'ils accusaient sera devenu arriéré, que ceux qui créent des méthodes nouvelles, qui ouvrent des voies inexplorés comme il est arrivé pour le *Discours de la Méthode* de Descartes, pour la *Critique de la Raison pure* de Kant ou pour l'*Introduction à la Physiologie* de Claude Bernard, toutes oeuvres restées classiques. Si telle

(1) Mamet, op. cit. p. 264.

est la destinée de ces livres de premier ordre, que dire de ceux qui ne se classent qu'au-dessous, comme sont tous ceux qu'a composés de Brosses? La forme, le style eussent, à défaut d'une valeur intrinsèque solide, constitué pour eux un préservatif contre l'indifférence et l'oubli. De Brosses n'y a apporté ni beaucoup d'attention, ni beaucoup de soin.

Ainsi il est permis de regretter qu'il n'ait pas su limiter sa production en donnant à ses ouvrages une perfection plus grande. L'abondance importe peu à la postérité, à qui elle semble souvent encombrante : la postérité donne sans hésiter la préférence à la qualité. Quels minces volumes n'ont pas assuré la gloire impérissable de La Fontaine, de La Bruyère! Le bagage de La Rochefoucauld est plus léger encore. Mais une pièce unique de quelques vers n'a-t-elle pas suffi à immortaliser Reboul, Guiraud, à mettre les noms de ces deux poètes dans la mémoire de tous les enfants qui parlent leur langue?

La fécondité désordonnée, plus encore par la multiplicité des objets auxquelles elle s'est appliquée que par sa puissance en elle-même, de de Brosses, est ce qui l'a le plus desservi. S'il eût su se restreindre, nul doute qu'il n'eût pu laisser quelque oeuvre maîtresse, car il était incontestablement pourvu des dons de l'écrivain que le travail eût aisément complétés et amenés au degré de perfection nécessaire pour faire de lui un des meilleurs auteurs du XVIII[e] siècle, s'il l'avait voulu. Il eut pu, avec son allure franche et libre, charmante parfois d'abandon et de simplicité, laisser comme cet autre parlementaire Montaigne, un ou deux volumes d'essais » qui eussent été au même titre « un livre de bonne foy ». Ou bien, s'il avait accepté de se soumettre au travail du style opiniâtrement forgé sur l'enclume, il n'était pas incapable, avec sa rare pénétration de noter des observations sous une forme

concise pour en former un recueil à la façon des grands moralistes classiques. Voici une réflexion qui est de lui : « On connaît encore mieux la valeur des biens par la privation que par la jouissance ». Quand on retrouve, dans un coin de sa mémoire, cette pensée si vraie, en même temps d'une frappe si nette et si ferme, on n'hésite pas d'abord à l'attribuer à La Bruyère : on est tout surpris, vérification faite, de reconnaître qu'elle n'appartient pas à l'auteur des *Caractères*, mais bien à l'auteur des *Lettres d'Italie* (1). Cette autre, du même, ne la croirait-on pas tirée de Montesquieu : « Le pouvoir arbitraire n'a pas de plus grand ennemi que lui-même »? Elle sort des Remontrances du Parlement de Bourgogne au Roi, du 19 Janvier 1764, dont de Brosses avait été le rédacteur (2). Ces brèves citations prouvent qu'il sait, à l'occasion, écrire. Si l'on en doutait encore, il faudrait lire, dans son discours pour la rentrée du Parlement en 1746 sur « La puissance de l'exemple » l'éloge fait par lui du président Bouhier. Il contient sur celui qui avait été son modèle et son vieil ami, des passages d'une véritable éloquence. *Pectus est quod disertos facit.* On rencontre aussi, dans son *Histoire de la République romaine* une ou deux pages bien écrites : mais il faut le reconnaître « ses défauts ordinaires, les expressions vagues ou impropres, les phrases mal construites et embarrassées » (3) y choquent le plus souvent. « Dans la partie de cet ouvrage qui n'est que traduction », l'effort nécessaire de l'interprète a eu un heureux effet sur son style, et « les deux qualités qu'on remarque le plus sont la clarté et la simplicité », la simplicité et « l'elêgance de la simplicité » (4). Ce dernier mérite,

---

(1) Lettre XI, T. II. p. 84.

(2) Extrait dans Foisset, op. cit., 247 - 249.

(3) Mamet, op cit., p. 178.

(4) Mamet. op. cit., p. 179, 180,

accompagnant celui de la précision, il le montre davantage dans le *Traité de la formation mécanique des langues*, et l'un de ses biographes l'y admire sans réserve. « Ce style est toujours celui de la chose, dit Th. Foisset, et j'ai été souvent tenté de dire que le *Mécanisme* du langage était le mieux écrit des ouvrages du Président. Sa phrase, habituellement longue et mal coupée, offre rarement ici les défauts qui la déparent ailleurs. A force de propriété dans les termes, elle atteint parfois à l'élégance ». Et le critique ajoute, non sans justesse : « L'éloquence d'une exposition technique, c'est la clarté dans la concision » (1).

Que conclure de toutes ces observations et appréciations? C'est que le Président de Brosses était capable d'avoir le mérite du style, qu'il tenait de la nature les dispositions qu'il y faut, mais qu'il a ordinairement négligé ce côté de ses productions, n'y attachant qu'une importance tout à fait secondaire. Et comme, suivant le mot connu, c'est le style qui conserve, ses oeuvres ont contracté, par cette imperfection, un caractère de caducité, qu'elles n'avaient déjà que trop pour la plupart, du fait de leur étroit objet, et qui ne pouvait manquer de les déprécier chaque jour davantage avec le temps.

Mais la chose dont l'absence se fait le plus uniformément et le plus regrettablement sentir dans les écrits du Président, c'est, croyons-nous, la philosophie. Et qu'on ne vienne pas alléguer qu'étant un'érudit, il n'avait que faire de la philosophie. L'érudit est précisément, de toutes les sortes de savant, celui qui peut le moins s'en passer. Car de quoi s'occupe l'érudit sinon de détails, de minces objets, de menues particularités, en un mot de petites choses? Or ce qui donne une valeur et un sens aux petites choses, aux menus détails, c'est la phi-

(1) FOISSET, op. cit., p. 354.

losophie, en les rattachant aux grands ensembles dont ils font partie, qu'ils constituent par leur nombre et qu'eux seuls permettent de bien comprendre et d'expliquer. C'est à la philosophie qu'il faut appliquer le mot de Saint Paul sur la piété : *ad omnia utilis est.* Par la philosophie tout s'éclaire et tout prend de l'intérêt, pour peu que l'esprit soit éveillé et curieux. « L'esprit philosophique, dit Renan, sait tirer philosophie de toute chose. On me condamnerait à me faire une spécialité de la science du blason, qu'il me semble que je m'en consolerais et que j'y butinerais, comme en plein parterre, un miel qui aurait sa saveur » (1). Il faut en prendre son parti : la philosophie, « cette âme des écrits » (2), de Brosses en est, on peut dire totalement dépourvu par cette lacune, il est mis dans un singulier état d'infériorité.

J'entends bien qu'on va me dire qu'à défaut de philosophie, dont le savant peut à la rigueur se passer, il a « une puissance de généralisation qui n'appartient qu'à lui ». C'est du moins celle que lui attribue son principal biographe (3). Et Mamet, reprenant à son compte l'appréciation risquée de son prédécesseur, nous parle aussi de la « puissance de généralisation qui lui était propre » (4). Mais vingt pages plus loin, oubliant le jugement qu'il avait porté en copiant, sans presque le démarquer, Foisset, c'est le contraire qu'il affirme : « Non seulement la science du Président de Brosses présentait bien des lacunes, mais elle manquait de cet esprit de généralisation, qui seul fait les hommes vraiment universels : il n'y a presque rien de commun ni dans la méthode ni dans les conclusions entre ses différents ouvrages » (5). C'est cette dernière

(1) *L'Avenir de la Science.*

(2) D. Nisard, *Histoire de la litterature française.* T. I. p. 3.

(3) Foisset, op. cit., p. 132.

(4) Mamet, op. cit. p. 241.

(5) Mamet, op. cit., p. 263.

opinion qui est assurément la vraie. Nous aurons plus d'une fois occasion de nous rendre compte que de Brosses est inapte à généraliser : son esprit n'en éprouve pas le besoin. Et cela, faute de philosophie, parce qu'il ne s'est pas formé, comme se trouve ordinairement porté à le faire tout homme réfléchi « et qui pense », un système sur les choses,-disons le mot,-par légèreté d'esprit, au fond, trait qui, parmi plusieurs autres, marque bien en lui l'homme du XVIII^e^ siècle. Car s'il est à cent coudées au-dessus de Voltaire, le plat courtisan des favorites royales et des grandes hétaïres, le servile adulateur des têtes couronnées et des puissants de la terre, par le caractère, et aussi par une âme plus haute comme par un coeur qui ne fut ni étroit ni égoïste, mais large et généreux ; s'il a encore sur lui l'avantage d'une érudition plus solide, il reste toutefois un esprit de la même famille, un de ces esprits qui montrent plus d'étendue que de profondeur, plus de facilité que de réflexion, plus d'agrément que de gravité. Que l'on veuille bien remarquer d'ailleurs que le manque de profondeur n'exclut pas la pénétration ; mais il ne se confond pas non plus avec elle. Un esprit profond vit habituellement dans les profondeurs. Un esprit léger mais pénétrant, se tient ordinairement plutôt à la surface des choses : mais il ne s'interdit pas de jeter de temps en temps la sonde dans les profondeurs, et il lui arrive parfois d'avoir des coups heureux. Nous savons que de Brosses, avec ses intuitions, a eu, à l'occasion, de ces réussites.

A défaut d'une philosophie, de Brosses a-t-il eu des croyances ? Foisset s'efforce de nous en persuader (1), mais sans parvenir à nous faire partager son opinion. Le président apparaît partout, dans ses écrits, comme aussi scepti-

(1) Op. cit., p. 448, 567 et ss.

que que Voltaire, et en cela encore, il se montre bien un fils du XVIII[e] . S'il a subi, dans ses idées, une influence philosophique, c'est celle de Condillac, et s'il se rattache à une morale, c'est à celle d'Epicure, mais comprise dans un sens élevé. L'auteur des *Lettres d'Italie* n'a rien de commun avec le vil *Epicuri de grege porcus* du poète (1). L'épicuréisme qu'il pratique est celui d'un sage et d'un raffiné, qui donne en tout la préférence aux délicates jouissances de l'esprit sur les grossières satisfactions des sens. Néanmoins, et ce trait, toujours emprunté à son temps (2), est à retenir, car il servira à l'expliquer en bien des parties il est, dans son fond, homme de plaisir, se guidant sur son plaisir. « On vit rarement (ainsi s'exprime R. Colomb) une telle propension à l'étude unie avec un penchant aussi décidé pour le plaisir » (3). Science et plaisir : il semble que ces deux mots auraient pu être sa devise.

D'après ce que nous venons de voir dans les pages qui précèdent, si le Président de Brosses n'a pas une illustration plus grande, une illustration mieux en rapport avec ses talents et son mérite, ce serait donc, dans une mesure variable pour chaque motif, parce qu'il a vécu loin de Paris, parce qu'il n'est pas né à son époque, parce qu'il s'est trompé dans le choix des matières auxquelles il a appliqué

---

(1) Horat, *epistul.* I, IV, 16.

(2) Comme nous avons vu, de Brosses ne se range pas ouvertement du côté d'aucune école philosophique, tout en ne cachant pas ses inclinations vers un enthousiasme intellectuel. Naturellement cette manière de penser était alors répandue même en Italie. C'est sur cette période historique que l'on peut avec un égal plaisir et profit admirer le tableau si plein d'expression que l'illustre philosophe et critique Giovanni Gentile nous présente dans ses oeuvres classiques. *Le origini della filosofia contemporanea in Italia.* I platonici. Messina 1917.

(3) *Essai.* p. 12.

les forces de son esprit, parce qu'il n'a pas su se borner. parce qu'il a trop négligé le style de ses ouvrages, enfin parce qu'à ceux-ci manque la philosophie, « l'âme des écrits ». Dira-t-on que ce sont là tous les désavantages qui devaient lui être préjudiciables. Non, il en reste encore deux autres qu'il convient de ne pas passer sous silence. Il a eu d'abord le tort de venir au monde dans une ville trop féconde en célébrités intellectuelles de diverses sortes, à Dijon, que Voltaire déjà, dans son discours de réception à l'Académie française, où il remplaçait le président Bouhier, louait « d'avoir produit tant d'hommes de lettres ». Supposez qu'il eût vu le jour en quelque cité obscure, n'ayant à citer de nom retentissant pour aucun de ses enfants, à Vannes, à Alençon, Guéret, Marmande ou Draguignan, si l'on veut. Avec quel empressement, quelle ardeur, quel emportement ses concitoyens ne se fussent-ils pas emparés de cette unique gloire pour l'exalter et s'en orner? Que n'eût-on pas fait, en statues, en écrits, en discours, pour imposer à l'admiration de la province, du pays, de tous les pays, des contemporains et de la postérité, le précieux grand homme, d'autant plus précieux qu'isolé, palladium de la notoriété pour sa petite patrie? Dijon n'était pas dans ce cas. Puis de Brosses n'ayant joui, de son temps, que d'une célébrité restreinte, devenue vite oubli après sa mort, il eût fallu que quelque talent prestigieux vînt le tirer de cet injuste oubli, mettre son nom et sa valeur en lumière, forcer sur lui l'attention du public. Il lui eût fallu, risquons le mot, une exhibiteur. Certes Bossuet n'en a jamais eu besoin. Niera-t-on cependant que vers la fin du XIX$^{e}$ siècle les études du puissant critique que fut Ferdinand Brunetière sur l'étonnant orateur aient efficacément remis en honneur son génie et aient réussi à en faire admirer mieux tout l'éclat? Ce n'é-

taient assurément ni l'honnête Foisset, ni le faible et confus Mamet qui se trouvaient qualifiés pour assumer un rôle de ce genre auprès du président de Brosses et qui pouvaient lui rendre un service analogue, dont il peut moins se passer. Il y fallait un révélateur plus brillant, qu'il rencontrera peut-être un jour, mais qu'il attend encore.

Il a été bien peu question, dans tout ce qui précède, des *Lettres d'Italie*, que nous considérons cependant comme le principal, sinon comme l'unique titre de Charles de Brosses auprès de la postérité, d'accord en cela avec tous les historiens et tous les critiques qui se sont occupés de lui. C'est que cet ouvrage, en raison de sa nature, doit être mis a part de ses autres écrits, et que, faisant spécialement l'objet du présent travail, les questions qui s'y rattachent demandent à être traitées particulièrement et avec plus de détail, ainsi que nous nous proposons de le faire dans les pages qui vont suivre.

# CHAPITRE II

## Le voyage de de Brosses en Italie

**Ses causes, comment il s'y trouvait préparé, dans quelles conditions il devait le faire.**

L'évènement le plus considérable de la vie assez longue (il mourut à soixante-huit ans), mais, à tout prendre, peu mouvementée dans son ensemble, malgré deux exils, c'est-à-dire deux périodes de retraite consacrées au recueillement et à l'étude, du président de Brosses, est manifestement le voyage, ou, mieux, le séjour de près d'une année, exactement de dix mois, de la fin de Juin 1739 au commencement d'Avril 1740, qu'il fit en Italie quelques années avant d'atteindre le milieu de son existence.

On a peut-être trop écrit que ce voyage fut une conséquence du travail qu'il avait entrepris sur Salluste et de l'édition qu'il se proposait de donner des oeuvres de l'historien latin. Nous croyons pour nous, que ce motif ne fut qu'un motif parmi plusieurs autres, pour le jeune conseiller, de visiter l'Italie, et que, n'eût-il pas eu ce travail en vue, il n'en eût pas moins parcouru la péninsule apennine. Son ancien condisciple, resté toute sa vie son ami, Buffon, ne prépara jamais, que l'on sache, aucune édition de Salluste, et cependant il avait déja fait, quelques années avant de Brosses, le voyage d'Italie.

La vérité paraît être plutôt que Charles de Brosses curieux et observateur de sa nature, était désireux de compléter son instruction et son expérience, son savoir livresque et sa connaissance des hommes et des moeurs, par un voyage au-delà des frontières de sa patrie, à l'étranger, où les institutions et les hommes, les coutumes et les caractères, étant différents de ceux au milieu desquels on vit, peuvent, quand on sait les regarder, donner matière à des comparaisons fécondes, à des réflexions utiles, en un mot, étendre, en l'instruisant, le champ de l'intelligence. L'Angleterre était assez à la mode en France au XVIII[e] siècle : ses philosophes y exerçaient une grande influence sur les meilleurs esprits. De Brosses avait, parait-il, un moment projeté de se rendre en Angleterre. C'était à l'âge de vingt-quatre ans, en 1733 (1). Mais il ne persista pas dans ce dessein. C'est ici qu'il est bien permis de penser que Salluste ne fut pas le seul poids qui entraîna le plateau.

Il régnait encore, dans les principaux pays d'Europe, une tradition remontant aux temps du moyen âge ; qui poussait les jeunes gens à compléter leur éducation par un voyage en Italie comme jadis les jeunes Romains de la fin de la République ou des premiers siècles de l'Empire allaient en Grèce, à Athènes ou ailleurs en pays hellénique, pour s'y perfectionner et s'y affiner. Barclay, dans son *Satyricon*, note l'usage, encore suivi de son temps, dans la première moitié du XVII[e] siècle *Aut publicus error, aut propitium Italiae fatum ex omni Europa ibi juventutem propellit... In Italiam pergunt juvenes, ac plerumque opulenti.* Mais ce qu'allaient chercher à cette époque, en Italie ces fils de famille c'était moins le savant enseignement de maîtres réputés au

(1) Fosset, p. 125.

loin comme au moyen-âge, que les amusements et les plaisirs : *oblectamenta juventutis, ars equestris, cithara, spectacula, artifices ad comoediam nati* (1). Voilà une bonne partie des agréments que de Brosses appréciera le plus en Italie.

Il y avait toutefois, pour l'y attirer, bien des choses plus sérieuses. Sans parler des Beaux-Arts, dont il était grand amateur, il avait trop nourri son esprit de la pensée des auteurs latins, trop étudié l'histoire du peuple le plus sage et le plus conquérant, pour ne pas avoir senti naître en lui le profond désir de voir les lieux où ce peuple avait grandi et accompli ses destinées, où ces penseurs avaient vécu. Cette fascination de Rome et de l'Italie, il est difficile à un esprit cultivé s'y échapper, impossible à qui s'est imbu de sa culture. « Un désir assez général, observera plus tard un contemporain de de Brosses, est celui de voir l'Italie, et surtout cette Rome, jadis capitale de l'univers, qui, dans un autre genre, l'est encore d'une grande partie de l'Europe » (2). C'est, ajoute l'auteur, un « désir commun aux gens de lettres, de faire ce voyage ». Aussi, entre autres l'avait-on vu faire, au XVI[e] siècle, à Montaigne, le vit-on faire une dizaine d'années avant de Brosses, à Montesquieu (3), l'un et l'autre parlementaires eux aussi. Leur exemple eut-il, en ceci, une action sur de Brosses? Nous n'avons guère de raison de le supposer. Mais nous serions par contre, assez portés à penser que l'exemple de son ami Buffon et les conversations qu'il ne put manquer d'avoir avec lui à ce sujet, quand il le vit à Paris, en 1732, précisément au retour du

---

(1) Barcley, *Satiricon*, 1637, p. 413, pars IV, cap. VI.

(2) Duclos, *Voyage en Italie ou considérations sur l'Italie*, dans T. VII des *Oeuvres complètes*, Paris 1806, p. I.

(3) Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française*. T. VI, p. 175.

voyage que ce dernier venait d'accomplir en Italie en compagnie du jeune lord Kingston (1), leur ami commun, ne furent pas sans influence sur sa détermination. Par exemple, un motif qui, si surprenante que la chose puisse paraître aux yeux d'un moderne, semble bien y avoir été totalement étranger, c'est la curiosité d'admirer les beautés naturelles d'un pays enfermé entre les Alpes et la Méditerranée. A cet égard, il sera nécessaire pour nous d'entrer plus loin dans quelques détails. Aussi, contents d'avoir signalé ici le point en passant, n'en dirons-nous pas plus pour le moment.

Pourvu des qualités naturelles et acquises qui étaient les siennes, des avantages dont il disposait, dans les dispositions et les conditions où il l'accomplissait, le voyage que de Brosses entreprenaît en Italie ne pouvait manquer d'être fructueux : et il le fut, en effet, puisqu'à négliger les autres points de vue plus immédiats et personnels à celui qui le fit, nous en recueillons encore aujourd'hui le meilleur profit, nous en savourons toujours, après bientôt deux cents ans, les fruits les plus durables, sous forme d'une relation qui continue à nous charmer et à nous instruire par son agrément et ses renseignements. Mais il faut rechercher à quoi sont dus ces heureux effets. C'est qu'il ne manquait rien au voyageur pour voir et pour bien voir, pour découvrir et pour comprendre.

Du côté de l'âge, il accomplit ce voyage à l'époque de sa vie la plus favorable, à trente ans, quand l'homme a atteint son complet développement physique et intellectuel, quand il touche à la maturité sans que l'infirmité ni la débilité séniles le menacent encore, même de loin. Plus jeune, il n'eût point encore été affranchi de la fougue, des entraî-

---

(1) Colomb, Essai, p. XIII.

nements, des passions juvéniles qui obscurcissent et égarent le jugement : plus mûr, des idées, des habitudes d'esprit déjà arrêtées, des plis définitifs, des préjugés peut-être eussent enlevé à ses facultés cette indépendance et cette souplesse si nécessaires pour se porter sans contrainte comme sans répugnance vers la nouveauté et pour en jouir sans remords dès qu'elle a plu. A trente ans, il avait largement la connaissance des hommes, de la vie, du monde, sans avoir rien contracté encore de l'amertume, du désenchantement qu'une expérience plus avancée manque rarement d'engendrer, au moins dans une certaine mesure. Il pouvait ouvrir son âme à tout avec sympathie. La santé, chez lui, était en harmonie avec l'âge. C'est ici un point important pour le voyageur. Mauvaise, la santé déteint sur l'humeur, qu'elle rend maussade et chagrine, et la vision des choses en est pervertie. Montaigne qui, sous ce rapport, fit en de fâcheuses conditions son voyage en Italie, en est un exemple, et lui-même s'en est rendu compte.

*Bonne ou mauvaise santé*
*Fait notre philosophie,*

suivant un distique attribué à un contemporain de de Brosses enfant, l'abbé de Chaulieu. De Brosses échappa à la malechance de l'auteur des *Essays*. Une ou deux indispositions aussi légères que passagères dont il eut à payer le tribut sont des accidents négligeables. En côtoyant la « rivière du ponent » il en paya un autre au mal de mer, qui n'est pas une maladie, ce qui lui permit, après en avoir plaisanté non sans agréments, de noter avec une parfaite justesse les effets de ce malaise. Il a éprouvé que, dans cet état, « ce qu'il y a de plus difficile à supporter est l'abattement d'esprit, tel

que l'on ne daignerait pas tourner la tête pour sauver sa vie, et l'odeur affreuse que la mer vous porte au nez » (1).

Ayant la santé, il a la bonne humeur, précieuse qualité chez le voyageur, surtout s'il a des compagnons de voyage ou s'il tient journal de son voyage. Ses plus sensibles mésaventures ne déconcertent pas longtemps sa gaité naturelle, et les mille petits désagrémets, accompagnement inévitable de tout voyage inaccoutumé, lui sont matière à saillies plus ou moins piquantes S'il a failli, une nuit, du côté de Gênes, par une chaleur accablante étouffer dans une espèce de cave au fond d'une méchante cabane absolument privée d'air, il jure simplemnt qu'on ne le « rattrapera jamais à coucher dans une machine pneumatique » (2). Cette bonne humeur ne l'abandonne jamais. Il en résulte qu'il n'a jamais une heure d'ennui dans son voyage et qu'il n'en fait jamais éprouver un instant à ceux qu'il entretient. Charles de Brosses n' eût guère compris cette sombre réflexion d'une femme de grand esprit qui, elle aussi, mais bien postérieurement, visita l'Italie : « Voyager est, quoi qu'on en puisse dire, un des plus tristes plaisirs de la vie » (3). Mais, de son côté, Madame de Staël, car c'est d'elle qu'il s'agit ici, eût sans doute éprouvé quelque peine à comprendre l'innocente explosion de gaminerie du voyageur et de ses compagnons quand, à Frascati, ils se livrèrent entre eux, avec les eaux, à ces espiégleries d'écoliers en liberté que de Brosses a ingénument rapportées, au risque de scandaliser peut-être les gens graves, qui oublient qu'à trop tendre son arc on le rompt. *Arcum rumpes, si semper tensum habueris.*

---

(1) Lettre XXV, T. I ; pag. 312.
(2) *Ut supra*, lettre V, pag. 53.
(3) Madame de Staël, *Corinne*, L. I. Ch. 2.

S'il était parti pourvu d'une bonne provision de gaieté, de Brosses n'avait pas omis d'emporter ce qu'il fallait de sang-froid pour ne perdre jamais, au cours d'un voyage qui n'était pas sans présenter parfois de légers risques, son assurance et sa présence d'esprit. Ainsi, dès le début, sur la route de la Corniche, les voyageurs côtoyent des précipices dont la vue met ses compagnons mal à l'aise, lui ne s'en trouble pas et n'en admire pas moins et la beauté du travail d'art et celle du site sur ce chemin (1). Il avait déjà donné précédemment une preuve de son calme dans une alerte sur le Rhône par où il faisat route. Au moment d'arriver a Avignon, le coche d'eau sur lequel il s'était embarqué va, raconte-t-il, « donner contre des rochers, cric, crac, j'entendis crier : « Nous allons périr ! » Je me levai et je vis que rien n'était plus faux et que le danger que nous avions couru était déjà passé » (2). La vérité est qu' un naufrage sur le fleuve impétueux, particulièrement redoutable en cette partie de son cours, n'eût pas manqué d'être une catastrophe.

L'argent passe pour être le nerf de la guerre. On peut affirmer qu'il l'est aussi du voyage. Il donne bien des facilités au touriste qui en est abondamment pourvu. Sous ce rapport, de Brosses était muni suffisament pour ne craindre en aucune circostance, d'être gêné par « la question d'argent ». Et certes, il n'était pas indifférent alors d'avoir la bourse bien garnie pour voyager un peu à l'aise en Italie. Les frais y étaient plus onéreux qu'on ne serait tenté de le supposer de nos jours, où les transports en chemin de fer les ont considérablement allégés. La poste y était fort chère presque partout, « excepté dans les états du pape »,

---

(1) Lettre IV, T. I. p. 47.
(2) Lettre, I, T. I. p. 11.

mais particulièrement en Lombardie et en Piémont, et de tous les articles de sa dépense ce fut celui-ci qui pesa le plus lourdement sur son budget. Il a fait le calcul que le trajet de Villafranca à Venise, par la poste, le meilleur mode de transport, lui serait revenu, à lui et à ses trois compagnons, à plus de vingt ou vingt-deux mille jules, c'est-à-dire à douze mille livres de France (1). Ils s'en fussent tirés, de notre temps, dans de meilleures conditions, avec deux ou trois billets de cents francs. Mais n'avaient-ils pas, quelque temps auparavant payé dix francs une demi-douzaine d'oeufs? (2).

Il a noté ces particularités, et infiniment d'autres aussi minces, parce qu'il est éminemment pratique, et il faut l'en louer, car cette qualité est bien avec la patience qu'il ne possède pas, à vrai dire, au même degré, la vertù qui convient par excellence au voyageur,

Il est, avec cela, observateur sagace, et même quelque chose de plus, fureteur incorrigile et inlassable. L'observateur regarde ce qu'il rencontre, le fureteur est à l'affût de ce qui pourra intéresser son regard. De Brosses ne porte pas son attention seulemente sur les productions de l'art. tout ce qui existe de curieux ou, pour lui, de nouveau l'attire et le retient. Aussi, muse-t-il comme il le dit, nigaude-t-il toujours derrière les autres. Ainsi lui arrivera-t-il à Vérone, par exemple, dans les jardins du palais Giusti, de s'engager indiscrètement dans un labyrinthe, d'où il faudra que les gens de la maison viennent, après une heure, le tirer (3). Tout, dans les collections et cabinets d'amateurs, sollicite et fixe au moins un moment sa curiosité, et ces bibelots dépourvus

(1) Op. cit. XI, T. I, p. 123, et lettre LV, T. II. pag. 487.

(2) Lettre IV, T. I, p. 46.

(3) Op. cit., lettre XII T. I, p. 147.

de toute esthétique, et ces pièces bizarres qui n'ont rien à voir avec l'art, et tout ce bric-à-brac indigne d'arrêter le regard du vrai admirateur de belles choses. C'est ce qu'il appelle des « Chiffonneries », ce qu'il qualifie de « pauvretés »; mais il en raffole, et confesse son vice : « Je suis comme les enfants, dit-il, les chiffonneries me délectent » (1). A Rome, au palais Strozzi riche en tableaux, statues, medailles et pierres antiques gravées, savez-vous quelle est la bagatelle — il lui donne, a bon droit ce nom — qui lui fera le plus plaisir (il le confesse ?) C'est une album représentant en peinture, sur des feuillets de vélin, toutes les espèces de marbres connues. Rien, pour lui, de plus joli et de plus portatif que ce recueil d'échantillons. Et il regrettera vivement de ne pas l'avoir demandé, car il lui semble qu'il l'eût obtenu aisément, et sa possession lui eût causé « un plaisir singulier » (2). Il n'est guère douteux en effet, qu'il n'acquière, au cours de ses flâneries, le plus qu'il peut de ces « chiffonneries » passionnantes; et l'on voit, par là, que la manie du bibelot, qui a pris, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une extension si générale en France, n'y était point une nouveauté. Par l'effet de la même aberration de goût, dont il n'est nullement inconscient, mais où il s'abandonna par mollesse à sa pente, il admirera encore à Rome, dans le jardin du Belvédère, une autre niaiserie, « quoiqu'un peu bagatelle », il ne le conteste pas, mais « tout » à fait curieuse et amusante », pense-t-il. C'est parmi les fontaines, « une espèce de galéasse » pourvue de mâts, de ver-

(1) Lettre XIII, T. I, p. 157.

(2) Lettre XVI, T. I, p. 196. Cfr. C. Maes, *Cracas*, 4 febbraio 1893 n. 269 *Piccole curiosità in Palazzi, Chiese, Vie, Monumenti e Ville di Roma*; X. *Le vele finte d'acqua e le cannonate d'acqua a Belvedere.*

gues, de banderolles, et armée de deux rangs de pièces de canons. Or c'étaient des filets d'eau qui formaient tous les cordages et agrès, et les pièces d'artillerie tiraient des jets d'eau (1). Il était nécessaire de signaler chez de Brosses, ces innocentes et puériles distractions, parce que des critiques vous ont peut-être un peu trop dogmatiquement vanté la sûreté de son goût.

Au contraire il faut reconnaître que, plusieurs fois, de Brosses n'a pu réussir à dépasser le mauvais goût de son temps.

C'est ainsi qu'à Rome, il n'a pas toujours su distinguer les petites choses, les bagatelles, les miaiseriés de ce qui etait vraiment grandiose, noble, artistique.

« Un curieux, dans ses voyages, écrira-t-il, ne s'attache pas aux seules productions de l'art, comme sont les édifices et les peintures; il recherche aussi soigneusement celles de la nature ». (2) Vous croyez, là-dessus, qu'il va se lancer dans la description d'un beau site? Erreur et déception. La nature, ici, c'est la mer, et ses productions, ce sont ses habitants comestibles : il veut tout simplement, le mauvais plaisant, vous entretenir du plus grand dîner de poisson qu'il ait fait de sa vie, et de l'étude gastronomique dont ce repas fut pour lui l'occasion. Car il est gourmand, et sa curiosité n'est pas exclue du domaine de la bouche. Elle portera, comme sur le reste, sur la chère, bonne ou mauvaise qu'on lui fera faire, et il ne négligera pas, à l'occasion, de relever la recette d'un entremets savoureux.

Quand Charles de Brosses se mit en route pour l'Italie, il était, malgré ses connaissances géographiques développées dès l'enfance, fort peu experimenté en matière de voyages.

---

(1) Op. cit., lettre XLI, T. II, p. 175.

(2) Op. cit., lettre III, p. 37-38.

Si l'on met à part un séjour peut-être unique qu'il avait fait à Paris sept ans auparavant, (1) il n' avait, pour ainsi dire, jamais quitté sa cité natale. Il ne connaissait donc encore, dans le vaste monde, que deux villes, une surtout. Ce n'était point, autant qu'on pourrait être tenté d'abord de l'imaginer, une condition par trop défavorable pour bien voir le pays où il se rendait. Paris lui avait révélé une des grandes capitales, la première pour le rayonnement et l'influence, de l'Europe; il y avait pénétré dans la haute société, dans le monde parlementaire, approché des personnages en vue; il s'y était initié aux beaux arts, au théâtre, à la musique appréciée alors. Mais, en un sens, il était peut-être mieux préparé, quittant Dijon, que s'il fût venu de Paris, à comprendre un pays et une nation où tout était à l'inverse de la centralisation qui tendait, dès cette époque, à régner souverainement en France, où elle s'était déjà depuis longtemps, imposée dans la politique et d'où elle menaçait d'autres domaines. Dijon était un de ces îlots qui résistaient le mieux à son invasion. Avec sa vie locale de modeste capitale provinciale ayant encore, pour une bonne part, son mouvement, sa société, ses idées, ses foyers intellectuels propres, Dijon n'avait pas mal prédisposé de Brosses à observer sans étonnement les petits Etats, les petits centres, qui composaient l'Italie, et dont chacun présentait aussi, avec sà cour ou son aristocratie et sa physionomie distinctes, ses institutions ses oeuvres, ses usages, ses académies, son mouvement intellectuel particulier. Et puis, il existe chez le Français un travers particulier, qui ne date pas d'aujourd'hui et qu'on lui a plus d'une fois reproché, qui est de vouloir trouver à l'étranger toutes choses pareilles à celles qu'il a vues chez lui, d'être choqué par tout ce qui s'écarte

(3) Lettre XVI, T. I, p. 196.

de ses habitudes et de ses préjugés, et de le critiquer âprement. Ce travers, tout spécialement accusé chez les Français de Paris, trop exclusivement épris de leur ville, jusqu'à la partialité aveugle et injuste, Charles de Brosses devait sans doute à son existence provinciale d'en être exempt. Non seulement il ne le partage à aucun degré, mais il sera le premier à le condamner, et dans des termes d'une parfaite justesse : « Je m'aperçois, a-t-il écrit, qu'en général il n'y a point de nation moins aimée que la nôtre ; ce qui ne vient que de la mauvaise habitude où nous sommes, de donner hautement partout la préférence à nos moeurs sur celles des nations étrangères, blâmant sans égard tout ce qui ne se fait pas comme chez nous ». (1).

Quand on voyage, non pour la pure distraction de son esprit ou dans un dessein pratique, mais pour son instruction, il importe d'être instruit déjà, si l'on veut tirer de son voyage, en cours de route, un profit intellectuel. Un voyage est, à ce point de vue, comme une lecture. Un ignorant pourra lire d'un bout à l'autre un livre sans y voir autre chose que des lignes, des mots, des lettres, des représentations visuelles de sons, quand un savant y trouvera lui, des idées, des vues qui enrichiront encore le trésor de celles qu'il possédait auparavant. C'est que l'instruction prédispose à acquérir plus d'instruction et qu'on ne la développe pas sans en posséder déjà un fond. Nos connaissances sont comme des cadres ou des casiers ouverts dans notre esprit et qui appellent, qui, en quelque sorte, aspirent a des connaissances nouvelles. Ou, si l'on préfère, ce sont dans l'intellect des noyaux de cristallisation qui attirent et autour desquels viennent se déposer les résultats de nos expériences ultérieures.

(1) *Essai*, p. XII.

De Brosses, sous ce rapport, comme sous les autres, abordait l'Italie dans d'assez bonnes conditions. Il possédait un capital de connaissances fort convenable, pour voir avec fruit un pays nouveau pour lui, et, en particulier, celui-là. Nous n'irons pas, toutefois, jusqu'à parler, avec R. Colomb, chez lui, d'« un savoir immense », auquel selon cet auteur, il joignait la connaissance de plusieurs langues étrangères, possédant à fond l'anglais, l'espagnol, l'italien, le latin » (1). Il y a là exagération manifeste, et même quelque peu ridicule, si l'on fait attention que ce n'est pas vers la fin de sa vie, alors que cela pouvait être vrai, mais « ses études à peine terminées », vers sa vingtième année, que l'éditeur des *Lettres d'Italie* attribue à leur auteur ce bagage encyclopédique. Et c'est bien naturel. Il arrive très souvent de conter des choses grandes et merveilleuses à propos de petits enfants qui plus tard ont joué un certain rôle dans la vie. Il en faut rabattre. Nous manquons de la preuve que Charles de Brosses ait jamais connu l'anglais *à fond* et qu'il ait appris l'espagnol. Pour l'italien, nous allons voir à quoi la vérité se ramène. Disons donc, plus raisonnablement avec Mamet, que Charles de Brosses apportait, dans son voyage, une « instruction étendue et variée » (2). Variée, elle l'était assurément, car elle ne comprenait pas seulement celle que l'on recueille dans les livres. Il était encore versé dans la connaissance des Beaux-arts, dont il s'était occupé de bonne heure avec deux de ses compatriotes et amis, Bénigne Legouz de Gerland, grand bailli du Dijonnais, « amateur éclairé des arts », fondateur dans sa ville natale, plus tard, d'une école de peinture et de sculpture qui devint Académie royale et est aujord'hui Ecole des Beaux-

---

(1) Essai, pag. XI.
(2) Op. cit., p. 79.

Arts (1) et Guy de Migieu, conseiller comme lui au parlement de Dijon, qui partegeait son goût pour les tableaux et les antiquités (2).

En effet notre critique et romancier français, Stendhal en parlant des lettres dit : « Le président avait étudié l'antiquité en concience. Son âme préferait le beau au poli ».

Il convient d'ajouter que, passionné pour la musique, il ne se trouvait pas dépourvu de compétence dans les questions qui touchent à cet art, en bon compatriote qu'il était de Rameau, alors en pleine gloire.

A tous points de vue, il est indispensable, pour voyager utilement dans un pays, d'en connaître la langue. Nous venons de relever que c'est une affirmation parfaitement fausse de la part de Colomb d'avancer que, à vingt ans, Charles de Brosses connaissait *à fond* l'italien. Même à trente ans, ce n'était pas son cas, et nous avons là-dessus, le témoignage le plus décisif, celui de de Brosses lui-même. C'était là son point faible. Il est bien clair en effet, d'après ses lettres, que s'il avait pu, préalablement, prendre quelque connaissance rudimentaire de la langue de Dante et de Boccace, c'est au cours de son voyage qu'il l'apprit réellement. Dès la descente du Rhône, sur le coche qui l'emporte vers Avignon, il s'appliqua à cette étude comme un bon écolier. Quand se produisit l'alerte mentionnée plus haut, il était, rapporte-t-il, dans un coin à traduire de l'italien » (3). On est porté, en vues d'Avignon, à penser aux Provençaux, et, pensant à eux, amené à raisonner comme eux. « S'estùdio, es pèr aprendra », disent, de leur médecin, dans le joli conte de Roumanille, (4) les habitants de Cucugnan ; et « S'a besoun

(1) Mamet, op. cit., p. 18.

(2) Colomb, *Essai*, p, LIV.

(3) Lettre 1. T. I, p. 11.

(4) *Lou mège de Cucugnan.*

d'aprendre es que saup pas ». Le raisonnement est invincible, et il faut l'appliquer à de Brosses : s'il apprenait l'italien, c'est qu'il ne le savait pas. Nous en recueillons l'aveu de sa bouche dès ses premiers pas en Italie, à Gênes, (1) où il ne peut avoir encore la moindre conversation en italien, étant aussi incapable de le parler que de l'entendre. Aussi, avec un savant de cette ville, un P. Ferrari qui, de son côté, ne sait pas un mot de français, ne trouve-t-il d'autres ressources pour converser que d'employer le latin. Quelques semaines après, à Venise, il se plaint encore de n'avoir pas assez de « pratique de la langue du pays » pour n'être point volé. (2) Nous suivons avec intérêt ses progrès, constatant, aux italianismes, les uns volontaires, les autres involontaires qui se rencontrent dans sa correspondance, que l'idiome nouveau prend possession de son esprit. A Vérone, « j'entendis derrière moi, écrit-il, un mouvement subit tel que je crus que l'amphithéâtre *venait en ruine* » (3) Plus loin : « *Ci inganniamo* (ici c'est lui qui souligne) le sortilège » (4). Ce n'est que plusieurs semaines, peut-être faut-il dire plusieurs mois, après, car la lettre où nous notons ce détail n'est pas datée, (5) qu'il se trouve en état d'entendre l'Arioste, qui ne passe point pour un auteur fort difficile. Et même déjà au fait de l'italien, nous ne sommes pas entièrement assurés qu'il n'y commettait pas mainte confusion, comme celle par exemple, de prendre le terme *regalo* au sens du mot français correspondant, ainsi qu'il lui arrive, entre autres endroits en tête de la lettre du 26 Novembre

(1) Lettre V, T. I, p. 64-65.
(2) *Ut supra*, l. XIV, T. I, p. 167.
(3) *Ut supra*, lettre XII, T. I, p. 138.
(4) *Ut supra*, T. I. p. 167.
(5) Lettre XLVI, à M. de Neuilly, dans *Lettres*, T. I, p. 261.

(pourtant vers la fin de son séjour) à M. de Neuilly, (1) et vers la fin de celle sans date, à l'abbé Cortois de Quincey (2).

Mais, d'une façon générale, sa science et sa réputation de savant étaient faites pour lui donner un accès facile dans le monde savant, comme, d'autre part, sa naissance et sa qualité de gentilhomme devaient lui ouvrir toutes les portes dans l'aristocratie. Là, même, il eût pu se passer bien souvent du prestige de son titre nobiliaire; car le mérite personnel et littéraire n'était pas sans être hautement prisé dans les grandes maison de l'Italie, et, pour y être accueilli, il constituait le plus ordinairement une recommandation suffisante. Il s'en fallait d'ailleurs que le monde savant et le grand monde fussent séparés par des barrières infranchissables. La noblesse romaine, par vanité, sans doute, et si l'on peut user d'un néologisme, par « snobisme », plus que par le goût de l'antiquité ou dilettantisme éclairé, rassemblait dans ses palais et ses villas des statues, des inscriptions et des tableaux (3). Ils hospitalisaient aussi des savants. Précisément dans le temps où De Brosses fit son voyage, le célèbre Winckelmann, cèlui qui rappela le goût èllenique dans les beaux arts, était logé dans la villa Albani (4).

Charles de Brosses n'accomplit point seul son voyage en Italie, et c'est une circonstance dont H. Mamet n'hésite point à le féliciter (4), rappelant à cette occasion la malédic-

---

(1) *Ut supra,* lettre XLII, T. II, p. 402.

(2) Lettre XII, T. II, p. 163.

(3) Mamet, p. 80. et 124.

(4) Voir : Winckelmann, *Histoire de l'art* traduit de l'allemand par M. Huber nouvelle édition, Paris, Barrois Savoye 1789, pag.XI et LII.

(5) Mamet, p. 78.

tion de l'Ecclésiaste contre l'homme isolé : *vae soli* (1). C'est une question de savoir si l'on voyage mieux c'est-à-dire avec plus d'utilité et de profit pour l'esprit, seul ou en compagnie. Il n'y a pas de doute que le méditatif et le penseur ne donnent la préférence à la solitude. Elle seule affranchit l'âme des entraves que lui imposent toujours la présence ou le contact de nos semblables si proches soient-ils de notre pensée et de notre coeur. « Celui, affirme Schopenhauer, qui n'aime pas la solitude, celui-là n'aime pas non plus la liberté. Car ce n'est que lorsque l'on se trouve seul que l'on est libre » (2). Et, bien longtemps après de Brosses un autre voyageur, d'une intelligence plus vigoureuse, venu à Rome dans un esprit tout différent parlait, dans une formule d'une justesse frappante de sa « solitude fécondée par le contact des choses nouvelles ». (3) Etre seul, en voyage, particulièrement dans un voyage d'instruction et d'études, présente des avantages. On a les mouvements plus libres, plus de recueillement, on se mêle davantage au milieu, car l'homme est essentiellement un animal sociable, et, s'y mêlant davantage, on le pénètre, on l'observe, on le comprend mieux. A plusieurs, on s'entr'aide utilement, on a le réconfort de se sentir, au besoin, soutenu ; ce qui échappe aux uns, aura des chances de ne pas passer inaperçu aux regards des autres ; et si le plaisir et la dissipation sont le but poursuivi, on les rencontrera plus sûrement. Le proverbe le promet : « plus on est de fous, plus on rit ». Mais quelles contraintes à s'imposer à chaque instant pour chacun, quels

---

(1) Ecclesiastes, IV. 10 : *Vae soli, quia cum ceciderit non habet sublevantem se. Et si dormierint duo, fovebuntur mutuo. Unus quomodo calefiet ?*

(2) *Parerga et paralipomena*, ed. de Halle, T. I. p. 409.

(3) Louis Veuillot, *Le parfum de Rome*, T. I, p. 28.

tiraillements et quelles lenteurs lorsqu'il s'agit d'une décision importante à arrêter. Et, pour ce qui est du contact à prendre avec de nouveaux hommes, de l'identification avec un milieu étranger, il faut renoncer à les réaliser aussi complets, surtout lorsque c'est en compagnie de compatriotes, comme de Brosses, que l'on voyage. On traîne, alors, comme l'on dit, le sol de sa patrie à la semelle de ses chaussures. Ce n'est plus le dépaysement temporaire total qui peut être, comme un bain d'impressions neuves, si utile, si instructif et si bienfaisant pour l'esprit. Mais Charles de Brosses n'avait rien du rêveur ni du comtemplatif, ce n'ètait pas non plus un penseur profond ; c'était avant tout, un homme sociable et aimable, pour qui jouir pleinement d'un plaisir, c'était le partager, d'impressions, les communiquer. La solitude lui eût pesé ; elle eût créé en lui un malaise qui l'eût empéché de rien goûter. Pour de Brosses il etait préférable d'avoir des compagnons de route. Mais il ne fut pas, naturellement, sans s'apercevoir à l'occasion que voyager en bande, c'est aliéner une partie de son indépendance et se soumettre à chaque instant, à des gênes et à des embarras parfois irritants, que son heureux caractère, lui fait, au demeurant, bien vite oublier. « Je vois, écrira-t-il de Rome, qu'il y a parfois de petites noises dans la société... ; cela est tout simple Un voyage est comme un mariage ; on se voit jour et nuit ; on se pratique, on se contraint si peu qu'il en résulte souvent du malaise et quelquefois de l'humeur. Nous n'en sommes pas toujours exempts entre nous ; mais nous sommes convenus tacitement de crier comme des démons pendant une mortelle heure, après quoi autant en emporte le vent, la minute suivante on n'y fait pas attention » (1). Plus loin il remarquera que les délibérations ne sont pas leur

(1) Lettre XXVII, T. II, p. 28.

fort : « rarement nous nous mettons à en faire, et le résultat est toujours que nous ne sommes pas d'accord. On vit du jous à la journée. Croyez-vous qu'il soit possible de tirer d'arrêts ni de décisions (*sic*) de quatre têtes comme les nôtres ». (1) Le résultat, c'est que quand il a voulu partir, il n'est pas parti.

Les associés de de Brosses dans son Odyssée transalpine, tous des concitoyens ou des compatriotes originaires de sa province, n'étaient point, toutefois, les premiers venus ni gens sans mérite. C'étaient des amis personnels, hommes de sa condition, de son monde et, plus ou moins de sa valeur, chacun ayant, en quelque sorte, sa spécialité.

Le premier et, au départ, l'unique, car les autres furent pris en route et même au terme du voyage, c'était son cousin issu de germain Germain-Anne Loppin, plus tard Loppin de Montmort, (2) d'abord conseiller, puis président à mortier au parlement de Bourgogne, versé dans les mathématiques et habile géomètre, ce qui le fait qualifier, par de Brosses d'« ami intime des lignes droites », (3) mais n'excluait pas en lui le goût des lettres et des Beaux-Arts.

C'étaient ensuite les deux frères jumeaux de La Curne, *Arcades ambo*, illustres par leur attachement réciproque, et dont l'un, Edmond, était grand amateur de musique, l'autre, connu sous le nom de La Curne de Sainte-Palaye, adonné aux recherches sur l'histoire et la littérature du moyen âge, particulièrement sur les troubadours, membre de l'Académie des Inscription et Belles-lettres, a compilé un ample *Glossaire de l'ancienne langue française* que l'on peut

(3) Lettre XLVIII, T. II, p. 306.

(2) C'est à tort que *H. Mamet* l'appelle Loppin de Gémeaux (p. 79 et *passim*). La branche de Gémeaax était issue d' un frère puînè de Germain - Anne Loppin (Colomb, *Essai*, p. LIII)

(3) Lettre I, T. L, p. 3.

retenir le pendant pour le français du moyen âge, du *Glossarium* de Du Cange pour le latin de la même époque, et, qui laissé inachevé par l'auteur, n'a été publié que de nos jours, pour le plus grand profit de l'érudition. Ces deux frères s'adjoignirent à de Brosses et à Loppin à Avignon, où les deux groupes s'étaient fixé rendez-vous.

Deux autres et derniers compagnons ne se réuniront à la bande que plus tard, à Rome : Bénigne Legouz de Gerland, grand bailli d'épée du Dijonnais, et, nous l'avons dit précédemment, amateur éclairé des Arts ; enfin Guy de Migieu, conseiller au parlement de Dijon, grand curieux et collectionneur d'antiquités. Ne pouvait-on pas dire que la réunion de six personnages aussi qualifiés formait comme une sorte de petite académie ambulante ? Si, toutefois, elle offrait, peut-être, la valeur d'une académie, elle ne se piquait point d'en reproduire la gravité. Nous avons fait, déjà allusion aux espiègleries d'écoliers échappés à la férule du maître auxquelles on put les voir se livrer entre eux à Frascati. En général, ils n'engendraient pas l'ennui sur leur passage ; par leur entrain et leur belle humeur, ils provoquaient plutôt la sympathie et les saillies spirituelles autour d'eux. Le cardinal Passionei (1) dira plaisamment en les rencontrant, que depuis l'invasion des barbares, Rome n'avait pas encore vu à la fois tant de Bourguignons (2).

En voyageur pratique — nous avons noté ce côté de son caractère — de Brosses emmena avec lui « son fidèle valet

---

(1) Dominique Passionei, né a Fossombrone an 1682, créé cardinal en 1738, mort à Frascati en 1764. On peut lire sur lui une brève, mais très complète notice biographique dans l'oeuvre célèbre de Gaetano Moroni *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica*, Venezia Tip. Emiliana 1846 - 1852 vol. LI, pag. 571 - 272.

(2) *L' Italie il y a cent ans au lettres.* Notice biographique en tête du T. I, pag. XVIII, note 2.

de chambre, le seigneur Pernet », « le fidèle Pernet », (1) un lourdaud, c'est entendu, mais un *débrouillard,* qui devait, au cours du voyage, rendre de précieux services quotidiens à son maitre.

Le moment arrêté par de Brosses pour parcourir l'Italie fut, au point de vue politique, le plus heureusement et le plus favorablement choisi. La France exerçait alors dans la péninsule une influence prépondérante, et le nom français y jouissait d'un prestige qu'il n'y avait pas eu depuis bien des siècles. C'était le fruit de la politique, toute de modéraration et de sagesse, du gouvernement de Louis XV, aux mains d'un vieillard timide, mais avisé, l'honnête cardinal de Fleury. La guerre de succession en Pologne, mettant aux prises l'Autriche, appuyée par la Russie, et la France alliée de l'Espagne, avait eu pour principal théâtre l'Italie, et là les victoires de Parme et de Guastalla avaient rendu aux armes françaises leur ancien éclat. Puis ce furent, dans le midi, les succès rapides des Espagnols, la conquête, qu'ils firent du royaume de Naples et de Sicile, qui resta à Don Carlos (2). Ainsi, tandis que la maison de Habsbourg était abaissée et subissait un échec dont elle ne se releva de sitôt, les Bourbons triomphaient et la France se relevait glorieusement. Voltaire, pour marquer l'autorité qu'elle reprenait en Europe à la suite du traité de Vienne de 1735, dit que « toutes les na-

(1) Lettre I, T. I, p. 2 e 3.

(2) Personne n' ignore l' oeuvre classique du Général Pietro Colletta : *Storia del Reame di Napoli* (Histoire du Royaume de Naples qui est un bel ornement de la littérature italienne.

Elle commence avec la narration de l'époque où Don Carlos de Bourbon, fils d' Elisabeth Farnese, (deuxiéme femme de Philippe V roi d' Espagne) part de son duché de Parme pour conquérir le royaume de Naples qui était alors sous la domination de l' Autriche.

tions la regardaient comme leur médiatrice et leur mère commune ». (1).

Cette juste popularité faite à son pays au-delà des Alpes, de Brosses ne fut pas sans la constater avec un légitime orgueil et il en bénéficia personnellement ainsi que ses compagnons de voyage, au cours de leurs déplacements et au milieu de leurs multiples relations variées. Il note « la haute considération qu'on a en Italie pour la France surtout, depuis la dernière guerre », (2) et affirme que « le nom du roi de France y est tout-puissant » depuis cette époque (3).

Aujourd'hui, quand on visite l'Italie universellement connue partout décrite, vantée dans mille publications, il est difficile d'y ressentir des impressions entièrement nouvelles et sincères. On a vu, lu et entendu à l'avance, dès longtemps, trop de choses sur ce pays. De Brosses avait, en son temps, l'avantage d'y apporter une âme neuve et devait y avoir des impressions fraîches. Ce n'est pas là un des moindres charmes de sa correspondance.

Non pas que l'on n'eût point écrit encore de relations de voyages dans la péninsule, ni que de Brosses se fût abstenu systématiquement d'en prendre connaissance. Mais, d'une part, ces livres, loin de pulluler, tel que maintenant, étaient, au contraire, en fort petit nombre; d'autre part, notre voyageur n'en usa qu'avec un sage discernement et, comme on dit, sous bénéfice d'inventaire.

Montaigne, nous l'avons indiqué précédemment, avait laissé un *Journal* de son Voyage en Italie; il ne fut publié qu'en 1774. Quant aux notes recueillies par Montesquieu au

---

(1) *Le siécle de Louis XV*, Ch. 4.
(2) Lettre LI, T. II, p. 419.
(3) Lettre LI, T. II, p. 402.

cours de ses perigrinations en Italie, c'est bien plus récemment encore qu'on les a imprimées. De Brosses ne pouvait donc connaître, à ce point de vue, ni l'un ni l'autre de ses deux illustres devanciers.

Avait-il feuilleté, lui, amateur de Géographie, un livre du siècle précédent, encore fort répandu de son temps, qui en contient des parties intéressantes, l'*Euphormionis Lussini satyricon*, de John Barclay, déjà cité ici? Il y eut trouvé, parmi les chapitres donnant la description des moeurs de toutes les nations de l'Europe un chapitre intitulé *Italia et Italorum mores* (1) où se trouvent consignées déjà les obeservations qu'il devait avoir l'occasion de faire à son tour. Nous ne saurions dire s'il l'avait eu entre les mains. Mais ce petit ouvrage, soit dit en passant, n'était certainement pas inconnu de Montesquieu, car c'est là que l'auteur des *Lettres persanes* a ramassé l'histoire, souvent rappelée bien qu'on en ignore communément la provenance, de cette femme russe qui se plaignait à son mari qu'il ne l'aimât point parce qu'il ne la battait jamais, et qui ne crut enfin à son affection que le jour où il l'eut rouée de coups. (2)

Th. Foisset nous affirme que Charles de Brosses et son cousin Loppin s'étaient préparés l'un et l'autre au voyage d'outre-monts par force lectures(3). Nous pensons qu'il veut parler sans doute de lectures générales, car nous n'avons pas l'impression, d'après de Brosses lui-même, qu'il eût dépouillé beaucoup d'ouvrages spéciaux sur cet objet, et cela lui eût été difficile, parce que, répétons-le il n'en existait guère alors. En vérité, ces vaste lectures, en tant que spé-

---

(1) Edition de Leyde, 1637, apud Elzevirios, pars IV, cap. VI, pag. 409 et suivantes.

(2) *Ut supra*, p. 434.

(3) Foisset, op. cit., p. 40.

ciales, paraissent bien se réduire à deux ouvrages, et l'enquête ouverte s'être bornée à recueillir le témoignage ou, si l'on préfère, les renseignements de deux auteurs.

Le premier et le plus important était Misson, dont le nom revient fréquemment sous la plume de de Brosses au cours de sa correspondance. Maximilien Misson avait été conseiller au parlement de Paris. Protestant, il se réfugia, lors de la révocation de l'édit de Nantes, en Angleterre, visita l'Italie en 1688 et publia plus tard, en 1702, à La Haye, la relation de son voyage qui formait trois volumes. On lui reconnaît un « grand talent d'observation », une fidélité poussée jusqu'à la minutie; mais il manque d'impartialité et de style; aveuglé par la haine de superstition, son jugement s'égare souvent (1). L'autre était un jésuite le père I. B. Labat. Il naquit à Paris en 1663. Il mourut en 1738, Missionnaire il voyagea beaucoup et se fit remarquer aussi par des aptitudes scientifiques et administratives. En 1709 il alla à Rome et ne revint à Paris qu'en 1716 pour se vouer alors à des travaux littéraires.

Le livre que De Brosses emporta avec celui de Misson porte le titre de : *Voyage en Espagne et en Italie dans les années* 1705-1707 (2).

Mais là ne s'arrête pas la connaissance érudite que de

---

(1) Mamet, pag. 75.

(2) Cet ouvrage a été imprimé en 1730 et on le trouve cité dans l'élégant et fort savant livre de M. Ademollo "Le giustizie eseguite a Roma dal 1604 al 1736 " (Roma tip. del Senato).

H. Mamet s'étend longuement sur une autre relation ancienne de voyage en Italie, celle de Dupaty qui visità la péninsule plusieurs années après la mort de de Brosses et publia son livre à la veille de la Révolution. Il eût plus utilement laissé de côté cette pubblication postérieure à de Brosses et donné quelques details sur celle de P. Labat, qu'il passe sous silence. Op. cit., p. 77.

Brosses avait de l'Italie. Plusieurs fois il nomme aussi Addison, Pietro della Valle, Félibien Montfaucon, Zanetti, Vasari, de Piles, Burnet.

Addison (1672-1719) est l'auteur du célèbre *Spectateur*: il voyagea sur le continent.

La vie de Pietro Della Valle, qui mérita le nom de *Pellegrino* à cause de ses pérégrinations scientifiques dans l'extrême Orient — publiées ensuite en trois volumes — fut pleine d'aventures.

Gioreida Sitti Maani, une très-belle Géorgienne, fut le bon ange de Pietro della Valle pendant son long vagabondage; et ce fut Marie Thinatin, georgienne elle-même, qui soulagea les repos de son retour et lui donna beaucoup d'enfants. Une élite de personnages se ressemblait autour du Pellegrino, au palais Della Valle (où se réfugia le philosophe fugitif Tommaso Campanella) tantôt pour assister à une représentation, tantôt pour écouter de la musique dont il était lui-même amateur passionné et compositeur excellent. Il avait trouvé deux nouveaux instruments, c'est-à-dire, un clavecin *henarmonico* et un violon *panarmonico* déjà avant de partir pour les régions australes, tâchant de faire revivre le genre henarmonique, et chromatique.

Il fit éxécuter à son retour par cinq des meilleurs chanteurs, à l'Eglise de Saint Marcel, un *oratorio* sur l'histoire d'Esther, versifié et musiqué par lui-même, avec l'accompagnement de ces instruments.

Pietro Della Valle est une remarquable figure du XVIIe siècle (1).

---

(1) Voir sur lui l'important volume du lettré Ignazio Ciampi *Pietro della Valle detto il Pellegrino.* Imola, Galeati 1891.

Sur l'historique palais Della Valle Cfr. Luigi Callari, *I Palazzi di Roma,* Roma, Albrighi e Segati, 1907, pag. 206.

André Félibien, sieur des Avaux et de Javercy, architecte et historiographe français, né a Chartres (1619-1695): Après avoir étudié à Paris, il alla à Rome comme secrétaire de l'ambassadeur français le marquis de Mareuil. Parmi ses nombreux ouvrages on doit citer: *Origine de la peinture* (1660 in-4); *Entretiens sur la vie et les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes* (Paris 1666).

Son fils fut Jéan François architecte (1658-1733), secrétaire de l'Académie d'architecture et conseiller du roi. Ses principaux écrits sont: « *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus celèbres architectes* (Paris 1687). *Plans et desseins de deux maisons de Pline avec remarques et dissertations concernant l'architecture antique et gothique* (Paris 1699).

Don Bernard de Montfaucon, bénédictin très savant, ami de Mabillon, vint en 1698 faire des recherches dans les bibliothèques d'Italie. Il passa quelque temps à Rome ou Innocent XII l'avait reçu avec la plus grande cordialité. Il quitta Rome en 1701 après une longue controverse dogmatique avec les jésuites. En 1719 il publia son célèbre ouvrage: *Antiquité expliquée et représentée en figures*; déjà en 1702 son *Diarium italicum* (1) avait paru.

Le comte Antoine Marie Zanetti (1680-1766) fut un gentilhomme venitien. Son ouvrage *Antiche statue greche e romane* (Vénise 1740) est magnifiquement réussi. L'historien anglais Gilbert Burnet (1643-1713) fut acharné contre l'Eglise romaine. Remarquable son *Histoire de la réformation en Angleterre* (1679), traduite en français par Rosemond.

---

(1) Voir sur lui: E. De Broglie *B. de Montfaucon e les Bernardins*, Paris, 1891, 2 vol. in-8 cfr. l'excellent livre de Gabriel Maugan, *Etude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1657 à 1750 environ*, Paris, Hachette 1909, pag. 97 - 106.

Giorgio Vasari, peintre et critique d'art italien né à Arezzo en 1511 mort à Florence en 1574. Esprit presque universel, à la fois peintre, architecte et littérateur, il doit la grande réputation dont il jouit à sa qualité d'écrivain d'art. Parmi ses oeuvres architecturales il ne faut pas oublier le Palais des Offices à Florence qui égale par sa sobre beauté les plus célébres édifices de la renassaince italienne.

Mauvais peintre, il est un critique d'art merveilleux. Il passe avec raison pour le créateur de l'histoire de l'art. Il nous a donné dans ses *Vite dei più eccellenti Architetti, Pittori e Scultori* le plus bel ensemble de monographies, de tous les artistes de la renaissance italienne, qu'il soit possible de consulter (1).

Pour finir il faut nommer Roger de Piles peintre, graveur, écrivain et diplomate français, né à Clamecy en 1635 mort à Paris en 1709. Il fut élève de Claude François et séjourna entre temps en Italie et en Hollande comme secrétaire d'Amelot de La Houssaye. On cite de lui le portrait de Boileau et celui de Madame Dacier. Il est surtout connu par ses ouvrages sur la peinture : *Eléments de peinture pratique* (1685); *Abrégé de la vie des peintres* (1669).

Mais avec Misson, de Brosses n'eut pas de chance : le deuxieme volume de cet ouvrage, qui concernait Rome, lui fut, à son vif dépit, confisqué comme hérétique par la douane, pour le compte de l'inquisition, à son entrée dans la capitale du monde chrétien (2).

Charles de Brosses a d'ailleurs ceci de bon, qu'il ne se livre pas pieds et poings liés à ses guides. Il garde, à leur

---

(1) Voir la magnifique édition soignée par L. Milanesi, Firenze, 1882.

(2) Lettre XXXVII. T. II. pag. 27.

égard, toute son indèpendance d'appréciation et de jugement. Ce n'est pas à lui qu'il faut demander de jurer *in verba magistri*.

Ils ne lui imposent point. Il ne se gêne pas pour rectifier, à l'occasion, auteurs et guides, par exemple, à Milan, dans le dôme où il découvrira l'erreur d'attribution qu'ils commettent à propos d'une très belle statue, « un Saint Barthélémy qui peut passer pour un cours d'anatomie complet », qui est attribué a Cristoforo Cibo, faute d'avoir « vu l'inscription qui est au bas, et qui porte qu'elle est de la main de Marco Agrato » (1). Labat était, avant le départ, « notre ami le P. Labat » (2). L'ayant pris en faute, il lui retire sa sympathie et le traite durement : « c'est un fiéffé menteur » (3). Misson n'est pas plus ménagé, c'est qu' « il nie effrontément » ce que tout le monde peut voir, et qu'il faut qu'il n'ait jamais regardé ce dont il parle (4). Ses aveugles préventions huguenotes ne pouvaient, au demeurant, échapper à l'auteur des *Lettres d'Italie* et c'est sans indulgence qu'il l'en blâme. A propos d'une accusation injustifiée portée par cet auteur contre le gouvernement papal : « Rien n'est plus faux, écrit-il, que cette accusation, aussi bien que la plupart des contes ridicules que cet écrivain, estimable d'ailleurs, se plaît à inventer par haine du papisme » (5). On n'en fera pas accroire au curieux avisé et critique qu'est de Brosses, et ce n'est pas lui qui va se fondre en émotions à l'avance réglées, ni accepter toutes faites les formules admiratives convenues que se transmettent traditionnellement les voyageurs. Dès

---

(1) Lettre VIII, T. I, p. 92. cfr.
(2) *Ut supra*, lettre I, I. I, p. 2
(3) *Ut sup.* lettre VI, T. I. p. 68.
(4) Lettre V, T. I, p. 56 et 76.
(5) Lettre LIII. T. II, p. 452.

Avignon il ne verra dans « le tombeau de la Belle Laure, maîtresse de Pétrarque », « autre chose qu'une vieille pierre dans un coin sale et obscur » (1). C'était mal se préparer à aller rêver sur celui de Roméo et de Juliette, à Vérone. N'attendez pas que Gênes, *la ville du marbre,* déchaîne davantage de la part de cet esprit positif, l'enthousiasme d'usage et presque de rigueur. « Il n'y a plus que les menteurs, écrira-t-il, qui disent et les niais qui croient que Gênes est tout bâti de marbre ». Et, très sensément, il ajoute : « En tout cas ce ne serait pas une grande prérogative, puisqu'on n'a guère ici d'autre pierre, et qu'à moins d'être polie, elle n'est pas plus belle que d'autres » (2).

C'est un des grands mérites de l'auteur des *Lettres d'Italie* d'avoir su s'affranchir des admirations de convention qui rendent insipides et ridicules tant de livres sur ce pays, assez riche en choses belles et grandes par elles-mêmes pour qu'il soit superflu, dans le dessein de les faire valoir, de se lancer dans de fades et ennuyeux dithyrambes. Elles s'exaltent assez d'elles-mêmes. Il suffit de les faire voir et de les sentir.

L'indépendance de jugement de de Brosses à cet égard est telle qu'il va jusq'à l'exercer à l'égard de lui-même. Il ne se considère pas comme lié par une admiration antérieure ou un premier sentiment. Il lui arrivera quelquefois d'en changer avec le temps ou sur des expériences ultérieures, des impressions nouvelles, des comparaisons plus étendues. Milan, par exemple, avait excité en lui, au début de son voyage, une admiration qu'il ne retrouva pas lorsqu'il y revint, regagnant la France. Il le confesse sans embarras : « Rome et tant d'autres belles choses que j'ai vues m'ont tout gâté Milan ; à

(1) Lettre II. T. I, p. 22.
(2) Lettre V, T. I, p. 57.

mesure qu'on se forme le goût, on devient plus difficile ». Bien des choses qui lui avaient paru magnifiques la première fois qu'il les avait vues « sont devenues médiocres » à ses yeux par comparaison avec d'autres meilleures. Des tableaux de l'Ambrosienne qui avaient provoqué son enthousiasme ne sont plus jugés, à un nouvel examen, qu'« assez mesquins » (1). Par contre, les ouvrages de mosaïque qui l'avaient choqué à Saint Marc de Venise, comme de méchantes choses, dont il déclarait qu'on ne peut rien voir de « si pitoyable » (2), finissent par lui paraître d'une beauté, d'un genre à part, et il s'y intéresse à Saint-Pierre de Rome (3). Ces évolutions du goût dans un homme qui s'instruit et qui réfléchit, n'ont rien de fait pour surprendre ; elles sont, au contraire, naturelles ; et l'aveu qu'il en fait est tout à sa louange. C'est une preuve de sa droiture et de sa sincérité.

Avec son instruction, ses qualités innées et acquises, dans les conditions où il l'explorait, il semble donc que Charles de Brosses avait tout ce qu'il fallait pour bien voir et bien nous faire voir, sous tous ses aspects, l'Italie. Il y a cependant un de ces aspects et non des moindres, car c'est un de ceux dont nous faisons le plus de cas aujourd'hui, sur lequel il a fermé les yeux et que nous chercherions vainement dans son livre. Cet aspect, c'est celui de la nature. Si étrange et si inexplicable que cela puisse paraître à un lecteur moderne, on ne le trouve pas dans les *Lettres sur l'Italie*. Nous aurons à nous l'expliquer en son lieu avec quelques détails.

(1) Lettre LIV, T. II, p. 481.
(2) Lettre XVI, T. I, p. 196.
(3) Lettre XVI., T. I. p. 195 - 197.

# CHAPITRE III

## Le principal résultat du voyage de de Brosses en Italie: ses lettres, ce qu'elles sont.

Le séjour de presque dix mois que fit en Italie Charles de Brosses ne fut pas sans de féconds résultats (1). Le voyageur, au cours de son odyssée, avait goûté maints plaisirs, éprouvé à peine quelques rares ennuis inévitables; il avait partout contenté son insatiable curiosité, son désir de voir et d'apprendre, il s'était instruit largement. Il avait spécialement recueilli de précieuses variantes, dans les manuscrits des bibliothèques, pour son édition de Salluste, et relevé en assez grand nombre des dessins de monuments figurés, statues, bustes, médailles, etc., destinés à l'illustrer. Quand il revint en France, il rapporta encore bien d'autres choses; des ariettes italiennes notées, des estampes, des livres, surtout d'anciennes éditions datant des premiers temps de l'imprimerie, des incunables, quelques tableaux, deux entre autres de Paul Véronèse (2). Encore s'était-il reproché de n'avoir pas fait, « par économie ou par avarice », toutes les acquisitions qu'il eût pu et peut-être dû faire pour s'épargner ensuite des regrets. Il en voyait, parmi ses compagnons, qui

(1) Colomb, *Essai*, p. XVI ; Foisset, p. 59.

(2) Cfr. Henri Chabœuf, *Du Président de Brosses à propos d'un esquisse de Paul Veronèse*, Dijon. 1891 in-8.

faisaient, sous ce rapport, des folies. « L'aventure sera chère pour lui » écrivait-il de l'un d'eux (Migieu). Mais, lui, savait être plus sage et gouverner prudemment ses finances (1). Enfin il avait contracté en Italie des amitiés durables et noué des relations honorables et utiles avec des savants italiens, dont plusieurs voyageaient à l'étranger et y faisaient briller le nom de l'Italie. Ainsi Francesco Algarotti, auteur du célèbre livre « *Le Newtonisme pour les Dames* », le poète libertin Giambattista Casti, le sévère critique Giuseppe Baretti, auteur de la « *Frusta Letteraria* ».

De nombreux et grands docteurs illustrèrent l'Italie : en Histoire littéraire c'était le célèbre Tiraboschi qui composa une monumentale *Histoire de la Littérature italienne;* Ludovico Antonio Muratori, le grand historien de Modéne qui renouvela la méthode historique par ses « *Rerum italicarum scriptores* » ; en philosophie se distinguait Giov. Batt. Vico avec ses *Principes d'une science nouvelle* (2). En poésie l'Italie s'enorgueillissait de Pietro Metastasio qui eut alors l'honneur d'être appelé à Vienne comme poète impérial.

Pourtant de Brosses ne venait pas d'un pays où languissait le souffle immortel du génie. Il pouvait donc dériver aussi pour lui des avantages directs en faveur de son éducation.

Tous ces résultats du long voyage, si intéressants qu'ils pussent être pour Charles de Brosses, n'ont cependant à nos yeux qu'une valeur fort effacée. Pour nous, pour la postérité, il eut surtout un autre résultat, il n'eut même guère, doit-on dire, qu'un résultat, mais un résultat important, précieux, c'est d'avoir produit les *Lettres familières écrites d'I-*

---

(1) Lettre XL, T. II, p. 103.

(2) Voir BENEDETTO CROCE, *La filosofia di Giambattista Vico*, Bari 1911 in-8°.

*talie en 1739 et 1740 par Charles de Brosses*. Ce résultat-là, si nous faisons bon marché des autres, qui, pour la plupart, d'ailleurs, ne pouvaient nous toucher, même indirectement nous n'y renoncerions pas facilement, aujourd'hui. La disparition, de cet ouvrage, heureusement devenue impossible après plusieurs éditions, correspondrait à une perte incontestable, et pour la littérature et pour l'histoire.

Cette correspondance fut adressée par l'auteur, au cours de son voyage, à une demi-douzaine de ses meilleurs amis laissés à Dijon. Elle comprend, en tout, cinquante-cinq lettres fort étendues. Un collègue du président de Brosses au parlement de Bourgogne, qui devait être plus tard ambassadeur à Gênes, de Neuilly, homme d'un caractère aimable et bienveillant, lié à l'auteur par une amitié particulièrement affectueuse, eut la meilleure part. Dix-uit de ces missives sont à son adresse .Puis vient, avec deux de moins seulement, un autre intime, de Blancey, secrétaire en chef des états de Bourgogne. C'est ensuite, pour onze, Louis Quarré de Quintin, procureur général au parlement de Dijon. Le président de ce corps, l'illustre Bouhier, eut, pour sa part, deux lettres. La grande différence d'âge, sans rien enlever à l'attachament, s'opposait entre lui et de Brosses à la familiarité qu'il pouvait se permettre avec d'autres amis. Tous, au demeurant étaient des gens qui partageaient les goûts du voyageur. Un abbé Cortois de Quincey, devenu par la suite évêque de Belley, et sa belle-soeur, femme d'un conseiller au parlement de Bourgogne, Madame Cortois de Quincey ; un autre conseiller au même parlement, Jean-Louis Villey de Maleteste, d'esprit et de savoir, nous affirme-t-on, du même âge que de Brosses, et Buffon, le grand Buffon, ami d'enfance, complètent la liste, où entrent huit noms, des correspondants de de Brosses, quand on y a mis une « lettre à MM. de l'Aca-

démie royale des Inscriptions et Belles-Lettres » sur les antiquités « d'Herculanum », à parler exactement, mémoire plutôt que lettre (1).

Ces *Lettres d'Italie*, depuis qu'elles ont paru, ont toujours été goûtées, et l'on n'a cessé d'en faire plus de cas que des autres productions de de Brosses. De son vivant même, lors qu'il les écrivait, elles jouissaient déjà, on n'en peut douter, d'une certaine diffusion et notoriété. D'abord elles n'étaient pas envoyées chacune à l'usage exclusif du destinataire; il était entendu qu'elles étaient faites pour l'édification commune des amis intimes laissés a Dijon, qui se les communiquaient. Il semble bien aussi que, comme il était arrivé pour les lettres de Madame de Sévigné au siècle précédent, elles franchirent ce petit cercle étroit, circulèrent plus ou moins dans des milieux qui s'intéressaient à leur objet ou à leur auteur, qu'on en prit ça et là des copies (2). On a bien l'impression par exemple, quand on lit le *Voyage en Italie ou Considération sur l'Italie* de Duclos, qu'il en a eu connaissance et qu'en excellent homme de lettre qu'il est, prenant son bien, où il le trouve, qu'il y a puisé largement. C'est ainsi qu'on note chez lui formulées presque dans les mêmes termes, les observations faites déjà par de Brosses sur le peu de confort et la malpropreté des auberges en Italie, sur la grande dépense que font à Rome les Anglais et l'estime qu'on a pour eux de ce fait, sur la beauté des fontaines publiques à Rome, etc. On est surpris que, dans sa biographie de Du-

(1) Tom. I, Lettre XXXI.

(2) Foisset affirme que dès 1746, quand de Brosses fut admis à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres n'ayant encore rien publié, il circulait déjà des copies de son voyage en Italie. *Op. cit* p. 124

clos, M. Léo Le Bourgo (1) ait omis de signaler ces emprunts. Il est vrai qu'il paraît ignorer le président de Brosses et son voyage en Italie.

Les modernes ont généralement fort apprécié les *Lettres écrites d'Italie*. Parmi les lettrés même, c'est le seul titre que l'on ait retenu des ouvrages du Président, mais l'idée de cet ouvrage est devenue inséparable de son nom. Critiques et historiens quand ils ne les passent pas injurieusement et injustement sous silence, en disent, les uns avec les autres sans restrictions, assez de bien. D'aucuns même, dans leur enthousiasme, dépassent le but et exagèrent. Tel Gaspard Vallette, qui nous dit : « Ainsi réunies, ces lettres du Président de Brosses forment un des livres les plus charmants les plus enjoués, les plus français de la littérature du dix-huitième siècle Celles qui se rapportent à Rome ne suivent pas l'ordre logique des matières elles restent malgré tous les changements et malgré le progrès de la science historique, un des meilleurs guides qui soient pour se promener dans Rome » (2). Tel aussi Th. Foisset, ordinairement très judicieux. *Les lettres d'Italie* sont pour lui « le meilleur voyage en Italie, le plus artistique, le plus désinvolte et le plus complet qui existe en aucune langue » (3). Elles « resteront comme le tableau le plus large, le plus vivant, le plus vrai de l'Italie du XVIIIe siècle » (4). C'est en des termes presque identiques que R. Colomb en fait l'éloge : « Tel que ce livre est sorti de la plume de l'auteur, il offre encore le tableau le plus exact, le plus brillant, le plus spirituel et souvent le plus

---

(1) *Un homme de lettres au XVIIIe siècle, Duclos, sa vie et ses oeuvres*, Bordeaux, 1902 in-8.

(2) Gaspard Vallette, *op. cit.*, Chapitre III, p. 86 - 87.

(3) Foisset, *op. cit.*, p. 422

(4) *Ut supra*, p. 445.

comique de l'Italie physique et morale vers le milieu du dix-huitième siècle » (1). Sainte-Beuve, à son tour, loue l'observateur qui ne s'est pas enfermé dans un canton étroit, mais qui promène les yeux autour de lui sur tous les objets : « Il ne regarde pas seulement ce qui est de l'art, il fait attention aux hommes, beaucoup aux dames, à la société, aux conversations, à la nature » (2). Pour ce qui est de ce dernier point, l'excellent auteur des *Causeries du lundi* s'avança peut-être beaucoup. Nous aurons précisément à examiner dans quelle mesure de Brosses s'est interessé à la nature en Italie.

Personne, au jugement de Stendhal déjà, n'avait mieux vu et n'avait mieux peint que de Brosses l'Italie du XVIIIe siècle. Stendhal le répète, à plusieurs reprises et ne manque jamais d'ajouter que : « si de Brosses n'est pas apprécié à sa juste valeur, la faute en est à la sottise et au pédantisme de notre siècle, incapable de goûter la finesse et de supporter la hardiesse des saillies du malin président (qui n'était alors encore pas plus président que Bonaparte n'était empereur quand il fit le dix-huit Brumaire ou gagna la bataille de Marengo). Et ailleurs « Elles, (les *Lettres*) sont peu goûtées », dit Stendhal. Et il ajoute sarcastiquement : « Le français né malin aime le vaudeville ». Quant à l'opinion personnelle de H. Mamet, elle n'est pas moins favorable à de Brosses. Il tient ses lettres pour « le meilleur guide que puisse consulter un voyageur en Italie, car, ajoute-t-il, de toutes les choses vraiment dignes de l'admiration d'un esprit cultivé, il n'en est aucune qui n'existât alors et que de Brosses n'ait mentionnée et, le plus souvent, appréciée avec une grande sûreté

(1) *Essai*, p. XLVI.
(2) Causeries du lundi, T. VII, p. 71.

de goût » (1). Plus loin, il renchérit encore : « Sa correspondance, écrit-il, n'eût-elle d'autre intérêt, mériterait d'être consultée comme le meilleur guide du voyageur en Italie qu'il soit possible d'imaginer » (2). C'est que « moeurs, politique, science, littérature, beaux-arts, rien n'est oublié dans sa correspondance » (3). Et H. Mamet de conclure : « Il est permis de croire que cette correspondance n'aurait besoin que d'être plus répandue pour être dignement appréciée et devenir ce qu'elle devrait être, le bréviaire du voyageur en Italie » (4). Bréviaire et le meilleur guide imaginable, c'était beaucoup dire cent trente ans après les impressions du conseiller, pour un pays où toutes les choses ont tant changé. Contentons nous de parler d'un tableau de moeurs retrospectif.

Pourtant, ce tableau, un critique de plus d'autorité, Gaston Boissier lui trouvait encore, à la même date, assez d'actualité, puisq'il n'hésitait pas à faire cette déclaration : « Quand on parle des ouvrages de de Brosses, il en est un qu'il faut toujours mettre à part : ce sont les charmantes lettres qu'il écrivit pendant son voyage en Italie... Son livre, qui date de plus d'un siècle, n'a pas vieilli d'un jour ; c'est encore une des lectures les plus instructives et les plus agréables qu'on puisse faire ». Et le savant professeur académicien vante, dans l'auteur des *Lettres*, « cette ironie qui veut avoir l'air de rire de tout », « Cette ouverture d'esprit, cette ardeur de curiosité, ce besoin de savoir, cette faculté de comprendre et d'admirer », qui font que « de Brosses s'intéresse à tout » (5).

---

(1) Mamet, p. 72.
(2) id. p. 81.
(3) id. p. 82.
(4) Gaston Boissier, *Un grand homme de province (Revue des deux mondes*, 15 décembre, p. 761).
(5) *Ut supra*, p. 764.

Frédéric Godefroy, qui n'est pas suspect de partialité pour le président de Brosses, pense de son côté, dans son *Histoire de la littérature française* de ses *Lettres* que « c'est peut-être ce qu'il a écrit de mieux ». Et si, par un côté elles lui déplaisaient parce qu'« elles renferment beaucoup de choses qui sentent le philosohe incroyant et contempteur », il ne peut s'empêcher de reconnaître qu'« elles contiennent aussi bien des appréciations fines et justes, bien des remarques judicieuses sur la situation du pays, sur les arts » (1).

De tout ce que de Brosses a laissé, les *Lettres d'Italie* sont donc ce que l'on a prisé et ce qu'aujourd'hui on prise et on lit le plus. L'auteur, sans doute, n'avait pas prévu cela. « On l'aurait fort surpris, j'imagine, observe avec raison Gaston Boissier, si on lui avait dit que sa réputation y resterait attachée (à ses lettres) et que de tous les livres qu'il avait écrits, la postérité ne se souviendrait que de celui-là » (2). Son cas, toutefois, n'est pas unique dans l'histoire de la littérature. « Pétrarque, dit Settembrini, fut honoré et flatté par tous les princes de son temps, et par les empereurs et par les papes ; il eut richesses, fêtes, applaudissements, on lui décerna au Capitole la couronne de laurier, il fut proclamé et estimé le Roi des poètes ». Tout cela pour ses oeuvres latines ; mais, après sa mort, on oublia son poème de l'*Afrique*, on cessa peu à peu de lire les *Eglogues* et ses autres compositions latines. Et pourtant il garda sa royauté ; car c'est alors que l'on se mit à considérer, ce qui devait durer pendant quatre siècles et plus, « le *Canzoniere* comme le plus parfait monument de la poèsie italienne, comme le seul tré-

(1) *Op. cit.*, 2e édition, Paris, 1879. *XVIIe siècle. Prosateurs.* p 424.

(2) *Op. cit.*

sor de notre langue poétique, et il suscita une foule d'imitateurs, qui furent les *pétrarquistes* » (1). Ce n'était donc pas la première fois qu'un auteur avait compté sur certains de ses ouvrages qui devaient lui assurer un nom et que, contrairement à ces prévisions, d'autres ouvrages lui donnaient une renommée tandis que les premiers tombaient bientôt dans l'oubli.

Il n'apparaît pas que l'on se soit occupé beaucoup de rechercher quel rang revient, pour ses *Lettres*, à de Brosses, quelle place doit lui être assignée parmi les épistoliers, qui représentent dans la littérature de tous les pays, mais particulièrement dans la littérature française, une classe fort interéssante d'écrivains. H. Mamet avait paru, dans un chapitre de son livre, vouloir s'engager dans cette voie. Mais décevant là comme ailleurs, il nous apporte un mècompte ; il s'arrête en chemin n'allant guère au-delà d'un unique rapprochement avec Madame de Sevigné. A son sentiment, on ne peut ouvrir le volume de de Brosses sans songer aussitôt à la charmante Marquise, et plus on avance dans sa lecture, plus la « comparaison se présente à l'esprit » et s'impose. « C'est, trouve-t-il, la même allure franche et rapide d'une plume courant *la bride sur le cou*, la même simplicité sans apprêt et sans recherche... » (2). Voilà qui est peut-être aller un peu loin. Que l'auteur des *Lettres d'Italie*, nature vive, impressionnable, mobile, sincère, et, par dessus le marché, homme d'esprit, rappelle par endroits, dans sa correspondance, la manière de Madame de Sévigné, cela est incontestable. C'est dans ses explosions de vivacité que, par la spontanéité jaillissante et irrésistible, il lui ressemble le

(1) L. Settembrini. *Lezioni di letteratura italiana*. T. I. pag. 193-193.

(2) Lettre I, T. I. p. 1 et 2.

plus. Mais, chez la « divine marquise » le feu d'artifice de l'esprit, si l'on peut dire, est continuel; il n'éclate, chez de Brosses, que par places. Ils ont, l'un et l'autre, l'abondance de paroles; c'est un délicieux « cailletage » chez la marquise, mais qui couvre l'absence des idées; pressez-le, il n'en sort rien. Le gentilhomme est tout aussi loquace; il le sait et ne cherche pas à s'en cacher. Il est, au contraire, le premier à rire de son « caquet », de son bavardage sans fin, de sa « bavardise » sans égale, comme il l'appelle (1). Toutefois, il ne brode sur rien; lors même qu'il ne sait pas s'arrêter, ce sont des idées qui l'entraînent, se nouant les unes aux autres. C'est même, chez lui, si peu le cas du *materiam superabat opus* d'Ovide qu'il lui arrivera souvent, et plutôt au déplaisir du lecteur, de ne plus mettre que des matériaux bruts dans ses lettres. Ce n'est certes pas Madame de Sévigné qui se fût jamais contentée d'en faire une seule avec de sèches nomenclature d'articles de Musée. Comme de Brosses, moins cependant parce qu'elle est femme et que la Régence n'avait pas encore eu lieu et déteint sur les moeurs, elle a la liberté du langage. Elle écrit, à l'occasion, en toutes lettres et sans malaise tel mot crû qui, de notre temps, sorti de la bouche d'une bourgeoise quelconque dans le salon le plus modeste, ferait bondir, et qu'une cuisinière ne se permettrait pas d'employer dans la correspondance la plus familière (2). De Brosses qui est un homme et du XVIII^e siècle, ira, nous le verrons, beaucoup plus loin. Mais Madame de Sévigne a surtout sur lui l'avantage d'appartenir au grand siècle et d'en parler parce qu'il est naturel que l'on se serve de la

(1) Lettre I, T. I, p. 1 et 2.

(2) Par exemple, lettre du 5 février 1674, dans le récit de l'accident du paysan renversé, à Nanterre, par la carrosse de l'archevêque de Reims.

langue de son temps, et parce que le naturel est ce qui constitue l'assiette même de son caractère. Si de Brosses a plus de fond qu'elle, elle a incomparablement plus d'esprit et plus de style que lui. Voltaire, avec sa merveilleuse clarté, sa précision et son inimitable élégance, aura aussi cette supériorité sur lui, et c'est pourquoi l'on souscrira difficilement au jugement de H. Mamet déclarant qu'« on ne peut hésiter à placer la correspondance de de Brosses au même rang que celle de Voltaire » (1). Mais quand le même auteur ajoute qu'il faut placer ces mêmes *Lettres d'Italie* « bien près des *Lettres persanes* de Montesquieu (2), nous ne comprenons plus. Car enfin nous savons bien que les *Lettres persanes* ne sont pas des lettres au vrai sens du mot. Roman, tableau de moeurs, si l'on veut, mais non point lettres sinon quant à la forme purement extérieure appliquée par l'auteur à son livre. La lettre vraie, c'est, suivant la vieille définition, *sermo scriptus ad absentem,* une conversation par écrit entre deux personnes à distance. L'échange, la transmission d'idées à travers l'espace, au moyen de l'écriture d'un individu à un autre, voilà ce qui fait l'essence de la correspondance. Ce cadre Montesquieu l'a employé pour la composition de ses *Lettres persanes* mais c'est un artifice qui n'a jamais trompé personne, et qui rappelle, en littérature l'artifice des architectes simulant sur la façade des édifices de fausses fenêtres. On ne saurait sérieusement prétendre établir une comparaison entre ces fenêtres illusoires et des fenêtres réelles. De même, considérant que les *Lettres d'Italie* ont le caractère de lettres véritables tandis que les *Lettres persanes* ne sont que des lettres feintes, nous ne voyons pas qu'on puisse les met-

(1) Mamet,, *op. cit.*, p. 71.
(2) *Ut sopra*, p. 71.

tre en parallele. Elles représentent, en réalité, deux genres de reproduction littéraire différents, n'obeissant pas aux mêmes lois, malaisément et inopportunément comparables par conséquent.

Le genre épistolaire fut connu et cultivé dans l'antiquité classique, et Cicéron en est pour ces temps reculés, le plus illustre et le plus parfait représentant. Par le sentiment de l'amitié et le ton de confiance qui y règnent, les lettres de Charles de Brosses ne sont pas sans rappeler, dans leur ensemble les *Epitres familières* du grand orateur romain. Mais les objets dont traitent les unes et les autres, les époques et les milieux sans nulle analogie qu'elles revètent, les différencient grandement. Les événements politiques graves auxquels fut mêlé Cicéron et qui devaient finir tragiquement pour lui comme pour beaucoup de ses amis, les préoccupations redoutables qui l'assaillaient et le poursuivaient partout ne pouvaient manquer de communiquer à ses épanchements dans le sein de ses intimes une couleur qu'il n'y a aucune raison, bien au contraire, de trouver dans les aimables abandons de l'heureux dilettante français du siècle de Louis XV.

Pline le Jeune, neveu du naturaliste, nous a laissé un autre recueil de lettres, plus intéressant peut-être encore sinon pour l'histoire tout court, du moins pour l'histoire des moeurs à son époque. L'auteur du *Panégyrique de Trajan* est déjà un homme de lettres, comme le sera de Brosses, et beaucoup de ses missives sont adressées à d'autres hommes de lettres, ses contemporains et non des moindres, quand ils s'appellent, par exemple, Tacite, Quintilien, ou Suétone. Il s'intéresse surtout à la littérature, comme de Brosses s'interessera plus qu'au reste, à l'art et à l'érudition; mais la curiosité du premier se porte, à l'occasion, sur maints autres objets, depuis les moeurs et la philosophie jusq'à la physique

et à l'histoire naturelle, comme il convenait au neveu du Buffon romain, jusqu'aux sciences occultes, aux histoires de revenants. Par une coïncidence fortuite et bizarre, on a deux lettres de lui sur le Vésuve et ses méfaits, comme on en devait avoir deux de de Brosses sur le même objet, sans que l'on puisse d'ailleurs prétendre quoi que ce soit de cette similitude purement extérieure et accidentelle, chacun des deux ayant écrit sur le Vésuve d'après une inspiration, suivant des vues, dans des conditions et à l'aide d'une documentation qui lui était propre. Mais si Charles de Brosses était passionné pour les belles oeuvres de peinture et de sculpture, on peut voir aussi, par une lettre de Pline le jeune sur une statue qu'il décrit en amateur averti, que ces goûts ne lui étaient pas étrangers, et qu'il n'était pas inhabile, occasionnellement, à manier le stylet du critique d'art. Quant àu style simplement, il lui donnait un soin et y dépensait un travail que de Brosses n'a jamais songé d y apporter. Aussi l'ancien est-il plus correct et plus élégant, mais aussi quelque peu recherché et affecté, le moderne plus négligé, mais par contre plus naturel et plus vrai.

Un ancien romain, un latin, auquel de Brosses, avec ses lettres, fait songer davantage, bien qu'il ne soit pas, celui-là, un épistolier, mais un poète, c'est Horace. On ne peut avoir lu la précieuse satire V du livre I de ce dernier. *Egressum magna me excepit Aricia Roma*, bien connue sous le titre du *Voyage à Brindes*, et lire ensuite les *Lettres d'Italie* sans qu'à chaque instant, au cours de la seconde lecture, des souvenirs de la première ne s'eveillent dans l'esprit. Les rapprochements s'imposent d'eux-mêmes. Otez des *Lettres d'Italie* les développoments concernant les matières d'art ou d'érudition, ce qui reste, c'est un voyage à Brindes sur une plus grande échelle, majoré, si l'on peut dire. C'est que

d'abord, les deux voyageurs le romain et le français, se ressemblent sur plusieurs point. Ils sont, tous deux, dans la vie et dans leur voyage, de sages épicuriens poursuivant leur honnête plaisir. L'un et l'autre ils ont la belle humeur, et, natures éminemment sociables et communicatives, ne pouvant se passer du réconfort de bonnes amitiés, ils ne voyagent point seuls. Horace avait même avec lui son Sainte-Palaye, sous les espèces du quêteur Héliodore, « *Graecorum longe doctissimus* » (1). L'on prend, dans les deux voyages, en cours de route, de nouveaux compagnons, avec lesquels on n'avait pas rendez-vous. Et ce sont alors des explosions de joie, les effusions affectueuses que l'on sait :

*O qui complexus et gaudia quanta fuerunt!* (2)

L'auteur de l'*art poétique* note, suivant les cas, avec indifférence, avec humeur, avec résignation, avec curiosité, avec gaité, les menus incidents, les particularités de la route, car il a l'esprit éveillé, il est observateur, il est bon vivant et philosophe à la fois. Les chemins ne sont pas toujours bons, et il arrive que la pluie les rende plus détestables encore. Mais les gens sont souvent pires : Horace a à se plaindre des *caupones maligni* comme de Brosses se plaindra des aubergistes qui le voleront. Mêmes griefs, de part et d'autre, contre les agents de transports, jamais pressés, et qui imposent aux voyageurs des lenteurs irritantes. Car Horace et ses compagnons n'avancent pas toujours à pied ou en voiture, ils usent aussi les voies d'eau : mais quelle engeance fainéante que ces bateliers (*nauta piger* )! (3). Les *vetturini*

(1) Horat, *Satir*, I, 5, v. 3.
(2) Ibidem, v. 43.
(3) Ibidem, v. 19.

de de Brosses, ces bêtes noires, ne seront pas plus impatientants. Dans les gîtes de fortune, dont il faut souvent se contenter, on est exposé à plus d'un désagrément. Ici ce sont les moustiques ou les grenouilles qui conspirent contre le sommeil du poète :

> ... *Mali culices ranaeque palustres*
> *Avertunt somnos;* (1)

là, c'est la fumée qui menace de l'asphyxier. Le gentilhomme français fera à son tour connaissance avec les moustiques d'Italie, et, au même risque d'asphyxie, couchera un jour *dans une machine pneumatique,* car, dans l'intervalle, le monde a marché, et il y a eu le progrès. Ailleurs c'est un aubergiste trop zélé pour le bien être des voyageurs (il s'en est rencontré, même avant les encouragements du *touring club*) qui met imprudemment le feu à sa maison en faisant rôtir les grives à une trop belle flamme. De Brosses n'éprouva pas cet accident, mais il fut versé un jour d'un précipice dans un torrent, ce qui ne valait pas mieux. On a des compensations, heureusement, le romain dans d'opulentes villas, abondamment pourvues de tout :

> *Hinc nos Conceil recipit plenissima villa,* (2)

le français dans les palais somptueux où de fastueux seigneurs italiens l'accueilleront courtoisement. On rencontre parfois sur sa route des personnages importants, chargés de missions politiques, et l'on entre volontiers en relations avec eux, surtout quand ce sont déjà de vieilles connaissances :

---

(1) Ibidem, v. 14.
(2) Ibidem, v. 50.

*Huc venturus erat Maecenas optimus, atque*
*Cocceius, missi magnis de rebus uterque* (1).

Pour de Brosses ce seront les ambassadeurs de son pays accrédités à Gênes, Venise, Rome, etc.

Horace, poète, était déjà un homme pratique, comme se révélera également de Brosses, archéologue et érudit. Les observations de choses journalières et terre-à-terre ne répugnent pas plus à son style qu'elles ne répugneront à la plume du parlementaire ; dans un endroit l'eau est de mauvaise qualité (*aqua deterrima*) (2) ou rare ou ne s'y vend pas ; à Canouse, le pain est aussi peu savoureux que des pierres (*Canusi lapidosus*) (3). Mais, par contre, il est près de là une localité où il est le plus beau du monde (*panis longe pulcherrimus*) (4). Aussi les voyageurs qui passent par là en emportent-ils des chargements sur leurs épaules. De Brosses consignera avec plus de détails encore, dans ses lettres, les observations qu'il fera au sujet du vin, des fruits, des glaces et de tout ce qu'on lui servira à consommer. A des observateurs aussi avisés et consciencieux, les traits de moeurs seront un objet d'attention plus vivant Tous deux les consignent curieusement sur leur tablettes : échange d'injures entre esclaves et bateliers, ridicule d'un parvenu, Aufidius Luscus, qui veut se donner des airs de grand seigneur, scène héroi-comique entre deux truands assez drôles, dans le *voyage à Brindes;* et dans les *Lettres d'Italie* tant d'observations qui feront plus loin, dans le présent travail, l'objet d'un chapitre spécial. Et comme ni Hora-

(1) Ibidem, v. 27.
(2) Ibidem, v. 7.
(3) Ibidem, v. 91.
(4) Ibidem, v. 89.

ce ni de Brosses ne se piquent d'une austère vertu, que le premier n'entend point se faire passer pour une vestale ni le second pour un Chartreux, mais que si chez eux, la chair est faible, l'âme est ouverte et sincère, nous aurons de tous deux, autre ressemblance, le récit sans fard de leurs aventures galantes, oh! pour le poète (voilà ce que c'est que de chevaucher des chimères), pour le pauvre ami de Virgile et des Muses plutôt mésaventures, car l'affaire se solde pour lui en déficit : *Hic ego mendacem stultissimus usque puellam, ad mediam moctem exspecto* (1). Et comme ils étaient Epicuriens et un peu débauchés l'un et l'autre, ils partageaient la même incroyance. Ce n'est pas à ces philosophes que l'on fera accepter sans railleries de leur part les superstitions vulgaires, pâture indispensable de la foule. Horace sourit, à Egnatia, en Apulie, au récit de l'encens liquéfié sans feu dans le temple : *credat Judaeus Apella* (2). Les dieux ont autre chose à faire que cette cuisine terrestre; il leur importe davantage *securum agere aevum*. Et c'est sur cette idée développée que finit l'épitre du *Voyage à Brindes*. L'auteur du *Culte des dieux fétiches* ne sera pas d'un autre avis au sujet du fameux miracle annuel, cher aux Napolitains, de la liquéfaction du sang de saint Janvier; même, dans son incrédulité, faisant évidemment allusion aux vers du poète latin concernant les Egnatiens, il reproche au clergé de la capitale italienne de ne pas l'avoir inventé lui-même : mais de l'avoir emprunté à ces derniers. C'« est un assez joli morceau de chimie, écrit-il; mais, pauvres chanoines de la cathédrale, vous n'en avez pas les gants; le miracle est plus ancien que vous dans le pays » (3).

(1) Ibidem, v. 83.

(2) Ibidem, v. 100.

(3) Lettre XXX, T. I. p. 374 Matilde Serao, l'écrivain napolitain

Ainsi, dans les *Lettres d'Italie*, on retrouve, sur un plan très agrandi, tout ce qui avait frappé et plu dans l'itinéraire d'Italie en miniature qu'est le voyage à Brindes.

Plus d'un demi-siècle après de Brosses, un autre français, archéologue et savant comme lui, mais dans un autre domaine, engagé dans une carrière fort différente, parcourant le pays dans des conditions toutes autres, a composé, à

---

qui est favorablement connue dans le monde des lettres, dans son livre *San Gennaro nella leggenda e nella vita* (1) a, avec beaucoup d'art, exposé toutes les légendes et les cérémonies religieuses qui se rapportent au Patron de sa ville.

Ainsi à pag. 204 c'est une palpitante et réaliste description de toute la scène mouvementée de la procession et du miracle de Saint Gennaro (Mais vraiment le public connaissait déjà ces pages, qu'il avaint lues dans le célèbre roman *Paese di Cuccagna* que Matilde Serao avait fait paraitre en 1884).

Voici quelques phrases de la description de la scène dont, M.me Serao fut une spectatrice non seulement attentive, mais frémissante d'anxiétè, de tristesse et de joie.

" San Gennaro, San Gennaro !...

Les fiévreuses prières murmurées par l'énorme foule qui priait dans l'église de Sainte Claire, prieres faites avec humilitè mais qui invoquaient convulsivement le miracle du saint patron de Naples, étaient dites avec une ardeur extraordinaire par les femmes.

Mais les fidèles déjà envahis par la crainte de ce retard; éprouvaient une grande terreur que précisément cette année le Saint indigné peut être des péchés du peuple se refusât à faire le miracle qui prouve de sa vienveillance...

Mais tout à coup, dans l'attente silencieuse qui suivit la prière, l'Archevêque se tourna vers le peuple. Le visage du prélat était éclairé d'une lumière presque divine, qui le trasfigurait, sa blanche main levée montrait au peuple le reliquaire; le precieux sang, dans son ampoule très fine de cristal, était liquéfié... „.

Inutile de dire que M.me Serao ne présente pas d'hypothèse à propos du miracle, mais représente seulement et artistiquement ce qu'elle a vu.

(1) R. Carabba, Lanciano

son tour, des *Lettres écrites d'Italie* qui se lisent encore avec intérêt. C'est l'helléniste Paul-Louis Courier, de son métier officier d'artillerie, et passé, comme tel, outre monts avec les armées françaises d'occupation sous le Premier Empire. Courier est un auteur fort soucieux d'écrire en bon style, qui admire en Italie, les antiquités et la nature, mais qui n'aime ni les hommes ni son métier, et qui préfère, à tout, les livres. Aussi, ne lui demandez ni tableau du pays, ni peinture de la société, ni études de moeurs. Si, comme écrivain, il est, par la correction, la pureté et l'élégance de son style, qualités qui le rattachent au XVII[e] siècle, infiniment au-dessus de Charles de Brosses, il se place, comme observateur et moraliste, à plusieurs degrés au-dessous de lui, et sa correspondance n'a rien de la vie ni de l'agrément qui prêtent tant de charme à celle du voyageur bourguignon.

*Correspondance, lettres* de de Brosses sur l'Italie : nous avons, jusqu'ici, employé ces mots, pour parler comme tout le monde et nous faire entendre. Mais, au fond, c'est une question de savoir s'il s'agit bien là de lettres, au vrai sens du mot, et si un autre terme ne conviendrait pas mieux, et pour bien marquer la nature du recueil qu'elles forment et pour s'exprimer, d'une façon plus rigoureusement propre. Nous croyons qu'il en est ainsi. Des lettres missives véritables, celles de M.me de Sévigné, par exemple, présentent un caractére personnel plus accusé et par rapport à celui qui les envoie, et par rapport à celui qui les reçoit ; elles roulent sur des thêmes plus subjectifs pour l'un comme pour l'autre. *Les lettres d'Italie* on un caractere objectif qui domine. Si la personnalité de celui qui les compose ne disparaît guére, parce qu'il est impossible à un écrivain de dépouiller iamais complètement sa personnalité, celle du destinataire disparait le plus souvent totalement. Et l'auteur, quand il

se montre au premier plan, n'est là que comme le miroir indispensable qui réfléchit les objets, comme la plaque impressionable qui reçoit l'image des choses, non pour sa personne et comme la matière même à considérer, ainsi que le sont les lettres d'écrivains qui s'étudient et pour lesquels la correspondace n'est qu'une occasion de s'analyser, de démonter leurs âmes, d'exposer leur psychologie.

En réalité, ce que l'on a appelé les *Lettres familières de de Brosses écrites d'Italie* ce sont moins des lettres qu'un journal de voyage rédigé en cours de route, au milieu de ses déplacements dans la péninsule, et communiqué au fur et à mesure, par la voie postale, aux amis intimes, restés dans leur province commune. Ce n'est pas autrement qu'il l'envisage lui-même. Et remarquez d'abord qu'en partant, les compagnons de voyage s'étaient réparti les attributions, dans l'intérêt commun de leur petite société ambulante. Or, c'est à de Brosses qu'avait été dévolue la fonction d'historiographe de la bande, et c'est en cette qualité, non en son nom exclusivement personnel, qu'il commença par prendre la plume pour rédiger les lettres. Mais plus tard, il écrivit surtout pour lui, et c'est bien là le caractère du *journal*, au sens spécial du mot. Aussi l'auteur le désigne-t-il à chaque instant sous ce nom. Dès la deuxième lettre, adressée d'Avignon à de Blancey, s'excusant de longs détails sur des peintures vues à Villeneuve-lès-Avignon : « Il faut essuyer ce narré, écrit-il, puisque vous voulez avoir mon journal ». Et il ajoute aussitôt, pour expliquer des longueurs qui peuvent n'avoir d'intérêt que pour lui : « C'est souvent à moi-même que j'écris ici, et pour revoir à mon tour, une seconde fois, ce qui m'aura amusé dans ma promenade » (1)

---

(1) Lettre II, T. p. 19.

Voilà qui est clair, cette relation de voyage qu'il écrit, c'est son journal, et fait pour lui, pour y enregistrer ses impression et fixer ses souvenirs, en vue de retrouver plus tard les unes et les autres. Il n'est guère moins explicite plus loin, dans une lettre datée de Milan, du 16 Juillet (1739) et portant comme unique suscription, *à M. de Neuilly* : « Il faut bien, *mes chers amis,* y lisons-nous, que vous me pardonniez les pauvretés de toute espèce que j'entasse ici sans ordre et sans choix. Vous voyez bien que je n'ai de papier que ce présent journal, sur lequel je griffonne à la hâte le *farrago* de tout ce qui me revient dans la tête, sans me soucier comment. Puis, quand il y a un assez grand nombre de feuilles, je plie cela sous une enveloppe et je vous l'envoie. Voilà tout ce que c'est. A bon compte, je vous conseille fort de sauter à pieds joints sur tout ce qui vous ennuiera » (1). Dans ce passage, c'est sur les secrets de la fabrication du journal que nous sommes renseignés. A Venise, c'est encore « mon journal ci-présent (2). « notre journal » (3); à Bologne « ce trés digne journal »; même appellation toujours, plus tard, à Naples; « ce sont ici, dit-il les derniers efforts du journal expirant » (4), parce qu'il s'attend à Rome, où il va se rendre, à voir le temps lui manquer pour le tenir. Et la crainte se vérifia, semble-t-il, puisqu'il écrit bientôt après : « Si mon journal vivait encore », et : « jamais il n'aurait mieux mérité de vivre » (5). Or, c'est dès avant le départ pour Rome qu'il fut supprimé, « suppression occasionnée, explique-t-il, par l'idée où j'étais que je n'aurais le temps ni de rien écrire, ni

(1) *Ut supra,* T. I, p. 106 - 107.
(2) *Ut supra,* T. I, p. 163.
(3) Lettre XIV, T. I, p. 167.
(4) *Lettres,* T. I, p. 344.
(5) *Ut supra,* T. I, p. 362, 363.

de rien examiner comme il faut » (1). Mais il est des morts qui resuscitent; ce fut sans doute le case du journal, puisque nous le retrouvons cependant après l'avis officiel de son décès. « Vaille que vaille, écrit bientôt, de Rome, l'auteur à ses amis de Blancey et de Neuilly, puisque vous l'exigez, je vais vous envoyer successivement, de poste en poste, une demi-douzaine de feuilles, où j'avais griffonné pour moi-même quelques remarques indigestes, auxquelles j'ajouterai en marge, en les relisant, ce qui me viendra dans la tête. Vous n'y trouverez ni ordre ni suite; ce sera à vous de débrouiller ce fatras si vous en avez envie. N'espérez pas que je m'en donne la peine. C'est encore beaucoup que ce que je fais ici pour vous, et plus que je n'espérais obtenir de moi-même en votre faveur. Si vous saviez combien la fainéantise me possède! je suis prêt ainsi que Madame de Sévigné, *à me cacher sous mon lit, quand j'aperçois mon écritoire* » (2). Ailleurs est caractérisée la signification du journal : « Je vais continuer la relation de ce qui regarde mon séjour ici (Rome). C'est à l'ordinaire pour en faire part à Neuilly et autres personnes de notre intime connaissance » (3). (La comunication est adressée a son frère M. De Tournay). Finalement, ce journal, il l'appelle son routier : « Ici se terminent les feuilles de mon routier » dont, ajoute-t-il, « toute personne de bon sens jugera qu'elles auraient mieux fait de finir plus tôt, ou même de ne pas commencer du tout; mais enfin vous l'avez voulu; ne vous en prenez qu'à vous-même » (4).

Le « très digne journal » n'est pas, on vient de le voir, une oeuvre de cabinet, composée dans un recueillement conforta-

(1) *Ut supra*. T. I, p. 365-366.
(2) Lettre XXVII, T. II, p. 9.
(3) Lettre XL, T. II, p. 79.
(4) *Ut supra*. T. II, p. 342.

ble (1). Ce sont les notes mêmes prises sur les lieux par un voyageur en présence des objets. Il porte partout ses tablettes avec lui et les tire dès qu'il rencontre quelque chose à noter. Il rédige où il se trouve, à la diable et à bâtons rompus. En route, c'était ordinairement dans les auberges, quand il n'avait rien a faire, que de Brosses se livraît à ce travail. « Je me mettais, dit-il, en robe de chambre et en bonnet, et je vous écrivais à le hâte le *farrago* de tout ce qui m'avait précédemment passé par la tête ou devant les yeux » (2). Il lui arrive une fois, à Villa-Franca, vers la fin de juillet, pour fuir l'extrême chaleur d'aller se réfugier « dans une bonne église bien fraîche » de s'y faire apporter une table et une chaise puis s'étant mis à son aise « en veste et en bonnet » de se mettre à écrire à la surprise des « bonnes gens » qui entrent pour le voir et font cercle autour de lui (3). Nous sommes loin de la perruque et des manchettes de son compatriote et ami M.r de Buffon.

De Brosses, quand il écrit le journal, se met à l'aise, « en veste et en bonnet », comme il le dit lui-même. C'est ce que Madame de Sévigné appelait laisser courir sa plume *la bride sur le cou*. Cela veut dire qu'il ne prendra pas la peine de composer, d'arranger son récit, qu'il ne se préoccupera pas de donner à sa pensée l'expression la plus concise, la plus juste, la plus claire, qu'il n'aura pas le souci du mot propre, bref, que le soin du style lui est ètranger, qu'il néglige volontairement la forme. De là des prolixités, des obscurités, des incorrections qui déparent fâcheusement et trop frequemment les *Lettres d'Italie*.

---

(1) C'est tout à fait la façon d'écrire que tenait, par exemple Giuseppe Baretti (le critique spirituel, le célèbre auteur de *la Frusta letteraria*) qui pendant son voyage en Espagne et en Portugal composa des lettres familières adressées à ses frères.

(2) *Ut supra*, T. II p. 2.

(3) *Ut supra* T. I, p. 135.

Nous définission comme tel le caractère général des Lettres de de Brosses, lorsque justement un article paru sur le «Temps» a apportè une modification à nos opinions. Monsieur Emile Henriot dans un article récemment écrite pour le Temps (19 septembre 1922) portant le titre «*Une correspondance inédite du Président de Brosses* », annonce la publication initiée dans la « Revue musicale » par M.lle Yvonne Bézard de cent quarantecinq lettres inédites de Charles Brosses d'où il est sorti une intéressante nouveauté : «La correspondance avec Loppin de Gemeaux apporte, pour commencer, une assez piquante révélation. Contrairement à ce que l'on croit, elles n'ont pas du tout été écrites en Italie au cours du voyage ; sur les cinquante-cinq dont se compose le recueil, neuf (dont deux à M. de Blancey) ont été rédigées sur place ; le reste fut fait à tête reposée à Dijon, et quelques-unes même dix ou quinze ans après l'événement. De Brosses est très explicite sur ce point, et contredit par avance son futur éditeur Romain Colomb, qui croyait que le président s'était contenté d'ajouter de rares intercalations aux copies des originaux.

Cette assertion bien que fondèe sur des preuves dèsormais sèrieuses ne doit-être prise dans un sens absolu. De Brosses a certainement rédigé en leur donnant une forme de lettres les notes qu'il avait prises et tenait sous ses yeux.

Mais qu'il ait fait cela dix ou quinze ans après son voyage, c'est une chose à prouver et qui fait naître beaucoup de doutes.

En effet il est facile d'admettre que de Brosses en donnant à ses notes la forme de lettres (tout de suite ou peu de temps après son voyage) eût conservé toutes les impressions et les opinions remportées alors et ne se soit pas soucié de les changer même quand les événements postérieurs pouvaient lui conseiller ou lui imposer des changements.

Mais il est difficile, aux contraire, que de Brosses en écrivant dix ou quinze ans après les événements s'en soit rappelé scrupuleusement sans commettre un seul anachronisme.

Voyez un peu comme il représente et décrit les Rois Stuards à Rome en leur qualité d'exilés. Voyez la descriution sur l'élection du Pape Lambertini et vous resterez convaincus que de Brosses en écrivant se trouve sous la vive impression d'un fait rècent, auquel sa plume donne rapidement du relief.

Comment lui aurait-il été possible de maintenir cette couleur de spontanéité et de vérisme, cette fraîcheur, ce caractère de vérité absolue si son oeuvre avait été formée par des souvenirs et des images du passé?

Pour en revenir aux Stuards, c'est-à-dire à Jacques III et à ses deux fils Charles Edouard et Henri, de Brosses nous donne de longs et précieux détails sur leur vie à Rome.

Or il n'est pas possible que de Brosses eût écrit tout cela quelques années après. Son esprit aurait été naturellement troublé par les événements très importants qui se suivirent après la mort de Jacques III et plus encore par l'expédition romanesque et pleine d'aventures de Charles II, le prétendant d'Angleterre et par ses tragiques péripéties.

Cependant M. Emile Henriot dit en suivant son brillant raisonnement « Voulant en offrir des exemplaires manuscrits à quelques-uns de ses amis, de Brosse en fut d'abord bien empêché ». Cela était, comme dit Henriot, en 1744 c'est-à-dire quatre ans après son retour à Dijon.

Très bien! Donc seulement quatre années après son retour en France de Brosses savait déjà qu'jl circulait des rélations manuscrites de son voyage en Italie et il était dans l'impossibilité d'en avoir. Alors pour faire plaisir à son cousin qui les désirait vivement, il a une esclamation pleine de vivacité :

« Là, là! ne pleurez point, cousin très cher! oui, vous l'aurez mon journal, mon beau journal! ».

Et ici il prononce une phrase qui prouve une chose tout-à-fait différente de celle soutenue par Mr. Emile Henriot « Nous nous sommes mis en quête des feuilles éparses ça et là.

On les a réunies; Blancey, à qui les lettres étaient écrites, a usé durement de son droit, soutenant qu'elles lui appartenaient... ». Donc les points suivants restent établis :

1. En 1744, quatre années après son retour en Italie le *corpus* des lettres existait déjà et circulait comme manuscrit parmi ses amis.

2. S'il éveillait tant d'enthousiasme, cela prouve qu'il devait être important et complet dans toutes ses parties.

3. Blancey tenait les lettres et s'en considérait le propriétaire. Comment cela aurait-il pu être, si ces lettres n'avaient pas été adressées à lui par de Brosses pendant son séjour en Italie?

Nous voulons croire que de Brosses a completé, même quelques années après son retour en France, l'épistolaire en l'enrichissant de quelques dates, de faits et d'épisodes variés, mai en *le laissant absolument intact* en tout ce qui *avait déjà été écrit.*

De Brosses, reproduit la langue de son temps, sans s' appliquer encore à choisir la meilleure, car la bonne tradition, le secret de l'art d'écrire étaient perdus depuis la fin de la génération qui avait précédé la sienne. Ne lui demandons donc, sur ce chapitre, ni le fini, ni la pureté, ni même, partout, une correction simplement élémentaire. Il reconnaît lui même ses tares à cet égard et en fait un aveu propre à nous ouvrir à l'indulgence : Je « grif-

fonne à la hâte, confesse-t-il, Dieu sait de quel style et combien je donne de soufflets à Vaugelas » (1). Ne sursautons donc point quand nous lirons, dans sa prose, d'un « quidam de postillon », qu'il « avait une botte *dans* un pied et une mule *dans* l'autre » (2), alors que c'était plutôt l'inverse, et que les pieds se trouvaient l'un dans une botte l'autre dans une mule, condition assurément moins gênante pour le postillon, autrement bien à plaindre (3). Ne nous étonnons pas trop non plus d'entendre un jour, ou, plutôt une nuit, Lacurne (ronfler comme une pédale d'orgue» (4). Il y a gros, à parier que c'était plutôt comme un *tuyau* d'orgue que ronflait le brave compagnon de route, et cela était, après tout, un tantinet moins extraordinaire. Mais de l'extraordinaire, si l'on en veut, on en retrouvera sans peine ailleurs. C'est à Bologne, dans l'église San Petronio. Il y a là, dans l'intérieur de l'édifice, scellée au mur c'est-à-dire dressée verticalement, peut-on croire, une dalle portant une inscription qui s'use malheureusement sous les pas des visiteurs. Cette « pierre incrustée dans le mur », de Brosses a été « choqué de voir qu'on la foulait aux pieds sans respect, ce qui en efface beaucoup les caractères » (5), ainsi qu'on pouvait s'y attendre. Nous ne sommes pas moins choqué que de Brosses de cette irrévérence mais nous nous demandons surtout avec inquiétude comment il fallait qu'en ce pays les gens marchassent pour user de leurs pas une surface verticale. Mon Dieu, si vous aimez les petits problèmes difficiles à résoudre, vous en dé-

(1) Lettre XLVIII, T. II. p. 307.

(2) *Ut supra*, T. II. p. 330.

(3) Il a franchi les Apennins en côtoyant " une suite *indiscontinue* de précipices „ Vous ou moi nous eussions dit. plus simplement : une suite continue de précipices.

(4) Lettre XXXII, T. I, p. 414.

(5) Lettre XX, T. I, p. 238.

couvrirez d'autres. Après celui-ci, qui est d'ordre physique, en voici un d'ordre moral ou métaphysique. C'est le pape Benoît XIII qui le présente. De Brosses nous affirme qu'« il ne manquait pas d'esprit, quoiqu'il fût fort sot » (1) Maintenant, reste à savoir comment on peut n'être pas dépourvu d'esprit quand on est foncièrement sot, ou comment, très sot, on peut ne pas manquer d'esprit. Mais c'est en cela précisément que consiste la devinette, dont l'auteur laisse à la pénétration du lecteur le mérite de trouver la solution. Pour faire diversion et nous reposer l'esprit, il ne craindra pas, à l'occasion d'employer des termes ou locutions de son pays, qui ne sont pas dépourvus parfois de leur saveur de terroir. Ce sont, par exemple, à Venise, les canaux qui abusent de la permission « de puotter en été » (2). Ou bien c'est lui qui attrape « une éteinte de voix » (3). Ou encore on ne trouve pas plus de Muratori « que de chiens verts » (4).

Tout cela ne veut point dire que les *Lettres d'Italie* soient dépourvues de mérite littéraire. Elles en ont, au contraire un très réel et très grand, et dont leurs défauts sont précisément, en partie, l' envers. C' est surtout le naturel, la spontanéité, la simplicité, la sincérité. De Brosses « n'a point du tout songé à faire un livre » nous dit très bien Foisset (5), et Stendhal « Il (De Brosses) ne prévoyait pas que ses Lettres seraient un jour imprimées » et nous le croyons sans difficulté. C'est une nature qui reçoit des impressions vives et qui les rend comme elle les reçoit, sans leur avoir fait subir dans son esprit cette élaboration plus au moins consciente à laquelle les auteurs ont coutume de les soumettre,

(1) *Ut supra*, Lettre XLIV, T. I, p. 160.
(2) *Ut supra*, T. I, p. 202.
(3) *Ut supra*,, T. I, p. 231.
(4) Lettre LIII, T. II, p. 455.
(5) Op. cit., p. 444.

pour briller eux-mêmes ou plaire à un public dont il s'agit de capter les suffrages. Aussi, chez lui, pas d'apprêts, pas d'enthousiasme factice, pas de ton déclamatoire, nul pathos. Il critique au contraire, fort justement, dans les relations de voyages déjà en cours de son temps, leur ton généralement emphatique, leur silence sur les désagréments, leur fausseté : souvent « il n'y a, dit-il, pas un mot de vrai », et il cite, comme exemples de ces erreurs communément propagées, les idées sur les auberges en Italie, dont tout le monde répète qu'elles sont détestables, ce qui n'est pas vrai en général, attendu qu'elles sont très bonnes dans les villes, sur la jalousie attribuée aux Italiens et sur la captivité où seraient tenues leurs femmes (1).

Cette sincérité donne aux *Lettres d'Italie* une originalité particulière qui est un de leurs principaux attraits comme lecture. Elles lui doivent aussi d'être une source précieuse d'informations pour l'époque. A ce double point de vue, elles sont fort supérieures à d'autres voyages, plus soignés peut-être, mais composés en vue de la publication. C'est ainsi que le *Voyage en Italie* de Duclos postérieur d'un quart de siècle n'ayant pas été écrit, semble-t-il, avant la fin de 1767, paru en 1791 (à Paris, chez Buisson) et fut vivement goûté et apprecié par les contemporains mais est loin d'avoir la même saveur littéraire et une égale valeur documentaire. Bien que l'auteur prétende n'avoir rédigé ses notes que pour lui et ses amis, il est évident qu'homme de lettres c'est un livre qu'il fait, et, pour le composer, s'il fait appel à ses souvenirs, il se sert aussi d'autres livres, il dépouille des statistiques. Il en résulte que, pour la variété, la vérité et la vivacité des impressions, il se place sensiblement au-dessous de

(1) Lettre XIV, T. I, 164 - 167.

son devancier. Il n'est pas, non plus, observateur aussi pénétrant que le voyageur bourguignon. Par contre, il s'occupe d'histoire et de politique italienne plus que lui ; il n'y a rien de plus froid et de plus trivial que les impressions de Duclos sur l'Italie et sur Rome. Parfois il se rencontre avec lui dans ses remarques et réflexions, d'une façon si frappante que l'on est amené à penser sans en douter qu'il avait eu communication de certaines lettres de de Brosses qui, on le sait, se colportaient, entre amis comme, au siècle précédent, les lettres de la marquise de Sévigné.

S'il faut être reconnaissant à de Brosses d'avoir su éviter le défaut de la plupart des voyageurs, d'user d'un laudatif qui répand tant d'ennui sur leurs récits ; on ne doit pas lui savoir moins gré de n'être pas tombé dans un travers opposé, qui consiste à tourner, de parti pris, tout en plaisanterie, à faire de tout ce que l'on voit matière à railleries, à tout dénigrer plus ou moins spirituellement. Il est toujours plus facile de se moquer que de comprendre ; mais c'est aussi moins intelligent et moins instructif, moins profitable à soi et aux autres. Il n'est pas une disposition d'esprit qui déforme autant la vision, qui vicie pareillement le jugement. Ce genre, particulièrement agaçant, Chapelle et Bachaumont, avec leur *Voyage en Provence et en Langueaoc*, l'avaient mis à la mode, avant beaucoup d'esprit, à la fin de XVII[e] siècle. De Brosses, homme de sens en même temps que d'esprit, eut celui de se garer de l'écueil et de ne pas les imiter, bien qu'ayant lu leur livre (1) et n'ignorant pas la vogue qu'il avait eue.

La qualité littéraire qu'il possède peut-être au plus haut degré, quand il la montre, c'est la vivacité des impressions. Voyez, dès le début du voyage, s'il est possible de peindre

---

(1) Lettre I, T. 1, 11 et *passim*.

d'une façon plus saisissante, avec plus de couleur, de mouvement de vie et d'esprit, son désappointement et ses démarches quand, arrivant à Lyon, il n'y trouve pas son cousin Loppin au rendez-vous convenu : « Nous nous étions donné rendez-vous à l'hôtel du Parc ; j'y arrive, néant. Je vous avoue que, si je n'eusse pas été en chemin pour Rome, je me serais trouvé dans la nécessité d'y aller pour obtenir des indulgences, tant le démon de l'impatience s'était emparé de ma personne. Me voilà donc parcourant toutes les auberges et, après avoir pris une peine inutile, me retrouvant sans malles, sans cousin, et, qui pis est, sans argent. Mais au milieu de mes fureurs, comme un dieu apparaît dans l'opéra pour calmer le trouble d'Oreste, tel apparut à mes yeux le fidèle Pernet (son valet de chambre), qui remit le sang-froid dans mon âme. Pour achever de calmer mes sens par le doux charme de l'harmonie, nous allâmes à l'Opéra, dont je fus vraiment très content » (1). Le morceau si heureusement achevé sur l'apaisement final, ne serait pas, il faut l'avouer, indigne de la plume de Madame de Sévigné.

C'est, d'ordinaire, quand il ressent de l'humeur qu'il a le plus d'esprit ; cela l'émoustille. Et de l'humeur, il faut être une nature bien lourde et peu impressionnable pour ne pas trouver à chaque instant l'occasion d'en éprouver. « Celui, observe Schopenhauer, qui est sans humeur, celui-là est sans esprit » (2). De Brosses connaît l'un et l'autre ; mais

(1) Lettre I, T. I, p. 3.

(2) Parerga et Paralipomena (Halle, t. II, p. 352.

Cfr. Ettore Zoccoli, *L' estetica di Arturo Schopenhauer Propendeutica all' estetica wagneriana*, Milano, Agnelli 1900. M. le philosophe italien Ettore Zoccoli est l'auteur d'un gran nombre d'ouvrages dont la clarté du style correspond à une pensée très profonde.

Cfr. aussi : *Di due opere minori di Schopenaur* : I. *Ueber die Freiheit des menchlichen Willein* : II. *Uber das fundament der mo-*

l'humeur ne lui est pas indispensable pour rencontrer l'esprit, et celui-ci lui inspire souvent des expressions inattendues et piquantes. Assis, à Milan, dans le jardin « où Saint Augustin eut l'inspiration qui le convertit », il voit le moment où il va en faire autant : « je sentais déjà, écrit-il, la *grâce efficace* qui me prenait à la gorge ; bref, c'était fait de moi, si je n'eusse fui le péril » (1). Que dites vous de cette grâce efficace qui *le prenait à la gorge ?* C'est également à Milan qu'il note plaisamment, à propos du tombeau des rois mages qu'on y montre dans l'église Saint-Eustorge, que ce n'est pas là une « de ces choses qui se voient partout, les trois rois n'étant enterrés qu'en fort peu d'endroits, comme ici, à Cologne et en quelques autres villes » (2). On a certainement le droit, si l'on aime mieux, de donner la préférence à cet autre trait que lui avait inspiré, tandis qu'il descendait le Rhône et passait au dessous de «la fameuse Côte-Rôtie ; je ne m'étonne nullement qu'elle soit rôtie depuis qu'elle est là, puisque moi, qui n'y restai qu'un instant, je faillis être calciné » (3).

Charles de Brosses, il faut le répéter, avait reçu de la nature des dons d'écrivain assez remarquables que, faute de travail et d'application il a négligé de dégager, de dépouiller de leur gangue, de mettre en valeur comme il aurait pu le faire. Il lui suffit quelquefois d'un motif et d'un mot qu'il n'a pas cherché, qui s'est présenté de lui-même à son esprit, pour caractériser un objet d'une manière vraie et pittoresque, Quand il passe, dans le coche d'eau devant l'embouchure de

---

*ral.* Nota critica e comparativa in contributo all'analisi della filosofia etica e giuridica.

(1) Lettre VIII, T. I, p. 96.

(2) *Ut supra*, T. I, p. 97.

(3) *Ut supra*, T. I, p. 8.

l'Isère, il l'appelle « rivière infâme s'il en fut jamais ; c'est une décoction d'ardoise » (1). Pour tous ceux qui l'ont vue, c'est bien cela. Voici maintenant, avant d'arriver à Viviers, les vilains rochers encaissant le Rhône qui « se resserent pis que jamais » ; le fleuve « se promène au milieu au grand galop » (2). Dans le *Voyage d'Horace à Brindes,* rappelé plus haute, d'Horace on trouve un site de ville merveilleusement rendu en un vers :

*Impositum saxis late candentibus Anxur* (3). En deux lignes, de Brosses nous donne la plus coquette description, une description à la Sévigné, d'une place italienne : « Figurez-vous une petite ville de poche toute neuve, jolie à mettre dans une tabatière, voilà Livourne » (4). On ne doit pas oublier que c'est à lui que la Provence doit son charmant surnom, qui est en même temps une définition, de *gueuse parfumée,* (5) si souvent répété depuis, sans que ceux qui le reprennent, à de très rares exceptions près, en connaissent l'origine.

Que l'auteur des *Lettres d'Italie* ait souvent de l'esprit, beaucoup d'esprit, c'est ce qu'il ne viendra sans doute à la pensée de personne de contester. Qu'il en abuse, par endroits, en le dépensant hors de propos, c'est ce que, d'autre part on est bien obligé de reconnaître. Il lui arrive aussi, en certaines circonstances, d'en avoir trop pour penser, et, par là, il se rapproche de Madame de Sévigné. Dans ces moments là, au lieu d'une réflexion, de l'expression d'un sentiment

(1) Lettre I, T. I, p. 8.
(2) *Ut supra,* T. I, p. 9.
(3) Horat. *Sermon,* I, 5, v. 26.
(4) Lettre XXVII, T. I, p. 326.
(5) *Ut supra,* T. I, p. 39.

que l'on attend, il s'en tire par une plaisanterie. C'est ainsi qu'à Rome, au Capitole, en présence d'une statue acéphale de Virgile qui nous affligera, vous ou moi, amis des arts et du doux nourrisson des Muses : « Les larmes en viennent aux yeux, écrit de Brosses, d'apprendre qu'un poète si sage a perdu la tête » (1). Il n'a nullement éprouvé le besoin de se recueillir par un retour instinctif, en idée, sur le passé et le souvenir d'un grand homme malheureux, quand il est passé, près de la villa où fut assissiné, Cicéron, à Formie (2): mais il s'émeut devant « la porte de sa feue maison » (3) dans le voisinage du forum à Rome.

Ce qui vaut mieux, c'est que l'on peut glaner, dans ses lettres des réflexions morales assez justes et parfois heureusement formulées. Nous en avons déjà cité précédemment à titre d'exemple, une sur la valeur des biens mieux connus par la privation que par la jouissance (4). Une autre est que « l'on charme ses ennuis en les racontant » (5). C'est une bonne remarque encore (t. I, p. 313) que la négligence d'une culture littéraire conduit peu à peu à la barbarie, les connaissances scientifiques étant insuffisantes à la remplacer. A pro-

---

(1) Lettre XLV, T. II., p. 329.

(2) C'est simplement pour sa légèreté l' occasion d' une plaisenterie plus inconvenante que spirituelle: " C'est ici aux environs (sic) que le pauvre diable fut assassiné ; un De profundis „ (Lettre XXVIII, T. I. p. 358).

En réalité, c'est dans le Latium, près de Gaëte, que les sicaires d' Antoine atteignirent Cicéron, et lui donnèrente la mort (Plutarque, Vie de Ciceron, ch. 47).

(3) *Ut supra*, lettre XLV, T. II, p. 252.

(4) Lettre XL, T. II, p. 84.

(5) *Ut supra* T. II, p. 481.

Cfr. : Polyeucte. A raconter ses maux, souvent on les soulage.

pos du duc de Modène, (1) voici, d'autre part, une considération qui est développée avec assez de justesse ; c'est que « les petits princes sont plus riches à proportion que les grands » (2) et cela surtout parce que les derniers, atteints de mégalomanie, veulent s'entourer de l'appareil des grandes monarchies, surtout de l'appareil militaire, et que leurs ressources s'y épuisent.

On a plus d'une fois reproché à l'auteur des *Lettres d'Italie* des licences de plume que les uns ont excusées par le ton familier de ces morceaux ou les tolérances de l'époque, tandis que d'autres, malgré leur sympathie pour l'écrivain, les ont blâmées sans excuse. La simplicité de de Brosses ne s'arrête pas, dans le style, devant l'emploi de mots très vulgaires. Il n'éprouve, en descendant le Rhône, entre Lyon et Vienne, aucun embarras à écrire qu'il a fait « la rencontre d'un grand bateau remorqué par onze chevaux et tout chargé de pots de chambre » (3). Cela ne saurait nous choquer ; nous savons que ce n'est pas un orateur sacré qui parle en chaire. Il nous surprend un peu, par exemple, quand il observe qu'« en Provence, le passage est toujours extrême des jardins aux rochers arides et de... (ce que nous n' ecririons pas) aux bergamotes » (4). Ici, c'est manque de tenue, simplement, peccadille et rien de plus. Il y aurait pruderie à

---

(1) Le Duc de Modène était alors de la Maison d' Este qui allait s' éteindre à la fin du siècle et s'unir avec une branche cadette de la Maisou d' Autriche : en effet Marie Béatrice épousa en 1771 Ferdinand d'Autriche.

De 1695 à 1737 le duc fut Rinaldo III[e] et de 1737 à 1780 François Marie (voir Filippo Ferri - Mancini, *Manuale di genealogia*, Torino Loescher) p. 59, 80 et suivantes.

(2) *Ut supra*, lettre LIII T. II, p. 465.

(3) Lettre I, T. I, p, 6.

(4) Lettre IV, T. I, p. 44.

lui en faire un grief sérieux. Ce sont, bien entendu, des écarts plus graves, contre les bienséances et contre la morale elle-même qui lui ont attiré les véritables reproches qu'on lui a faits. Boissier est indulgent, il se borne à signaler « une pointe de gaillardise, cette hardiesse de propos qui était à la mode dans le meilleur monde (1). Colomb ne l'est guère moins : « Des expressions d'une gaîté un peu vive se rencontrent dans quelques parties de cet ouvrage (les *Lettres*), écrit-il ; lorsque ces joyeusetés passeront sous ses yeux, le lecteur devra se rappeler que ces lettres, imprimées, pour la première fois, vingt-deux an après la mort de leur auteur, n'étaient point destinées au public : un jeune homme avait pu se permettre quelques libertés dans sa correspondance intime avec ses condisciples » (2). Th. Foisset, lui, se montre très sévère. Il n'hésite pas à « condamner sans détour les légèretés sans nombre qui souillent les *Lettres écrites d'Italie* » et qu'il ne juge, avec raison, pas toutes « d'un atticisme exquis ». Il regrette que de Brosses « n'ait point pris le temps de les *expurger* lui-même avant d'en laisser prendre copie à ses amis ». « Ou nous nous trompons fort, dit-il, ou la mémoire du Président n'y eût rien perdu ». On se sent assez de son avis, comme aussi, quand il s'écrie, au même endroit, non sans un accent d'indignation : « Quelle époque que celle où on pouvait écrire à une femme honnête la lettre à Madame Cortois sur les *Conversations* romaines, bien plus, où l'on pouvait, sans choquer personne, en laisser courir des copies et ne point effacer l'adresse ! » (3).

C'est qu'en réalité les moeurs furent profondément dis-

(1) G. Boissier, article précité (*Revue des deux Mondes*, du 15 décembre 1875, p. 761).

(2) Colomb, *Essai*, p. XLVI.

(3) Foisset, op. cit., p. 446-447.

solues dans la société française au XVIIIe siècle. Cela n'excuse peut-être pas de Brosses, mais cela l'explique. Il est de son temps, un temps où un grave magistrat, comme lui, Montesquieu, n'écrivait pas seulement des oeuvres profondes telles que les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, L'esprit des lois,* mais composait aussi, sans doute pour se délasser, des histoires assez lincencieuses, comme *Le temple de Guide, Arsace et Isménie;* un temps où Crébillon fils obtenait le succès avec *le Sopha,* Diderot avec *La Religieuse.* En bon français du XVIIIe siècle de Brosses a l'imagination libertine; l'idée de la femme éveille toujours dans son esprit, de près ou de loin, quelqu'arrière-pensée galante, ou libre, ou graveleuse. Voyez ses réflexions sur les femmes d'Avignon, sur les anciennes « chevalières » de Gênes, sur le squelette de la femme docteur de Milan (1). La préoccupation esthétique, qui élève ordinairement l'âme au-dessus de la matière, l'intérêt artistique ou archéologique, si vif chez lui cependant, ne le protègent pas contre les agaceries du démon de la luxure. Un bas-relief antique, à Milan (2), représentant une *Danse des Trois Grâces,* un autre moderne, à Rome, de L'Algardi (3) indiquant le

(1) Lettre L, T. I, p. 12 et lettre VI p. 72.

(2) Lettre VIII, T. I, p. 99.

(3) Alessandro Algardi sculpteur et architecte né a Bologne (Italie) en 1593. mort à Rome en 1654. Il était élève de Carraino et favori du Domenichino. Il eut la charge de plusieurs travaux de sculpture et d'architecture. Comme récompense il fut crée chevalier par le pape Innocenzo X (Pamphili) Ses oeuvres le plus célèbres sont le grand bas-relief du pape Saint Léon qui marche pour rencontrer Attila (dans l'église de Sainte Agnès) et la statue colossale d'Innocenzo X. Son style est joli, mais il sent la manière; et il a en commun avec le Bernini plusieurs défauts.

Voir sur cet intéressant artiste: CALLARI, *L'arte moderna* (Rome, Forzani, 1908) et aussi GIULIO URBINI, *Disegno storico dell'arte italiana* (Roma, Paravia, 1915 vol. III. p. 353).

martyre de Sainte Agnès dans l'église de son nom (1) ces anges du Pont-Saint Ange, ne sont pas sans lui inspirer des propos lubriques. Et Gaspard Vallette justement dit :

« La pathétique histoire de la petite sainte Agnès, cette petite patricienne romaine martyre à quatorze ans, ne lui inspirera, devant le bas-relief de L'Agarde, qu'une description sensuelle et quelques allusions polissonnes. Les anges du Pont-Saint-Ange, portant les instruments de la Passion, l'offusquent tout à fait » (2),

Sur un portrait du bienheureux Stanislas Kostka, (3) à Saint Martial d'Avignon, il se permet une réflexion parfaitement innocente en apparence, mais qui n'a de sens qu'avec un sous-entendu extrêmement libertin (4). A Venise une « machine odieuse » vue dans un musée (le petit arsenal du palais Saint Marc) lui suggéra un trait naturellement libre, suivant son habitude, mais dont la pointe, on ne peut le nier, est fort spirituellement aiguisée (5). Tout cela, sans s'en

---

(1) Il y a à Rome deux célèbres églises qui sont dédiées a Saint Agnès. De Brosses n' explique pas de la quelle il entend parler. L' une au Circo Agonale, (Place Navona) a été bâtie sur les fondations de l'ancien cirque de Domitien où, dans les arcades (*fornices*), selon la légende, la vierge très pure fut exposée à la luxure de la populace, l'autre le long de la route Nomentana reste au-dessus des catacombes très vastes qui portent son nom.

Le bas-relief de Algardi est dans la première.

(2) *Reflets de Rome*. - Chap. III. Ecrivains du XVIII[e] Siècle, p. 90.

(3) Stanislas Kostka mourut à Rome dans le noviciat des Jésuites près l'eglise de Saint André au Quirinal. La maison du Noviciat ayant été démolie après 1870 avec la chambre où le bienheureux était mort, celle-ci a été rebâtie dans les mêmes proportions dans l' église de Sainte André à Rome.

(4) Lettre II, T. I, p. 15.

(5) *Ut supra*, lettre XVI, T. I. p. 206.

scandaliser plus qu'il ne convient, pour indiquer que la pente de son imagination est vers la gravelure, et qu'il s'y abandonne. Que ses lettres y gagnent, c'est ce qui ne saurait venir à l'esprit de personne. Ceux qui cherchent ce genre d'attrait dans une lecture trouveront qu'il est trop parcimonieusement mesuré dans ce livre, et ceux qui le condamment l'y trouveront trop frequemment offert. Ni les uns ni les autres ne seront donc satisfaits, et c'est pourquoi nous nous rangerons au sentiment de Th. Foisset, qui préfèrerait le voir absent des jolies lettres qu'il dépare plus qu'il ne les agrémente. Voltaire, *dans le Siècle de Louis XV*, (1) s'étonne à propos du duc de Savoie roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel, qu'un prince chrétien ait pu se conduire moins filialement envers son père Victor-Amédée qu'un sultan Turc, Mahomet II, à l'égard du sien. Il est, dans un domaine différent d'idées, surpris de constater que, parlant d' une matière d'ordre intime et délicat dans les ménages, au cours d'une lettre adressée à une femme du monde, de Brosses, chrétien, avec son « beau rameau d'olivier » (2), y mette moins de tact et de pudeur qu'un païen, Plutarque, abordant le même sujet dans un petit traité écrit pour tous (3).

Le lecteur sur lequel les *Lettres d'Italie* produisent la plus favorable impression est celui qui les parcourt ou les feuillette rapidement, soit par désoeuvrement ou pour se distraire, soit pour en faire, comme Sainte-Beuve, l'objet d'une aimable *causerie du lundi*. Ce lecteur-là, auquel elles font passer quelques heures agréables, non sans l'instruire d'ailleurs et sans le faire penser, ne peut, après en avoir sauté plu-

(1) *Précis du siècle de Louis XV*, chap. III.

(2) Lettre XLIV, T. , p. 223.

(3) Plutarchi *Coniugalia praecepta* c. 38.

sieurs pages qui lui ont paru négligeables et sans intérêt, manquer de les déclarer charmantes, piquantes, spirituelles et toujours vraies. C'est à les lire attentivement d'un bout à l'autre, à les étudier de près, un peu sérieusement que l'on se voit contraint d'en rabattre sur cette avantageuse opinion Il en arrive ainsi communément pour tous les livres qui ne sont pas des oeuvres tout à fait supérieures. Pour ces dernières, pour les purs chefs-d'oeuvre, plus on les lit, plus on les pratique, et plus on y découvre de beautés, plus on y reconnaît de mérites. Pour les ouvrages excellents encore, mais de second rang, plus on les examine, plus, à côté des qualités par lesquelles ils brillent au premier coup d'oeil et séduisent d'abord, on aperçoit des défauts qui les obscurcissent. A cette seconde épreuve, quand les lettres de de Brosses y ont été soumises, on se rend compte que ce n'est pas seulement par l'insuffisance de la composition et du style qu'elles pèchent et n'apportent pas au lecteur tout ce qu'elles pouvaient. Nous verrons, dès le chapitre qui va suivre, en quoi consistent certaines de leurs principales lacunes.

Néanmoins, il ne faut rien exagérer. Pour être juste, il convient de reconnaître aux *Lettres d'Italie* une valeur littéraire qui, pour n'être point supérieure, n'en reste pas moins réelle, et, par ailleurs, une valeur documentaire qui n'est point méprisable. Si on ne les avait pas, où trouverait-on, peint d'apres nature et avec autant de verité et d'agrément, un tableau aussi complet de l'Italie de surface et la plus brillante vers le milieu du XVIII^e siècle? Voilà pourquoi, tandis que les autres livres de de Brosses, livres de science et d'érudition, destinés, comme toutes les productions du même genre, à vieillir, à être dépassés par d'autres en progrès sur eux, sont tombés dans l'oubli et seuls eussent entraîné son

nom dans l'oubli avec eux, ses lettres, par leur nature même, offrant moins de prise au temps, sont demeurées et maintiennent son nom dans le souvenir des générations. C'est qu'il y a là-dedans quelque chose qui ne périt point : de la vie, un homme, un tempérament en contact et en réaction avec d'autres hommes, d'autres tempéraments et des évènements.

Ceci bien considéré, on est même conduit à se demander comment, tout spécialement, les *Lettres écrites d'Italie* n'ont pas obtenu une notoriété, une diffusion plus grandes que celles restreintes qu'elles ont, méritant davantage. La cause en paraît être surtout dans cette circonstance qu'elles n'ont jamais été données au public sous une forme satisfaisante. On attend encore une édition convenable. Elles furent, on le sait à l'origine, publiées et tardivement l'an (1799) (vingt-deux ans après la mort de leur auteur), et incomplètement et très fautivement par un sieur Serieys, qui en donna une édition détestable, pleine de fautes et de lacunes.

R. Colomb en donna une édition moins imparfaite en 1836 et une autre en 1860. Cette dernière, en deux volumes, est la plus commode, et c'est celle à laquelle nous nous sommes référés dans le présent travail.

Mais il est singulier qu'elle ne soit pas en progrès sur celle qui l'avait précedée et qu'elle en reproduise toutes les fautes.

Ces fautes, malheureusement, fourmillent, et sont faites autant pour rebuter le lecteur que pour déconsidérer l'auteur qui, visiblement, n'est pas toujours responsable. Mais le lecteur est tenté de les lui imputer. Nous ne pouvons naturellement, relever ici ces fautes pitoyables. Il importe toufefois d'en donner quelques exemples, pour que l'on apprécie à quel point elles gâtent le livre et sont préjuditiables à l'écrivain.

Dans une des premières lettres nous lisons qu'« un insigne coquin... nous a fait coûter, pour vingt cinq lieues seulement, je ne sais combien de sequins de plus qu'il n'aurait fallu »; (1) et nous pensons sur ce *coûter*, que de Brosses écrit bien mal le français. Substituez *compter* (qu'il avait peut-être orthographié *conter*, comme on le faisait de son temps) et voilà une phrase remise sur ses pieds et d'une allure et d'un sens parfaitement régulier. Que dire, trente pages plus loin, de cette réflexion de de Brosses au sujet de la musique italienne : « Quant à leur castrats, ce sortes de voix ne me plaisent pas du tout ; à l'exception de un ou deux tout ce que j'ai ouï, m'a paru misérable. Ce n'est pas la peine de troquer ses oreilles contre le droit de piailler de la sorte » (2). Ces *oreilles* rendent rêveur. Qu'est-ce, grand dieux, que les oreilles peuvent bien venir faire ici, vous demandez-vous? C'est qu'il fallait un autre mot, finissant par les cinq mêmes lettres dernières ; mettez-le, ce mot, et tout s'éclaire. De Brosses l'avait sans doute écrit, il en est fort capable ; mais si c'est lui-même qui, en manière de plaisanterie l'a remplacé par *oreilles*, il est bien certain qu'on devait souligner ce terme et le faire suivre, entre crochets, de *sic*. Il n'est jamais permis à un éditeur d'imprimer, sans intervenir d'une façon quelconque, en note ou autrement, un texte inintelligible. Si l'emploi du mot impropre est imputable ici à la pudibonderie de l'éditeur, effrayé par un vocable trop gaulois, il faut sourire de sa simplicité : il était tout indiqué de concilier les bienséances et la clarté par l'artifice d'une unique lettre initiale suivie de points représentant les lettres supprimées. On eut épargné ainsi, ici du moins, à de Brosses le reproche d'obscurité dans le style, qui est un de ceux qu'on lui adresse communément.

---

(1) Lettre VII, T. I, p. 79

(2) Lettre IX, T. I, p. 109.

Ailleurs, c'est « toquet » pour « *toupet* » (1) qu'on lira ; ou bien un « procureur Aimo », antagoniste du « procurateur Tiepolo », à Venise, devient lui-même à la page suivante, le procurateur, de sorte que l'on n'y comprend plus rien (2). Il y a encore à Plaisance, une *Adoration des images*, de Franceschini, et la *Circoncision* du même auteur, qui sont assez ridicules (3). Que dire des citations en italien mal exprimées, mal ponctuées, estropiées? Cela était facile à corriger pour un éditeur consciencieux et un peu soigneux.

Certainement quand il aura été donné des *Lettres d'Italie* la bonne édition qu'elles méritent, ce recueil sera lu davantage et avec plus de plaisir, les lettrés et les curieux ne seront plus seuls à le connaître et à le goûter. Une bonne édition serait une édition qui, d'abord, offrirait au lecteur un texte correct, qu'on ne rencontre pas, nous venons de le voir dans les impressions faites jusqu'à présent. Elle devrait, en outre, présenter, sous forme de notes brèves et substantielles, quelques éclaircissements, explications et redressements indispensables. Beaucoup de personnages sont nommés : une ligne ou deux suffiraient, dans la plupart des cas à nous indiquer qui ils étaient. Un nombre infini de statues, de tableaux, de monuments sont mentionnés qui, déplacés depuis le XVIII[e] siècle ou désignés aujourd'hui sous des appellations différentes, auraient besoin d'être identifiés d'une façon un peu précise (4). Enfin de Brosses commet, plus d'une fois, des

---

(1) Lettre XV, T. I, p. 183.

(2) *Ut supra*, T. 1, p. 185.

(3) *Ut supra*. Lettre LIV, T. II p. 479, *Le Temple de la mort* de Pétrarque (lettre, T. II, p. 263) pour le *Triomphe de la mort* fait un excellent pendant à l'exquise *Adoration des Images*.

(4) Ex : l'établissement de Louis XIV (Lettre XLI, T. II) à côté de la Trinité-du-Mont, sur le Pincio, aujourd'hui Villa Medicis. Le tableau d'Andrea Sacchi (*Ut supra*) à Rome dans l'église de Saint

erreurs matérielles. C'est ainsi qu'à Venise il attribue à la place Saint-Marc, une « forme régulière, carrée », et il en prend occasion pour critiquer l'emplacement du campanile, (1) qu'il eut voulu, cela est évident, sottement au milieu. S'il eût mieux regardé lui-même ou consulté Loppin, son ami le géomètre, il eut constaté que la figure de la célèbre place, surtout si on l'embrasse avec ses prolongements de perspective, n'est point celle d'un carré parfait, qu'en outre, avec la situation du campanile là où il s'élève, l'équilibre est fort heureusement réalisé, ce qui est le point essentiel dans un groupement de masses architecturales, il se fut abstenu sans doute d'une chicane mal fondée. De sobres annotations au bas des pages seraient utiles pour corriger, au besoin, les méprises de ce genre. Enfin, on a publié de Madame de Sévigné, par exemple des *Lettres choisies,* des *Choix de Lettres*. De semblables réductions, quand elles sont établies avec

Romuald - qui a été démolie en 1870 - représentant le prédicateur Saint Romuald dans la vallée des Apennins, est au Vatican. Les tableaux de fra Bartolomeo (Lettre XXIV T. I) qui étaient à Saint Marc à Florence, sont à la Pinacothèque. Le tableau de Pannini (lettre XXX T. II qui a fait l'intérieur de Saint Pierre pour le Cardinal de Polignac est au Musée de Louvre. Le quatres antiques et belles statues de Villa Borghese (lettres XXXIX) représentant le *Gladiateur*, *Hermaphrodite*, le *Faune* et le prétendu *Sénèque* sont aussi au Musée du Louvre.

(1) Lettre XIV, T. I, p. 171 et 173. - Il serait permis aussi de noter ses contradictions. Il trouve, par exemple, Livourne, une petite ville charmante " jolie à mettre dans une tabatière " encore que " tout entière construite briques ". Lettre XXVII T. I, p. 326; mais cette admiration ne l'empêchera pas, quatre pages plus loin (p. 330) : de poser en principe, à propos de Sienne, que " toutes les villes bâties en briques ne sont pas jolies et sont tristes " Tant plus pour les lecteurs susceptibles qui supportent mal qu'un auteur ait l'air de se moquer d'eux.

discernement et par des hommes de gôut, contribuent puissamment à répandre un auteur, à familiariser avec ses meilleurs ouvrages un public qui n'a pas le temps de tout lire ou qui ne s'intéresse qu'à ce qui est à sa portée sans qu'il ait l'embarras de faire un choix. Nul doute que c'est en grande partie, parce que rien de tout cela n'a été fait en faveur de de l'auteur des *Lettres d' Italie*, que le livre n'a pas toute la popularité, ni le nom de l'auteur tout l'éclat que des lettres estimées, réclament pour l'un et pour l'autre.

# CHAPITRE IV

## L'itinéraire du voyage. Les observations d'ordre pratique. L'impression laissée par les principales villes visitées.

Il existait au XVIII$^{e}$ siècle, comme de nos jours, deux voies pour se rendre de France en Italie. Mais celle qui était alors la plus ardue et la plus pénible est devenue depuis, grâce à l'établissement des chemins de fer et à la percée du tunnel du Mont-Cenis, la plus courte, la plus rapide et la plus commode à la fois. C'est la voie des Alpes. L'autre, par la Provence et la *Rivièra di Ponente*, fut celle que suivit Charles de Brosses; et c'est en effet, celle à laquelle on donnait ordinairement la préférence. C'est celle que prit, à son tour, un certain nombre d'années plus tard, Duclos, lorsqu'il fit ce voyage en Italie dont la relation figure parmi celles de ses oeuvres que l'on lit encore aujourd'hui. De Brosses avait gagné Lyon en chaise ou à cheval. A Lyon, il s'embarqua sur le coche d'eau, qui, par le Rhône, l'amena à Avignon. D'Avignon à Gênes, il voyagea, avec Marseille sur son parcours, soit par des chemins de terre, en voiture, soit par mer, côtoyant la Corniche, en felouque. Gênes fut son premier arrêt dans une ville importante de la péninsule et, l'on peut dire, le point de départ, la tête de ligne de ses pérégrinations.

Voici, au demeurant, l'itinéraire qu'il observa depuis ce moment, qui représente à peu de chose près son entrée en Italie, jusq'à celui où il remit le pied sur le sol de sa Patrie : Gênes, Novi, Tortone, Pavie, Milan (excursion au lac Majeur et visite des Iles Borromées), Lodi, Crémone, Mantoue, Vérone, Vicence, Padoue, Venise (séjour d'un mois), — Padoue, Rovigo' Ferrare, Bologne (séjour de trois semaines), — Florence (séjour de trois semaines), — Lucques, Pise, Livourne, Pise, Sienne, Bolsène, Rome (arrêt d'une dizaine de jours), — Velletri, Piperno, Terracine, Capoue, Naples (séjour de deux semaines), — Rome (séjour de quatre mois), — Terni, Spolète, Foligno, Lorette, Ancône, Rimini, Forlì, Faenza, Bologne, Modène, Parme, Plaisance, Milan, Novarre, Turin. On voit que ses principaux arrêts furent à Venise, Bologne, Florence, Rome et Naples, les plus longs à Rome, de beaucoup, à Venise ensuite. H. Mamet pense que cet itinéraire avec le choix des pays, des villes à visiter qu'il comportait, était le meilleur, et, encore à notre époque, il le propose « pour exemple à celui qui voudrait faire en Italie le voyage le plus agréable et le plus fructueux » (1). Nous ne partageons pas tout à fait cette appréciation, et nous allons voir, que nous avons avec nous, contre H. Mamet, de Brosses lui-même. Un défaut qui frappe, au premier coup d'oeil dans l'itinéraire tel qu'il vient d'être reproduit, c'est qu'il offre, à côté de répétitions évitables des omissions inexplicables, inexcusables même, certaines, pour un archéologue. On revient à Padoue, à Pise, à Bologne, mais on a négligé Come, Bergame, Peschiera et le plus grand lac d'Italie, et, surtout oubli impardonnable, Ravenne, dont on est pas passé loin cependant. Que cet itinéraire, au moins dans sa première par-

(1) MAMET, op. cit., p. 80.

tie, fût parfait, c'est ce que de Brosses etait fort éloigné de considérer. Car, au cours de son séjour à Rome, il se met à rêver déjà un second voyage, par la suite, en Italie, pour lequel il compte, cette fois, réussir à débaucher ses amis de Neuilly et Maheste, qu'il n'avait pu décider à le suivre outre monts. Et, pour le décider à l'avance, il écrit au premier : « C'est une grande affaire que ce voyage-ci, quand on l'examine de loin et qu'on le fait pour la première fois ; à la seconde ce n'est rien ». Il accuse l'inexpérience de leur avoir fait prendre souvent « de fausses mesures faute d'être instruits », et il ajouta : « La plus fausse est la manière dont notre tour se trouve pris pour parcourir l'Italie » (1). Si grande que puisse être l'autorité de H. Mamet, nous préférons, dans la question nous ranger à l'opinion du meilleur juge et principal intéressé, de Brosses lui-même.

Il ne faut pas s'attendre, dans un voyage un peu long et mouvementé, à rencontrer toujours toutes ses aises. Notre voyageur, assez épicurien, s'en aperçut bien vite. Une de ses grandes épreuves, au cours de ses déplacements, ce fut l'incomfort des « chaises d'Italie ». Etablies sans ressorts, il les juge moins des chaises que des instruments de supplice, « invention honnête pour rouer les voyageurs » (2). Et si encore il n'y avait que ce désagrément dans les transports ! Mais il y a bien d'autres motifs d'impatience, pour le voyageur étranger, dans la mauvaise foi constante que de Brosses reproche aux maîtres de poste. « Les voiturins..., cette race étant la plus méchante qui ait jamais rampé sur la surface de la terre » et qu'il traite encore d'« abominables canailles » lui font perdre toute sa philosophie, le sortant de ses gonds (3).

(1) Lettre XXXVI, T. II., p. 2 - 3.
(2) Lettre VII, T. I, p.81.
(3) *Ut supra,* T. I, p. 78 - 81, et 166.

« Il est dur, gémit-il, d'être dupe » (1). Il prétend qu'« il faut avoir à chaque poste des discussions qui n'en finissent point (2). Malgré « la friponnerie des maîtres de poste, qui abusent tant qu'ils peuvent de l'ignorance des étrangers », (3) malgré les surprises de ce que l'on appelle la *cambiatura*, (4) bien que les postes soient beaucoup plus chères qu'en France, coûtant quelquefois quatre fois autant quoiqu'elles soient fort mal réglées, au demeurant « parfaitement bien servies », mais avec des prix variant « selon les différentes souverainetés », il y reconnait encore le moyen de transport le plus recommandable : « en général, c'est toujours la voiture dont il faut se servir », sous certaines précaution (5). Une autre cause d'irritaiton pour de Brosses, comme encore aujoud'hui pour d'autres voyageurs et dans d'autres pays que l'Italie, ce sont les incessantes exigences des pourboires : « Ce point, écrit-il, ne finit pas; pour la plus petite chose vous êtes entouré de gens qui vous demandent pour boire; même un homme avec qui on a fait un marché d'un Louis trouverait fort singulier, après l'expédition qu'on ne lui donnât qu'un écu de *bonne main* » (6). Il se plaint que jusque dans les églises, les sacristains viennent quémander (7). Cette « indécente

---

(1) *Ut supra*, lettre XI T. I, p 123-124.

(2) *Ut supra*, T. I, p. 166.

(3) *Ut supra*, lettre VII, T. I, p. 79.

(4) Ce terme constamment employe par de Brosses (p. ex. lettres VII, XI etc.) pour indiquer le changement de chevaux au relais n'est pas italien dans ce sens et doit être remplacé *par Cambio*.

(5) Lettre VII, T. I, p. 80 ; lettre LV T. II, 487.

Des renseignements exacts et qui rectifient de telles exagérations sur la manière de voyager en Italie, on peut en lire dans l' intéressant livre *Roma è la nobiltà romana nel tramonto del secolo XVIII. Aspetti e figure* (Città di Castello, Lapi, 1914) p. 36-38.

(6) *Ut supra* lettre XIV. T. I, p. 167.

(7) *Ut supra* lettre VII, T. I, p. 78.

coutume », comme il l'appelle, il constate qu'elle est générale à Rome, où elle a pénétré jusque parmi les gens de l'ambassade de France, à son grand étonnement. Là, il suffit de s'être acquitté d'une première visite dans une maison pour en avoir « le lendemain à sa porte toute la livrée qui vient demander la *buona mano*. Cette habitude d'accueillir les étrangers avec une abondance de compliments et de serviles demandes de *regalie* et de pourboires nous rappelle une autre coutume ayant, à peu près le même but ; celle de la *strombettata* dont Massimo d'Azeglio parle avec tant d'esprit dans son livre « I miei Ricordi ». C'est en juin 1814 qu'il arriva à Rome pour accompagner son père qui devait présenter au Pape Pie VII, récemment rentré dans la capitale de ses Etâts, les félicitations du Roi de Sardaigne. Les Marquis d'Azeglio logèrent à la *Locanda d'Europa*, près de la place d'Espagne. Le lendemain matin, les voilà reveillés par une fort gaie clameur de trompette et un assourdissant bruit de tambour.

Qu'était-il arrivé? C'était la *famiglia* (les domestiques) du Pape qui venait, selon la coutume, faire hommage à son Exellence.

« A tant d'amabilité — ajoute d'Azeglio avec humeur — chaque coeur bien né ne manque pas de répondre avec une poignée d'écus ». La domesticité papale elle même n'est pas exempte de cette indignité et elle le révolte : « Pour le coup, cette espèce de mendicité m'a paru d'une souveraine indécence ches un souverain ». « Il est vrai, ajoute-t-il, qu'ils se contentent de ce qu'on leur donne, et la fréquence des demandes rend la libéralité plus mesquine » (1). C'est ici proprement le cas d'observer que tout ce bruit et ces plaintes que fait de Brosses à propos de « pourboires » ne don-

---

(1) Lettre VIII. T. II, p. 93-94.

naient au contraire aucune préoccupation aux romains, car en vérité les pourboires avaient à Rome l'importance d'une loi. Giuseppe Gioacchino Belli, le grand poète satirique de Rome, nous offre dans son oeuvre plusieurs sonnets sur cet argument (1).

Ailleurs ce fait ne se réalise pas; comme à Gênes: De Brosses même nous fait remarquer cela et nous l'observerons plus loin.

Pour ce qui est des auberges, à tout prendre, elles valent mieux, d'après l'auteur des *Lettres d'Italie*, que la réputation qu'on leur a faite. On a tort de proclamer en bloc qu'elles sont détestables; il faut distinguer entre celles des grandes villes, où l'on est très bien, et celles des villages, où, à la vérité, on est très mal. Mais, ajoute équitablement notre observateur, « ce n'est pas merveille; il en est de même en France » (2). Elles sont, par exemple, plus chères que dans ce pays (3). Florence, quoique grande ville, fait exception à la règle qu'il vient d'établir. Il y déclare les auberges détestables au possible: « J'y ai trouvé pis que ce l'on m'avait pronostiqué des cabarets d'Italie » (4). Pour comble, les mous-

---

(1) Citons, par exemple, quelques vers très significatifs écrits [le 9 décembre 1884 qui ont pour titre;

*La lista delle mance* p. 357 dans la volume *Sonetti scelti* di G. G. Belli a cura di Luigi Morandi (Città di Castello S. Lapi ed. 1912)

" Oh, dunque, ripassamo un po' la lista
" Ha pagato quer guitto d'avvocato ?
" Si, c'è er segno - E l'orefice ? Ha pagato.
" Poi chi antro? Er barbiero, l'ebanista.
" Avanti - Li giudii, Don Gianbattista;
" L'uditore e er notar per vicariato... etc.

(2) Lettres XIV, T. I, p. 165.

(3) *Ut supra*, T. I, p. 166.

(4) *Ut supra*, lettre XXV. T. I, p. 310.

tiques, qu'il appelle « de petits cousins » et qu'il juge plus maudits cent fois que ceux qui sont en Bourgogne « l'ont fort persécuté dans la capitale de la Toscane » (1). A Rome selon de Brosses et contrairement à ce que nous dit M. Carlo Bandini (2) on trouve que les auberges sont en fort petit nombre, si surprenant que cela puisse sembler dans une ville fréquentée à ce point par les étrangers. C'est que ceux-ci, à l'ordinaire, n'y descendent qu'à leur arrivée et provisoirement, et se pourvoient, pour leur séjour, d'un appartement garni comme il s'en trouve à profusion dans la ville.

Ainsi firent de Brosses et ses compagnons.

Après quelques jours passés à l'auberge du Mont d'or, où il furent, selon lui, consciencieusement écorchés par un très digne hôte, mais où, on leur fit manger des poudings qui l'enchantèrent, ils allèrent loger dans un appartement garni qu'ils louèrent sur la belle et vaste place d'Epagne, au pied du monumental et magnifique escalier de la Trinité-des Monts (3).

Et ici nous croyons chose utile de citer quelque autre phrase du même M. Bandini à propos de ce que nous conte notre voyageur : « Un des meilleurs hôtels, bien mieux on peut dire le meilleur de la Place d'Espagne était, vers le milieu du XVIII$^{e}$ siècle l'hôtel du Mont d'or. Mais il semble que le proprietaire donnât à ce mot une interprétation un peu trop à la lettre et unilatérale car De Brosses assurait que là on était bien étrillé par cet aubergiste » (4).

Sur la place d'Espagne il n'y avait que deux hôtels car il ne faut pas oublier qu'à cette époque-là, c'était *Via del-*

(1) *Ut supra.*

(2) Carlo Bandini, op. cit. p. 15-20.

(3) Lettre XXVII T II, p. 14

(4) Carlo Bandini, op. cit., p. 18.

*l'Orso* qui étant voisine au Vatican formait le quartier des hôtels.

En effet Montaigne, venu à Rome en 1580, y habita et il dit à ce propos que la somptuosité des hôtels de Rome est beaucoup supérieure à celle des hôtels de Paris. La place d'Espagne ne devint que beaucoup plus tard le centre des hôtels, de la vie mondaine et internationale. Les raisons qui déterminèrent ce fait historique sont plusieurs. Comme nous avons déjà exposé, jusque là, la Via dell'Orso et d'autres rues peu éloignées du Vatican, avaient été le vrai centre des Hôtels; mais au XVIIIe siècle, Salvator Rosa, le cèlèbre peintre et poète napolitain fut le premierd qui alla demeurer sur le Monte Pincio où s'élevait l'église de la Trinité dei Monti. D' autres artistes suivirent son exemple parmi lesquels les Zuccari qui y firent bâtir l'artistique maison que l'on admire encore de nos jours.

En peu de temps, toute la côte de la colline surplombant la place d'Espagne se peupla de maisons d'artistes e d'ateliers qui originèrent la célèbre *Via Margutta*.

En même temps le quartier se remplissait aussi de courtisannes. Et ceci à cause d'un ait très curieux : Après le concile de Trente les pauvres femmes durent souffrir une quantité de vexations causées par un redoublement de sentiment religieux : alors elles émigrèrent en grand nombre dans les environs de la place d'Espagne. Car l'ambassadeur d'Espagne, en ayant ici son palais exerçait la police du quartier et avec une chevalerie tout à fait espagnole accordait à ceux et à celles qui l'habitait une condescendance fort libérale. Dans un milieu ainsi favorisé, il etait naturel d'y voir se façonner la vie internationale et par conséquent s'élever les hôtels qui s'appelaient alors *locande*.

Les voitures publiques n'existaient pas.

La « via Ripetta » était bordée de taudis habités par des bateliers, des charbonniers et des laveuses » (1).

En 1745 le café Grandi prit le nom de Café Vénitien. Qualque temps après on eut le café *des glaces* sur la Place Colonna, des *Echecs, du Grec* dans la rue Condotti et d'autres.

Duclos longtemps après des Brosses formulera à peu près les mêmes jugements que lui sur les auberges d'Italie, tout en se montrant plus sévère.

Il conseille aux voyageurs de ne s'arrêter nulle part, surtout pour coucher, que dans les villes qui méritent vraiment ce nom : « tout est ailleurs, affirme-t-il, d'une malpropreté dégoûtante ».

Mais M. David Silvagni (2) et M. Carlo Bandini nous affirment précisément le contraire et parmi d'autres choses nous disent que les auberges, relativement à ce temps là, étaient belles (3).

Quant a l'esthétique voici ses mots : « A cette époque les auberges n'éprouvaient pas le besoin absolu de grandes indications lumineuses ou de lettres d'une coudée.

Telles étaient les auberges du Lion d'or, de la Tête d'Or, de l'Aigle, du Fauçon, du Maure etc » (4).

Il est inutile ajouter que la plus *ancienne* de toutes était celle de la « Via dell'Orso » existant encore aujourd'hui, et où logèrent Dante et Macchiavelli.

C'est vers le midi, sur la route de Rome à Naples que

---

(1) Umberto Silvagni, " *Le vicende di Roma durante 25 anni* „ p. 11 (Rome Tip. Artero 1825.)

(2) *La corte e la società romana nei secoli XVIII e XIX*, (Roma, Tip. del Senato vol. 3, 1883.

(3) Carlo Bandini, op. cit. p. 15-20.

(4) idem „ „ p. 17.

les conditions sont, comme il fallait s'y attendre les plus fâcheuses. La « salete des chambres, des lits etc. l'emporte encore sur celle d'autres (endroits) de l'Italie ». Aussi Duclos songe-t-il, pour la regretter, à l'extrême propreté des auberges même de village en Angleterre, propreté qu'on ne rencontre pas toujours au même degré, fut-ce dans les hôtels garnis de Paris (1).

Le coucher n'est pas tout, en voyage et dans les auberges. Il y a aussi la chère. Rappelons nous que de Brosses est un gourmand, ou, si l'on préfère un gourmet, mettons un connaisseur et un délicat, mais armé d'un vigoureux appétit, et nous comprendrons que, sur ce chapitre, son épicurisme eut assez fréquemment à souffrir. Il trouva cependant aussi des occasions, qui ne furent point négligées, de se délecter.

Le pain, qui a toujours été, et est encore, pour le français un article important, le premier, de l'alimentation, n'a pas eu l'agrément du palais de notre bourguignon en Italie. Il l'appelle « la plus détestable chose dont un homme puisse goûter, et il n'arrive pas à en prendre son parti. Cette mauvaise qualité il l'attribue à la pâte, faite cependant avec de la farine blanche et très fine, mais simplement battue à l'aide de gros bâtons, au lieu d'être pétrie avec les bras (2). L'huile, dans ce pays dont l'olivier est une des principales richesses, n'est pas jugée plus favorablement, il la trouve très mauvaise, onctueuse et pourvue d'une saveur médicamenteuse désagréable, sans faire d'exception même pour celle de Lucques, « la plus estimée de toutes » (3). La mauvaise chère est générale dans les auberges italiennes, et il ar-

---

(1) Duclos, *Voyages en Italie*, Oeuvres T. VII, p. 21-24.
(2) Lettres XIV, T. I, p. 165.
(3) *Lettres d'Italie*, Lettre XXVIII, T. I p. 357.

riva à de Brosses et à ses compagnons d'aller manger bien loin pour ne trouver que des oeufs durs à manger (1). Quelquefois, il n'y a ni vivre ni lits, et l'on s'étend par terre sur « une figure de matelas » pour passer la nuit (2). C'est dans le royaume de Naples que le dénuement de ces gîtes se fait le plus durement sentir ; aussi la plus dure traite, dans toute l'Italie, est-elle de Rome à Naples : mauvais chemins et pas toujours sûrs : on y attaque à main armée ; pas de logement supportable, vivres introuvables (3) ; il arrive qu'on ne puisse obtenir « ni pain, ni pâte » (4) ; à Capoue nos voyageurs doivent se contenter de deux os de jambon rance (5).

Ce serait le cas de nous demander si cela a été écrit par de Brosses à ses amis avec l'intention de passer pour un héros qui aime et cherche les risques.

En effet entre Naples et Rome le voyage n'était pas tellement désastreux. Le célèbre aventurier Casanova fit précisément à cette époque (octobre 1743) son voyage entre les deux villes, lorqu'il vint de Naples dans la Rome de Benoit XIV pour se mettre au service du Cardinal Acquaviva. On peut lire dans ses Mémoires (première partie, chapitre IX) la vive et jolie description du voyage avec de boccacesques épisodes.

Ainsi par exemple : « Parvenus à Capoue, où nous devions passer la nuit, nous descendîmes dans une auberge où on nous donna une chambre avec deux lits, chose habituelle en Italie » (6).

---

(1) *Ut supra*, lettre XII, T. I. p. 89.

(2) *Ut supra*, lettre XXXII, T. I, p. 414.

(3) *Ut supra*, T. I, p. 360-361.

(4) *Ut supra*, T. I, p. 356.

(5) *Ut supra*, T. I, p. 356.

(6) Cfr. la magnifique édition italienne publiée à Florence par l'editeur Nerbini (trad. de Beccari avec des gravures par Fabbri) volume I, p. 96-102.

Dans un des meilleurs coins de L'Italie du Nord on avait servi une fois à de Brosses et à ses Compagnons un vieux coq auquel leur brillant appétit s'était promis de faire honneur. Or, raconte plaisament l'auteur des Lettres « quand il fut question de le manger, le misérable se défendit tellement, que nous fûmes obligés de le laisser là, trop heureux qu'il ne nous mangeât pas nous-mêmes; et je n'en suis pas trop surpris car j'ai su depuis, pas des mémoires secrets, qu'il avait été, pendant plusieurs siècles, poulet de clocher de la paroisse » (1). Il avoue d'ailleurs qu'il a été particulièrement déçu par les fruits d'Italie, qu'il s'était promis excellents : « Pour le dire en passant, j'ai été tout à fait la dupe de ma gourmandise en venant en Italie pour manger des fruits ». Il estime qu'ils ne valent pas les fruits de France, « hors les raisins qui sont exquis » (2).

C'est qu'il existe aussi de bonnes choses en Italie. De Brosses n'a pas toujours eu sur son chemin des vaches maigres; il lui est arrivé aussi parfois, heureusement, d'y rencontrer des vaches grasses. Elles se sont présentées, par exeple à Bologne, que l'on appelait autrefois *Bologna la dotta* mais que l'on désigne plus souvent maintenant sous le nom de *Bologna la grassa* (3): sous les espèces de « ses bons saucissons, dont, confesse-t-il, je mange prodigieusement » (4). Ailleurs ce sont les pigeons et le veau qui déchaînent son enthousiasme gastronomique. « Quelle langue assez éloquente,

(1) Lettre XIX, T. I, p. 227.

(2) *Ut supra*, T. I, p. 236.

(3) De même le poète Giosuè Carducci dans son célèbre sonnet qui a pour titre " Momento epico " commence:

" Adieu, grasse Bologne...

Addio, grassa Bologna e voi di nere... "

Poesie VI<sup>eme</sup> édition Zanichelli, Bologna, 1907, p. 573.

(4) *Ut supra*, lettre XXI, T. I, p. 249.

écrit-il sur le ton du dithyrambe, pourrait dignement célébrer les louanges des pigeons et du veau de Sorrento? Pensez donc ce que c'est que des pigeons qui, s'avisant déjà d'être exquis à Milan, ne font que toujours croître et embellir à mesure qu'on s'enfonce dans l'Italie. Pour le veau Mongana, si vanté, si gras, si blanc, et si dur, faites-moi l'honneur d'être persuadé que ce n'est qu'un fat à côté de celui de Sorrento » (1). Nous avons déja vu qu'à Rome, un autre mets c'a guère moins excité son admiration gastronomique : les poudings de l'auberge du Mont d'Or, vantés également sur un mode lyrique, dans un passage qui se termine sur un trait d'esprit assez joli comme il lui arrive d'en rencontrer dans ses accès de joviale humeur (2). De ce succulent entremets, il a soigneusement relevé la recette, et il la propage en l'envoyant à ses amis de France » (3). C'est qu'il aime les plaisirs de la table, mais il les aime en homme d'esprit, et il en raisonne en moraliste : « La table, écrit-il, est en soi une chose très agéable... Qui le sait mieux que moi? C'est un amusement journalier qui forme un des principaux liens de la société. Oui, quand on mange sans faste entre un petit nombre d'amis ou de gens qui se plaisent ensemble. C'est ce que font chez nous les gens de bon goût et d'une fortune ordinaire (4). Au fond, la chose qu'il y a de plus universellement goûtée en Italie et qu'il mentionne à chaque instant, toujours d'un ton laudatif, ce sont les glaces. Dès Milan : « les pigeons et les glaces, écrit-il, sont un vivre admirable ici », et il a été

(1) Lettre XXVII. T. I. p. 379-380.
(2) *Ut supra* T. II, p. 14-15.
(3) Ibidem.
(4) Lettre XXXV. T. II, pag. 22.

« réjoui au possible » d'y voir « des charretiers en sarreau de toile, prenant des glaces dans un café » (1).

Mais de Brosses est un bourguignon, et s'il ne l'oublie pas lui-même, il ne nous permet pas non plus de l'oublier, car il apporte partout, à table, une attention particulière au vin qui lui est servi. Cet élément important de tout repas, du plus simple au plus sompteux, est un de ceux qui le laissent le moins indifférent. C'est peut-être aussi sur cet article que son palais de connaisseur fut mis aux plus constantes épreuves. Dès son passage sur le Rhône au pied du célèbre côteau de l'Hermitage, dont le vin fameux est déjà mentionné au XVIII[e] siècle, par Boileau (2), il avait envoyé un émissaire « en faire une petite provision pour le voyage » (3. Mais elle ne fut pas de longue durée. Avec ses appréciations relatives aux vins d'Italie on pourrait presque composer un petit traité sur la matière, mais un petit traité qui ne serait guère dans la manière élogieuse. Le lecteur y lirait d'abord, pour commencer, qu' « on s'épuiserait en vain le cerveau pour imaginer à quel point les vins de Lombardie sont détestables » (4). Heureusement un gentilhomme français rencontré à Milan lui fait présent de vin de Bourgogne, et cet amateur passionné de tableaux, qui a fait le voyage d'Italie pour en voir, ne peut, dans l'exès de son contentement, s'empêcher de crier que pareil cadeau est « chose plus agréable ici que toutes les peintures de l'univers » (5). A Venise, il n'est pas plus satisfait ; cependant il s'habitue un peu « pour le vin je m'y fais tant bien que mal, en choisissant toujours

(1) Lettre IX, T. II. p. 108.
(2) Dans le *Repas ridicule*.
(3) Lettre I, T. I, p. 8.
(4) Lettre IX, T. I, p. 115.
(5) Lettre IX, T. I, p. 115.

celui qui est gros et fort, par préférence au doux, qui ne peut être comparé qu'au pain, tant il est mauvais » (1). Et il s'étonne, faute de savoir que dans toutes les contrées, une harmonie mystérieuse, une adaptation, dit-on aujourd'hui, s'établit entre les palais et les produits, de constater que les gens du pays le trouvent délicieux. Il est particulièrement injuste à l'égard des vins des alentours de Rome, des Monts Albains, *vini dei castelli romani*, ainsi qu'on les appelle dans la ville éternelle, et qui font encore les délices de ses habitants comme aussi des étrangers. Il leur reproche leur froideur et leur platitude (2).

Le plus vanté d'entre eux, le vin de Genzano, il le définit, avec assez peu de considération, une première fois « un petit vin du pays, sans corps et sans goût, jaune et doux jusqu'à la fadeur ; il faut être aussi doux que lui pour s'en accommoder » (3). Et une autre fois, c'est en termes franchement méprisants qu'il prétend le caractériser : « une petite liqueur jaunâtre, fade et douce, à laquelle on a mal à propos donné le nom de vin » (4).

Gaspard Vallette nous dit :

« L'esthétique, la dévotion, la splendeur du culte sont choses dont se soucie peu de Brosses, mais il est un chapitre où il se montre plus que sévère, impitoyable même, c'est le chapitre du vin des « castelli romani », dont les Quirites de tout rang sont si friands et si fiers. Le vin de Genzano lui-même n'est à ses yeux de Bourguignon qu'une petite liqueur jaunâtre, fade, douce, à laquelle on a, mal à propos,

(1) Lettre XIV. T. I. p. 166.
(2) Lettre XXXVIII, T. II. p. 38.
(3) *Ut supra*, Lettre XL, T. II, p. 90.
(4) Lettre XLVIII, T. II, p. 317.

donné le nom de vin (1). Il est connu qu'il y a toute une littérature variée sur les vins des Châteaux Romains, et les éloges sincères et l'enthousiasme bachique de tant de monde constituent un témoignage qui triomphe, sans peine, sur les âpres critiques et les cruelles calomnies de notre bourguignon. Le vin de Montepulciano ne trouve pas grâce lui-même devant ses yeux (2). Que dire de l'antique Falerne, cher à Horace du Massique voisin? De Brosses leur reproche de n'être pas des vins « propres à une débauche légère et gentille? (3) C'est dire qu'il faut du vin de Champagne. Et, en effet, quand, à Rome, un banquier lui fait présent de six belles douzaines de bouteilles » moitié rouge, moitié blanc, il estime le cadeau tout à fait honnête et s'en réjouit fort (4). Pour lui les vins de Formie, quoique inférieurs aux deux précédents (Massique et Falerne) sont encore les meilleurs d'Italie... Ils sont forts et foncés dit-il, comme nos gros vins de Nuits ou de Pontac ».

Mais, naturellement, il donne la palme, sur tous, à ceux du Vésuve, au « *lacryma-christi,* et autres vins les meilleurs d'Italie sans contestation » (5).

Plus tard Duclos qui, lui n'est pas Bourguignon, mais Breton, et comme tel n'a ni la compétence spéciale en matière, ni le droit d'être difficile que conférait à de Brosses son origine, s'étendra moins sur la question vinicole et se montrera plus accomodant. Selon lui « le vin est bon dans toute la Toscane, et dans plusieurs endroits tient plus ou moins du muscat » (6). Voilà qui est plus vite expédié...

(1) *Reflets de Rome,* chap. III, p. 92.
(2) Lettre L. T. II, p. 379.
(3) Lettre XXVIII, T. I, p. 356.
(4) Lettre XXXVIII, T. II, p. 38.
(5) Lettre L. T. II, p. 390.
(6) *Voyages en Italie,* dans *Oeuvres,* T. VII, p. 24.

Les villes que Charles de Brosses a visitées en Italie, au cours de son voyage, s'en tenant surtout à leur aspect extérieur au point de vue édilitaire sans pénétrer encore dans leurs richesses artistiques où litteraires, sans approfondir les agréments qu'un séjour prolongé pouvait faire découvrir dans la fréquentation de leurs habitants, ont été, comme il n'en pouvait être différemment, fort diversement appréciées par l'auteur des *Lettres*. Nous allons voir ce qu'une impression générale, celle du voyageur qui passe, jouit et juge en passant, lui fait dire de chacune des principales.

Gênes ne l'a point séduit comme on aurait pu s'y attendre, étant la première grande ville qu'il observait en détail dans la péninsule et offrant par suite, à sa curiosité, tout l'attrait de la nouveauté. Il reconnaît, sans y insister d'ailleurs la beauté de son site, l'abondace et l'élévation de ses palais auxquels elle doit d'être « beaucoup plus belle pour les bâtimants que Paris ». Mais il trouve que le défaut d'emplacements convenables, l'entassement des édifices, l'étroitesse des rues empêchent que rien soit mis en valeur, et il critique aussi l'architecture, moins bonne ici, selon lui, que dans quantité d'autres villes. En somme, il conteste à Gênes la sorte de prééminence qu'on lui accorde généralement, et n'hésite pas à déclarer qu' « à prendre les choses en détail ce que l'on voit ailleurs vaut beaucoup mieux » (1). On l'avait pris là, cependant par un de ses faibles, un de ses péchés mignons, par sa gourmandise pour les glaces : « Notez, écrivait-il, que les valets, dans les palais, viennent vous offrir des glaces et ne veulent rien prendre ou du moins très difficilement » (2).

1) Lettre V, T. I, p. 57 et 232.
(2) *Ut supra*, Lettre VII, T. I, p. 78.

Cette délicate flatterie eût pu le mettre dans des dispositions plus favorables (1).

Il juge, et l'on ne saurait le contester, à bon droit, bien différemment Turin, au point de vue de son plan et de sa construction. Turin lui apparaît la plus jolie ville de l'Italie et même, risque-t-il, de l'Europe, « par l'alignement de ses rues, la régularité de ses bâtiments et la beauté de ses places ». Il est vrai qu'il y manque un peu » ce grand goût d'architecture qui règne dans quelques monuments des autres villes », mais aussi n'y est on point choqué par ces disparates qui offensent, ailleurs, le regard par le voisinage de chaumières et de palais.

Enfin de Brosses contrairement à ce que nous affirment MM. G. Bragagnolo et E. Bettazzi dans leur diffuse et détaillée monographie sur Turin (2) dit :

« Ici rien n'est fort beau, mais tout est égal, et rien n'est médiocre, ce qui forme un total, petit à la verité (car la ville est petite) mais charmante » (3).

Milan, au contraire du critique et romancier Stendhal,

---

(1) Un livre assez intéressant, complet et qui contient des réflexions très justes sur Gênes est celui de Luigi Dami : *Genova*. (Bergamo, Istituto d'arti grafiche).

Consulter pour ler renseignements sur la vie de Gênes comme républbique indépendante le dernier manuel du Prof. Fedele Savio. Corso di Storia, 111, 41-42, et l'ouvrage important du Prof. Michele Rosi. Storia contemporanea d'Italia dalle origini del risorgimento ai giorni nostri. Turin - Union Typ. - Edit. de Turin. page. 23 et suivante.

L'activité de Gênes était aussi déchue, au grand dommage de la Républbique. La concurrence des grands ports méditerranéens de Marseille et de Barcelone était née.

(2) Società Tipografico - Editrice Torinese 1913, deux volumes.

(3) Lettres. T. I, p. 489.

qui ordonna que l'on mît sur son tombeau « Milanese », dans son ensemble, n'a point émerveillé de Brosses. Il y a trouvé les rues larges mais les maisons mal bâties pour la plupart; ni en églises, ni en palais, rien ne l'y a pleinement satisfait. Il est resté insensible devant les édifices monumentaux tels que le Dôme, le grand Hôpital, la Brera, les Musées etc.

Ce qui est étrange, c'est que de Brosses n'ait pas été enchanté de cette ville, qui a été toujours disputée à travers les siècles par tous ceux qui étaient en mesure de nourrir cette ambition. Les Gaulois qui étaient parvenus ici six siècles avant Jésus-Christ, s'y établirent et lui donnèrent le nom de Mayland c'est-à-dire pays de Mai, et lorsque Théodose le Grand divisa en deux l'Empire (395), Milan resta comme ville capitale de la partie occidentale.

Napoléon lui-même, après avoir ceint la couronne impériale de France en 1804 ambitionna la couronne royale d'Italie, et voulut éprouver la joie de la poser lui-même sur sa tête sous les arcades majestueuses du Dôme.

Quant à la population, qui apparait encore aujourd'hui d'un riche et beau sang, saine et vigoureuse, il l'a vue tout autre : « Le peuple y est fort contrefait, écrit-il. On ne trouve par les rues que des borgnes, bossus, boiteux, goitreux » (1).

Néanmoins le sang et le peuple de Milan ont toujours fait preuve de l'énergie la plus grande.

Milan est entre les villes du monde une des plus mémorables; à travers les siècles elle a toujours combattu, elle a été assujettée et elle s'est relevée. Elle fut le centre de la résistance contre la domination des empereurs d'Allemagne, elle

---

(1) Lettre IX, T. I, p. 107.

fut l'âme de la ligue de Pontida et de la lutte contre Barberousse, qui se termina par la victoire de Legnano (1176).

Enfin, sans parler d'autres nombreux évènements historiques qui sont la preuve de l'énergie et de la fierté de Milan, nous nous bornerons simplement à citer les célèbres cinq journées du 1848 et les exemples d'héroïsme que Milan a montrés dans le conflit européen de 1915-1918, pendant lequel la ville a été admirable.

Par contre, au point de vue moral, il ne dit que du bien des Milanais, qui l'ont gagné per leurs prevenances et « toutes sortes de bonnes manières ».

Aussi sont-ils, pour lui, « les meilleures gens d'Italie ». En effet Milan a été toujours appelée la Capitale morale d'Italie et « leurs moeurs ne diffèrent presque en rien de celles des Français » (1).

Florence l'a encore moins conquis que Milan. C'est d'abord que les auberges y sont détestables, qu'il a eu le mauvais temps, que les moustiques l'y ont incommodé et qu'il a été malade. Les palais, en général, ne lui ont pas plu beaucoup, bien qu'il ne puisse refuser son admiration au palais Strozzi, par exemple. C'est qu'il lui faut, en architecture, il l'avoue, des colonnes ou, tout au moins, des pilastres, et le sévère style florentin n'en comporte pas. Quant à la peinture, il l'a trouvée fort au dessous de son attente.

De Brosses n'a pas compris que le Dôme, le Baptistère, les églises de Sainte Marie Nouvelle, de *Santa Croce*, de Saint Michel, le Campanile de Giotto, le Galerie des Offices,

(1) Un précieux chef d'oeuvre est celui de M. Luca Beltrami et F. Malaguzzi-Valeri, *Il castello sforzesco di Milano*, deux volumes (Bergamo, Ist. Italiano Arti grafiche).

la « Loggia » d'Orcagna, les palais Strozzi, Riccardi, Pitti, sont les monuments les plus beaux que l'art ait jamais produits. De Brosses n'a pas pensé que Florence est la patrie de Giotto, de Michel Ange, de Macchiavelli de Cellini, etc.

Mais la magnificence incroyable et exagérée des équipages, des livrées et habillements, l'a frappé (1). Il sait gré, par ailleurs, aux Florentins, de leur goût décidé pour les lettres les sciences et les beaux-arts, et estime qu'on rencontre parmi eux plus de gens d'esprit et de mérite que partout ailleurs. Il répètera à l'occasion, que lorsqu'on se trouve, en Italie, en présence d'un homme d'esprit qui n'est pas un étranger, il y a gros à parier que c'est un Florentin. Néanmoins, tout compte fait, et bien qu'il ait eu la bonne fortune d'y pouvoir collationner plus de vingt manuscrits de Salluste, c'est « sans nul regret », suivant son propre aveu, qu'il quittera Florence (2).

La société la plus agréable et le langage le mieux parlé dans toute l'Italie, ne l'empêchent pas de considérer Sienne comme une ville peu jolie et triste. C'est qu'elle est bâtie de briques, et il veut qu'il en soit ainsi de toutes les villes construites avec ces matériaux, oubliant qu'il a précédemment vanté la gentillesse coquette de Livourne qui est pourtant dans le même cas (3).

Toutefois aucune des impressions profondes et favorables qui ont frappé les nombreux voyageurs en visitant Sienne, n'a été reçue par de Brosses. Cependant il est impossible pour nous de ne pas citer ici quelques-unes des magnifiques phrases

---

(1) Voir Gaetano Imbert : *La vita' fiorentina nel seicento*, Firenze, Sansoni, 1903.

(2) Lettre XXV, T. I. p. 310-311 et lettre XXIII, 268-288.

(3) Lettre XXVI. T. I. p. 330.

de Paul Bourget, le gran romancier et écrivain contemporain, le célèbre auteur de ces admirables chefs-d'oeuvre qui font honneur à la France. Il a fait plus de 25 voyages en Italie.

C'est lui qui a exalté dans des pages superbes les plus célèbres beautés d'Italie. Il a suscité dans son imagination et il a rendu avec une frappante vérité la fusion de la réalité immanente de la vie avec les plus fines, les plus délicates idéalités de la fantaisie.

Voici ce que dit Paul Bourget : « En Toscane, autour de Pise, de Florence, de Sienne, il est des coins dont le seul nom gravé sur une carte fait battre mon coeur. De Sienne surtout.

Beyle a ordonné que l'on mît sur son tombeau « Milanese ». Je suis parfois tenté de demander que l'on écrive sur celui où je reposerai « Senese ». Et ce ne serait pas trahir mon vrai pays. Tant l'histoire française, et de la plus heroïque demeure mêlée aux pierres de cette ville où commanda Montluc et qui seule, nous resta fidèle durant ce terrible seizième siècle, si indulgent aux trahisons : « Etranger » est-il écrit sur une de ses portes, « Sienne t'ouvre son coeur... » je n'ai jamais lu cette inscription sans m'attendrir » (1).

De même peut on lire des pages fort intéressantes dans les beaux livres de M. Art John Rusconi « Siena » et du marquis Pietro Misciatelli « Mistici Senesi ».

Si de Brosses avait lu la singulière et admirable oeuvre du célèbre savant italien du dix-huitième siècle, Scipione Maffei « Verona illustrata » qui venait alors d'être composée, il aurait jugé bien autrement Vérone, qui avec ses espaces deserts lui paraît dépeuplée. Mais il y admire ces belles figures

---

(1) P. Bourget. *Voyageuses*, Paris Nelson, ed. p. 14.

de femmes grandes, grasses et blanches qui ont servi autrefois de modèles à Paul Véronèse et qu'on retrouve là après les avoir vues dans les tableaux, (1).

Il s'en faut pour Vicence, que ce soit une belle ville. « Elle a l'air pauvre, sale et mal tenue presque partout ». Elle ne manque pas d'intéret cependant; car « toutes les maisons considérables y sont d'une architecture régulière et admirable, fort au-dessus de celle que l'on vante à Gênes ». C'est au fameux Palladio, enfant du lieu, qu'elle est due (2). A l'égard de Padoue, qui passe pour une des plus grandes villes d'Italie; l'auteur des lettres affirme qu'on ne peut rien voir de plus pauvre, de plus triste et de plus dépeuplé ». Il reproche aux maisons d'avoir un premier étage qui porte sur d'« infâmes arcades basses et irrégulières, faites de méchantes pierres ou de plâtras » et qui règnent de chaque côte des rues, offrant, il est vrai, aux piétons la commodité de marcher à l'ombre (3). Cependant elle compte de splendides édifices comme le *Café Pedrocchi, le Palazzo della Ragione* avec sa célèbre salle, l'Université fondée en 1222, qui est une des plus fréquentées et des plus célèbres et dont on a, l'année dernière, célébré le VII centenaire avec beaucoup de solennité. Dante même, Pétrarque et Tasse la fréquentèrent et Galilée y donna son enseignement.

Venise, comme il arrive à l'ordinaire, quand notre curiosité a été trop tendue dans l'attente d'un objet, le surprit peu d'abord. Son étonnement naquit ensuite à la considérer en détail, et grandit au fur et à mesure qu'il observait mieux toutes les particularités qu'elle présente du fait de sa situation.

---

(1) Lettre XXII, T. I, p. 136.
(2) Lettre XII. T. I, p. 148-149.
(3) Lettre XIII, T. I, p. 154.

Indépendamment des multiples objets d'étude et d'intérêt, que lui offraient et ses richesses artistiques et sa société, « la liberté qui y règne et la tranqullité qu' on y goûte » avec sa disposition singulière lui plurent infiniment. Il a un mot joli, qui, en faisant image, nous semble la définir avec justesse autant qu'avec un rare bonheur d'expressions « Tout s'y passe doucement dans l'eau » (1), écrit-il. Il finit par s'en engouer à ce point, qu'il dit ne pas hésiter à la regarder comme la seconde ville de l'Europe (Paris étant sans doute la première) et douter que Rome, qu'il n'a pas encore vue, le fasse revenir de ce sentiment (2).

Pompeo Molmenti, illustre homme de lettres sénateur du Royaume, qui a été aussi sous-sécretaire pour les Beaux-Arts, parmi ses nombreuses et appréciées publications a un ouvrage qui est d'une importance extraordinaire pour connaître l'histoire de Venise sous le rapport de la vie dans la ville, des relations familières, des expressions de l'art, des moeurs traditionnelles, les usages. « *La storia di Venezia nella sua vita privata dalle origini alla caduta della repubblica* » (3).

Une autre ville de l'Italie septentrionale que de Brosses a trouvée également fort de son goût dans un genre différent étant une ville éloignée de la mer, c'est Bologne. Les excel-

---

(1) Voilà una définition charmante et vraie qui mériterait bien d'être plus répandue et, pour les gens qui aiment les formules toutes faites, substituée à la boutade, qui prétendait être humoristique et qui n'est, au fond, qu'inintelligente et stupide, de Guy de Maupassant *Venise, une ville où l'on se promène sur des cercueils sur des égouts*. Il est plus facile de railler que de comprendre.

(2) *Ut supra*, lettre XIV, T. I, p 168-199.

(3) Bergamo Istituto Arti Grafiche 1905-1908 IV. Edit. 3 volumes. Pour la periode du dixhuitiéme siècle il faut voir le troisième qui parle de la decadence de Venise. La Venise de ce temps-là est aussi magistralement décrite en sa vie intime dans deux livres les " Coméies „ de Goldoni et " Mémoires „ de Casanova.

lents saucissons dont il régala sa gourmandise peuvent n'avoir point été étrangers à une impression aussi avantageuse. Toujours est-il que « cette bienheureuse Bologne » c'est ainsi qu'il l'appelle, (1) l'enchante. Les rues, larges et longues, y sont toutes bordées, sur les deux côtés, de portiques voûtés, comme à Padoue. Mais, tandis que là, mal construits et bas, ils ne formaient que d'infâmes allées, ici, hauts, larges et soutenus par des colonnes d'ordres variés et des pilastres carrés ils constituent des alignements du plus bel effet. Les maisons sont, de même communément fort belles, bien qu'elles soient bâties en brique, suivant l'usage du pays (2). Autre bonne note pour Bologne aux yeux de de Brosses, qui n'aime point la pauvreté et que prévient défavorablement tout ce qui présente un aspect misérable : elle est « riche, commercante, et assez bien peuplée » (3). Par exemple, une particularité qui l'y a frappé, c'est l'innombrable quantité de chiens que l'on y voit : « Vous ne sauriez vous figurer, écrit-il, combien les chiens sont communs ici : on ne trouve autre chose par les rues (4). Or, voici une coïncidence bizarre : de passage dans la ville natale de de Brosses un voyageur étranger, cent quarante ans plus tard, devait y faire une remarque identique, et peut-être pas plus justifiée : « Ce qui frappe tont de suite l'étranger à Dijon, c'est le grand nombre de chiens qu'on y rencontre. Devant chaque boutique, devant chaque porte », etc. Et l'observateur récent voit là un sûr indice de bien-être (*sicheres Anzeichen von Wohlstand*) (5).Bologne n'eût pas

---

(1) Lettre XXI, T. I, p. 256.

(2) *Ut supra*, lettre XXI, p. 248.

(3) *Ut supra*, T. I, p. 233.

(4) *Ut supra*, T. I, p. 249.

(1) Max Nordau. *Vom Kreml zür Alhambra* 3e edit. Leipzig 1889. T. II. p. 384.

infirmé la théorie. Ce qui manquait a cette aimable ville, comme a beaucoup d'autres aussi ou presqu'aussi importantes, en Italie c'était une promenade publique convenable. De Brosses le constate et s'en étonne fort, déclarant que les moindres petites villes de France sont mieux dotées sous ce rapport. Faute de mieux, à Bologne, on va se promener dans un endroit qu'il qualifie d'infâme, et qui n'en est pas moins tous les soirs, assez fréquenté (1).

Naples est loin d'avoir émerveillé de Brosses. Il compare son site à celui de Gênes, et c'est pour donner délibérément la préférence à Gênes. La raison qu'il en apporte est qu'abordant Gênes par mer, on embrasse d'un seul regard toute la ville qui s'étage en amphithéâtre sur des hauteurs abruptes partant du rivage même, tandis que Naples s'étendant en profondeur, sur un emplacement entre la mer et le rocher, n'offre point ce coup d'oeil d'ensemble aussi complet. Et ce raisonnement un peu simpliste, il le croit vainqueur : « Arrivez par mer, dit-il, en ces deux villes, et je m'assure que vous serez de mon sentiment » (2). Il n'a pas vu qu'ici, tout est dans le cadre, et non dans la ville elle-même, et qu'avec sa baie, ses îles, ses caps, son Vésuve, son azur, sa lumière, toute merveilleuse que soit la capitale génoise, la préstigieuse Parthénope la dépasse mille fois en enchantements. Il est moins critiquable quand il lui reprocre de n'être pas à l'intérieur, une belle ville et de valoir plutôt par ses accessoires que par elle-même, de manquer, en dehors du palais royal, de beaux édifices publics comme de beaux palais particuliers et d'églises dignes d'intérêt. Les rues y sont assez droites, mais étroites et malpropres. C'est cependant, en rai-

(1) Lettre XXV. T. I, 255.

(2) *Ut supra*. Lettre XXX. T. I, pag 366.

son de la population très dense qui s'y presse, et par suite du train de la cour et des grands, une capitale animée et brillante. « La cour est somptueuse et nombreuse, écrit de Brosses ; le peuple et les équipages y sont dans une si prodigieuse affluence, que je ne crains pas de dire que Naples, proportion gardée est à l'un et à l'autre de ces égards, au-dessus de Paris » (1). C'est le même mouvement infernal qui règne dans les deux villes. Et Naples possède, dans la rue de Tolède, à son avis, certainement la plus longue et la plus belle rue qui existe dans aucune ville d'Europe : cette magnifique artère est malheureusement déshonorée par un demi-pied de boue (2).

C'est par-dessus tout, Rome, il fallait s'y attendre, qui a captivé de Brosses. Quand une fois il y fut, il oublia plus ou moins toutes ses admirations antérieures. « Elle est belle, cette Rome, écrit-il, dans son enthousiasme, et si belle que, ma foi, tout le reste me paraît peu de chose en comparaison » (3). Dans sa conviction elle est, « quant au matériel », c'est-àdire dans ce qui la constitue concrètement, et ce qu'elle possède de richesses effectives et palpables, « non seulement la plus belle ville du monde mais hors de comparaison avec toute autre, même avec Paris », qui de son côté « l'emporte

---

(1) Lettre XXIX, T. I, 363.

Sur la richesse et la luxe des équipages vraiment magnifiques voir : Bardini, op. cit. pag. 186.

Le luxe des équipages tout en ètant encore fort éclatant commançait à pâlir au XVIII[e] siècle. Mais il avait été d'un faste inarivable au siècle précédent, lorsque il n'était pas rare de voir d'interminables files de voitures former le cortège et la suite d'un ambassadeur. On peut voir de très curieuses notices sur cet usage dans le *Cracas* 1890, pubblié par Costantino Maës.

(2) *Ut supra*, Lettre XXX, T. I, p. 368.

(3) Lettre XXXVI T. II, p. 2.

infiniment pour tout ce qui remue » (1). Ce sentiment alla chez lui s'affermissant durant son séjour. Il prétend, plus tard, qu'on ne peut croire les gens quand ils disent qu'ils vont quitter Rome. On ne peut s'en détacher. « On y est si bien, si doucement; il y a tant à voir et à revoir que ce n'est jamais fait. »(2). Il est inutile d'ajouter d'autres paroles pour exalter le charme de Rome. L'impression qu'il reçoit en voyant St. Pierre est universelle! Ce n'est pas tout de suite que le charme de Rome pénètre l'esprit de ses visiteurs, il l'absorbe il l'enveloppe lentement. Souvenons nous, que beaucoup de voyageurs, rebutés au premier moment par son aspect, furent au bout de quelques semaines, tellement pris par le charme secret et puissant de la ville éternelle, qu'il ne voulurent plus s'en éloigner. Montesquieu, pour ne citer qu'un des plus illustres parmi bien d'autres, avait déja éprouvé cette fascination, lui qui disait, au rapport de Duclos, « que Rome eût été une des villes où il se serait retiré le plus volontiers » (3) Certes c'est de ce séjour qu'il rapportera l'idée de ses « Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains » (publiées en 1734), et le « Dialogue de Sylla et d'Eucrate (1745) qui en est l'admirable complément.

Pour de Brosses, il y a à Rome trois choses dont chacune, prise séparément, mérite à elle seule le voyage : « Un seul des

---

(1) *Ut supra*, T. II, p. 6.

Il faut remarquer, qu'il y a un ou deux siècles, Rome était plus belle de ce qu'elle est aujourd'hui, aux yeux des contemporains. Par la grandeur majestueuse de ses palais, elle pouvait vaincre en comparaison même Paris. De nos jours l'incroyable développement des grandes villes modernes, telles que Londres, Paris, New-York, Berlin a privé Rome de toute possibilité de s'appeler grande ville moderne. Tout de même sa beauté reste dans les souvenirs des temps passés et dans ses trésors artistiques.

(2) *Ut supra*, lettre XLVIII, T. II, p. 306.

(3) Duclos, *Voyage en Italie*,, dans oeuvres T. VI p. 84.

trois articles suivants, écrit il, pris chacun en particulier, vaut la peine que l'on fasse le voyage de Rome : l'église de Saint-Pierre (1), les fontaines, le coup d'oeil du Janicule » (2). Les fontaines, en particulier, provoquent chez lui cn enthousiasme qui ne se lasse pas. Il déclare qu'à son gré elles font la plus belle partie de Rome. Il s'extasie à chaque instant sur leur beauté. Les deux fontaines de la place Saint-Pierre, de chaque côté de l'obélisque, sont pour lui, « deux feux d'artifice d'eau qui jouent toute l'année jour et nuit sans interruption ; je n'ai rien trouvé qui m'ait fait plus de plaisir » (3). Si, et c'est précisément une autre fontaine de Rome, et qui le ravit encore davantage, la fontaine de Bernini, sur la place Navona : il estime, en effet ; que « rien dans ce genre n'est plus auguste, ni d'une plus merveilleuse exécution » (4). D'une façon générale, il n'imagine point pour une ville d'embellissements comparables à ceux tirés de la profusion des sources et des eaux claires et jaillissantes, ici en nappes, là en torrents, en rivières, ailleurs en cascades, en gerbes et en jets. Il ne cache pas qu'elle lui font plus de plaisir encore que les édifices, et elles sont peut-être sa plus fré-

---

(1) On peut lire une belle et intéressante description de Saint Pierre dans l'oeuvre de Stendhal *Promenades dans Rome*. Cfr. Vallette, livre cité p. 220-250.

Il y a de ce livre une magnifique traduction italienne parue sous le tître de " Roma " en édition très luxueuse par la maison Roux-Viarengo, Rome Turin, 1909. Sur Saint Pierre, voir p. 147-122.

Une brochure qui a seulement pour but de donner un abrégé historique, mais assez clair, complet et intéressant, c'est aussi la brochure de M. Giovanni Giusti " La basilica di S. Pietro ".

(Guide historique, artistique avec una préface du chanoine Cesare Tomassini).

(2) Lettre XXXVII, T. II, p. 23.

(3) *Ut supra*, lettre XXXVI, T. II, p. 5.

(4) Lettre XXXVII. T. II p. 24.

quente jouissance dans la ville papale (1). Duclos qui, on n'en peut douter, a eu communication manuscrite des lettres de Charles de Brosses sur l'Italie, traite à son tour la question dans son *Voyage* et résume ainsi les observations du voyageur Bourguignon : « Il n'y a rien encore, dans quelqu'Etat que ce soit, à opposer aux magnifiques fontaines que l'on voit à Rome dans les places et les carrefours, ni à l'abondance des eaux qui ne cessent de couler, magnificence d'autant plus louable que l'utilité y est jointe ». Et à cette occasion, il ne peut s'empêcher de faire, entre Rome et Paris, une comparaison qui n'est pas à l'avantage du dernier, où, remarque-t-il, « on est réduit à puiser l'eau dans une rivière qui est un égoût général de la ville » (2).

Les fontaines de Rome ont toujours formé un des attraits les plus remarquables de cette ville enchanteresse. Il suffit de rappeler celles de la place Barberini (le Triton), de la Place d'Espagne (la Barque), de St. Pierre, de la Place Navone et celle plus célèbre encore de Trevi. J. Baracconi dit « A ce nom, l'imagination ne se représente qu'elle seule, avec ses puissants chevaux ailés, ses énormes tritons sur lesquels, comme un géant l'Océan domine le bruit de l'onde impétueuse, large et enchanteresse » (3).

Au point de vue littéraire, de Brosses a, non sans justesse reconnu à Rome une autre superiorité d'une importance capitale quant'à l'aspect de la ville : on a sur les bords du Ti-

(1) Ibidem.

(2) Duclos, *Voyage en Italie*, dans oeuvres. T. VII, p. 49.

(3) *Ricordi di Roma*, page 149. Rome. Turin. Maison National d'édition. Roux et Viarengo.

Un autre livre de Baracconi de grande valeur et plein de vivacité artistique et qui montre dans l'auteur une sure connaissance de ce grand nombre de fontaines c'est le livre : « *I rioni di Roma* » Società tipografica editrice Nazionale, 3ª edizione Torino - Roma, 1918.

bre bien plus que sur les bords de la Seine, l'entente des perspectives; on sait, à Rome les ménager. L'endroit choisi, sur la place du Peuple (ainsi est désignée par de Brosses la *Piazza del Popolo*, qu'il faudrait peut-être (1) en français, appeler la place du Peupler) pour y ériger l'obelisque de Sésostris en est un exemple : « Il est placé de manière que des trois rues de la patte d'oie on l'ait également pour point de vue » (2) Ces trois rues obliques entre elles, sont la *via del Corso* et celles *del Babuino* et *di Ripetta* qui la flanquent respectivement à l'ouest et à l'est, et qui aboutissent toutes à la *Piazza del Popolo*. Or, l'obélisque est effectivement dans l'axe de chacune des trois artères (3). « Ce qu'on entend admirable-

---

(1) Notre affirmation n'est pas sans motif. Même aujourd' hui les savants qui se sont occupé de cette petite mais intéressante question toponomastique restent incertains si la dénomination du latin Populus signifie Peuple ou pleupier.

La raison meilleure pour laquelle on devrait l'appeller Place du peuplier (et les archéologues sont d'accord sur ce point) est que une grande allée florissante de peupliers partait du Mausolé d'Auguste (appellé en suite le *Corea* et aujourd' hui *Augusteo*) et aboutissait sur la Place dont nous parlons.

Le nom de peuple, au contraire, selon la tradition populaire proviendrait de l'Eglise de S.te Marie qui protège le peuple de la rage des démons qui logèrent dans un vieil arbre de noix poussé sur la tombe de Néron.

(2) Lettre XXXVII, T. II, p. 11.

(3) A son arrivée à Rome le président de Brosses vit que la presse politique et périodique était représentée par un seul journal hebdomadaire de petites proportions qui était communément appelé "Le Cracas".

C'était le nom d'un imprimeur hongrois qui parvenu a Rome dans 1716 commença à faire paraitre des bullettins sur la guerre qu' il y avait alors en Hongrie.

La petite feuille portait justement le titre de "Journal des événements de Hongrie" (*Diario d'Ungheria*). Plus tard il se transforma en "Diario ordinario" et "Diario di Roma". Mais à Rome on le connaissait seulement sous le titre de *Cracas*. Aujourd' hui il nous

ment ici, dit à bon droit l'auteur des *Lettres d'Italie*, c'est la manière de disposer les points de vue et de ménager le coup d'oeil des objets singuliers ». Et il observe que c'est à cet art que, pour une bonne part, la ville doit son air de grandeur et de magnificence. Il regrette qu'il soit complètement ignoré à Paris, où, dit-il, « il n'y a de coup d'oeil que celui des quais » (1). Les quais encaissant la Seine voilà où Paris reprend l'avantage. Car c'est précisément ce qui manque le plus à Rome pour le Tibre. C'est là une lacune énorme. Il en résulte que les quartiers les plus voisins du fleuve et qui, par leur situation, devraient être les plus ouverts et les mieux aérés, sont, au contreire, les plus déshérités et les plus malpropres. De Brosses formule, à ce propos un voeu qui se

—

est possible d'annoncer qu' une publication de ce genre conduite avec la plus grande rigueur historique a commencée à paraître cette année à Rome sous la direction du savant professeur Federico Hermanin : c'est une revue intitulée *Rome*.

Encore plus tard en 1887 M. Costantino Maës savant homme d'études, directeur de la Bibliothèque Royale Victor Emanuel à Rome, qui s'occupait surtout de choses romaines, donna une nouvelle vie à l'ancien Journal, qui parut pendant quelques années dans le même format que l'ancien avec le même laconisme qu'autrefois. M. Maës y publia un très grand nombre de petites histoires et de curiosités relatives à la Rome pontificale. Nous dirons, par exemple, que dans le mumero 84 de la seconde et nouvelle période de vie (19 janvier 1889) il y a un article très intéressant.

M. Maës nous rappelle qu'en venant du Corso, de la rue Ripetta ou de la rue Babuino, l'obélisque de Place du peuple se voit toujours au bout de la rue dans le milieu, comme si on avait là trois obélisques différents.

Quelquefois les étrangers s'amusaient à se mettre un bandeau sur les yeux et puis à marcher en s'approchant à petits pas de l'obelisque : chacun s'efforçait d'entrer dans le Corso, mais invariablement tout le monde entrait dans la rue Ripetta ou la rue Babuino.

(1) Lettres XXXVII, T. II, p. 11.

trouva être une prophétie en même temps, quand il écrit : « Les quais seraient le plus nécessaire et le plus grand embellissement qu'on pût trouver à cette ville » (1). On comprit combien le voyageur français avait vu juste, lorsque les grands travaux des quais bordants le Tibre, et qui donnèrent à Rome une physionomie nouvelle et toute moderne, eurent été executés.

Charles de Brosses croit avoir observé en Italie que les Français y sont, en général, moins aimés que les autres étrangers, par suite de leur fâcheuse habitude de critiquer sans égard tout ce qui ne se fait pas comme chez eux. Les Anglais, au contraire, qui y fourmillent, sont fort appréciés, et par un motif d'ordre très différent : simplement parce qu'ils y dépensent beaucoup d'argent ; ils en mettent notamment passablement à l'acquisition de tableaux, où ils montrent d'ailleurs peu de discernement et se font duper et voler (2).

Cela ne correspond pas à la vérité : la vraie raison c'est que les Anglais ont toujours visité Rome en nombre plus grand que les autres nations. Il est bien naturel par conséquent que le peuple les connût très bien et pût avec facilité les reconnaître parmi les autres. Souvent même par le seul nom d'Anglais on désignait les étrangers. Et ce fait a eu des conséquences littéraires.

Ainsi, per exemple, Giovanni Gherardo De Rossi poète et homme de lettres romain, vivant entre la fin du XVIII$^e$ siècle et le commencement du XIX$^e$ a parmi ses oeuvres une comédie : *Le cordonnier romain et le monsieur anglais.*

Giuseppe Gioacchino Belli, le célèbre poète qui a toujours

(1) Lettre XXXVI, T. II, p. 47.

(2) Lettre XXXIX, T. II, p. 69, et lettre XL, p. 100-102.

écrit en patois, a un sonnet avec un long refrain (*Sonetti scelti*, cl., p. 26-29) qui a pour titre : *Le laquais de place et le cocher de louage*. C'est un petit tableau très joli ; un valet de place (c'est quelque cose comme un vulgaire cicérone), qui montre les monuments de l'ancienne Rome à un curieux milord. Voici les premiers vers :

*Non signora, Milordo ; è uno spedale*
*de gente che non crede a Santa Pupa.*
*Oh, adesso andamo poi verso la Rupa*
*dove stava er gran fico luminale.*
*Qui c'era dunque una sbilónga cupa,*
*ch'aveva per cognome er Lupigale ;*
*perchè Romolo e Remolo in la quale*
*s'allattorno per mano d'una lupa* (1).

---

(1) Sur les voyageurs et sur les hommes de lettres anglais qui visitaient l'Italie on possède une bibliographie très riche ;

Enrico Nencioni, Orazio Bacci, Giosue Carducci, Giovanni Chiarini, Giovanni Bardi, Ferdinando Olivieri ont illustré par une suite d'articles (parus dans la *Nuova Antologia*, dans la *Rivista d'Italia* et dans le *Marzocco*) les écrivains anglais dans leurs rapports avec l'Italie. Le volume cité d'Alessandro d'Ancona, *Viaggiatori* ecc. est très utile.

Sur l'influence de la pensée, de la littérature et des moeurs anglaises sur l'Italie on peut voir le beau et fort riche volume du renommé poète et savant Arturo Graf : *Anglomania e anglofobia nell'Italia del Settecento*, Torino, Loescher, 1911.

Sur Rome la bibliographie est - on le sait très bien - extraordinairement riche ; mais pour notre époque on peut consulter avec de bons résultats David Silvagni, *La corte e la società romana nei secoli XVIII e XIX* (Roma, Tipografia del Senato, 1883, vol. 8).

Carlo Bandini, *Roma e la nobiltà romana nel tramonto del secolo XVIII. Aspetti e figure* (Città di Castello, Lapi, 1914).

Maes Costantino, *Cracas o Roma aneddotica*.

Ademollo A., *Le giustizie eseguite a Roma dal* 1674 *al* 1786 (Roma, tipografia del Senato).

Au fond du coeur, si l'on s'en rapporte à notre voyageur, les préférences des Italiens, dans toute la péninsule, seraient pour les Allemands (1). Mais, qu'il y ait, de sa part, une certaine exagération sur ce point, c'est ce dont on se rend compte à l'aide de deux arguments qu'il fournit lui-même. Il remarque d'abord qu'à Florence les Français sont fort bien vus, peut-être, dit-il, surtout en haine des Lorrains, et que toutes les maisons s'ouvrent aux premiers tandis qu'elles se ferment aux seconds. Or les Lorrains (2), ce sont les représentants de la maison de Habsbourg, ce sont les Autrichiens, les Allemands. Puis l'accueil dont lui et ses compagnons furent l'objet partout et qu'ils devaient, pour une part, il est vrai, à leur qualité de gentilshommes, à leurs mérites personnels et à leur réputation, ils en furent pour beaucoup redevables, cela éclate en maint endroit de son livre, aussi, à leur qualité de Français, le prestige politique de la France étant alors plus grand peut-être qu'il n'a jamais été au-delà des Alpes.

De toutes les villes importantes où il séjourna plus ou moins, ce fut, semble-t-il, à Milan, à Bologne et à Rome que de Brosses goûta le plus d'agrément, au moins auprès de la société, et ce fut de leurs habitants qu'il emporta le meilleur souvenir. Les Milanais le laissèrent reconnaissant pour leurs mille prévenances et leurs « bonnes manières », qui lui avaient, au milieu d'eux, presque donné l'illusion de n'avoir pas quitté la France. Il eut beaucoup de plaisir à Bologne : « Nous n'avons point encore, écrit-il, trouvé de ville où les étrangers fussent aussi agréablement et où le commerce du monde fût aussi aisé. Les dames y sont vives, coquettes, spirituelles et

(1) Lettre XL, T. II. p. 102.
(2) Lettre XXV. T. s. p. 306.

jolies et elles s'y habillent à la française et bien » (1). Mais, là comme en tout, c'est toujours Rome qui l'emporte : « J'en reviens toujours, dit-il, avec plaisir, à mes bonnes gens de Romains ; ce sont encore de tous, ceux avec qui il fait meilleur vivre et commercer ; et puis cette Rome a tant de ressources, elle est si belle, si curieuse, qu'on n'a jamais fini d'avoir tout vu » (2). Pas de ville, en somme, qui offre plus d'agréments à un étranger, pour un séjour un peu prolongé : tant d'objets d'intérêt pour la curiosité, grande liberté qui y règne, politesse et prévenances dont les habitants, en général, sont tous remplis, bon accueil fait aux étrangers et facilité de pénétrer et de se répandre dans la société. Nulle autre ville n'offrait un pareil ensemble d'avantages, aussi précieux que variés. Il n'avait rien trouvé de semblable à Naples. Il n'y régnait pas cet air aisé qui lui convenait ; les assemblées n'y avaient rien d'agréables ; ce n'était, partout, que superstition et contrainte ; les femmes s'y montraient plus gênées qu'ailleurs. Bref, le séjour de Naples ne lui avait pas plu et il ne s'y était pas amusé (3).

(1) Lettre XXI, T. I, p. 244-256.

(2) Lettre XXX, T. I. p. 380.

(3) Ibidem.

## CHAPITRE V

### La nature absente des " Lettres d'Italie „

Si, faisant l'éloge d'une femme supérieurement douée du côté de l'intelligence, et très belle, on se contentait d'exalter le mérite et les charmes de son esprit, il y a gros à parier que l'on ne réussirait à s'atirer que son indignation et son mépris. L'aventure est, paraît-il, arrivée à Chateaubriand auprès de Madame de Staël, et Corinne, nous dit-on, ne pardonna jamais à René sa maladresse ou son aveuglement. C' est qu'une femme, par instinct, veut, avant tout, plaire et être admirée par ses avantages physiques, et qu'elle pense, avec Renan, que la beauté vaut après tout, la vertu ou le génie. L'Italie est femme, et Charles de Brosses s'est mis, a son égard dans le même cas — un mauvais cas — que le vicomte à l'égard de la baronne, plus gravement peut-être encore. Il y a, en effet, une chose, et non des moins sensibles, non des moins intéressantes, non des moins importantes, qui a, l'on peut dire, à peu près totalement échappé en Italie, à l'auteur des *Lettres d'Italie*. Ce sont les beautés admirables, rares, souvent incomparables qu'offre, en si grand nombre et avec tant de variété, une nature radieuse et séduisante plus que nulle autre dans ce pays privilégié. Sur tout cela, si de Brosses n'a pas fermé les yeux, du moins n'a-t-il pas su les ouvrir, *ocu-*

*los habet et non videt.* Il y a là dans son livre une lacune énorme que nous avons de la peine à concevoir et à pardonner à l'auteur, aujourd'hui où nous sommes si férus de nature et de sites, où nous voyons avec curiosité publier des ouvrages spéciaux, en plusieurs volumes, ayant simplement pour objet, par exemple, *Les paysages d'Italie* (1).

Aussi, cette choquante omission une fois constatée on ne peut se défendre de quelque agacement en lisant partout répété sous des formules plus ou moins variées mais toujours synonimes, dans les biographies et les articles de critique littéraire consacrés à de Brosses qu'en Italie son regard a tout embrassé, que son observation n'a rien laissé de côté, que ses lettres présentent le tableau le plus complet du pays, qu'elles constituent encore le meilleur guide auquel le voyageur puisse se confier dans ce pays etc. C'est à peine si, timidement, on apporte, quand on en apporte, quelques restrictions pour ce qui y manque visiblement « Ses descriptions, concède Th. Foisset, ne sont pas ce qu'elles seraient aujourd'hui ; la description en France j'entends la description d'après nature, était encore à naître (on en a tant abusé depuis), Mais, nonobstant cette lacune incontestable, les *Lettres* de M. de Brosses resteront comme le tableau le plus large, le plus vivant, le plus vrai de l'Italie du XVIII$^e$ siècle ». Il l'a vue « en homme politique, en savant, en homme du monde, en artiste », et avec cette *impressionnabilité* si vive, si mobile, si transparente qui se prend à tout, qui comprend tout » (2). Et R. Colomb : « Tel que ce livre est sorti de la plume de l'auteur il offre encore le tableau le plus exact, le plus brillant, le plus

---

(1) André Maurel, *Les paysages d'Italie*, Paris, 1920-1921, Hachette. 2 volumes parus.

(2) Th. Fossiet. op. cit. p. 45 - 54 - 445.

spirituel et souvent le plus comique de l'Italie physique et morale vers le milieu du dix-huitième siècle » (1).

Gaspard Vallette aussi nous dit : « Comme guide dans Rome, de Brosses a trois grandes qualités : il est complet, il est exact, il est sincère » (2) Mais écoutez H. Mamet : « C'est bien l'Italie tout entière qu'elles vous dépeignent (*les Lettres* en nous montrant à la fois ce qui en elle a changé depuis, le gouvernement, les moeurs, la société, et ce qui est resté, ce qui subsiste, et, il faut l'espérer, subsistera longtemps encore, le climat, le sol, les paysages, les monuments de l'art, les souvenirs de l'histoire et de la poésie... C'est le tableau le plus exact... C'est aussi le meilleur guide que puisse consulter un voyageur en Italie.... » (3). Gaston Boissier trouve que le livre, bien qu'il date de plus d'un siècle. « n'a pas vieilli d'un jour, et il s'émerveille de l'ouverture d'esprit, de l'ardeur de curiosité, du besoin de savoir, de la faculté de comprendre et d'admirer de de Brosses qui « s'intéresse à tout ». Il est plus vrai, lui, au moins, quand il ajoute : « Il n'y a guère que la nature qui lui paraisse à peu près indifférente ; mais Rousseau n'en avait pas encore fait sentir toutes les beautés... De Brosses peint rarement des paysages » (4). Sainte-Beuve qui, cela n'est pas difficile à deviner, avait feuilleté très rapidemente les *Lettres*, y avait vu moins clair sur ce point, écrivant : « Il (de Brosses) ne regarde pas seulement ce qui est de l'art, il fait attention aux hommes, beaucoup aux dames, à la société, aux conversations, à la nature » (5).

Non, de Brosses, et c'est ce qu'on lui reprochera vrai-

(1) Colomb, *Essai*, p. XLVI.

(2) *Reflets de Rome*, Chap. III, p. 87.

(3) Mamet, op. cit., p. 71-72.

(4) Gaston Boissier, art. cité, p, 761-762.

(5) Sainte Beuve, *Causeries du lundi*,, T. VII, p. 71.

semblablement toujours tant qu'on lira son livre, ne fait guère attention à la nature. « Cette dame-là, il est passé à côté d'elle le plus souvent, sans la regarder, et quand il lui a accordé un coup d'oeil, c'était, comme il le confessera ingénuement à propos des Iles Borromées, d'un mot qui dit tout, « par bienséance » (1).

C'est un premier objet de surprise que lui, initié dès sa plus tendre enfance à l'étude des diverses regions du globe, lui qui avait, on peut presque le dire, sucé la géographie, comme Montaigne le latin, avec le lait de sa nourrice, il n'ait, à aucun moment, tourné son intérêt vers la figure de l'Italie, sa situation par rapport aux autres pays, ses deux mers, qu'il a contemplées, ses montagnes, ses fleuves, ses productions en général, ses ressources, son trafic, l'activité de ses habitants, son rôle économique passé, présent et à venir dans le monde. Tout cela, c'eût été de la géopraphie, mais ce grand géographe, qui s'est occupé longuement des terres australes et des peuples nains ou fétichistes de l'Afrique tropicale, n'a pas trouvé le temps de s'y intéresser. Et lui encore qui a tant abusé de la description dans son *Histoire Romaine*, à propos des contrées du Pont-Euxin ou d'autres, ne nous a pas laissé la moindre ébauche d'une description géographique générale de l'Italie, pas celle d'un simple canton de toute la péninsule, dans ses deux volumes sur ce pays.

Et s'il semble qu'il ait ignoré l'Italie comme géographe, il l'a méconnue davantage encore, à notre étonnement et à notre regret de modernes, comme artiste, nous voulons dire comme amateur de beaux sites et de beaux spectacles naturels. Car voir des tableaux et des statues n'est pas tout. La nature offre souvent aussi bien; elle offre même, dans bien des cas,

(1) Lettres, T. I. p. 110.

beaucoup mieux. Hippolyte Taine n'a pas été certes un admirateur moins passionné, un appréciateur moins enthousiasmé que de Brosses des créations du génie dans la peinture ou la sculpture. Il avoue cependant qu'il éprouve plus de plaisir devant les choses naturelles que devant les oeuvres d'art; « rien ne semble égal aux montagnes, à la mer, aux forêts et aux fleuves » (1).

Cherchons quelles impressions ces sortes de choses ont produites sur l'âme de l auteur des *Lettres d'Italie,* si elles ont provoqué en lui des émotions, si elles lui ont donné des voluptés, des frissons, comme d'autres en ont éprouvé à leur vue, dans leur voisinage, sous leur effet.

Il a traversé, au début de son voyage, les Alpes liguriennes, pour se rendre de Gênes à Novi, et, dans cette traversée, des points de vue grandioses se sont offerts à ses regards. S'il s'en est aperçu, ils ne lui ont point laissé de souvenirs et il ne les mentionne pas; il n'a retenu que les incommodités de la route : « Ce trajet passe pour le plus rude de toute l'Italie » (2). Préparé à souhait par les « horreurs » qu'il venait de quitter, il a admiré comme il convenait la luxuriance de la plaine milanaise : « Rien n'est plus riche, plus fertile, mieux ombragé d'arbres ni d'un plus beau vert; c'est trait pour trait la même chose et le même aspect que nos plus beaux cantons du pays bas de Bourgogne, du côté de la Saône » (3). Cette dernière considération est un peu inattendue, et elle suggère malgré soi au lecteur la reflexion qu'il était bien inutile d'aller chercher si loin ce que l'on avait à sa porte. C'est que de Brosses est un voyageur qui porte for-

(1) Hipp. Taine, *Voyages en Italie* (1864) pag. 6.
(2) Lettre VII, T. I, p. 81.
(3) Lettre VII, T. I. p. 82.

tement ancré au coeur l'amour de sa petite patrie et qui n'oublie, en aucun moment, la terre natale. C'est assurément un louable sentiment, mais c'est peut-être aussi néanmoins une exagération que de vouloir ériger cette terre natale, quand elle n'a rien que d'ordinaire, en étalon des autres terres, souvent plus privilégiées. De Milan à Mantoue, le pays lombard, riche et fécond, partout planté de beaux arbres, bien arrosé, coupé d'une quantité de canaux, continue à l'enchanter : « Je ne puis, écrit-il, trop exalter sa beauté » (1). Nous saisissons là un des traits de son esthétique en matière de paysages, et même, dans une certaine mesure, de son esthétique générale : il lui faut l'impression de richesse et d'abondance.

Le Lac Majeur ne la donne que par endroits sur ses bords. Aussi de Brosses n'en a-t-il pas fait grand cas. Il y était d'ailleurs venu sans enthousiasme, comme on va s'acquitter d'une visite due auprès d'une personne qui n'attire point. Qu'on se garde de sourire. C'est lui-même qui nous a fait cette confession, et elle ne laisse pas, au fond, d'être assez plaisante. Nous le prenons ici en flagrant délit dans son plausible parti pris d'indépendance, le seul digne d'un voyageur qui se pique d'être réellement un homme éclairé et libre. « On nous a tant vanté les îles Borromées comme un lieu enchanté, avoue-t-il, qu'il a fallu par bienséance y faire un voyage » (2). Ainsi, nous voilà prévenus : c'est pour faire comme tout le monde, pour ne point se singulariser, ce qui messiérait à un galant homme, qu'il est venu les voir. Dans ces dispositions de sa part, rien de surprenant à ce qu'elles ne l'aient pas ravi autant que les grasses plaines lombardes. Et puis, le mauvais temps s'en est mêlé : une diabolique et

(1) Lettre, XI, T. I, p. 124.

(2) Lettre, IX, T. I, p. 110

glaciale tramontane a troublé le lac et l'humeur du voyageur ; «« Oh de grâce, s'ècrie-t-il, faites-moi justice d'un petit faquin de lac qui, n'ayant pas vingt lieues de long, s'avise de singer l'Océan, et d'avoir des vagues et des tempêtes » (1). Aussi sur les bords du lac et dans son cadre, n'a-t-il vu que la statue colossale en bronze de Sain Charles Borromée, et, dans cette statue, que le nez : « C'est une chose frappante que d'apercevoir cette prodigieuse figure, dont le nez ne finit point » Des îles, il n'a guère regardé que *l'isola Bella*, et dans celle-ci, ce qu'elle présente d'artificiel, les terrasses, les obélisques, les jets d'eau, les grottes encombrées de ce qui s'appelle, dans la langue qui lui est familière des *chiffonneries* : (2) le tout « une bagatelle à peindre sur un écran » (3). Voilà ce qu'il a rapporté de cette excursion.

Dans la Vénétie, on pourrait croire que l'âme de de Brosses s'est ouverte aut goût des choses de la nature. « Je ne suis pas encore si sensible, écrit-il de là, au plaisir de voir les belles choses des villes qu'à celui de jouir du spectacle de la campagne dans ce pays charmant. Peut-être que le terrain qui est entre Vicence et Padoue vaut seul le voyage d'Italie, surtout pour la beauté des vignes qui sont toutes montées sur des arbres dont elles recouvrent toutes les branches, puis en retombant, elles retrouvent d'autres jets de vignes qui descendent de l'arbre voisin, avec lesquelles on les rattache, ce qui forme, d'arbres à autres, des festons chargés de feuilles et de fruits. Tout le chemin est ainsi garni d'arbres plantés en échiquier ou en quinconce. Il n'y a point de décoration d'opéra plus belle ni mieux ornée qu'une pareille campagne.

(1) *Ut supra*
(2) *Ut supra*. Lettre IX, T. I, p. 111-114.
(3) *Ut supra*, p. 114.

Chaque arbre couvert de feuilles de vigne, fait un dôme de pavillon duquel pendent quatre festons, qui s'attachent aux arbres voisins. Les festons bordent la route de chaque côté et s'étendent a perte de vue, en tous sens dans la plaine » (1). Une décoration d'opéra : « Voilà, s'écrie G. Boissier scandalisé, comment il aime la nature » (2). Cet amour, est en effet, bien profane, bien artificiel : rechercher dans la nature ce que reproduira les ouvrages des hommes, c'est proprement retourner le rapport, plus logique, semble-t-il, qui nous fait admirer dans les créations du génie humain ce qui rappelle celles de la nature. Mais cette conception à l'envers était celle du XVIIIe siècle. Elle devait avoir son plein et complet épanouissement, à la veille de la Révolution, dans le goût passionné des bergeries dont s'enticha la société française. De Brosses eut lu sans doute avec délice le doux Florian, les descriptions d'*Estelle* et de *Galatée* l'eussent ravi ; et quant aux bergeries du Trianon sous Marie-Antoinette, elles lui fussent, on peut croire, apparues, comme la réalisation du rêve le plus enchanteur.

La Toscane ne l'a pas laissé non plus indifférent. Il vante, aux alentours de Florence, « la beauté naturelle de la campagne et la rivière d'Arno qui la traverse ». « Cela » pour lui, « ne fait pas un vilain coup d'oeil ». Mais il ne décrit rien (3) Il a traversé, les yeux fermés, semble-t-il, la chaîne des Apennins, dans la partie, aux aspects si pittoresquement variés qui s'étend entre Bologne et Florence. Dans l'Italie centrale, il n'a pas cru pouvoir se dispenser d'aller visiter la cascade de Terni. Il a vu là un merveilleux endroit pour

---

(1) Lettre XII. T. I. p. 153.
(2) G. Boissier, art. cité p. 762
(3) Lettre XVIII. T. I. p. 268.

une aimable partie de campagne entre amis, surtout si on l'agrémente, qu'on nous passe l'expression, d'un fin pique-nique : « C'est une excellente partie de plaisir à faire dans la belle saison, que de porter un bon dîner champêtre au fond du vallon... et de passer quelques heures là-bas à s'amuser » (1). Sur la côte moyenne de l'Adriatique, l'aspect plantureux du pays lui a plu : « Rien n'est plus beau que cette route à travers le marche d'Ancône. Depuis Lorette jusqu'ici (Rimini) le pays est extrêmement fertile et bien planté (2). Il a côtoyé aussi « le beau lac » de Bolsena, et, sur ses bords, aperçu de « jolis paysages ». Mais il n'en dit pas plus long. (3) Ici, comme en beaucoup d'autres endroits qui lui plaisent, sites, village, ou ville, il met une épithète vague : *joli, charmant*, et c'est tout. Dans le sud de l'Italie, entre Gaëte et Capoue, un cours d'eau le ramène, par le souvenir, au pays natal : c'est le Garigliano, « rivière belle et paisible comme la Saône, mais moins large » (4).

Il faut sans doute être peintre pour goûter à Venise toute la beauté de la lumière. Il suffit cependant d'avoir des yeux, de regarder autour de soi et de réfléchir un instant pour se rendre compte qu'elle a, sous ce ciel, une magie qu'on ne lui trouve pas ailleurs, et pour en comprendre quelque chose. Cette lumière blonde, infiniment douce, qui flotte là dans l'atmosphère comme une impalpable poussière d'or diffuse dans l'air, enveloppant tous les objets d'un rayonnement lumineux et voluptueux qui est pour l'oeil une tiède et constante caresse, l'auteur des *lettres d'Italie,* qui met tant de besicles pour examiner les tableaux, qui a rangé dans le panthéon de

(1) *Ut supra,* Lettre LIII, T. II, p. 443-445.

(2) *Ut supra*. T. II, p. 452.

(3) *Ut supra,* Lettre XXVII, T. I. 343.

(4) *Ut supra,* Lettre XXVIII, T. I, p. 358.

ses admirations artistiques des peintres de l'école vénitienne comme Titien et Véronèse, il ne paraît pas l'avoir vue et il ne s'est pas demandé quelle influence elle pouvait avoir exercée sur l'imagination et le style des artistes qui vivaient si l'on peut dire, sous son règne et sous sa loi. Là ce curieux ne l'a guère été.

Connaissant son esthétique paysagiste, il est une autre incompréhension de sa part qui ne nous apportera aucune surprise. La beauté désolée et grandiose de la campagne romaine, beauté attristante et émouvante de souveraine tombée mais toujours noble et fière dans sa déchéance, beauté saisissante que les romantiques devaient, au XIX^e^ siècle, célébrer avec des accents si vrais et si puissants, de Brosses l'a considérée simplement avec indifférence, quand ce n'a pas été avec ennui. La campagne romaine, « savez-vous, demande-t-il, ce que c'est que cette campagne fameuse? ». Il va nous l'apprendre : « C'est, dit-il, une quantité prodigieuse et continue de petites collines stériles, incultes absolument désertes, tristes et horribles tu dernier point ». Et là-dessus, une de ces plaisanteries qui n'expliquent rien mais sur lesquelles il a la ressource, étant homme desprit, de se rabattre quand il ne comprend pas : « Il fallait que Romulus fut ivre quand il songea à bâtir une ville dans un terrain aussi laid » (1).

Il n'y aperçoit pour lui, « d'autre objet satisfaisant, que les ruines et les aqueducs » (2). Cependant dès cette époque et par conséquent bien avant les Chateaubriand les Michelet, la campagne romaine avait déjà de fervents admirateurs. C'est lui-même qui nous l'apprend, dans un autre passage de ses Lettres : « On estime fort les vues de ces lieux, mais elles

(1) Lettre XXVII, T. I, p. 343.
(2) Lettre XLVIII, T. I, p. 310.

ne me plaisent guère, car qu'est-ce que la vue d'une plaine étendue, mais aride et déserte? » (1).

Quand ce ne serait, pourrait-on répondre qu'une vue sur l'infini, qui est en même temps, ici une vue sur le passé, et quel passé! il y aurait peut-être là matière à méditations, aliment pour la pensée et l'esprit. Assurément, à la condition que l'esprit fût celui d'un contemplatif ou d'un penseur, et que la pensée ne fût pas trop impatiente de tout ce qui est grave et profond.

Un autre eut peut-être trouvé des compensations aux tris-

---

(1) Lettre XXXVI. T. II. p. 8.

Gaspard Vallette dit justement: Le sentiment de la nature lui fait défaut. Pas plus que Montaigne, de Brosses n'a pas senti la poésie mélancolique et la grandeur désolée de la Campagne de Rome. Reflets de Rome, Chap. III, p. 83.

Voici quelques magistrales périodes des *Mémoires d'outres tombe* de Chateaubriand :

“ Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr e de Babilone dont parle l'Ecriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol.

Vous apercevez ça et là quelques bouts de voies romaines dans les lieux où il ne passe plus personne; quelques traces desséchées des torrents de l'hiver, qui vues de loin, ont elles-même l'air de grand chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez vous quelques arbres, mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empire „.

Voici ce qu'a remarqué finement Chateaubriand en parlant des deux grand artistes Nicolas Poussin et Claude le Lorrain qui ont tous deux vécu à Rome au XVII siècle et y sont tous deux morts,

“ Nicolas Poussin et le Normand Claude le Lorrain ne disent pas un mot de la Campagne romaine. Mais si leur plume se tait, leur pinceau parle, “ l'Agro romano „ était une source mystérieuse de beauté, dans laquelle ils puisaient . . . Chose singulière, ce sont des yeux français qui ont le mieux vu la lumière d'Italie „.

tesses de la campagne romaine dans la région montagneuse voisine de Rome, dans ces riants Monts Albains où les plus jolis lacs s'alternent avec les plus agrébles collines, les rochers avec les fontaines, les petites villes coquettes avec les villages proprets, les bois avec les jardins, les villas somptueuses avec les modestes cabanes, plaisante région dont l'aspect et le caractère ne sauraient s'être modifiés bien sensiblement au cours des deux derniers siècles. Ces sites heureux et reposants, il les visita sans y recueillir, semble-t-il, beaucoup de satisfaction. Quelle différence avec Massimo d'Azeglio qui à donné une si intéressante description des Châteaux Romains (1). Mais de Brosses n'a vu dans Castel Gandolfo qu'une maison de campagne de pape, dans Genzano que le lieu de production « d'une petite liqueur jaunâtre » à laquelle on a abusivement donné le nom de vin, dans le lac d'Albano qu'une nappe d'eau entourée de roçhers; dans celui voisin de Némi, auquel il consent d'accorder l'épithète de *joli*, que le *speculum Dianae* des anciens (2). Un désabusé de la vie n'eût pas montré plus d'indifférence que cet épicurien parmi des lieux charmants. Aux portes mêmes de la ville éternelle, pourtant, il lui est arrivé de jouir, du haut du Janicule, de « l'admirable vue de Rome et de tous ses dômes, coup d'oeil qui seul vaut la peine de faire le voyage d'Italie » (3). Malheureusement, de ce coup d'oeil, c'est tout ce qu'il nous communique; il n'essaye même pas de nous en donner une idée, et pour nous, gens du XX[e] siècle que les prestigieuses descriptions de la capitale italienne de Gabriele d'Annunzio dans son voluptueux roman *Il Piacere* ont

(1) "I miei ricordi„ 6[a] edit. Firenze, 1886. Sur Genzano cfr. le Chap. XXII. p. 282.

(2) Lettre XLVIII, T. II, p. 317-318.

(3) Lettre XLIII, T. II. p. 198.

rendus exigeants, c'est vraiment trop peu, ce n'est même, à la lettre, pas autre chose que rien.

De Brosses s'est-il rattrapé dans l'Italie méridionale? Hélas, non. Il a regardé le golfe de Baïes « le plus voluptueux endroit de l'Italie » au temps des Romains, nous dit-il, à peu près, c'est lui qui nous l'explique, avec cette sorte de curiosité qu'un homme de plaisir apporte à examiner les charmes flétris d'une vieille beauté, dont il cherche à deviner les anciens agréments. Et ce que la vue de ce golfe féerique a évoqué dans son imagination d'incorrigible épicurien, c'est une manière de tableau de Watteau, quelque antique *Embarquement pour Cythère* au temps d'Horace, de Mécène, de Catulle : « Les jolis soupers qu'on allait faire en se promenant à pied à la bastide de Lucullus, près du promontoire de Misène. Le beau spectacle pour sa soirée que ces gondoles dorées, ornées tantôt de banderoles de couleurs, tantôt de lanternes, que cette mer couverte de roses, que ces barques pleines de jolies femmes en déshabillé galant, que ces concerts sur l'eau pendant l'obscurité de la nuit » (1). Avec cette pente de son imagination, on comprend qu'il ait eu du regret de n'avoir pas trouvé le temps d'aller visiter Capri. Ce qui l'attirait d'ailleurs dans cette île, peut-être unique au monde pour la variété qu'elle réunit en un étroit espace, enchâssé dans l'azur profond de la Méditerranée, des sites les plus agréables que l'on puisse contempler dans tous les genres, ce n'était point tant cette profusion de richesses pittoresques que le souvenir, il ne s'en cache guère, des fantaisies lubriques dont elle fut pour l'empereur Tibère le théâtre, et la hantise qu'il en avait prise à la lecture de Suétone, cet historien-concierge qui croyait servir Clio en regardant par le trou

(1) Lettre XXXII. T. I. p. 408-409.

des serrures. L'auteur des *Lettres d'Italie* n'a pas vu Capri, ni Sorrente, ni Salerne, ni Ischia. Il n'est pas probable non plus, du moins n'en parle-t-il nulle part, qu'il ait pénétré jamais, par une atmosphère calme et une matinée radieuse, dans la baie de Naples, porté sur une mer tranquille par une lente embarcation s'engageant paisiblement entre les îles dorées par les premiers rayons du soleil pour gagner le port. Ce spectacle est un de ceux qui ne s'éffacent plus dans l'imagination. N'avoir point joui de ce coup d'oeil ni des autres; est, pour de Brosses, une circonstance atténuante. On a vu, plus haut, pour quelles raisons assez peu esthétiques au fond, ayant mis en parallèle le panorama de Gênes et de Naples, il donnait la préféfence au premier. De Naples, il a fait l'excursion du Vésuve. Gravissant la célèbre montagne, il nous dit bien qu'il suffit de se retourner « pour jouir du plus beau spectacle qu'on puisse trouver en Europe, de ce coup d'oeil si merveilleux qui ravit d'étonnement, quelqu'idée qu'on s'en fût faite avant » (1). Mais cela sent un peu la leçon apprise, l'accent de la vérité en est absent. Et quand, de ce tableau admirable, il tente d'esquisser quelques traits, son infériorité coutumière en présence des spectacles de la nature à rendre, éclate; il ne réussit pas à le peindre, on n'en a avec lui aucune représentation (2). Les noms propres qu'il multiplie

---

(1) Lettre XXXI. T. I, p. 391.

(2) Un siècle après Giacomo Leopardi devait composer sur la terrible majesté du Vesuve sa plus célèbre poésie lirique

“ LA GINESTRA „

Che sull'arida schiena
del formidabile monte
sterminator Vesuvo,
la qual null'altro allegra arbor né fiore,
tuoi cespi solitari intorno spargi,
odorata ginestra . . . (ecc.)

dans sa description ne la colorent pas et ne l'animent pas plus que ceux que les architectes de la fin du XIXe siècle ont imaginé (invention puérile s'il en fut) d'inscrire sur les frises de leurs constructions ne décorent et n'embellissent les édifices.

De tout ce qui précède il faut conclure que ce n'est pas dans les *Lettres d'Italie* qu'on devra aller chercher, nous ne dirons pas de vives peintures, mais simplement des peintures de la nature italienne. De Brosses n'a su ni la voir, ni la peindre, par ce pu' il ne s' est pas intéressé à elle. Les beautés de la nature, on lui pardonnerait très bien au fond, de ne pas les décrire, si l'on avait seulement l'impression qu'il les sent, car faire naître en nous cette impression, ce serait encore une façon de nous la communiquer par un phénomène de sympathie psychologique ou de suggestion. Mais on ne l'a nulle part en le lisant. Il y a là une lacune de son esprit. Nisard dit de Fontenelle : « il n'a pas le sens de l'admiration » (1). Il faut dire d'une manière analogue de Charles de Brosses : Il n'a pas le sens de la nature.

Nous ne saurions être touchés, avouons-le, de l'argument, quand on vient, pour en faire une circonstance atténuante au bénéfice du coupable, nous alléguer que « Rousseau n'avait pas encore fait sentir toutes les beautés de la nature » (2). Cela veut-il dire qu'avant Rousseau, l'on n'avait pas le droit de goûter la nature, et que si Rousseau n'avait pas existé, la nature serait encore, comme source de jouïssances, fermée à nos âmes ? Cela ne veut rien dire du tout, voilà la vérité. Car ni La Fontaine, ni, bien des siècles avant La Fontaine, Virgile

---

(1) D. Nisard, *Histoire de la littérature française,* T. IV, p. 30.

(2) G. Boissier, Article cité, p. 762.

n'ont eu besoin de la permission ni de l'exemple de Rousseau pour sentir et pour exprimer vivement la nature. Rousseau a mis à la mode un sentiment qu'on avait connu et rendu bien longtemps avant lui, qui avait pu s'affaiblir, il est vrai, tomber passagèrement en un certain discrédit, mais dont il serait ridicule de lui attribuer l'invention, ce sentiment étant vieux comme le monde. Et qu'il n'aille pas prétendre que si ce sentiment est ancien comme l'humanité, c'est du moins à Rousseau qu'il doit d'avoir pris une place importante dans la littérature. Non, car la place qu'il y tient ne se mesure pas à la longueur des pages ou au nombre de lignes qu'on lui donne dans un ouvrage, mais au rôle qu'il prend dans l'inspiration générale de nos conceptions et la génération de nos idées. Cette sympathie touchante par laquelle il arrive à La Fontaine de s' identifier avec le plus humble animal, a chez lui ses racines dans un amour profond de la nature qui dépasse les limites de la nature inanimée pour envelopper tous les êtres de la création. Et dans Virgile, dont les *églogues* et *les géorgiques* sont autant d'hymnes pour glorifier et célébrer la nature, c'est un vers, moins qu'un vers, un mot, parfois, qui révèle toute la tendresse du poète pour cette incomparable amante, toute son émotion en sa présence. Il y a tel distique, chez lui, qui enferme un tableau complet et en dit plus que, chez d'autres, une description d'une page :

*Et iam summa procul villarum culmina fumant*
*Majoresque cadunt altis de montibus umbrae.*

Dans le *Per amica silentia lunae* le seul mot *amica* lui suffit pour rendre toute la paix bienfaisante qu'une nuit tranquille sous la clarté lunaire, verse dans l'âme des mortels. Si l'auteur des *Lettres d'Italie*, car c'est là que nous voulions en venir, avait eu le sens de la nature, sans qu'il fût besoin

pour lui de se livrer à de longues descriptions, il eut rencontre parfois des mots heureux pour peindre des sentiments inspirés par elle. C'est ce que l'on trouve le moins dans son livre.

Il existait, au demeurant, plus d'une raison pour que de Brosses ne fût pas épris de la nature et ces raisons, il est intéressant de les connaître.

D'abord de Brosses est, pour le tempérament et l'esprit, tout à fait de son temps, et l'« on n'aimait guère la Nature au XVIIIe siècle... On préférait les salons aux champs, la clarté des bougies à la lumière du soleil ». C'est Nisard qui l'observe (1). Aussi le cas de de Brosses, loin de présenter la moindre singularité, est-il, au contraire, le cas général, et de Brosses, sous ce rapport, ne diffère-t-il point de ses contemporains. Montesquieu avait, de son côté, quelques dix ans auparavant, visité lui aussi, même plus longuement encore, l'Italie, et s'était également montré, au cours de ce voyage, médiocrement sensible aux beautés naturelles » ; il avait traversé le Tyrol sans regarder les montagnes : : c'est qu'« il cherchait les hommes plus que les glaciers » (2). Duclos, après de Brosses, nous scandalisera par la même indifférence. « Les environs de Rome, écrit-il, quatre à cinq lieues à la ronde, sont en friche et dévastés presque partout. Varron n'en louerait pas aujourd'hui la culture » (3). Voilà tout ce qu'a inspiré à son tour, à l'homme de lettres auteur du *Voyage en Italie* la mélancolique désolation de la campagne romaine. On sait que Madame de Staël fut longtemps sans voir et sans comprendre la nature extérieure, et qu'à Genève, devant le Léman et le Mont-Blanc, elle soupirait, après « le ruisseau

---

(1) *Histoire de la littérature française,* T. IV, p. 471.

(2) Petit de Julleville, " *Histoire de la Langue et de la littérature française* „ T. VI, 17e siècles, p. 175.

(3) Duclos. *Voyages en italie*. T. VII, des *Oeuvres*, p. 84.

de la rue du Bac ». C'est l'Italie qui lui ouvrit les yeux : c'est en Italie que la nature lui fut révélée, en même temps quel l'art (1).

De Brosses aimait, par ailleurs, trop la société, pour goûter la nature. L'amour de la société et celui de la nature tirent leur origine d'un même besoin, on peut dire d'un même instinct chez l'homme, celui de donner à son individu qu'il sent à l'état isolé, si désespérément petit, fragile et misérable, comme une extension dans ce qui l'entoure, plus de solidité par un appui pris hors de lui, et plus d'importance par son rattachement à d'autres êtres, d'autres objets, un essemble dont il fait partie. C'est pour parvenir à la satisfaction de ce besoin par le jeu de cet instinct, que l'individu transporte, par la pensée, sa vie dans un tout plus large qui est soit la nature soit la société, s'identifiant, par sympathie, avec l'une ou avec l'autre. Mais si les deux sentiments ont une source commune, divergeant dès leur naissance, ils forment une constante antinomie entre eux. Voilà pourquoi ceux qui adorent la société n'aiment guère la nature, et les fervents de la nature éprouvent souvent du malaise parmi les hommes. C'est en tout et partout que ces deux sentiments se heurtent et s'opposent. L'un recherche le silence, la solitude et le recueillement ; il faut à l'autre le bruit, la foule et la dissipation. Dans la mesure où l'un se développe, l'autre se rétrécit. On comprend maintenant comment c'est un misanthrope, Rousseau, qui s'est fait, en France, l'apôtre de la religion nouvelle de la nature ; et l'on comprend aussi comment un homme sociable au point où l'était de Brosses se trouvait, par essence et caractère, fermé d'avance au culte de la nature. La religion de la société et celle de la

(1) J. Demogeot, *Histoire de la littérature française*, (14e édition, 1874), p. 572.

nature s'excluent par définition. Ce n'est que par un compromis, un concordat, bien rares qu'elles peuvent s'entendre, et il faut alors des concessions réciproques qui altèrent de part et d'autre leur intégrité.

Faut-il ajouter que la philosophie de Brosses n'était pas faite pour engendrer en lui un amour bien profond de la nature? Quand nous parlons de sa philosophie, nous songeons à son épicurisme; car de philosophie, à proprement parler, il n'en avait guère. Sa règle parait bien être, comme celle d'Horace, la règle du sage plaisir, mais le plaisir c'est toujours de l'egoïsme, c'est toujours l'individu, c'est toujours la négation de ce qui est hors de lui, de la nature par conséquent. L'épicurisme peut donc être considéré comme éloignant de la nature, tandis que le stoïcisme, au contraire, avec sa morale panthéïstique, en rapproche, fondant l'individu avec elle.

Quoiqu'il en soit, en tout cas, des causes du trop faible intérêt de de Brosses pour les beautés de la nature en Italie, l'insuffisance des *Lettres* sous ce rapport est peut-être le défaut qui leur fait le plus de tort auprès des contemporains et qui empêchera longtemps encore, c'est à craindre, toujours peut-être, de les apprécier comme elles mériteraient de l'être à tant d'autres égards.

# CHAPITRE VI

## L'état politique, les institutions, la société

Selon Taine, un peuple a une définition dont ses caractères et la suite même de son histoire, dans tous ses details, ne sont que l'explication et le développement (1). César dans ses *Commentaires sur la guerre des Gaules*, a peint les Gaulois en quelques traits qui s'appliquent encore aujourd'hui. avec une parfaite justesse à leurs descendants et à la nation issue d'eux qui les remplace. Le tableau, beaucoup plus large et plus complet, que Tacite a tracé, dans son opuscule de la Germanie, du peuple leur voisin par-delà le Rhin reste exact, et d'une exactitude saisissante, appliquée à l'Allemagne. On ne trouve rien, dans les *Lettres d'Italie*, qui ressemble à une définition de l'Italien. Nulle part, au cours de cette correspondance, Charles de Brosses n'a tenté d'esquisser une psychologie de l'Italien. Et qu'on ne vienne pas dire, pour l'excuser, que c'est là une conception moderne et qu'il est absurde de demander à un écrivain d'observer et de penser selon des cadres que l'on ignorait de son temps. Plus de cent ans avant de de Brosses, J. Barclay, dans son *Satyricon*, que nous avons

(1) H. Taine, *Les philosophes classiques du XIX siècle en France*, pag. 364.

déjà mentionné plus haut, et qu'il ne pouvait ignorer totalment, étant considérée la diffusion de cet ouvrage, qui n'est pourtant qu'un roman, Barclay s'était essayé à donner cette psychologie de l'Italien, (1) et non seulement même et spécialment celle de l'Italien, mais celle encore du Français, de l'Anglais, de l'Allemand, de l'Espagnol, enfin des différents peuples de l'Europe, voire des Russes, des Turcs et jusqu'à celle des Juifs. Le vrai est que de Brosses manque essentiellement d'aptitude à la généralisation, encore que l'on ait affirmé le contraire,(2) fort témérairement, et que, comme nos goûts s'établissent communément dans le sens de nos aptitudes, n'y ayant pas d'aptitude, il y a, du même coup, une secrète répugnance. Il n'y a pas, dans son livres, de psychologie du peuples italien par la même raison qu'il ne s'y trouve pas, non plus, de description géographique générale de l'Italie, de peinture de la nature italienne. De Brosses est un excellent observateur, fin, sagace et avisé, mais il est peut-être plus que tout le reste et, par-dessus tout, un érudit et il semble qu'il ait gardé toujours et dans tous les domaines, les procédés de l'érudition. Or, un érudit c'est Taine encore qui le dit, « un érudit est un maçon, un philosophe est un architecte » (3). Il faut en prendre son parti, de Brosses taille fort bien les pierres, il sait même les poser avec adresse, mais il eût fallu l'architecte, qu'il n'est pas, pour arrêter les lignes de l'ensemble et lui donner quelque figure. Les traits particuliers abondent, dans les *Lettres d'Italie*, mais disséminés, éparpillés ; leur groupement ra-

---

(1) *Satyricon*, pars IV, cap. VI, *Italia et Italorum indoles* (ed. de Leyde, apud Elzevirios, 1637, p. 409 à 419)

(2) Cfr. plus haut, ce que nous avons dit des assertions de Th. Foisset et de H. Mamet à cet égard.

(3) TAINE, "*Les philosophes classiques du XIXe siècle en France*,, p. 181

tionnel, ordonné, ne craignons pas de dire le mot, systématique, fait défaut, dans toutes les parties, et c'est, à notre sens, ce vice qui fait perdre le plus de valeur au livre. Mais l'auteur, homme de plaisir et de fantaisie, a horreur de tout ce qui est système, même dans ce que le système offre d'utile et de bienfaisant.

Ceci observé, on n'éprouvera aucun étonnement à constater que de Brosses ne s'occupe guère de politique, à proprement parler, en Italie, nous voulons dire de grande politique. Pour trouver vraiment la politique dans sa correspondance, il faut l'y mettre. C'est ce qu'a fait, non hors de propos d'ailleurs, mais un peu longuement, peut-être, H. Mamet, dans un chapitre spécial de la partie de son travail relative au voyage du de Brosses en Italie intitulé *Etat politique de l'Italie en* 1739 *et* 1740 (deuxième partie, chapitre II).

Et nous ne pouvons nous dispenser de parler nous aussi dans une certaine mesure de l'Etat politique général de l'Italie pendant la première moitié du XVIII[e] siècle.

Depuis le milieu du XVI [e] siècle l'Italie n'avait pas connu l'indépendance ; aux environs de 1700, l'Autriche possédait le Milanais, la Sardaigne et Naples ; les républiques et les princes n'étaient indépendants que de nom. Si, en effet, la domination espagnole avait pesé lourdement sur la péninsule, quel ne devait pas être le poips du joug autrichien, si l'on songe que l'autorité de l'Empereur s'étendait des Pays-Bas à l'Italie du sud, et que le centre de son état était aux portes même de l'Italie ! Gênes et Venise perdaient leurs possessions d'outre-mer et ne pouvaient qu'à peine conserver leur existence, la maison d'Este était vassale de l'Empereur et le Saint-Siège s'épuisait en efforts impuissants pour recouvrer les anciens fiefs de l'Eglise. Cependant quelque pût-être l'abaissement des coeurs italiens pendant une si longue servitude, il y avait dans

le pays une hostilité universelle contre la tyrannie germanique et une aspiration générale vers l'emancipation. Un siècle a dû passer poûr que la maison de Savoie put s'élever et devenir le champion de l'independence italienne. Cependant, déjà parmi la décadence générale de l'Italie, elle conservait un esprit fier, une belle et austère tradition militaire et une grande ambition. Plus tard avec les Savoia-Garignano, cette noble discipline eut un but bien plus élevée: l'indépendence et l'unité d'Italie. Cette oeuvre surprenante devait former l'orgueil de la maison de Savoie dont l'écusson porte la devise « J'attends mon astre ».

Cette émancipation parut sur le point de se réaliser sous l'action d'Alberoni. Cet Italien né à Parme fils d'un jardinier était entré dans les ordres; pendant la guerre de Succession d'Espagne, protégé par le Duc de Vendôme, il avait reçu une pension de Louis XIV. Il s'était ainsi faufilé auprès du neveu du Roi de France, qui, une fois roi d'Espagne, sous le nom de Philippe V, l'avait pris comme favori. Serviteur fidèle de son maître, il voulait rendre à l'Espagne son ancienne grandeur, mais sans doute rêvait-il aussi de délivrer l'Italie du joug étranger. Pour cela il amena le roi à épouser en seconde noces Elisabeth Farnèse. Celle-ci acquit en peu de temps une influence considérable sur son mari et fit nommer premier ministre Alberoni. La succession des duchés de Parme et de Toscane, à laquelle Elisabeth avait droit, fit éclater le conflit entre la Maison d'Autriche et les Bourbons d'Espagne.

La reine revendiquait les duchés pour son fils. Les projets d'Alberoni parurent d'abord se réaliser; en avril 1717 il jeta en Sardaigne 9.000 hommes qui s'emparèrent de l'île en quelques mois; l'année suivante il conquit la Sicile, possession du duc de Savoie. Cette hardiesse excessive effraya l'Europe : la France, l'Angleterre et la Hollande, auxquelles se joignit

l'empereur, imposèrent un compromis. Ce fut le traité de Vienne (1725). La Sicile devenait autrichienne, le duc de Savoie Victor-Amedeo recevait en échange (maigre compensation) l'île de Sardaigne; à l'infant don Carlos, fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, on reconnut la succession des Médicis et des Farnèse.

L'incendie se ralluma peu après, la France s'étant rapprochée de l'Espagne. La guerre de Succession de Pologne eut son contre-coup en Italie, où l'Autriche dut faire face à une coalition des rois de France, d'Espagne et de Sardaigne. A ce moment il eût été possible peut-être de chasser complètement les Autrichiens de la Péninsule. Les Français conquirent la plaine du Pô et remportèrent une importante victoire à Guastalla, les Espagnols occupèrent aisément Naples et la Sicile. Le troisième traité de Vienne signé le 18 Novembre 1738 apporta les modifications suivantes en Italie :

L'Empereur abandonnait Naples et la Sicile à don Carlos qui devenait roi des deux Siciles : ainsi une troisième maison royale de Bourbon était constituée et une partie importante de l'Italie devenait indépendante. En revanche le nouveau roi abandonnait tout droit sur Parme, Plaisance et la Toscane : ces états étaient attribués à François de Lorraine, qui cédait son duché à Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV. En outre le Roi de Sardaigne acquérait Novare. Dans l'ensemble un pas était fait dans la voie de la libération de l'Italie et de l'exclusion de l'Autriche.

Mais cette paix fut de courte durée. La succession d'Autriche donna l'occasion d'une nouvelle guerre dont l'Italie fut le théâtre. Les Bourbons de France, d'Espagne et de Sicile s'unirent avec le roi de Sardaigne contre Marie-Thèrèse d'Autriche. La défection du roi de Sardaigne rendit la guerre encore plus cruelle. Enfin le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) fit revenir la paix en Italie.

Parme et Plaisance étaient octroyés à don Philippe II fils d'Elisabeth Farnèse. Le Roi de Sardaigne étandait jusqu'au Tessin la frontière de ses états, le grand-duché de Toscane reçut une dynastie autrichienne. Seuls désormais les duchés de Milan et Mantoue étaient directement soumis à l'étranger. L'indépendance italienne était presque réalisée.

L'Italie, morcelée n'avait pas alors de politiqoe générale. C'était l'étranger qui la faisait, et deux puissances du dehors s'y disputaient et s'y partageaient l'influence, l'Autriche et la France, la maison de Habsourg et la maison de Bourbon. S'il existait dans les couches profondes des populations de l'Italie, des aspirations à l'unīté, elles étaient encore sommeillantes, et rien ne les révélait à la surface. Chaque Etat vivait pour soi, et, comme il faut aux collectivités ainsi qu'aux individus, un intérêt dans la vie, Venise avait son carnaval, ses rivalités et ses intrigues intérieures, Gênes de même, mais sans carnaval ; les petits princes avaient leur faste, les arts, leurs amusements, qui donnaient, par contre-coup, la vie et la prospérité à leurs petits Etats. A Florence, les Médicis étaient regrettés, parce qu'ils n'avaient pas été remplacés. Tyrans intelligents du genre de celui sous le sceptre duquel Renan, demi-sérieux, demi-ironique, forma un jour le rêve de vivre, ils avaient confisqué la liberté de leurs concitoyens, mais leur avaient donné en retour la prospérité, le plaisir des arts et le renom. Rome se distinguait par son caractère de capitale du monde catholique et l'origine de ses souverains, mais se trouvait, par ses moyens, aussi faible que les autres Etats.

De Brosses laisse de côté la grande politique. Il voit bien que les deux influences française et autrichienne sont aux prises dans la péninsule, mais il ne s'intéresse pas, si ce n'est à l'occasion, et pour ce qui l'en touche personnellement, à Florence, par exemple aux épisodes et aux phases de la lutte.

Il ne cherche pas davantage à pénétrer les mystères de l'avenir, il ne se demande pas ce qui pourra sortir un jour du chaos de l'Italie, il ne cherche pas si, parmi tous ces éléments disparates et opposés, il n'en serait pas un, présentant déjà plus de vitalité et de force attractive que les autres, qui se révèlerait comme susceptible d'en devenir le noyau, et, le temps aidant, les circonstances devenant favorables, de les grouper en un tout indiqué par la nature, réalisé précédemment par l'histoire ; il ne montre aucune curiosité à démêler dans les aspirations individuelles, soit instructives, auprès de la foule, soit réfléchies et raisonnées, chez les hommes cultivés et intelligents avec lesquels il s'est entretenu, ce qu'il pourrait y avoir dans ce sens. C'est que de Brosses est un esprit assez léger et superficiel. Montesquieu, qui a su, dans ses productions les moins recommandables, être aussi léger que lui, Montesquieu, profond, a vu plus loin : il a pressenti que le roi de Sardaigne pourrait devenir « maître de l'Italie » (1).

Au demeurant, une chose manquait vraisemblablement à de Brosses pour se livrer, en Italie, à des études de haute politique et risquer des prévisions sur un avenir plus ou moins éloigné. L'avenir est fils du passé, et tout le passé, avec le présent, le contient déjà en germe, comme le départ d'une courbe implique sa direction et tout son tracé. De Brosses paraît avoir été fort peu versé dans l'histoire non antique de l'Italie. On n'a nulle part, en le lisant, l'impression qu'il l'ait tant soit peu étudiée. Et si, comme le dit Boileau (2).

*Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.*

C'est ici, assurément le cas de le, remarquer. Cet érudit, ce

(1) Petit de Julleville, "*Histoire de la Langue et de la Littérature française,* T. VI, p. 176.

(2) Boileau, *Art poétique.*

curieux qui a passé une année de sa vie à étudier l'Italie, ignore totalement et Machiavelli (1) et Guicciardini. Du moins, il n'a pas trouvé un seule fois l'occasion de les nommer, ni de laisser deviner qu'il les connaissait. Mais en revanche il connaît à fond, nous le savons par son Salluste, le dètail de ce qu'ont fait et pensé, de leur temps, Sylla, Marius, Sertorius, Pompée, Lucullus, Crassus et tous les autres Romains, sans compter les Assyriens et les Babyloniens. Le moyen, quand on a fait cette constatation, de ne pas songer à l'Hermagoras de la Bruyère ? (2). On le fait involontairement et sans pouvoir s'en défendre, car le rapprochement est de ceux qui s'imposent à l'esprit.

Il y a donc exagération à prétendre, comme on l'a trop répété, que, dans ses *Lettres*, de Brosses nous a laissé un tableau complet de l'Italie à l'époque où il l'a vue et, en particulier, le tableau de son état politique alors. Dire que de Brosses n'a pas touché à la politique serait une autre exagération en sens opposé. La vérité est que s'il a porté son attention sur la politique dans la péninsule apennine, ce n'est pas en diplomate, préoccupé du jeu des influences internationales et italiennes, qu'il l'a fait, il n'était pas armé pour cela, mais plutôt en moraliste, curieux de suivre le développement et le conflit des passions humaines sur un terrain qui, depuis que les hommes vivent en société plus ou moins organisées, n'a jamais cessé d'être le théâtre préféré de leur action collective réciproque. Voilà pourquoi nous remarquons que ce

(1) Pour être juste, disons qu'il nomme une fois, en passant, Machiavelli (Lettre XXXVI, T. I, p. 6) mais sans qu'on soit bien sûr qu'il ne le cite pas simplement par oui-dire, comme on entend citer, chaque jour, par exemple, Confucius ou la Bible, par de gens qui ne les ont jamais ouverts.

(2) *Les Caractères*,. chap. de la Société et de la conversation.

qui l'a intéressé dans chaque Etat, bien plus que le but atteint ou poursuivi, ç'a été la rivalité des partis, « le jeu des factions et des coteries » (1). A Venise, les brigues et les intrigues des nobles dans leur république l'intéressent fort par leurs petits côtés, qui lui paraissent bien plaisants, et il s'en amuse comme il sied, c'est-à-dire en prenant tout très superficiellement (2). C'est ce qu'il appelle « parler de choses publiques » (3). Au moment où il se disposait à quitter définitivement l'Italie, la mort du pape Clément XII et les intrigues que déchaîna au sein du conclave et dans Rome entière le choix de son successeur lui réservèrent un rare régal de ce genre. C'était une compensation à l'atmosphère d'énorme ennui qui s'était étendue, pendant cette période de deuil et d'attente, sur la capitale du monde catholique : « la ville est d'un triste à mourir, depuis qu'il n'y a plus ni pape ni cardinaux, ni opéra, ni assemblées » (4). Il se tenait curieusement au courant de tous les bruits qui transpiraient du Vatican. Néanmoins il s'en fatigua bien vite : « On ne fait, écrit-il, que chuchoter à l'oreille ce qu'a dit la souris du conclave, dont le petit doigt est, le plus souvent, un menteur. Je suis las de politique en l'air, et je m'en vais » (5).

---

(1) Foisset, op. cit., p. 55.

(2) Lettre XV T. I, p. 181-191.

(3) *Ut supra*, p. 191

(4) Lettre LI. T. II. p. 425

(5) *Ut supra*.

Très étendue est la littérature au sujet du conclave. Nous rappellerons entre autres le volume de G. Berthelet : Comment s'elit le Pape. (Rome, Forzani, 1906),

Stendhal a composé un diario célèbre à l'occasion du Conclave d'où sortit Pie VIII.

" Clément XIII mourut le 2 fevrier 1769 et quelques jours après.

Il a, par ailleurs, observé que, « depuis que la ville de Parme n'a plus de cour ni de Farnèse, elle devient pauvre.

---

le 15, lorsque les funérailles furent terminées (on les appelle *novendiali* parce qu'elles durent neuf jours) les cardinaux se réunirent en conclave au Vatican pour élire le nouveau Pape „.

Cfr. la description très détaillée dans le livre de David Silvagni *La corte e la Società Romana nei secoli 18e e 19e* (Forzani 1884. vol. 1, p. 161)

En ce qui concerne la bien connue et extraordinaire visite que l'empereur d'Austriche Joseph II fit le 16 mars 1769 au Cardinaux réunis en conclave, voir le même ouvrage p. 190-198.

Voici comment un publiciste estimé, qui connait profondément la Rome pontificale, le Prof. Ermanno Ponti a rappelé cet épisode à l'occasion de l'arrivée à Rome du Roi Albert, de la Belgique. (Article paru dans le *Messagero* de Rome, 28 mars 1922).

Joseph II voulut se rendre au Vatican pour présenter ses hommages aux cardinaux, qui depuis bien des semaines et de mois étaient renfermés en conclave pour l'élection laborieuse du Pape, qui devait être Lorenzo Ganganelli, Clément XIV.

Le siège étant vacant c'était une période de peu de sûrete pour Rome : Monseigneur le Gouverneur ne se préoccupait d'autre chose que de se demander qui aurait pu être le nouveau pape et le Sénateur de Rome n'avait ni l'autorité, ni la force pour s'opposer aux élements plus turbulents de la ville. Joseph II ne devait éprouver aucun étonnement en voyant le Castel Sant'Angelo trasformé en plein ordre de guerre, les fossés pleins d'eau, les canons tournés vers la ville et les soldats préparés à tous les événements.

Le Borgo était fermé par des barreaux et on ne pouvait passer sans présenter un permis spécial.

Le Vatican était entouré par les gardes suisses, comme une prison. Naturellement Joseph II ne trouva pas d'opposition à son entrée et, honoré par le Maréchal du Conclave, il arriva jusqu'à la salle royale, ou les cardinaux, chefs d'ordre, se trouvaient pour l'attendre ; les portes ouvertes ; pour un moment on avait aboli la rigoureuse clôture.

Mais Joseph II ne connaissant pas le cérémonial et ne sachant pas qu'il ne devait pas franchir le seuil avança hardiment.

En s'apercevant de sa faute il voulait se retirer, mais les cardinaux, au contraire, le prièrent de s'approcher et de bien vouloir visiter le conclave.

comme, ajoute-t-il, il est arrivé à Ferrare et aux autres villes qui ont perdu leurs souverains » (1).

Cette remarque de l'auteur des *Lettres d'Italie* nous introduit dans un domaine, se rattachant à la politique, mais différent de la politique proprement dite, où il semble se trouver plus à l'aise; nous voulons parler de l'économie politique dont, en digne contemporain de Quesnay, de Franklin et de Turgot, il n'est pas sans avoir quelque pressentiment. C'est plus d'une fois au cours de sa correspondance, qu'il se livre, à l'occasion de ce qu'il a sous les veux, à la critique des conditions et des institutions sociales, des mesures économiques prises ou des pratiques économiques suivies.

De ce côté lui apparaissent avec, d'autre part, l'âge trop avancé des pontifes, les vices les plus graves de gouvernement papal, celui qu'il a examiné de plus près et le plus longtemps, auquel, aussi, il ménage le moins les blâmes. Le vice fondamental de l'institution, c'est l'âge sénile des papes quand on les assoit sur la chaire de saint Pierre. La vieillesse et les infirmités qu'elle entraîne ont aboli chez eux la vigueur,

---

Plein de respect devant la Haute Assemblée l'Empereur dit: " Je poserai mon épée „. Mais le cardinal Serbelloni avec une promptitude spirituelle répondit: " Au contraire, votre Majesté, doit la conserver pour nous défendre „.

En occasion de cette visite exeptionnelle l'Empéreur vit et connut parmi les cardinaux le duc de York, le dernier des Stuards, celui qui après la mort de son père Jacques III et de son frère Charles Edouard le prètendant devait prendre le nom vaniteux d'Henri IX.

(1) *Ut supra.* lettre LIV, T. II, p. 476.

C'est avec Elisabeth Farnèse, seconde femme de Filippe V. d'Espagne, que s'éteint la ligne des Farnèse continuée par Charles et Philippe de Bourbon. Charles devint dans la suite Charles III, premier roi de Naples puis d'Espagne.

Cfr. l'oeuvre classique de Pierre Colletta. *Storia del Reame di Napoli.* Livre I, Règne de Charles III.

l'énergie, la volonté, et ils tombent sous l'influence fatale de leur plus proche entourage, de leurs parents qui les gouvernent : voilà la cause, difficilement évitable, du népotisme, le vice intrinsèque capital de cette forme de gouvernement. Un autre, qui n'apparait guère moindre, est de même l'effet du grand âge des pontifes : la brève durée de ces souverains, sept ans, en moyenne, de règne, pour chacun d'eux, a-t-on calculé (1). Comment, en si peu de temps, réaliser des réformes un peu importantes et les acclimater d'une manière durable? Les conditions, déjà fâcheuses pour un pape pris isolément, s'aggravent pour la série en s'accumulant et par les « variations continuelles de ces vieux souverains ». Il arrive ainsi qu'« étant élus dans un âge trop avancé pour avoir de longues vues » ils « ne songent qu'à passer le moins mal possible le temps de leur pontificat, et à établir pendant qu'il dure le crédit et la fortune de leur famille; sauf ensuite à ceux qui leur succèderont à se tirer d'affaire et à pourvoir aux choses comme ils aviseront » (2). Voilà pourquoi, quand se tenait le conclave qui devait donner un successeur à Clément XII, le voeu public était, à Rome, si l'on en croit de Brosses, que le choix du sacré Collège se portât sur un pontife dont le règne pût être long, qui pût avoir des vues sur le rétablissement des affaires, et le temps de les mettre à exécution (3).

---

(1) Duclos, *Voyage en Italie*, dans *Oeuvres*, T. VII, p. 49.

(2) Lettre XXXVIII T. II, p. 32 et lettre XLII, p. 156. 159

(3) Lettre LI. T. II, p. 421.

Sur le népotisme qui etait un ignominie pour l'Eglise et sur le Cardinal neveu du Pape qui était appelé Communément le Cardinal maître, cfr. Silvagni, oeuvre citée 11 - 12. Voici ce qu'il dit :

" Une coutume séculaire avait introduit dans le gouvernement de l'Eglise un abus vraiment déplorable qui consistait à donner la pourpre cardinalice a un neveu du Pape (Souvent c'était un fils) quel-

Dans les conditions qui lui sont faites, le gouvernement romain ne saurait être satisfaisant. « Il est, prétend de Brosses, aussi mauvais qu'il soit possible de s'en figurer un à plaisir » (1). Et là-dessus il ne lui ménage pas les critiques, les principales, avons-nous dit, étant d'ordre économique. Rien n'a été, selon lui, aussi négligé que la culture de la campagne autour de la ville, qui devrait, en partie, en tirer sa subsistance. On n'y aperçoit, dit-il, « à la lettre, ni une seule maison ni un seul arbrisseau » (2). Qu'attendre, d'autre part, d'une population composée pour un tiers de prêtres, pour un autre tiers, « de gens qui ne travaillent guère », et, pour le dernier tiers, « de gens qui ne font rien du tout? » (3) Sur l'oisivité des citoyens de Rome ou peut lire aussi, dans *I miei ricordi* de D'Azeglio, des impressions précieuses (4). Aussi le résultat est-il qu'il n'existe ni agriculture, ni industrie, ni commerce, dans une ville heureusement située au milieu d'une plaine fertile et sur un fleuve navigable (5). Le pays ne produisant rien, « tout l'argent nécessaire pour les besoins de la vie ne se tire que des pays étrangers »; mais cette contribution va toujours en diminuant » (6). Les finances sont peut-être ce que l'Etat présente de plus pitoyable; il est grevé de dettes immenses, et il a abusé de l'émission des billets. Aussi les espèces ont-elles émigré au dehors. L'argent monnayé est « si rare à Rome, qu'a peine en aperçoit-on ». Et l'on prétend, à

---

quefois même à l'age de l'adolescence dans le double dessein d'en faire un sécrétaire dévoùé sûr et discret et d'établir par ce moyen la fortune de sa propre famille „.

(1) *Ut supra*, Lettre, XXXVI, T. II p. 6.

(2) *Ut supra*,

(3) *Ut supra*,

(4) M. D'Azeglio, op. cit.

(5) *Ut supra*.

(6) *Ut supra*. T. II, p. 7.

ce que rapporte notre voyageur que « sous le règne du pape actuel (Clément XII) on a pris, pour le multiplier, le parti le plus détestable de tous, celui « d'en affaiblir le titre ». « Voilà, s'écrie justement de Brosses, le moyen d'achever de tout décrier vis-à-vis l'étranger » (1).

Les insuffisances que Charles de Brosses constate dans le gouvernement papal ne l'empêchent pas de rêver pour le Saint-Siège, d'un rôle agrandi et qui deviendrait le plus bienfaisant pour les hommes. En effet, bien que sa puissance et son influence ne soient plus, dans le monde, ce qu'elles y avaient été, le pontife garde encore, même comme prince temporel, un éclat imposant, il jouit d'une prééminence qui ne lui est contestée par personne, les nations n'ont pas cessé d'avoir pour son nom un ancien respect « qui lui deviendrait d'un plus sûr usage aujourd'hui qu'il n'est plus dans le cas d'en abuser ». Ce prestige, cette force morale, de Brosses souhaiterait qu'un pontife habile s'en servît pour s'ériger en « véritable Amphictyon de l'Europe et faire de sa cour la cour générale des négociations, le centre commun où se règleraient tous les intérêts des puissances sous sa médiation et son autorité ». De Brosses pense qu'avec de l'habileté et de l'impartialité, il réussirait à la faire accepter, même peut-être par des princes protestants, qui n'ont plus, contre la papauté, la même haine qu'au siècle de la Réforme (2) Ainsi, ce que le Saint-Siège a perdu d'un côté, il le regagnerait de l'autre « en

(1) Lettre, XXXVIII, T. II, p. 31.

(2) Le dernier et plus célèbre des arbitrages pontificaux dans les temps modernes est celui qui est dû à la saggesse éclairee de Léon XIII. Il intervint comme arbitre, en 1884, dans l'âpre discussion entre l'Espagne et l'Allemagne au sujet des îles Carolines.

Le 25 Octobre 1885, Léon XIII assisté d'une Commission de sept Cardinaux prononçait son verdict qui fut accueilli aussitôt par les nations en désaccord.

suivant ses propres intérêts, qui consistent à accorder tout le monde, et en s'attachant à prévenir les guerres et à tenir les princes en paix » (1). Ce rôle d'arbitre entre les princes ou les peuples et de conservateur de la paix parmi les hommes, si bien approprié, semble-t-il, à la fonction papale, c'est plus d'une fois que, de notre temps, des esprits diversement intentionnés ont formulé le voeu qu'il lui fût attribué. Il est intéressant de rencontrer pour eux, dans l'auteur des *Lettres d'Italie*, un précurseur qu'ils n'ont probablement pas soupçonné.

Ce que de Brosses a le mieux observé au cours de son voyage et ce qu'il a le mieux peint dans sa correspondance, ce sont la société et les moeurs. Il est là dans son élément. Homme du monde et homme d'esprit, il avait ce qu'il faut pour plaire au milieu de ses semblables et pour s'y plaire. Du reste la societé romaine était alors d'un genre tout particulier, et ses moeurs ont été plaisamment exposées par un écrivain d'esprit, le professeur F. Hermanin dans une suite de petites nouvelles, publiées en une brochure devenue fort rare (2), et parmi lesquelles nous citons : *Un pellegrino, L'ultimo presepio, Il vecchio ebreo.* Aussi croyons-nous sans peine ce que nous affirme Th. Foisset, qu' « il jouit plus qu'un autre en Italie d'un plaisir chaque jour plus rare, du premier des plaisirs pour un Français, celui de la société » (3). Ce n'est pas d'ailleurs exclusivement le monde proprement dit qu'il a regardé, il a pénétré dans des mi-

(1) *Ut supra*, Lettre XLII, T. II, p. 165.

(2) F. Hermanin : *Vecchie storielle romane*. Perugia 1901.

(3) Foisset, op. cit., p. 57 - Colomb exprime la même idée empruntée à Foisset sans presque la démarquer : Il jouit plus qu'un autre en Italie d'un plaisir chaque jour plus rare, du plaisir de la Société (Essai, p. XV).

lieux sociaux variés, il s'est frotté à des hommes de toutes les classes, mais surtout, il est vrai, des plus élevées et des plus influents; il a ouvert les yeux et il a noté ce qu'il voyait (1). Mais il a la modestie, dont il est juste de lui savoir gré, de ne pas s'abuser sur la valeur des observations morales qu'un voyageur peut faire en passant dans un pays et de ne pas prétendre, en pareille matière, imposer ni sa manière de voir ni ses conclusions. « Quant aux moeurs, observe-t-il avec pleine raison..., un étranger qui passe un mois dans une ville n'est pas fait pour les connaître, et en parlerait presqu'infailliblement tout de travers » (2). Il donnera cependant sur cet article ses impressions et nous ne pouvons que nous en réjouir. Seulement ses impressions, ses observations, nous les connaissons assez pour savoir que nous ne devons guère les attendre sous forme de synthèses plus ou moins larges, qui répugnent aux habitudes de son esprit. Ce sont surtout, comme presque en toute matière, des traits particuliers qu'il relèvera, des remarques isolées qu'il consignera, sans les grouper en ensembles.

Du haut en bas de l'échelle sociale, il a été donné à l'auteur des *Lettres d'Italie* de jeter un regard partout. Dès le premier jour, les nécessités pratiques du voyage et de la vie l'ont mis en contact, comme elles mettent tout homme, avec les plus humbles de ses semblables, et au cours de ses déplacements, il s'est trouvé en présence de têtes les plus hautes : il a eu audience, par deux fois, du pape Clément XII, vieillard

(1) Sur tous les aspects de la société italienne et en particulier de la société romaine en ce temps là (éducations, passions, intrigues, noblesse, costumes) il est très utile de lire le livre de David Silvagni *La Corte e la Società romana nel XVIII e XIX secolo.* (Roma, Forzani, 1885, vol. III.

(2) Lettre XIV. T. I. p. 174.

aveugle et infirme qui l'a reçu avec simplicité et bonhomie, il a été presenté au roi Charles III de Naples, reçu à la cour du roi Charles-Emmanuel III, à Turin, et il a dansé a Modène avec la princesse, future duchesse de Penthièvre. Mais il a vu bien d'autres personnes et personnages. Sans parler de ses compatriotes ambassadeurs, des étrangers de marque fixés à Rome, etc., il a frayé avec des cardinaux, des nobles, des bourgeois, des érudits, des moines, des religieuses, des virtuoses, des femmes savantes et des courtisanes. Et certainement notre énumération n'est pas complète. On voit que le champ a été vaste pour un moraliste, et que le plus aveugle — mais de Brosses ne l'était pas — y eût pu trouver abondamment à glaner.

Un trait général du caractère des Italiens, d'après de Brosses, c'est d'avoir l'esprit porté à l'exagération, du moins dans l'expression de leurs sentiments ou de leurs idées. Non pas qu'il articule sous cette remarque un grief formel, mais il la répète en deux ou trois endroits, et pour des lieux différents. De là, chez eux, l'abus, qu'il raille à l'occasion en l'imitant plaisamment, des superlatifs. « Les Italiens, écrit-il, font une grande dépense en superlatifs.

Cela ne leur coûte guère ; mais cela coûte beaucoup aux étrangers qui font de grands frais en peines et en argent, pour voir quelquefois des choses fort vantées et peu dignes de l'être » (1). Et ailleurs, « il ne faut pas se figurer, dit-il que les expressions simples ou positives soient d'usage dans ce pays-ci ; le comparatif même y est négligé, et, dans les grandes occasions, il faut savoir surcharger le superlatif, et dire d'une chose passable : *optimissime* » (2). Les Ita-

---

(1) Lettre, VIII. T. I, p 90.

(2) *Ut supra*, lettre, IX, T. I p. 110.

liens ne sont peut-être pas seuls ici à exagérer, et n'auraient-ils pas, si l'on peut risquer le mot, déteint quelque peu sur de Brosses. Il avoue, en tout cas, qu'en matière de compliments, il s'est mis à faire comme eux, et que cela lui a fort bien réussi (1). Ce qui est plus plaisant, c'est le mot qu'il rapporte d'un valet de chambre qui, voulant retenir son attention sur certains tableaux, lui assura *ch'erano fatti da un pittorissimo* (2).

Un autre trait qui a frappé de Brosses et qu'il convient aussi de qualifier de général, car il l'a observé au nord comme au sud de la péninsule, c'est une dévotion extérieure qui est mieux appelée superstition, et c'est le nom dont il la désigne plutôt. Pendant qu'il assiste, à Vérone, au théâtre, à la représentation d'une comédie, sur un son de cloche dans la ville, subitement tout disparaît de la scène, même une actrice évanouie selon son rôle, les spectateurs tombent à genoux, et « l'on chanta fort bien l'*Ave Maria* ». C'était l'*Angelus* qui avait sonné. La dévotion satisfaite, tout reprend son cours, l'actrice évanouie, sa place et son évanouissement, et la représentation continue (3). A Padoue, l'excès où est portée la dévotion à Saint Antoine et les fins auxquelles on fait servir le pieux personnage ne sont pas sans choquer son bon sens et son attachement, au moins de convenance, à la religion bien entendue. C'est que les Padouans n'ont rien trouvé de mieux que de faire peindre l'image de leur saint « au bas des recoins des murailles de leurs maisons pour empêcher qu'on ne les souillât » (4). Et, dans la chapelle du saint, en l'église qui lui est dédiée là, il a vu tant *d'ex-voto* et de si méchants ta-

(1) *Ut supra*, T. I. p. 109.

(2) Ce qui veut dire qu'*ils étaient l'oeuvre d'un très peintre.*

(3) Lettre XII, T. p. 138-139

(4) Lettre XIII, T. I, p. 158.

bleaux que, loin d'en être édifié, il en est scandalisé et révolté : « Laissons, écrit-il, ces pauvretés; il est indigne de voir combien la misérable superstition souille la religion par ses momeries » (1). Nous avons vu précédemment (2) qu'à Naples le fameux miracle du sang de saint Janvier avait provoqué sa raillerie et qu'il n'y avait vu qu'une survivance de supercherie sacerdotale païenne. Du reste tout, dans cette ville, lui apparut comme recouvert d'« un certain vernis de superstition et de contrainte » qui lui déplut (3).

De Brosses est entré, à Rome, en relation avec des cardinaux, et ne les a pas jugés bien flatteusement. Il a été fâcheusement impressionné par leur hauteur, leur dureté, leur ambition et leur orgueil. La morgue est, d'après lui, leur peché mignon : « Messeigneurs du sacré collège sont fort sujets à la morgue, écrit-il, c'est l'esprit de corps parmi les cardinaux » (4). Cependant il en met deux à part, qui échappent complètement à ce reproche, le cardinal Passionei et le cardinal Lambertini. Le premier le reçut, dès sa première visite, prévenu par le président Bouhier, qu'il tenait en extrême estime, portes ouvertes à deux battants et avec une entière franchise, tout-à-fait en bonhomme. Secrétaire des brefs, il était fort dévot et fort savant, et possédait une magnifique bibliothèque qu'il mit à la disposition du voyageur français. Il raillait avec lui le faux air de grandeur affecté par ses confrères, faisant très peu de cas de la plupart d'entre eux, les traitant d'ignorants, de gens dévorés d'ambition, rêvant presque tous du pontificat et se flattant, dans leur présomption, d'y parvenir. Lui était plutôt ambitieux de la réputation d'hom-

(1) *Ut supr.*, p. 159.
(2) V. ci dessus, chap. IV.
(3) Lettre XXX, T, I, p. 380.
(4) Lettre XL, T. II p. 87.

me de lettres, et c'est pourquoi, avec ses manières franches et familières, il se moquait sans égards de leur ignorance, de leurs grimaces et de leur politique. Lambertini était cardinal-archevêque de Bologne. C'est là que de Brosses le vit principalement et qu'il fit sa connaissance. C'était, lui aussi, par exception, un « bonhomme sans façon », homme d'esprit d'ailleurs, ayant de la littérature, plein de gaieté et d'une conversation fort agréable, qui fit à de Brosses « de bien bons contes de filles ou de la cour de Rome ». Il n'aimait pas moins qu'on lui en fît. C'était le défaut de cet homme, de moeurs excellentes, fort charitable, fort appliqué à l'administration de son diocèse et profondément versé dans les matières de droit canonique (1). On sait qu'il fut, sous le nom de Benoit XIV, le successeur de Clément XII (2). De Brosses le revit lorsque lui-même, ayant quitté Rome, regagnait la France, à Ancône, quand ce prélat se rendait au Conclave. « Nous saluâmes, dit-il, notre ami le cardinal Lambertini ». Il eut à cette occasion, une conversation d'un quart d'heure avec lui, lui prédit son élévation au pontificat, et la prédiction se vérifia en effet (3). Les *Lettres d'Italie* nous revèlent, chez les grands seigneurs de ce pays un goût prononcé pour le faste, mais s'accusant surtout dans ce qui frappe le regard. Leurs habitations sont vastes et somptueuses. Barclay, dans son *Satyricon*, l'avait noté

(1) Lettre XXI, T. I, p. 250 et lettre, XL T. 87, 92.

(2) D'importantes pages ont été écrites sur Lambertini successeur de Clément XII, dans l'*Histoire universelle de l'Eglise*, oeuvre admirable du Cardinal Hergenrothar (et traduite par le Père Rosa. Florence. Libreria florentina). vol. VII pages 193-197.

Tout le monde sait que le portrait morale et les aimables traits caracteristiques de ce pontife si bon sont admirablement décrits dans la comédie « *Le Cardinal Lambertini* » où celui-ci est aujord'hui merveilleusement personnifié par le célèbre acteur Zacconi.

(3) *Ut supra*. T. II. p. 450.

déjà : maisons construites de matériaux résistants, celles surtout auxquelles ils donnent le nom de palais, mais souvent plus imposantes par leurs proportions énormes que pourvues de commodités intérieures (1). On pourrait presque croire que de Brosses a copié le vieil auteur, quand on lit, dans une de ses lettres, cette réflexion : « Quant au bon goût, il est vrai qu'en général les Italiens ne l'ont bon que pour les grandes choses ; leurs maisons, fort magnifiques, n'ont en dedans que peu de grâce et point du tout de commodité » (2). Les palais particuliers de Milan n'ont point eu son agrément ; il ne les juge ni d'une bonne architecture au dehors, ni bien entendus au dedans ; mais les appartements sont d'une grandeur immense, et forment des enfilades qui ne finissent point » (3). Le duc de Mantoue, par exception, se contente, dans cette ville, d'un palais d'une si modeste architecture qu'on n'en ferait pas une maison de marchand ; mais les appartements qu'il enferme sont très vastes (4). Les palais de Venise sont, au dire de de Brosses, d'une magnificence prodiguée avec plus de richesse que de goût, et jusqu'à l'incommodité. Dans le palais Foscarini, avec ses deux cents pièces décorées et encombrées avec excès, « il n'y a pas un seul cabinet ni un fauteuil où l'on puisse s'asseoir, à cause de la délicatesse des sculptures » (5). A Naples, les palais particuliers, à l'exception d'un très petit nombre, n'ont pas été du goût de notre voyageur ; pour lui, il leur manque, « au de-

(1) J. Barclae *Satyricon*, éd. de Leyde, 1637, apud Elzevirios, p. 411 ; Domus non e fragili materia, hae praesertim quas palatia appellant, plus interdum sua mole spectabiles quam ad habitantium usum aptae „.

(2) Lettre VI, T. I, p. 69.

(3) *Ut supra* lettre VI. T. I. p. 105.

(4) Lettre XI, T. I, p. 133.

(5) *Ut supra*, lettre, XVI T. I, p. 203.

hors, cet air de noblesse qui prévient ». Et puis, il ne peut admettre les combles qui les surmontent sous forme de terrasses ; cela choque trop son regard dans ses habitudes : « Franchement, écrit-il, cela ne me plaît point de voir ainsi toutes les maisons sans toit ; il me semble toujours qu'on vient de leur couper la tête ». Il ne pardonne qu'à celles qui sont couronnées par des balustrades (1). Le style sobre et sévère des palais de Florence l'a encore moins séduit. A l'intérieur, les appartements, qui « sont autant de labyrinthes » (2), « y sont ennuyeux à force d'être grands » (3).

Aussi bien est-ce ailleurs que la noblesse florentine affiche son luxe ; c'est dans la magnificence incroyable et folle de ses équipages, meubles, livrées, habillements, bijoux. Dans des réunions illuminées d'une débauche de bougies, on voit là des femmes ruisselantes de diamants et des hommes portant des habits d'une richesse effrénée (4). A Milan, il y a abondance aussi de carrosses dorés, mais ils sont « fort mal fabriqués » (5).

C'est à Naples, « la seule ville d'Italie, d'après lui, qui sente véritablement sa capitale » (6). Que de Brosses a été le plus frappé par l'èclat des équipages, le train et l'air magnifique des grands seigneurs. Ces grands seigneurs napolitains lui ont paru les plus fastueux de toute l'Italie. « Ils vivent, dit-il, à l'espagnole bien plus qu'à l'italienne ; ils représentent, sont accessibles chez eux aux étrangers, et ont un air de po-

---

(1) *Ut supra*, lettre XXX, T. I, p. 367-368.
(2) *Ut supra*, lettre XXII, p. 271
(3) *Ut supra*, lettre XXIV, p. 288.
(4) Lettre XXIII, T, I p. 271.
(5) *Ut supra*, lettre XI, T. I, p. 107.
(6) *Ut supra*, lettre XXX, p. 376.

litesse noble, tiennent une maison, et même assez souvent une table » (1).

Ce dernier point est à remarquer, car c'est, d'après de Brosses sur cet article que porte la principale différence entre le faste français et le faste italien. Et il établit entre les deux un parallèle intéressant. Les Français ont tort, assure-t-il, quand ils reprochent aux Italiens d'être avares et regardants, de ne pas savoir tirer honneur de leur bien, régaler les gens autour d'eux, quand ils croient que seulement dans leur milieu les seigneurs brillent par un air de magnificence et des habitudes de somptuosité. C'est que, pour eux, communément, faire grande figure, c'est tenir table ouverte, et grande table, c'est régaler d'une bonne chère une multitude de gens, sans s'embarrasser beaucoup s'ils sont des amis ou non, des gens aimables ou le contraire. L'Italien, au lieu de dépenser d'une manière aussi vaine l'argent qu'il a amassé, préfèrera l'affecter « a la construction de quelque grand édifice public, qui serve à la décoration ou à l'utilité de sa patrie, et qui fasse passer à la postérité d'une manière durable son nom, sa magnificence et son goût » (2). De Brosses, malgré la réputation que lui ont faite ses amis, dit-il plaisamment, d'être d'une « inouïe et superlative gourmandise », n'hésite par à donner la préférence au second genre de vanité, comme mieux entendu et allant mieux à ses fins, qu'au premier. Et, en effet, il l'emporte par une dépense plus grande, parce qu'il répand l'argent parmi des métiers de première nécessité et non de luxe, parce qu'il procure au bienfaiteur une satisfaction d'ordre plus noble, aux autres une utilité ou un plaisir plus élevé,

---

(1) *Ut supra*, T. 1, p. 378. On peut lire avec interèt " Rapporti tra Napoli e Spagna ", de Benedetto Croce, Laterza, Bari. 1918.

(2) Lettre XXXVII, t. II, p. 20-21.

De Brosses conclut que les Italiens ont raison de se moquer du genre de faste de ses compatriotes et de le stigmatiser d'une expression burlesque qu'il reproduit et qui est assez juste du moins, quoique si triviale : *che tutto se ne va al cacatoio* (1). Aussi, à Rome, n'y avait-il que deux grands seigneurs qui tinssent un grand état de maison et une table ouverte, et c'étaient l'ambassadeur de France, duc de Saint-Aignan, et le cardinal français de Tencin (2). Plus tard, sur le même objet, Duclos, faisant à son tour, des constatations analogues, écrira qu'à Rome le luxe n'est jamais dans la table, qu'on le met dans les équipages et livrées ou dans la décoration des palais (3).

Pour le vêtement, si l'on voyait parfois, comme à Florence, de grands seigneurs se livrer à des folies ruineuses, les excès de ce genre n'étaient point courants. L'auteur des *Lettres d'Italie* note que « les gens de condition, hommes et femmes, son partout vêtus comme en France » (4) et qu'à Bologne, en particulier, les dames, qui sont d'ailleurs jolies, coquettes, vives et spirituelles, non seulement s'habillent à la française, mais « mieux que nulle part ailleurs », faisant venir de Paris toutes les babioles qu'elles portent. « On leur envoie journellement de grandes poupées vêtues de pied en cap à la dernière mode », et c'est d'après ces modèles qu'elles s'attifent » (5).

La vie de la meilleure société avait, en Italie, ses principales manifestations dans les réceptions appelées « assemblées, conversations », et dans les bals. Notre voyageur bourguignon n'eut point de peine à pénétrer dans ces moeurs.

(1) *Ut supra*. p. 22.
(2) Lettre XL, T. II, p. 84.
(3) Duclos : *Voyage en Italie*. Dans Oeuvres, t. VII, p. 33.
(4) Lettres, t. I., pag. 152.
(5) *Ut supra*. p. 256.

Non qu'elles fussent aussi ouvertes qu'à Paris. Là, c'est Duclos qui l'observe, « un homme de mérite n'est exclu d'aucune société ». « Il est vrai, ajoute-t-il, que le premier des mérites, pour y être reçu et accueilli, est celui d'être aimable, c'est-à-dire de porter dans la société de l'esprit d'agrément » . (1) En Italie, où le mérite personnel était peu considéré et où les différentes classes de la société ne fusionnaient point entre elles, les seuls titres d'admission dans la haute société étaient la naissance et les dignités (2). Mais des exceptions pouvaient être faites pour des étrangers de considération et de Brosses avait pour lui ouvrir à peu près toutes les portes, sa qualité et ses manières de gentilhomme, sa réputation de lettré et de savant, au besoin la présentation ou la recommandation de puissants personnages, celle, par exemple, dont il ne fut pas sans user, des ambassadeurs de son pays. Les *assemblées* ou *conversations* étaient des réunions à jour fixe qui se tenaient dans les grandes maisons et où le passe-temps consistait ordinairement à jouer ou à causer en prenant des glaces. Les premières auxquelles prit part notre voyageur furent à Gênes, et il ne les jugea pas « quelque chose de bien amusant », (3) bien qu'on y fît circuler force glaces (son régal) et chocolat. Il eût, assurément, préféré une bonne table ; mais, là, « on ne sait ce que c'est que souper ou donner à manger ». Cela durait pourtant une partie de la nuit, commençant de huit à neuf heures pour finir à minuit ou une heure (4 ).

A Venise, les nobles vivent entre eux et par coteries. Ils s'entretenaient fort galamment avec de Brosses et ses compagnons de route lorsqu'ils les rencontraient au café, mais ne

(1) Duclos : *Voyage en Italie*. Dans *Oeuvres*, t. VII. p. 82.
(2) *Ut supra*, p. 81.
(3) Lettre VI, T. I, p. 66.
(4) Lettre VI, T. I, p. 66.

leur ouvraient pas leurs maisons ; ils ne recevaient pas. A une *conversation* chez le procurateur Foscarini, on se contente d'offrir aux visiteurs, à onze heures du soir, une petite tasse de café et une tranche de pastèque (1). Ils mettent tout leur faste dans leurs palais. « De l'amusement de curiosité, dit de Brosses, tant qu'il vous plaira, mais des ressources de société, aucune ». Ces étrangers sont sans intérêt pour eux, comme eux-même, formés comme ils le sont, pour les étrangers. De Brosses et ses amis se dédommagèrent chez les ambassadeurs, où ils festivèrent excellemment (2).

A l'inverse, les nobles de Florence recevaient à l'excès. Que dire d'assemblées où s'écrasent huit cents personnes ? Notre voyageur les trouva des «cohues peu plaisantes», et conclut que «les Italiens n'entendent rien à s'amuser» (3). Ces *conversations*, où l'on dansait cependant aussi et où l'on entendait également parfois des virtuoses, n'en coûtaient pas moins fort cher à ceux qui les donnaient, tant à cause de l'immense quantité de bougies que l'on y brûlait que par la profusion d'eaux glacées et de confitures que l'on y distribuait incessamment (4). On a vu déjà que de Brosses tenait en grande estime les Florentins pour leur savoir et leur esprit. « Quand vous verrez quelque part en Italie, a-t-il écrit, un homme qui a de l'esprit et de la science, dites toujours que c'est un Florentin (voilà ce que c'est que d'avoir eu des Médicis) » (5). Lui et ses compagnons

(1) La Venise de ces temps là est magistralement décrite en sa vie intime dans deux livres *Comédies* de Goldoni - *Mémoires* de Casanova.

(2) *Ut supra*, lettre XV T. I, p. 191-192.

(3) *Ut supra*, lettre XXIII. T. 1, p. 271.

(4) Lettre XXIII, T. I, p. 271-272.

(5) Lettre XYX, T. I, d. 280.

Sur Florence voir Gaetano Imbert. *La vita fiorentina nel seicento nelle memorie sincrone.* Florence, Sansoni 1902.

sous le couvert du titre d'académicien porté par l'un d'eux, Sainte-Palaye, et parce qu'on les avait vus « renifler » sur « quelques vieux rogatons de manuscrits » dans les bibliothèques, jouirent tout de suite à Florence d'une réputation de « très scientifiques personnages». Il raconte, non sans trouver que l'idée est « à crever de rire » que cela les incite à tenir chez eux *conversation* et que « les érudits de tous les ordres eurent la bonté de s'y rendre » (1). Des assemblées de lettrés, auxquelles ils s'étaient mêlés à Milan, leur avaient sans doute suggéré cette inspiration. A Turin, où il vit une cour des plus tristes parce qu'elle était en deuil, de Brosses trouva la ville plus amusante, avec « beaucoup de dames aimables et des maisons où les assemblées sont brillantes et nombreuses » (2). On n'a pas oublié qu'à Naples, la société, manquant d'un air aisé, et les femmes guindées, lui firent éprouver peu d'agrément. C'est à Modène, semblet-il, qu'au point de vue mondain, il le goûta le plus vif. La noblesse, fort aimable, y aimait le plaisir. Bien accueilli et traité avec distinction par la duchesse (Mademoiselle de Valois) et le duc, il fut invité à un bal de la cour et se mêla à un brillant carnaval, plein de charme et d'entrain, et presque digne de rivaliser avec celui de Venise (3). Mais, c'est à Milan qu'il vit le bal le plus magnifique, « tant par l'ornement des salles et les illuminations, que par le grand nombre de dames parées et masquées » (4). Ce fut lors de son second séjour dans cette ville, au moment de quitter l'Italie pour rentrer en France. Il avait cependant, peu de temps auparavant assisté à Bologne, à un bal « al casino » où il avait vu toute la noblesse réunie. Il s'y était

(1) Lettre XXIII. T. I, 274.
(2) Lettre LV, T. II, p. 492.
(3) Lettre LIII, T. II, p. 456 à 467.
(4) Lettre LIV. T. II, p. 483.

même trouvé l'homme du jour comme venant de Rome, très entouré, et harcelé de questions, « pour apprendre des nouvelles du conclave, et savoir qui serait pape » (1). Pour être aimable, suivant son habitude, et faire sa cour aux bolonais, il avait dit à ces messieurs que ce serait Lambertini, leur archevêque, et c'est en effet ce qui arriva (2). De Brosses nous parle, par ailleurs, d'une occasion périodique d'amusement qui était spèciale à Reggio. C'était une foire assez fameuse qui s'y tenait tous les ans et pendant laquelle la cour de Modène se transportait à Reggio pour s'y divertir (3). Une coutume mondaine particulière que de Brosses a observée à Bologne et qu'il vante, c'est celle d'une sorte de cercle établi par les dames de cette ville à leur usage. « Les femmes sont ici, consigne-t-il dans une lettre, éveillées à l'excès, passablement jolies, et beaucoup plus que coquettes, spirituelles », d'ailleurs, lettrées et élégantes, en même temps, dans leur toilette, ce qui ne gâte rien à ses yeux. Or elles ont l'habitude de se réunir tous les soirs dans un appartement qui n'a pas d'autre affectation et, n'appartenant a personne, n'impose à personne, l'embarras d'en faire les honneurs. Des valets gagés sont chargés du soin d'y pourvoir à tout ce dont on peut avoir besoin. Les dames sont chez elles, dans ce local, et y reçoivent s'il leur convient. « On fait là, dit de Brosses, tout ce qui plaît, soit qu'on veuille causer avec son amant soit qu'on veuille chanter, danser, prendre du café ou jouer. La première ou la dernière de ces occupations ajoute-t-il, méchante langue, sont celles que j'y ai vu le plus communément pratiquées » (4). Il n'en loue pas moins cette sorte d'institu-

(1) Lettre LIII, T. II, p. 454.

(2) *Ut supra*.

(3) *Ut supra*, lettre LIV, p. 473.

(4) Lettre XLV, T. II, p. 250

tion des bolonaises, « qui me paraît, dit-il, la meilleure et la plus commode du monde » (1).

Quant au *corso*, au cours, coutume plus générale qu'il a vu pratiquer dans quantité de villes d'Italie, il en fait peu de cas. On sait que cela consiste, pour la haute société, à aller défiler, c'est-à-dire étouffer, en carrosse, à l'heure de la promenade, dans la rue la plus large, la mieux bâtie et la plus fréquentée de chaque endroit, où la circulation devient à ce moment et de ce fait encombrée et difficile; mais il s'agit moins d'avancer que de voir et surtout de se faire voir. De Brosses se trouve, dans cette habitude, rien de bien intéressant, et n'y considère qu'un usage assez plat » (2).

C'est naturellement à Rome, où il a fait le plus long séjour et où il s'est plu davantage qu'ailleurs, que de Brosses a observé le mieux les moeurs de la meilleure société italienne et le jeu des réunions mondaines. Il a fait de cette matière l'objet d'une lettre spéciale à une dame de ses amies à Dijon, à Madame Cortois de Quincey, dont le ton extrêmement libre n'est pas fait, nous l'avons déjà observé, pour ne point éveiller un médiocre étonnement, mais qui n'est pas des moins attachante ni des moins instructives de ses lettres. Il prétend, là, qu'on est injuste quand on peint, ainsi qu'on le fait communément dans les autres villes d'Italie, les dames romaines comme laides et malpropes. Encore que, dans la noblesse, le sang ne soit pas aussi beau qu'à Venise, les femmes des grandes familles ne sont pas inférieures à celles des autres villes de la péninsule, et il n'est pas embarrassé pour en citer qui seraient partout de belles femmes (3). Elles tiennent chez elles

(1) *Ut supra.*
(2) Lettre LIV, T. II, p. 478.
(3) Lettre XLIV, T. II, p. 206-207.

des *assemblées* réglées, à certains jours fixes de la semaine. Notre Français leur reproche de s'entendre mal à faire les honneurs de leurs salons. Les réunions sont nombreuses, bien illuminées, elles ont bon air ; mais on s'y occupe surtout de jeu, sans jouer cher d'ailleurs, de sorte qu'elles sont peu agréables pour ceux que ne passionne point ce genre de passe-temps. L'assemblée, commencée sur les huit ou neuf heures du soir, finit vers onze heures ou minuit. L'usage d'offrir à souper aux invités commence à peine à s'introduire dans quelques maisons. Il est facile aux étrangers de se faire admettre. Les Romains se montrent fort accueillants à leur égard, et « d'un commerce doux ». C'est, avec l'uniformité tranquille des habitudes, l'un des grands charmes de la vie que l'on mène à Rome, si différente de celle que l'on a à Paris, « où tout est tumulte et variété » (1). Si l'on y ajoute l' « entière liberté dans les actions » qui y est laissée à chacun, on comprendra que de Brosses se demande « s'il y a aucune autre ville en Europe plus agréable, plus commode » et où il aimât mieux habiter que Rome, « sans même en excepter Paris » (2).

Quant à la jalousie des maris italiens « dont on parle tant en France », c'est, selon de Brosses, pure légende, pour user de ses propres termes, « un préjugé dont il faut revenir » (3).

A peine a-t-il cru à Naples en reconnaître encore l'extérieur ; mais « Naples a plutôt les moeurs espagnoles qu'italiennes ». Ailleurs il semble bien que les femmes aient « leurs coudées franches sur l'article de la galanterie » (4). C'est ainsi

(1) Lettre XLIV, T. II, p. 212

(2) *Ut supra*, p. 213.

(3) Lettres, T. I, p. 167, II, p. 216.

(4) *Ut supra*, T. II, p. 216.

qu'à Milan, on ne les voit guère sortir ensemble, mais on voit souvent une femme avec un ou plusieurs hommes, du nombre desquels le mari n'est jamais » (1).

La vérité est que là, particulièrement au théâtre, la liberté des rapports, en public, entre hommes et femmes, lui a paru aller jusqu'à l'indécence, sans que personne d'ailleurs en soit choqué. Mais, remarque-t-il non sans raison, c'est question d'habitude et, au fond, il ne s'agit là-dedans que d'extérieur : « à Paris, la décence est aussi grande dans les usages que l'indécence l'est dans les moeurs. Ici c'est peut-être le contraire » (2). A Venise, rien de plus immoral que les mariages dans la noblesse. Il faut qu'une femme ait un amant, et ce serait pour elle une sorte de deshonneur qu'on ne lui en connût point. Mais cet amant doit servir aux fins politiques de la famille. Aussi la dame n'a-t-elle pas le droit de le prendre en dehors des nobles, et encore faut-il qu'il soit de ceux qui ont entrée au Sénat et dans les conseils, qui appartiennent à une famille puissante et qui disposent d'influences à mettre en jeu dans les brigues qui font là la vie de la société. « Avec cela, affirme notre auteur, une femme a la liberté tout entière, et peut faire tout ce qu'elle veut » (3). A Rome, les maris se montrent fort accommondants et nullement chatouilleux. Mais les galants, par contre, « sont si assidus qu'ils deviennent des argus plus incommodes cent fois que les maris; on les trouve toujours là plantés le jour et la nuit à contrecarrer un pauvre tiers qui voudrait faire fortune ». Ils indignent fort notre observateur. « Cette odieuse race de

(1) Lettres. T. I, p. 108.
(2) *Ut supra* T. I, p. 63.
3) Lettre XIII, T. I, p. 175.

sigisbés, s'écrie-t-il, épouse les femmes dix fois plus que les époux » (1).

Ce n'est pas à Rome, capitale pontificale, que la licence des moeurs pouvait, bien entendu frapper beaucoup un étranger, malgré les spectacles peu édifiants que les rues offraient la nuit, en plus d'un endroit, à son régard, et la « liberté citadine » gracieuse dont on jouissait « sous la protection du Saint-père » (2). Naples, par le nombre de ses courtisanes, dépassait toutes les autres villes d'Italie (3). A Milan le proxénétisme s'exerçait ouvertement et scandaleusement. « Milan, écrit de Brosses, me semble une ville policée en perfection sur un certain article ». On n'y pouvait faire un pas sans rencontrer sur son chemin « des courtiers en galanterie les plus obligeants du monde, qui vous offrent toujours à choisir de quelque couleur ou de quelque nation que l'on veuille ». Et, pour ne point trop alarmer la pudeur de son correspondant, ici M. de Blancey, il ajoute ingénument : « Nous n'avons jugé à propos de mettre à profit leur politesse que fort rarement » (4).

La capitale du plaisir et de la licence était Venise, fort réputée au XVIII^e siècle pour ses courtisanes, célèbres alors dans l'Europe entière. S'il fallait en croire Duclos, elles auraient constitué, dans la ville des lagunes, comme une sorte d'institution d'Etat, qui fait songer à certaines institutions analogues dans des villes maritimes, phéniciennes ou grecques, de l'antiquité. « Je ne connais que Venise, déclare l'auteur des *Considérations sur les moeurs*, où les femmes publiques forment une espèce de profession, et soient protégées par le

(1) Lettre, XLIII, T. II, p. 217.
(2) *Ut supra*, p. 40.
(3) *Ut supra*, T. I, p. 387.
(4) Lettre IX, T. I, p. 180.

gouvernement » (1). Ainsi, elles n'auraient pas représenté moins, dans la république, qu'une manière de corps officiel. J. J. Rousseau qui fut quelque temps, comme secrétaire aux gages de l'ambassadeur français, à Venise, vers le milieu du XVIII[e] siècle, rapporte qu'elles passaient pour le plus piquant agrément de cette ville, et qu'on vantait leur gentilesse, comme n'y en ayant point au monde qui les valussent (2).

L'auteur des *Lettres d'Italie* n'en dit que du bien. S'il faut ajouter foi à ses assertions, qu'il néglige fâcheusement d'appuyer d'aucune preuve et d'aucun témoignage, c'étaient les religieuses qui jadis, à Venise, étaient en possession de la galanterie. Même, prétend-il « il y en a encore bon nombre qui s'en tirent aujourd'hui avec distinction, je pourrais dire, insiste-t-il, avec émulation ; puisque, actuellement que je vous parle, il y a une furieuse brigue entre trois couvents de la ville, pour savoir lequel aura l'avantage de donner une maîtresse au nouveau nonce qui vient d'arriver » (3). Celles qu'il a aperçues, derrière leurs grilles, à la messe, causant et riant ensemble, lui ont, en tout cas, paru « jolies au possible et mises de manière à faire bien valoir leur beauté ». C'est de leur côté confesse-t-il, qu'il se tournerait le plus volontiers, s'il avait un long séjour à faire à Venise (4). Quant aux courtisanes, elles ne sont pas là aussi nombreuses qu'on le répète communément, du moins hors le temps du carnaval. Elles ont, d'après lui, fort bon air et font fort bien leurs affaires (5). Les plus heureuses d'entre elles habitent des appartements ma-

---

(1) Duclos, *Voyage en Italie* (dans *Oeuvres*, T. VII, p. 80.

(2) *Les Confessions*, II[e] partie, livre VII, édition Garnier frères, p. 277).

(3) Lettre XIV, T. I, p. 176-177.

(4) Lettre XIV, T. I, 177

(5) Lettre XLIV, T. II, p. 207.

gnifiques, somptueusement meublés, richement décorés, et portent des habillements et des parures de princesses. Mais ce qui l'a le plus charmé chez elles, c'est à la différence de celles de Paris, leur politesse avenante, la douceur de leur esprit, l'aménité de leur caractère. Aussi leur rend-il ce témoignage qu' « elles composent un corps vraiment respectable par les bons procédés ». Et quant aux conséquences possibles, qui peuvent faire trembler les timorés ou les hypocondriaques, comme il arrivera a J. J. Rousseau, le moyen de n'avoir pas confiance quand elles en répondent *per la beatissima madonna di Loreto ?* (1). Si l'on est incroyant on peut se faire donner caution chez un banquier « que l'on n'aura rien à craindre des suites de l'entrevue » (2).

Charles de Brosses a pénétré et, par sa correspondance, nous a fait pénétrer avec lui dans le monde et dans le demi-monde italiens. Ses lettres nous introduisent encore dans une classe sociale importante, alors comme précédemment, en Italie, et dans une catégorie particulièrement intéressante de cette classe : les savants, et, nous ne dirons pas les femmes savantes, parce que l'on penserait immanquablement à Philaminte, à Bélise, à Armande, ou à d'autres pédantes ridicules ou grotesques, nous dirons plutôt les émules féminins de Pico della Mirandola, les savants en jupons ou les femmes doctes de l'époque en Italie. Les savants prêtent peu aux observations originales dans un pays étranger ; ils peuvent avoir, individuellement, leurs manies et leurs tics ; dans leur vie extérieure, les préoccupations qui les animent et les buts qu'ils poursuivent leur imposent le mêmes habitudes réglées. La singularité de leur situation, la rareté de leur espèce appellent

(1) Lettres XIV. T. p. 177 a 180.

(2) *Ut supra*, lettre IX. T. I. p. 108.

sur les femmes, dans les mêmes soucis, incomparablement davantage l'attention, faisant d'elles comme des phénomènes. Aussi les femmes doctes que Charles de Brosses vit en Italie ne furent-elles pas, deux au moins, sans lui causer un vif étonnement, sans l'émerveiller. Ces femmes cependant, si elles étaient, pour l'auteur des *Lettres d'Italie*, comme il semble, une nouveauté, n'en étaient pas une dans le monde. L'antiquité classique, à son déclin, avait connu la célèbre Hypatie, par sa vertu l'ornement et par sa science la merveille de son sexe, qui enseigna publiquement la philosophie à Alexandrie, et dont la maison fut le rendez-vous des meilleurs esprits de la ville en son temps. Au moyen-âge, une religieuse allemande, Hrosvitha, (1) avait composé des comédies latines à l'imitation de Térence (quelles comédies, il est vrai, et quelle imitation!) et la fameuse Héloise avait acquis un savoir peu ordinaire chez les personnes de son sexe. Mais sans remonter si haut ni si loin, le dix-septième siècle français avait eu, en Madame Dacier, helléniste et latiniste, plus que distinguée, même, une femme rivale de ses contemporains les plus savants, et dont de Brosses qui était grand enfant lorsqu'elle mourut, ne pouvait ignorer le nom.

A Milan, où il se mêla à des assemblées de lettres, notre voyageur bourguignon s'attira vite une réputation d'érudit,

---

(1) Mais il faut cependant observer que le meilleur titre pour Hrosvit (*Rose blanche*, comme le dit son nom) c'est la série de ses admirables poémes d'argument biblique et historique comme *Agnès*, *Maria* ect. Voir sur cette figure singulière: Manitius, " *Geschichte der litteratur der mineralters* „ Bonn, 1887, p. 251 et le choix de ses compositions, soignée par le Prof. Filippo Ermini, avec de savants commentaires

On peut lire aussi l'article bref mais complet du Prof. Ermanno Ponti, *La Poetessa Hrosvit* dans la Revue *Arte e Vita*, Anno III, n. 12, dicembre 1922.

on lui adressa des invitations auxquelles il ne paraît avoir répondu qu'avec une négligence assez discourtoise. C'était une femme qui ne se contentait pas de connaître toutes les sciences et toutes les langues de l'Europe, mais qui encore, nous apprend de Brosses, parlait l'arabe comme l'Alcoran (1). Il alla fréquemment, à Naples, raisonner sciences et lettres chez la princesse de Praïombrano qui, à son esprit naturel et à ses autres connaissances, joignait une érudition approfondie de la géométrie (2). Mais c'est une jeune fille milanaise qui, dans ce domaine produisit la plus forte impression sur l'esprit de de Brosses. Mademoiselle Agnesi (ainsi s'appelait-elle), avait réuni chez elle une trentaine de personnes, appartenant à toutes les nationalités, et au nombre desquelles figurait notre auteur. Elle disputa *impromptu* en latin, sur les questions de physique, de philosophie ou de mathématiques qu'il plut à ses invités de lui proposer. De Brosses admira sans réserve qu'une personne de son âge eût pu s'assimiler tant et de si abstraites matières. Mais ce qui lui donna plus d'étonnement encore que sa doctrine, ce fut de l'entendre parler latin avec une pureté, une aisance et une correction telles qu'il dit « n'avoir jamais lu de livre latin moderne écrit d'un aussi bon style que ses discours ». Après la séance académique, elle s'entretint avec ses visiteurs, parlant à chacun dans sa langue. Or, à tant de savoir, cette jeune personne ajoutait le mérite de la simplicité, de la douceur et d'un parfait bon sens, mérite encore plus rare que les autres, si l'on considère que tant de femmes, avec ses talents, n'eussent pas manqué d'être les plus insupportables et les plus sottes

1) Lettre XXX, T. I. p. 103.
(2) *Ut supra*, lettre XXIX, T. I, p. 380.

pédantes (1). Mademoiselle Agnesi parlait, dès cette époque, d'embrasser la vie religieuse. Elle se retira, en effet, quand elle eut perdu son père, dans un couvent de carmélites, et y mourut. Elle avait positivement émerveillé de Brosses, et il n'hésite pas à la proclamer, à Milan, plus étonnante que le dôme.

Il lui trouva une émule à Bologne, dans Madame Laura Bassi. Cette dame avait été reçue et avait pris le bonnet de docteur en pleine université, et elle portait la robe et l'hermine. Elle faisait des leçons publiques de philosophie et tenait aussi de temps en temps chez elle des conférences philosophiques (2). De Brosses y prit part et disserta avec elle. Il reconnut qu'elle ne manquait ni d'esprit, ni de politesse, ni de doctrine, et qu'elle s'exprimait avec aisance. Néanmoins elle ne le conquit pas au même degré et ne put effacer, dans son esprit, l'impression profonde qu'y avait laissée le jeune milanaise. « Je ne troquerais pas contre elle, écrit-il, ma jeune fille de Milan » (3). Laura Bassi épousa un médecin, qu'elle suivit en Allemagne, et c'est dans ce pays qu'elle mourut, un an après de Brosses, dont elle avait à peu près l'âge.

---

(1) Lettre, VIII, T. I, p. 104, et lettre X, p. 116-118.
(2) *Ut supra*, lettre XX, T. I, p. 247.
(3) Lettre XXI, T. I, p. 248.

# CHAPITRE VII

## L'archéologie et l'art moderne.

Les deux principales préoccupations de Charles de Brosses en Italie, ses principaux objets d'études dans ce pays, et, par suite, la matière la plus ordinaire de sa correspondance, ce sont les monuments de l'antiquité classique, que la péninsule transalpine offre en si grande abondance, et les oeuvres des architectes, des peintres et des sculpteurs, surtout de l'époque de la Renaissance, dont elle a conservé, en grand nombre, d'excellents specimens. Les *Lettres d'Italie* se trouvent être, par là, le livre d un archéologue et d'un critique d'art.

Comme archéologue, de Brosses avait eu plus d'un précurseur.

Le premier effort tenté au Moyen-Age pour commenter les ruines antiques nous est connu par des compilations telles que les *Mirabilia Urbis Romae* et la *Grapha Aurea*. Ce sont des descriptions de Rome faites surtout pour les étrangers et les pèlerins : les édifices encore debout tels que le Colisée et le Panthéon d'Agrippa sont l'objet de commentaires étranges où la légende tient une large place. Le sentiment qui y domine est une sorte d'étonnement causé par les vagues souvenirs de

la grandeur de Rome dont sont imprégnés encore les esprits populaires. Jean Bodel nous dit dans sa Chanson des Saxons :

*Ne sont que trois matières à nul hom entendant*
*De France, de Bretagne et de Rome la grant.*

Aussi on ne comprend que trop la plainte de Pétrarque : « Nulle part on ne reconnaît moins Rome que dans Rome même ».

Au XIVe siècle une curiosité plus intelligente s'éveille, sans doute ce sont toujours les légendes qui constituent les premières données archéologiques, cependant on doit y ajouter les renseignements fournis par les *Regionarii*. Versions souvent altérées d'un document dont la rédaction semble remonter à l'époque costantinienne. Voilà les sources d'informations auxquelles sont réduits Pètrarque et Dante ces admirateurs passionnés de la littérature antique. Aussi n'accordent-ils aux monuments qu'une attention distraite. Dante semble avoir regardé à peine les antiquités de Vérone, et l'émotion que Pétrarque ressent à la vue des ruines de Rome n'est que poétique. « Et le monde tremble quand il se souvient du temps qui n'est plus ». Si au XIIIe siècle, le sculpteur *Nicola* de Pise s'inspire déjà des monuments anciens, c'est une exception et sa tentative reste isolée.

Cola de Rienzi (1310-1354) a le premier l'idée d'interroger les débris du passé : il se sert de l'archéologie pour intéresser le peuple romain à sa tentative d'une restauration de la République. Il recueille et commente les inscriptions latines et publie quelques années avant sa mort une *Descriptio Urbis Romae ejusque excellentiae*. Vers la méme époque un citoyen de Trévise, Forza, forme la première collection d'antiques dont le souvenir ait été gardé. Avec Rienzi et ses contemporains commence le mouvement archéologique. Dès ce mo-

ment les efforts faits par les passionnés d'archéologie sont infinis et progressifs.

Cependant les antiquaires des XVI^e^ et XVII^e^ siècles restent dominés par une idée fausse. Pour eux les monuments ne sont que les commentaires des textes. En outre on connait mal, on comprend mal les différentes périodes de l'antiquité toutes les phases du développement de la vie romaine sont placées sur le même pied. Le sens historique n'est pas éveillé. Nulle part la conception erronée, qui a si longtemps arrêté les progrès de l'archéologie classique ne se montre avec plus de vigueur que dans l'oeuvre de Bernard de Montfaucon. Son « *Antiquité expliquée et représentée en figures* (1719-1724) » nous donne une idée exacte de la méthode qui fut appliquée jusque dans la première moitié du dix huitième siècle.

L'auteur avait mis à contribution tous les cabinets d'Europe et en avait tiré un nombre prodigieux de monuments qu'il fit graver et dont il donna des explications qui pour la plupart peuvent être jugées satisfaisantes. Aussi, malgré les imperfections de son oeuvre, il faut rendre justice à Montfaucon car, il a contribué à répandre, surtout en France le goût de l'archéologie. En face de lui, il faut placer le comte de Caylus. Lié avec Marietti et Paciandi, il porta vers les études archéologiques toute l'activité d'un esprit curieux et toute la finesse d'un goût très exercé. Il étudia les prierres gravées, fit des recherches sur la peinture ancienne (*Recueil de peintures antiques d'après les dessins coloriés de Pietro Sante Bartoli* 1757) et il est surtout connu par son *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines* auquel collabora l'abbé Barthélemy et qui fut publié en 1767.

L'idée d'étudier l'art antique dans son développement organique n'avait pas encore été formulée et si Caylus l'avait

entrevue c'était à Winchkelmann qu'il appartenait de définir et d'appliqur la méthole qui devait devenir celle des études d'archéologie contemporaine. Il faut ajouter d'ailleurs que le champ des études s'agrandissait : partout en Italie se fondaient des musées et ainsi peu à peu se généralisait le goût pour les monumets antiques.

Comme critique d'art de Brosses est plus original, il paraît même unique en son genre au XVIII[e] siècle. Car, si Diderot a fait, lui aussi, de la critique d'art dans ses *salons*, il en a fait en professionnel, comme on la comprend et comme on la pratique aujourd'hui dans les journaux et les revues, et il l'a fait porter sur les oeuvres nouvelles, au fur et à mesure de leur apparition. L'auteur des *Lettres d'Italie,* lui, ne fait pas, comme critique, un métier, il est un dilettante instruit et qui s'attache au passé.

Professionnel ou amateur, le critique d'art doit, au demeurant, avoir certaines qualités que de Brosses, on doit en convenir, ne présentait pas toutes. Son esthétique ne repose pas sur des principes bien solides : il juge favorablement ou défavorablement d'une oeuvre d'art, suivant qu'elle lui plaît ou ne lui plaît pas, sans d'ailleurs analyser jamais bien profondément l'impression qu'elle lui fait ressentir. C'est l'esthétique du plaisir. Assurément le plaisir est au fond de la jouissance d'art, dont il contistuerait le but. Ce point de vue est celui de Schopenhaüer pour qui l'effet d'une belle oeuvre d'art est d'abolir en nous momentanément la *volonté,* par quoi seul nous souffrons, pour la remplacer par la pure contemplation qui nous affranchit de la douleur. Et nos contemporains, quand ils définissent l'oeuvre d'art une production de l'esprit qui nous apporte une satisfaction absolument dégagée de tout intérêt personnel et matériel, direct ou indirect, se placent encore au même point de vue. Mais il y a loin d'une esthétique

basée sur cet ordre élevé de plaisir épuré, idéal, abstrait et, pour ainsi dire, impersonnel, à l'esthétique du plaisir que nous surprenons chez de Brosses et où il s'agit du plaisir individuel, variable, non seulement suivant les personnes, mais encore, chez le même individu, selon les moments et les dispositions d'esprit et d'humeur. Le beau dépendra donc de l'homme, dans l'homme, de son humeur, et l'humeur du même homme ne laisse pas d'être changeante. Ainsi entendue, l'esthétique du plaisir n'est plus défendable, et c'est celle cependant de Charles de Brosses.

Une autre infériorité, chez lui, ce sont ses partis-pris. Quand ce parti pris consiste à donner en tout et partout la préférence à l'antique sur le moderne, il est, dans une certaine mesure admissible, parce que la prééminence de l'art ancien, dans son ensemble, sur l'art moderne, n'est guère contestable. Mais quand il consiste à ignorer toute une époque de grand et de très grand art, et très original, il faut bien dire que ce parti pris est aussi dangereux que condamnable. Or c'est celui que de Brosses a adopté à l'égard de toutes les productions du moyen âge. Il faut dire que le jugement de de Brosses à propos de l'art est très souvent *erré* et faux, non seulement perce que de Brosses ne part pas d'une esthétique complète et rationnelle, mais aussi parce que à son temps on n'avait pas encore accompli tout ce grand travail de critique et de recherches qui a renouvelé le goût, et a remis dans leurs justes visions les valeurs individuelles de chaque artiste.

Disons tout-de-suite, à sa décharge, qu'il n'a fait là que suivre le préjugé de ses contemporains. « Il n'y a, en somme, que deux architectures, la grecque et le gothique » (1). C'est Taine qui nous l'affirme, et, au

(1) H. Taine. *Voyage en Italie*, T. I, p. 27

fond, rien n'est plus vrai. Mais si l'une a fait l'admiration des hommes des XVI^e XVII^e et XVIII^e siècles, ils se sont montrés à l'égard de l'autre singulièrement injustes, en grande partie, du reste, par pure ignorance. Il a fallu les Mérimée, les Viollet-le-Duc, les de Caument, les Quicherat, au XIX^e siècle, pour révéler au monde surpris que, dans sa conception et son principe, l'art gothique était un art aussi rationnel, aussi noble, aussi grand que l'art hellénique. De Brosses, en le méconnaissant, a fait ce que l'on faisait communément de son temps, et même avant. Car le doux Fénelon lui-même n'avait pas craint de stigmatiser le gothique comme quelque chose de barbare et de choquant.

Pour comprendre les oeuvres du moyen âge, il faut aussi, sinon partager, du moins savoir pénétrer le sentiment mystique du moyen âge, car elles en sont toutes imprégnées. L'art, comme le dit excellemment Settembrini, n'a fait alors que « donner le corps et la vie au sentiment religieux », et ce sentiment religieux « s'alimente et grandit par les représentation de l'art » (1). Voilà une source de l'inspiration de l'art du moyen âge qui n'est point familière aux écrivains du XVIII^e siècle, et de Brosses est bien de ce siècle.

S'il manque du sentiment religieux, ou, si l'on préfère, de l'intelligence du sentiment religieux, il manque encore d'autre chose. On nous parle du « goût sûr et éclairé dont ses lettres témoignent à chaque page », de sa « grande sûreté de goût » (2). Cela n'est pas vrai (3). Quand on a le goût si

(1) SETTEMBRINI, *Lezioni di letteratura italiana*, T. I, p. 1, 2.

(2) Lettre VIII, T. I, p. 106. Il s'était déjà enthousiasmé, à Villeneuve-les-Avignon, pour un tableau trompe-l'oeil, dont il dit qu'il eût volentiers donné dix mille francs (ibidem) Lettre II, T. I, p. 17.

(3) M. HENRI CHABEUF, dans sa plaquette " *Le Président de Brosses, à propos d'une esquisse de Paul Véronèse*, remet sa-

sûr et si éclairé, on ne méconnaît pas de grandes et belles choses, comme nous verrons que de Brosses l'a fait, et on ne s'intéresse pas à des niaiseries, comme il l'a fait également, ainsi que nous l'avons déjà rapporté à l'occasion d'un album des différentes variétés de marbres, des fontaines, et comme il en fournit lui-même d'autres exemples relatifs à des trompe-l'oeil, entre autres, celui du petit jardin du palais Porta, à Milan, sur lequel il s'extasie.

Enfin, il y a en lui autre chose qui nuit à la sérénité d'esprit et à la gravité de jugement que l'on aimerait à rencontrer chez un critique d'art. Ce sont les préoccupations libertines qui hantent un peu plus que de raison son imagination en présence des oeuvres d'art, et une disposition trop fréquente à la plaisanterie. A Milan, chez les religieuses de Sainte-Marthe, devant le tombeau du jeune Gaston de Foix, tué à la bataille de Ravenne, il faut que sa malice égrillarde s'exerce sur « le plus joli petit capitaine que l'on puisse voir » (1). A Villeneuve-lès-Avignon, entre autres tableaux représentant plusieurs chartreux martyrs, une Sainte Roseline, « jolie à ravir », l'arrête et lui arrache ce cri, qui n'est certes pas celui du froid et impassible critique : « Hom! Blancey, comme je la martyriserais! » (2). Quand le mérite des tableaux religieux ne les protège pas contre sa verve moqueuse, il est facilement irrévérencieux, comme, par exemple, à Milan, dans l'église des Grâces, où une vie de Saint Dominique peinte à fresque lui semble « plus curieuse pour les bonnes histoires qui y sont dépeintes que pour la peinture ». En

---

-gement les choses au point, et ne craint pas de souligner les erreurs de goût de de Brosses (par exemple, p. 28, 29, 36).

(1) Lettre VIII, T. I, p. 96.

(2) Lettre II. T. I p. 19.

il n'y voit, en effet, que le Purgatoire au fond d'un puits et la Sainte Vierge, puisant des âmes avec un chapelet, qui fait la chaîne » (1). A supposer que cela soit spirituel, peut-être *non erat hic locus*.

Ce qui, d'un autre côté, n'est par sans enlever de l'autorité aux appréciations de l'auteur des *Lettres d'Ialie* sur les matières d'art, c'est qu'il n'a vu, bien souvent, les oeuvres qu'à la hâte, et « en courant », par conséquent, sans pouvoir les examiner sérieusement et sans en « conserver grande mémoire », comme il l'avoue en particulier de tableaux du Guercino qui lui ont passé sous les yeux à Ferrare (2). A Venise, principalement, c'est « avec une extrême précipitation qu'il visita, accompagné de Sainte-Palaye, une infinité de tableaux, et, naturellement, dans le nombre, des Titien, des Véronèse, des Tintoret, auxquels il ne put donner qu'une attention superficielle (3), Aussi, lui arrive-t-il, là et ailleurs, de citer au passage, sans plus, des oeuvres de maîtres qu'il a vues, sans même les désigner d'une façon quelconque : « quelques bonnes pièces de Titien », dira-t-il par exemple (4) ou, à Crémone, parlant des Augustins : « ils ont aussi un des meilleurs tableaux du Pérugin » (5). Et c'est tout, le sujet du tableau n'est même pas indiqué. Au moins, à la chartreuse de Pavie, note-t-il « un Saint Cyr d'Albert Dürer », mais sans s'y arrêter davantage ni en dire plus long. Il lui est arrivé parfois de remplir des pages entières de sa correspondance d'arides et laconiques énumérations de ce genre, pages qui présentent alors la même sécheresse que des pages de catalogue, sans en

(1) Lettre VIII, T. I. p. 98.
(2) Lettre XIX, T. 1, p. 230.
(3) Lettre XIV, T. 1, p. 173.
(4) Lettre VIII, T. I, p. 102-105.
(5) Lettre XI, T. I, p. 127.

offrir la précision. La faute ne lui en est pas toujours personnellement imputable. A Rome, par exemple, il trouve, non sans raison, que les tableaux sont en trop grande quantité et « trop mélangés » (1) ce qui veut dire que les collections auraient besoin d'être épurées et classées.

On ne doit pas s'attendre, pas plus en matière d'art qu'en d'autres matières, à trouver dans les *Lettres d'Italie* de larges conceptions d'ensemble, de vastes synthèses, aucun essai d'une caractéristique générale de l'art italien. Cela tient à l'inaptitude, que nous avons eu à signaler déjà de l'auteur pour la généralisation. Néanmoins, sur quelques points déterminés, il a des vues générales. C'est ainsi qu'il renconnaît aux Italiens le bon goût dans les grandes choses dans la disposition des vastes ensemble, où ils savent réaliser de belles ordonnances, mais les taxe de mauvais goût dans les petites choses, où ils n'exécutent que des colifichets, et abusent des ornements (2). C'est que « le talent de la nation italienne nous dit-il, est exquis » (3). Ceci n'est pas aussi contradictoire qu'il pourrait, à première vue, paraître. Cela veut dire simplement qu'aptes à concevoir des ensembles bien ordonnés, il arrive parfois aux Italiens, doués d'une extrême virtuosité dans la décoration, de les gâter avec celle-ci. De Brosses reproche aussi, à différentes reprises, et partout aux Italiens d'être inférieurs dans l'art des jardins (4). Leurs

---

(1) Lettre LIII, T. II, p. 154. Par contre, il vante à Modène la bonne disposition de la galerie du duc, " la mieux rangée „ qu'il ait vue (Ibidem, p. 458).

(2) Lettre VI, T. I, p. 69.

(3) Lettre XX, T. I, p. 217.

(4) Lettre X, T. I, p. 113, lettre XXVI, T. II, p. 7, lettre XXVII, p. 8, lettre XXI, T. I, p. 223.

Sur l'art des jardins voir le volume de A. Pucci, *Il Giardino e la cultura dei fiori*. (Milano, Hoepli. 1909) qui contient de très bonnes notices historiques sur le développement de l'art des jardins.

jardins sont souvent « immenses et magnifiques »; ils ont l'avantage d'être plantés d'arbres toujours verts et feuillés, d'être arrosés d'eaux claires et abondantes; mais ils sont trop souvent selon lui, « mal entendus, mal distribués et chargés de tous côtés de grands morceaux de bâtiments inutiles ». Il ne peut souffrir « qu'on fasse planter un jardin par des maçons ». Aussi est-il d'avis que, si les Italiens surpassent les français pour les édifices les Français reprennent l'avantage pour les jardins et, sur cet article, l'emportent dans la même proportion sur les Italiens « Nous avons, écrit-il, de beaucoup surpassé les Italiens dans l'art des jardins, que nous tenons d'eux. Les Tuileries sont en ce genre ce que Saint-Pierre est en bâtiments, c'est-à-dire ce que l'on a jamais exécuté de plus parfait » (1). Et puis les jardins sont, en Italie, par trop négligés; on ne paraît guère s'y soucier de l'entretien ni de la propreté; les propriétaires « ne doivent pas faire grande dépense en jardiniers ». Mais ce n'est nullement par ladrerie « sans doute que c'est pour conserver à leurs jardins l'air agreste et sans culture » (2).

En architecture, et même pour tout ce qui est construction, maçonnerie, Chales de Brosses est un admirateur enthousiaste de l'antiquité. Pour lui, les anciens Romains sont nos maîtres, dans ce domaine, lors même que l'esthétique n'a pas lieu d'intervenir et que seule la technique est en jeu : « leurs acqueducs, leurs égoûts, leurs châteaux d'eau sont des ouvrages prodigieux » (3). C'est qu'ils étaient doués d'un vas-

(1) Lettre XL, T. II, p. 74

(2) *Ut supra*.

(3) Lettre XXXVII, T. II, p. 23. Il dût se convaincre chaque jour davantage qu'il n'y a eu que les Romains qui aient su faire des ouvrages publics, dont il ne se lasse pas d'admirer et les plans et l'exécution (Lettre XIII, T. I, p. 139).

te génie qui tendait en toute chose, au plus grand (1). « O Romains ! s'écriet-il, vous étiez de grands hommes d'un grand courage, et les entreprises prodigieuses ne vous étonnaient guère ! » (2). Il tient que « l'antique porte avec lui un caractère distingué qui le classe au dessus de la plupart des ouvrages modernes » (3). Il a jugé sainement l'antique, mais sur l'agrément extérieur qu'il lui trouve, bien plus que sur son mérite intrinsèque qui est la sincérité. « L'architecture, observe excellemment Jules Soury, est le criterium le plus sûr de l'honnêteté, du sérieux, du jugement d'une nation ; l'historien peut juger les peuples et les époques par la solidité et la beauté des édifices qu'ils ont laissés » (4). Il est incontestable que jugés d'après leurs monuments de pierre, les Romains sont grands, très grands (5). De Brosses, cependant, avec son esthétique épicurienne, ne se contente pas de la seule logique en architecture, il exige des agréments, il lui faut, nous en avons l'aveu de sa bouche, des colonnes ou, tout au moins des pilastres (6) « Je ne pourrai jamais, écrit-il, me résoudre à dire qu'un bâtiment sans colonnes soit un bâtiment parfaitement beau » (7). Son goût pour cet élément architectonique que constitue la colonne est si grand qu'une colonne isolée,

(1) Lettre XLI, T. II. p. 112.

(2) *Ut supra*, lettre XXXIX, T. II, p. 53.

(3) *Ut supra*, lettre VIII, T. I p. 86.

(4) Jules Soury, " La Phénicie d'après les dernières découvertes archèologiques " dans « *Revue des Deux Mondes* », 15 décembre, 1875.

(5) Pour l'architecture chez les Romains il faut voir, Frederic Lubker " Lexique raisonné de l'antiquitè classique, (traduit par C. A. Musco, Roma, Forzani, 1891) p. 124-126, et le grand et célèbre " Dictionaire des Antiquités grecques et romaines " par Daremberg et Saglio. Paris, Hachette, 1887, et suiv.

(6) lettre XXIV, T. I, p. 269.

(7) Lettre XLII, T. II, p. 143.

la belle colonne antique provenant du templé de la Paix de Vespasien et érigée par le pape Paul V sur la place Sainte--Marie-Majeure le fait délirer d'enthousiasme fanatique : « Cette colonne isolée est la plus belle chose en architecture qui existe dans l'univers ; elle me donne autant et peut-être plus de satisfaction à la vue qu'aucun autre édifice complet, quel qu'il soit, ancien ou moderne, en me présentant l'idée du plus haut degré de perfection où l'art soit jamais parvenu » (1). Mais, comme il a déclaré aussi précédemment, de l'église Saint-Pierre de Rome, qu'elle est « la plus belle chose qu'il y ait dans l'univers » (2) cela fait au moins deux choses qui, dans le même genre, sont chacune la plus belle de l'univers. C'est beaucoup assurément, c'est même trop d'une unité. Apres cela, de Brosses n'a peut-être pas trop le droit de rire, comme nous l'avons vu faire (3), en constatant qu'il n'y a que trois villes au monde qui possèdent les corps des rois mages. A Rome, il admire encore la *Curia Antoniana* (la douane), mais regrette qu'on ait noyé les « exquises colonnes » de sa façade dans « un infâme torchis » (4). Il s'étonne et s'indigne qu'« une action si basse » ait pu être commise par « une nation dont on ne peut nier que le goût soit grand et noble » (5). Il se plaint qu'on ait commis la même profanation (« la même ânerie », écrit-il) au « petit temple de Vesta » (il s'agit de la petite église de S. M. del Sole, dont l'affectation et le nom anciens restent à déterminer, place Bocca della Verità). « C'était, dit-il, un charmant petit édifice sphérique (il veut dire *circulaire*), ouvert de tous les côtés, com-

(1) Lettre XLVI, T. II, p. 247. Lettre, L. 334.
(2) Lettre XXXVI, T. II, p. 4.
(3) Voir ci-dessus, lettre XLII, p. 139.
(4) lettre XXXIX, T. I. p. 63.
(5) Ibidem.

posé seulement d'un dôme porté sur un ordre corinthien de vingt colonnes cannelées de marbre blanc. On a muré de briques les intervalles, pour en faire une chapelle fermée, avec le titre ethnico-chrétien de la Madonna del Sole » (1). De Brosses regrette qu'on ne l'ait pas gardé avec son ancienne destination, et, là-dessus, son imagination s'échauffe et lui évoque des tableaux à la Wateau : « Figurez-vous, si l'on avait eu la complaisance de nous conserver ce petit temple tel qu'il était, combien il serait agréable, de le voir aujourd'hui gracieux ouvert, isolé, avec sa coupole, son rang de colonnes, un simple autel au milieu, chargé d'une flamme brillante, cinq ou six jeunes vestales vêtues de blanc, couronnées de roses, plus jolies que l'Amour, s'approchant de l'autel d'un air respectueux... Ma foi ! Ma foi ! on devait bien nous laisser à Rome un peu de paganisme pour nos menus plaisirs » (2). Le fait est que le gracieux édicule l'a enchanté ; il y revient ailleurs ; « rien de plus joli que ce petit temple. C'est, avec le temple de Minerve Medica, ma passion favorite en antiques » (3). Par contre, il ne ménage pas ses critiques, plus ou moins fondées, au Panthéon, auquel il reproche principalement de manquer d'exhaussement, et d'être « par lui-même, une très lourde masse » (4). Il faudrait lire Ciro Nispi-Landi (5) pour se rendre réellement compte du Panthéon.

Il est à remarquer que ses identifications de monuments anciens sont parfois risquées, ce qui, sans doute, ne lui est pas imputable personnellement. Son temple de la Paix, par exemple, c'est ce que l'on appelle aujourd'hui la Basilique

(1) lettre XLVII, T. II, p. 292.
(2) lettre XXXIX, T. II, 63-64.
(3) lettre XLVII, T. II, p. 293.
(4) lettre XXXIX, T. II, p. 59 et 61.
(5) Marco Agrippa ed il suo Panthéon.

de Constantin. Au sujet du *Campo Vaccino* d'alors, le *Forum romanum*, il a formé le voeu, qui était d'un amateur avisé et éclairé d'antiquités, d'un déblaiement méthodique (1). Ce voeu n'a été accompli que de nos jours, il y a quelque vingt-cinq ans, mais mené à bonne fin, sur l'intelligente initiative et sous l'active impulsion du ministre de l'Instruction publique Baccelli. Le projet de de Brosses d'amputer le Colisée de la moitié en partie ruinée, pour « avoir un demi-Colisée en bon état », préférable selon lui, à « un Colisée tout entier en guenilles » (2), était d'une moins bonne inspiration, et il est heureux qu'on n'ait jamais songé à le réaliser.

En architecture l'admiration de l'auteur des *Lettres d'Italie* ignore plus de dix siècles. Elle passe de l'antiquité à la Renaissance, faisant simplement table rase de tout ce qu'a produit l'intervalle fécond et original qui s'est écoulé entre les deux époques. C'est que, remarque fort bien M. Camille Enlart, « les siècles qui ont précédé le XIX$^{e}$ n'avaient pas l'esprit historique. Depuis la Renaissance, la méconnaissance de nos traditions nationales ajouta à l'ignorance une souveraine injustice, et parfois un suprême manque de goût » (3). Manque de sens historique, ignorance, injustice et manque de goût : M. Enlard paraît avoir eu particulièrement en vue, en

(1) Campo Vaccino : NIBBY, ouvrage cité, II, p. 839. C'est cette vaste place où se trouvait autre fois le forum romain. Là on admire les arcs et les temples anciens et aussi les églises modernes de St. Adrien, St. Laurent de Mirande, St. Cosme et St. Damien, Ste. Marie Nouvelle et St. Marie Libératrice.

(2) lettre XLII, T. II, p. 250.

(3) CAMILLE ENLART, *Manuel d'archéologie française*, I$^{re}$ partie T. I, p. VII.

écrivant ces mots, les hommes du XVIIIe siècle. En tout cas cela s'applique parfaitement à de Brosses. Dans sa bouche, l'épithète de *gothique* n'est rien autre qu'une injure, et si l'on en doutait, on n'aurait qu'à prendre garde aux synonymes desquels il la rapproche ou dont il use pour en préciser et renforcer le sens. A Vienne, en Dauphiné, il n'a vu, dans l'église Saint Maurice, qu'« une cathédrale bâtie dans un assez méchant goût gothique » (1). Et, à propos de la fameuse chartreuse de Pavie, qu'il est allé voir : « Je ne sais, dit-il, si je me trompe, mais qui dit gothique dit presqu'infailliblement un mauvais ouvrage » (2). Aussi le dôme de Milan, d'inspiration gothique, ne l'enthousiasme-t-il pas, encore que plus d'un détail l'y intéresse (3): « il est noir, obscur, et par-dessus tout cela gothique » (4).

Le palais Saint-Marc, à Venise, lui déplait souverainement, et il en fait prompte justice : « c'est un vilain monsieur s'il en fut jamais, massif, sombre et gothique, du plus méchant goût » (5). Il est plus injuste encore, et, il faut dire le mot, plus sot, devant l'église de Saint-Marc, dont les coupoles ne lui apparaissent que comme d'immenses chaudrons retournés e où il raille la « peinture en mosaïque », pour laquelle son admiration de l'art romain aurait pu le rendre plus équitable (6). Ce n'est que plus tard, à Saint Pierre de Rome qu'il parut soupçonner quelque chose de la valeur décorative, en

(1) lettre I, T. I p. 7.

(2) lettre VIII, T. I, p. 86.

(3) lettre VIII, T. I p. 90 et suiv.

(4) Lettre LIV, T. II, p. 484.

(5) Lettre XIV, T. I, p. 194. Sur l'importance et la beauté de ce palais, cfr. les belles pages écrites par John Ruskin " The stones of Venice dont il a une bonne traduction italienne " Le pietre di Venezia " par M. Alessandro Tomei - Rome.

(6) Lettres. T. I. p. 195-197.

architecture, de la mosaïque (1). Avec les dispositions que nous lui connaissons, il n'est pas surprenant qu'à Rome, le palais Sant-Marc, aujourd'hui *palazzo di Venezia*, sous son aspect féodal, ne l'ait point enchanté: il conseille de s'éviter la peine d'y entrer, car « ce n'est qu'un vieux vilain logement » (2), où il s'étonne qu'un roi de France, Charles VIII, ait pu y établir son habitation lorqu'il fit son entrée triomphale à Rome, en 1494.

Le palais de Saint Marc ou de Venise n'est pas une habitation commune c'est le palais typique de la première période de la Rennaissance romaine.

Après que cette église eut été restaurée et en grande partie reconstruite un neveu d'Eugène IV, le Cardinal venitien Pierre Barbo, titulaire de Saint Marc, entreprit en 1455 de faire rebâtir le palais du Cardinal titulaire.

Devenu Pape sous le nom de Paul II, il poursuivit et agrandit la construction qui fut ensuite continuée par d'autres.

Le palais marque un moment de transition dans l'histoire de l'architecture; ce n'est plus le fier Château médiéval uniquement préparé pour la défense; ce n'est pas encore l'habitation seigneuriale préoccupée seulement des aises et de l'élégance.

La couronne de créneaux qui le surmonte indique que le temps des batailles entre villes n'est pas éloigné et ce qui le montre mieux encore, ce sont les quatre tours qui devaient s'élever aux angles et dont une seule aurait été crénelée.

Malheureusement la cour n'est pas finie; elle offre une imitation exacte des ordres architectoniques du Colisée. Quelques uns ont supposé que c'etait l'oeuvre de Leone Battista

(1) Lettre XLVII. T. II. p. 296.
(2) Lettre XLI. T. II. p. 120.

Alberti qui se trouvait à Rome en ce temps là et qui étudia l'antiquité avec tant d'amour (il mourut à Rome).

Pendant de longs siècles, le Palais fut le siège de l'ambassade vénitienne. Après le traité de Campoformio (1797) il passa à l'Autriche avec la Vénétie. L'Italie ne put pas le revendiquer en 1866 parce que Rome n'était pas encore italienne; elle l'occupa seulement pendant la dernière guerre.

Vu l'importance et la vaste étendue du palais, on y a établi de nos jours l'un des meilleurs et des plus riches musées d'Italie sous la direction du Surintendant royal des galeries et musées, M. le Professeur Federico Hermanin, auparavant Directeur de la galerie Corsini (1).

En architecture moderne, toute l'admiration de l'auteur des *Lettres d'Italie* va à Saint-Pierre de Rome, et là, elle ne connaît plus de bornes. S'il eût eu, ou simplement, compris le sentiment religieux, sans doute il eût jugé autrement; mais le sentiment religieux est ce qui le préoccupe le moins; en art surtout, il est profondément païen. Aussi le caractère païen des églises de Rome n'était-il point fait pour le choquer, au contraire, et les visita-t-il consciencieusement et non sans intérêt. Taine, de nos jours, s'est montré plus difficile. « Je ne pourrai jamais admettre, écrit l'auteur du *Voyage en Ita-*

---

(1) De nombreux manuels ont été écrits sur ce palais mais on peut lire avec plus de profit: *Palazzo Venezia* dans Nibby. Roma nel MDCCCXXXVIII, parte moderna, II. p. 831-833.

Federico Hermanin, *Palazzo Venezia investigato e restaurato* dans la nouvelle revue *Roma* fasc. 1 janvier 1923. M. le prof. Hermanin est l'auteur d'une grand nombre de semblables pubblications appréciées dans le monde des lettres. On doit citer de lui: *Nuovi disegni del Bernini nel Gabinetto delle stampe di Roma.* Arte. anno IX. - *Gabinetto nazionale delle stampe in Roma.* - *Catalogo delle incisioni con vedute romane.* Gallerie Nazionali. Vol. III. - Giambattista Piranesi. 50 tavole con introduzione di F. H.

*lie*, que les églises de Rome soient chrétiennes » (1). Et c'est le même écrivain qui affirme que « les gens qui ont fait Saint-Pierre,... le vrai sentiment religieux, ils ne l'ont point eu » (2). Pour l'éminent critique, Saint-Pierre n'est qu'« une salle de spectacle, la plus vaste, la plus magnifique du monde » (3). Pour de Brosses, nous l'avons vu (4), c'est « la plus belle chose qu'il y ait dans l'univers » (5), c'est, avec les fontaines et la vue dont on jouit du haut du Janicule, un des trois articles « dont chacun, à lui seul, vaut le voyage de Rome » (6). Saint-Pierre, pour ce délirant admirateur c'est le « miraculeux édifice », c'est «un abîme de merveilles de l'art». On peut y venir tous les jours sans crainte de s'en lasser ; il y a toujours du nouveau à y découvrir, et « ce n'est qu'après un certain nombre de visites qu'on est pleinement satisfait ». De Brosses conseille, en tout cas, de choisir, pour cela, les jours de beau soleil, les temps sombres étant défavorables. La première visite ne produit point tout l'effet qu'on en attendait, parce que tout est là à sa place et que les proportions de toutes les parties entre elles et par rapport à l'ensemble, encore que gigantesques, sont parfaites (7). Il en résulte que plus on exa-

---

(1) HYPOLITE TAINE : *Voyage en Italie*, T. I, p. 351.

(2) HIPPOLYTE TAINE, *Voyage en Italie*, T. I. p. 27.

(3) Idem, ibidem, p. 29.

(4) Cf. ci-dessus. p. 232.

(5) Lettre XXXVI, T. II, p.. 4.

(6) Lettre XXXVII, T. II, p. 23.

(7) Pour l'impression de grandeur non excessive que donne la basilique de St. Pierre dans une premiére visite, impression de surprise car on s'attend à la voir immense alors qu'elle semble de dimensions moyennes, cfr.: Fanny R. Rome ; *Récit descriptif* (Turin. Marietti 1872). p. 40. En voici quelques passages ;

« Je suis entrée dans la Basilique, et là que dois je dire : J'ai vu une accumulations de beau, de grandiose de magnifique, et je suis restée éblouie. Seulement il m'a semblé que l'église n'était pas aussi grande qu'on me l'avait toujuours décrite ; mais tout en regardant a

mine et plus on admire. « Saint-Pierre, dit de Brosses, est plus étonnant la millième fois que la première ». C'est dans la coupole qu'il voit la plus belle partie et le chef-d'oeuvre de Michel-Ange. Il admire moins le portail, non qu'il lui dénie la beauté, mais, selon lui, le reste le surpasse (1), Il n'accorde aux mosaïques qu'une attention indifférente, les mentionnant sans les admirer ni les blâmer (comme il l'a fait peu intelligemment, à Venise, pour celles de Saint-Marc); seulement nous voyons bien, par les considérations auxquelles elles l'entraînent et qu'il développe à leur sujet, que ce précieux genre de décoration, impertinemment condamné par lui la première fois qu'il en vit, est désormais réhabilité dans son esprit (2). Et pour qu'il trouve réunis, sur un petit espace, à Saint-Pierre et dans son voisinage immédiat, tout ce qui le ravit le plus, il y a au-devant de l'église pour l'amateur passionné de fontaines qu'il est, les deux fontaines jaillissantes qu'il ne se lasse ni de regarder ni de vanter (3) et, pour l'amateur incorrigible de colonnes qu'il est au même degré, encadrant les fontaines et le portail de Saint-Pierre, la célèbre colonnade du Bernin, qu'il proclame, non sans raison, « admirable » et « l'un des plus beaux monuments de l'architecture moderne » (1).

Les revêtements de marbre, les placages qu'il signale dans les églises italiennes, même à Saint-Pierre de Rome, et qui sont si habituels dans la péninsule transalpine, ne le surprennent nulle part. Il ne lui est jamais venu l'idée de se demander s'il n'y avait pas là un artifice blâmable, une trompe-

droite et à gauche j'ai suivi la nef du milieu. J'avais déjà marché quelque temps et je n'etaits pas encore arrivée au bénitier...

(1) Lettre XXXVII, T. II p. 24. et lettre XVIII. T. II, p. 170-175.

(2) Lettre XLIII, T. II, p. 176-177-188-191.

(3) Lettre XLIII, T. II, p. 173.

(4) Lettre XLIII, T. II, p. 173.

rie. Il les admire, au contraire, ordinairement et les vante sans restrictions. Le gothique, pour lequel il professe une si sincère horreur, est, il faut en convenir, sous ce rapport, plus honnête, plus loyal.

Pour ce qui concerne les édifices civils et en particulier les palais privés, à Rome, de Brosses loue leur magnificence, mais non sans leur reprocher leur incommodité, comme au demeurant, d'une façon générale, dans les autres villes d'Italie (1). C'est au palais Barberini qu'il donne la préférence pour sa régularité et une plus belle apparence extérieure (2). A Mantoue il avait admiré le vaste palais de Gonzague construit par Jules Romain : « Que toute l'architecture et tous les palais de Gênes, s'était-il écrié, viennent se mettre à genoux devant celui-ci (3). A Naples, il a trouvé dans la façade du palais royal, avec ses trois ordres de pilastres, oeuvre de Dominique Fontana, un morceau d'architecture d'une rare beauté » (4). A Vicence, un arc de triomphe élevé par Palladio dans le style antique et « de ce goût simple qui fait la véritable beauté », où il voit le chef-d'oeuvre de cet architecte, citoyen de la ville, l'avait enchanté (5). En architecture religieuse, il avait goûté, pour des qualités semblables, auxquelles il est fort sensible, à Gênes, l'église Sainte-Marie de Carignan, où il fut « bien satisfait, dit-il, en entrant, de ne trouver ni marbres, ni

---

(1) Lettre XXXIX, T. II, p. 46-48.

(2) Lettre XXXIX. T. II, p. 67. Pour les palais de Rome il faut lire Callari, *I palazzi di Roma*, (Rome-Milan. Albrighi-Segati, 1908), ou bien Antoine Nibby, " *Rome en MDCCCXXXVIII.* Part. Moderne, (Rome, Tip. Belle Arti, 1839). Tous les plus célébres palais de Rome sont en détail décrits dans le volume II, pag. 393-834.

(3) Lettre XI. T. I. p. 132.

(4) Lettre XXX, T. I, p. 368.

(5) Lettre XII, T. I, p. 150.

fresques », mais seulement « une architecture simple et noble, toute blanche » (1). Mais au moment où il visitait l'Italie, les architectes vraiment habiles n'y abondaient plus, du moins à Rome, nous assure-t-il (2).

En sculpture, son admiration se partage encore, comme en architecture, entre les anciens et les modernes, avec une partialité marquée, et justifiée d'ailleurs, pour les premiers. Et, malgré son goût pour le peuple-roi, des anciens ce sont ici les Grecs qu'il préfère et met au-dessus de tout. Dès Venise, il avait été conquis par les statues antiques conservées dans le vestibule de la bibliothèque, surtout par un Ganymède de marbre et une Léda. Cette dernière, le démon familier que nous lui connaissons venant le taquiner, l'a fort impressionné et lui a suggéré des réflexions qu'une morale sévère ne saurait approuver, mais dont l'expression est jolie et fait honneur à l'art délicat de sa plume. « Tout cède, écrit-il, à la beauté inimitable de la Léda et de son cygne. C'est une fille qui aime l'ordre et l'arrangement, à cet effet, elle a la main passée, je ne sais comme, pour mettre chaque chose à sa place. C'est une expression qui ne peut se figurer, et au-dessus de ce que j'ai jamais vu dans les originaux vivants, et cependant j'en ai bien vu » (3). A Florence, son admiration est grande pour les nombreux et précieux spécimens de la statuaire grecque, parmi lesquels la Vénus de Médicis, qu'il a sous les yeux (4). Elle atteint son plus haut degré à Rome, au Vatican, mais non pas en présence de la Vénus ou de l'Apollon du Belvédère : devant une oeuvre saisissante et justement fameuse, assurément, mais qui est déjà une oeuvre de décadence, le Lao-

---

(2) Lettre VI, T. I. p. 71.
(3) Lettre XLI. T. II. p, 119.
(4) Lettre XVI, T. I. p. 200.
(5) Lettre XXIV, T. I. p. 298-305.

coon (1). Ce groupe pathétique le transporte, et il ne balance pas à le proclamer « le chef-d'oeuvre de la sculpture antique » (2). C'est, à son sentiment, « le monarque et le souverain du peuple statue » (3). et il l'estime « par-dessus toutes autres antiques » (4), Par contre, il n'a point goûté beaucoup le groupe de Dircé, le fameux taureau Farnèse, groupe épouvantable qui était alors à Rome et se trouve aujourd'hui à Naples. Il observe très sensément que, si on le classe parmi les antiques de premier ordre, c'est plutôt en raison de ses proportions démesurées et de la virtuosité dont témoigne l'exécution que pour tout autre motif; et il lui reproche, autres détails misérables, une certaine rudesse et grossièreté de facture (5). Ici, on peut lui reconnaître une sûreté de goût qu'il n'a malheureusement pas montrée aussi avertie partout, et l'on souscrit volontiers aux paroles de M. H. Chabeuf qui « lui marque un bon point pour avoir dit son fait à la masse théâtrale et rhodienne du *Taureau Farnèse*, le plus colossal et le plus médiocre drame le marbre que nous ait légué l'antiquité » (6). Le bon point mérité, de Brosses le perd bien vite, d'ailleurs, dès que nous touchons aux temps qui sont encore pour lui du moyen âge, par conséquent de la barbarie gothi-

---

(1) C'est au sujet des statues du Vatican que fut composée vers la fin du Dix-huitième siècle l'ouvrage monumental de Giambattista Visconti et de son fils encore plus célèbre Ennio Quirino Visconti, *Il Museo Pio-Clementino* (Roma. Lod. Mirri 1792-1807. 7 Volumes in-folios.

(2) Lettre XXXIII. T. I. p. 420.

(3) Lettre XLIII, T. II. p. 195.

(4) Lettre XLV, T. II, p. 251

(5) Lettre XLI, T. II. p. 144.

(6) Chabeuf. " *Le Président de Brosses, à propos d'une esquisse de Paul Véronèse*, p. 33.

que. Il a vu les portes du baptistère de Florence et il n'y a rien vu. Michel-Ange, dit-on, les jugeait dignes d'être les portes du paradis. Ce n'est là, selon de Brosses, qu'une sottise, prêtée gratuitement, ainsi que plusieurs autres, à Michel Ange (1). Et l'on rougirait de dire à quoi il donne le pas sur les portes du baptistère. Voilà une de ses aberrations de goût dont M. Mamet ne paraît guère s'être douté.

Il en commet une autre, et plus grave à propos de Michel-Ange lui-même. « Il y a, dit H. Taine, quatre hommes qui, dans les arts et dans les lettres, se sont élevés au-dessus de tous les autres, tellement au-dessus, qu'ils semblent d'une race à part : Dante, Shakespeare, Beethoven e Michel-Ange » (2). Nous ne savons ce que Shakespeare a fait éprouver à de Brosses, ni même s'il lui était connu, nous ignorons ce que Beethoven lui eût fait ressentir, nous verrons ce que Dante lui a paru ; pour le moment, constatons que cet esprit qu'on prône trop comme ouvert à tout, s'est trouvé fermé à l'intelligence d'un Michel-Ange. Il a vu le tombeau de Jules II (3), il y a regardé le Moïse. « Toute cette statue est belle et sa-

---

(1) Lettre XXIV, T. II. p. 278.

(2) Taine. *Voyage en Italie*. T. I. p. 277.

(3) Jules II était, comme l'on sait, de la célèbre famille Della Rovere, originaire de Savona, en Ligurie, famille d'où était déjà issu un autre pape, François Della Rovere, oncle de Julien François en parvenant à l'honneur de la tiare pontificale avait pris le nom de Sixte IV et c'est lui qui initia, la grandeur de sa famille, Julien Della Rovere, d'abord cardinal de St. Pièrre aux Liens, ensuite devenu pape sous le nom de Jules II eut deux frères. Barthelemy, qui fut d'abord évêque de Massa et puis de Ferrare et Jean, prèfet de Rome et duc de Sora. Ce dernier ayant épousé Jeanne de Montefeltro (soeur de Guidobaldo des ducs d'Urbino, lègua a ses descendants ce duché considérable.

François Marie Della Rovere, leur fils, succéda à son oncle Guido-

vante à la vérité, concède-t-il, mais, ainsi que tous les ouvrages de Michel-Ange, rude et sans goût » (1). Le tombeau des Médicis, du même artiste, à Florence, ne lui plaît pas davantage, parce que « tout cela est parfaitement beau et n'a nulle grâce, mais seulement beaucoup de force » (2). Il lui reproche ailleurs de n'être pas « sans férocité » (3). C'est que de Brosses ne peut se passer « d'agréments » dans les oeuvres d'art, et Michel Ange s'est peu soucié d'en apporter dans ses puissantes conceptions. Cependant il faut qu'il lui soit arrivé un jour d'en rencontrer sous son ciseau, car de Brosses déclare « admirablement beau » un petit groupe, qu'il a vu à Rome, au palais Giustiniani, parmi les sculptures modernes, de Joseph d'Arimathie tenant le corps de Jésus-Christ, par Michel-Ange (4). Il donne, d'autre part, comme les quatre statues modernes fameuses de Rome : d'abord celle de Sainte Bibiana, du Bernin, la plus belle des quatre, puis la sainte Agnèse, de l'Algardi, la sainte Cécile de Maderno ; enfin, pour dernière, la sainte Martine de Menghino, à la quelle d'autres substi-

---

baldo de Montefeltro, mort sans enfants. La branche directe de la famille Della Rovere s'éteignit en 1636 avec François Marie II.

La famille Lante originaire de Pise en hérità le nom, le titre de Grands d'Espagne et de ducs de Bomarzo. C'est au XIII.^eme siècle que l'on a les premières notices sur cette famille ; elle appartenait au patriciat de cette ville et s'illustra par des charges importantes qu'elle reçut. Elle s'établit à Rome aux premières années du XVI.^eme siècle.

Le duc Pierre Lante Montefeltro Della Rovere, prince de Cantalupo, duc de Sante Croce di Magliano, patricien romain, Grand d'Espagne de première classe est aujourd' hui le noble, insigne et notable représentant de cette illustre famille.

(1) Lettre XLV, T. II, p. 252.

(2) Lettre XXIV, T. I. p. 282.

(3) Lettre XVIII, T. I. p. 207.

(4) Lettre XLI, T. II. p. 131.

tuent, comme quatrième, la sainte Suzanne, de Duquesnoy, le Fiammingo (1).

On peut au contraire affiirmer que les quatre plus belles statues sont : *L'Apollon du Belvedere, le Moise de Michel-ange* St Pierre aux liens, *Julie Farnèse* sur le sépulcre de Paul III a St. Pierre (oeuvre de Jacques de la Porte) *et la St.e Thérèse* du Bernini dans l'église de St.e Marie de la Victoire. Mais en somme au cours de son voyage, les plus grandes jouissances, en matière de sculpture, paraissent lui avoir été procurées par les oeuvres d'un de ses compatriotes et avant qu'il eût atteint l'Italie, par Puget, dont les oeuvres vues à Toulon, et surtout le bas-relief de la *Peste de Milan,* à Marseille, « morceau admirable », l'ont ravi (2).

C'est, semble-t-il, du côté de la peinture que Charles de Brosses a ressenti ses plus grandes jouissances d'art en Italie, les plus constantes et les plus fréquentes en tous cas. Il a examiné, au cours de son voyage, des milliers de tableaux Ici il ne peut être question qu'à peine de l'antiquité. On n'avait pas encore exhumé Pompei, qu'on soupçonnât à peine qu'il devait être un trésor et une révélation pour la peinture des anciens. On commençait seulement à explorer un peu Herculanum, où les peintures ont été fort endommagées, sinon détruites, par la lave. Il a vu là quelques specimens qui l'ont intéressé et qui lui ont permis de se former une idée élémentaire de la peinture antique. Tout en lui reconnaissant une supériorité de dessin que les modernes n'ont pu atteindre, il lui fait grief de son manque de perspective, de son défaut d'ordonnance, de son impéritie dans la distribution des masses, et

(1) Lettre XLIX. T. II. p. 338.
(2) Lettre III. T. I. p. 35, et lettre IV. p. 44.

de son insuffisance de coloris, attribuable peut-être d'ailleurs, il le reconnaît à l'action du feu (1).

Pourquoi faut-il que l'ignorance et le parti-pris lui aient encore dans ce domaine fermé une source de plaisir et d'intérêt des plus abondantes par la méconnaissance des primitifs? Il n'a trouvé au *Campo santo* de Pise que matière à moquerie et à mépris : « Les murs sont tous peints à fresque, écrit-il, de la main du Giotto, d'Orcagne, de Gozzoli Benozzo, etc., qui y ont représenté les histoires de la Bible d'une manière fort bizarre, fort ridicule, parfaitement mauvaise et très curieuse. Je me souviens d'un Noé montrant sa nudité près duquel est une jeune fille (2) qui, se bouchant les yeux avec la main, écarte les doigts de toute sa force pour ne point voir » (3). Voilà où peut conduire, en critique d'art, l'inintelligence du sentiment religieux et l'absence totale du sens historiques. En réalité, il n'est pas bien certain que Giotto ait travaillé à la décoration du *Campo santo* de Pise ; mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'avec toute la «sûreté de goût » que d'aucuns lui prêtent, de Brosses s'est trompé lourdement sur ce vaillant peintre, qui a su introduire dans son art, avec l'expression, la passion et la vie, la grâce et le mouvement, en un mot le naturel, et qu'il s'est montré d'une inujustice criante à son égard quand il a osé écrire : « Ce grand maître, si vanté dans toutes les histoires, ne serait pas reçu aujourd'hui à peindre un jeu de paume ». Giotto n'est, aux yeux de ce profond critique du XVIIIe siècle, qu'un barbouilleur. « Cependant, il

(1) Lettre LI, T. II. p. 424.

(2) Figure connue aujourd'hui sous le désignation de *la vergognosa di Pisa.*.

(3) Lettre XXVI, T. I. p. 322.

veut bien faire cette concession, à travers son barbouillage, on discerne du génie et du talent » (1). Mantegna n'est guère traité plus équitablement. De Brosses a vu de lui, à Padoue, aux *Eremitani,* une chapelle qu'il a décorée de fresques : « elle est excellente pour tous les points de la peinture et ne peut cependant s'appeller un bon ouvrage, à cause du méchant goût du siècle qui y règne (2) ». Nous craignons bien que le « méchant goût du siècle » ici ne soit pas celui qu'on pense.

De Brosses est plein d'injustice à l'égard de l'école florentine tout entière. Il ne peut comprendre Vasari d'en faire si grand cas. Pour lui, les peintres florentins ont un dessin assez correct, mais leur coloris, dur, tranchant, sans aucune harmonie, ne vaut rien et l'on ne trouve que rarement chez eux la science de la composition. Cimabue n'est, à son sentiment, qu'« un peintre de jeu de paume », Giotto, un mauvais barbouilleur,(3). Gaddo Gaddi commence à avoir du coloris, mais il n'a toujours pas « la plus petite ombre de dessin » (4). Ghirlandajo et Orcagna ont une manière moins gothique et « qui commence à être bonne » (5). Il est impossible qu'il n'ait rien vu de Fra Angelico ni de Botticelli. Mais il n'en parle pas. Que de Brosses n'ait pas aimé des artistes qui excellaient dans le dessin plus que dans la couleur, cela n'a, au demeurant rien qui doive nous surprendre. Dans la peinture, c'est le dessin qui représente l'idée, qui forme l'élément intellectuel ; le colo-

---

(1) Lettre XIII, T. I p. 159, cf. ibidem p. 160.

(2) Lettre XIII. T. I. p. 159. C'est uneméprise de M. Henri Chabeuf d'avancer (op. cit. p. 38). que de Brosses ignore Mantegna. Il est plus vrai de dire qu'il l'a méconnu. Il le met cependant au-dessus du Pérugin (Lettre. T. II. p. 475.

(3) Lettre XXIII. T. I. p. 270, et lettre XXIV, p. 285.

(4) *Ut suprà,* p. 286.

(5) *Ut suprà.*

ris s'adresse avant tout et même exclusivement aux sens, c'est-à-dire au seul sens ici en jeu. Un sensualiste, un épicurien, comme de Brosses était donc prédestiné à porter principalement son attention sur le coloris. Et c'est, en effet, ce que nous voyons de Brosses faire constamment. La peinture est, pour lui, surtout dans la couleur. Parmi les peintres de l'école florentine, il n'y a qu'Andrea del Sarto qui ait trouvé grâce à ses yeux, et encore est-ce peut-être moins pour sa valeur comme artiste que parce qu'ayant vu, à Florence, son tombeau et son buste, il lui a trouvé une si belle physionomie qu'« il n'est pas possible d'en trouver nulle part ailleurs une plus belle » (1).

Comme école, il ne cache pas que c'est à celle de Bologne que vont ses préférences : « l'école de Bologne est toujours ma favorite » (2).

Toute son admiration, en peinture, est pour Raphaël. Encore, ici, le mot admiration est-il trop faible. C'est adoration qu'il faut dire. « Le divin Raphaël » comme il l'appelle (3) ou « mon cher Raphaël » (4) c'est « le prince des peintres », « le maître des maîtres » et « il n'est pas séducteur, mais il est enchanteur » (5). Non que de Brosses apprécie beaucoup sa première manière, quand il se montrait encore l'élève docile du Pérugin. Là, de Brosses le trouve sec et gothique. Mais la vraie marque de son génie est précisément d'avoir su se dégager promptement de l'influence de son maître, et de ce style raide et sans agrément pour devenir lui-même,

(1) Lettre XXIV. T. I. p. 279-280.
(2) Lettre LIII. T. II. p. 454.
(3) Lettre XXXVII. T. II. p. 22. et lettre XLVIII. T. II. p. 307.
(4) Lettre XLV, T. II, p. 242.
(5) Lettre II. T. I. p. 22 ; et lettre XLIII. T. II. p. 183,

c'est-à-dire parfait (1). Voyez le portrait de la *Fornarina* : c'est «admirable, fini et colorié dans la plus haute perfection». De Brosses invite ceux qui dénient au maître l'art du coloris à venir examiner cette toile et à dire « si le Titien et le Guide ont jamais rien fait de plus moelleux, de plus fini », s'ils « ont jamais traité les étoffes de soie d'une manière plus brillante ». S'il paraît parfois négliger cette partie pour donner tout son soin à la composition, au dessin, à la beauté, à la grâce, à la noblesse et à la savante composition des attitudes, c'est que traitant le plus souvent des sujets évangéliques, ses figures devaient, pour observer les convenances, être vêtues d'étoffes grossières excluant l'excessive richesse des tons et le chatoiement (2). On est surpris que de Brosses ne nous arrête pas ici sur le portrait de la reine Jeanne d'Aragon et qu'il se contente de la nommer en passant. Dans la *bataille de Constantin contre Maxence,* il admire la grandeur de l'invention, la force de la composition, la virtuosité de l'exécution, la quantité des figures, la variété des attitudes, la perfection du dessin ; dans *l'Ecole* d'Athènes, d'autres qualités : la science, la belle ordonnance, la bonne perspective. Dans cette admirable toile, il trouve autre chose que du style : de la pensée, chaque philosophe rendant, par son geste et son expression le caractère spécial de sa doctrine et de son enseignement. Il voit « tout en action et en tumulte » dans l'*Incendio* del Borgo. Raphaël nous émerveille, conclut-il, non seulement par le détail de la composition, dans chacun de ses tableaux, mais encore par la conception de l'ensemble, comme par exemple, on le voit, dans les *Chambres*, par la représentation des quatre principales sciences, la Théologie, la Philosophie, la Jurisprudence

---

(1) Lettre XLI, T. II, p. 140.
(2) Lettre XXXIX. T. II. p. 72.

et la Poésie, auxquelles correspondent les grandes pièces dont la *Dispute du Saint Sacrement* est la première et l'*Ecole d'Athènes*, la seconde (1).

Il s'en faut que Michel-Ange ait inspiré à de Brosses un semblable enthousiasme. Il ne comprend pas mieux et ne goûte pas plus le Michel-Ange peintre que le Michel-Ange sculpteur. Il le trouve surtout fort défectueux pour le coloris (2).

Sous ce rapport, le Titien devait lui plaire davantage et l'a, en effet, en général, ravi, par exemple, avec le *Festin chez le Pharisien*, (3) de Mantoue. Mais Véronèse, avec ses grandes compositions et ses somptuosités, relevées par une riche palette, l'a enthousiasmé davantage, comme il était à prévoir. Au contraire de Brosses avec beaucoup de sincérité donne son jugement sur les maîtres et les élèves de l'Académie de France installée depuis Louis XIV dans un palais du (Corso). Il vitupère leur *maudit coloris plâtreux à la française et l'extrême platitude du coloris de nos peintres français*.

En architecture, en sculpture, il est carrément et résolument contre le contourné et les prétentieux qui regnaient alors souverainement à Rome grâce aux épigones de Benin (1680) (4).

Il aime fort encore Guido Reni, pour lequel il avoue une prédilection; à un rang inférieur, le Tintoretto, l'Albani le

(1) Lettre XLIII, T. II. p. 183-187.

(2) Lettre II, T. I, p. 23.

Sur Raphaël, cfr. : Arduino Colasanti ; *Le stanze di Raffaello*. (Roma. G. Garzoni prov.)

Baldinucci Filippo. “ *Notizie dei professori di disegno da Cimabue in qua* „ (ouvrage en 5 volumes avec des notes de F. Ranalli) Florence. Baltelli et C. 1847 ; sur Raphaël; II. 21.

(3) Lettre XI, T. I, p. 133.

(4) Vallette, op. cit. p. 88.

Guercino l'intéresse fort. Mais il n'a pas fait sa place à Léonardo da Vinci encore qu'il déclare, à Milan n'avoir rien vu de plus beau là, après la *Sainte Famille* de Raphaël, que le *Cenacolo,* tant pour l'ensemble que pour chaque partie considérée en particulier, et que, dans la même ville, ildit d'avoir été extrêmement satisfait d'une tête de femme du même peintre, conservée dans le cabinet du comte Simonetta, et « où il y a une fonte de couleurs qui ne se peut pas imaginer qu'on ne l'ait vue » (1). Enfin, pour clore la liste de ses graves admirations, il faut nommer encore le Correggio que, plus d'une fois, il a jugé délicieux (2).

Ainsi donc dans l'ensemble De Brosses ne parle pas sur l'art de son époque et non sans raison.

En effet il y avait eu un grand changement vers la fin du XVII^e et du XVIII^e siècle. Le deux générations qui suivirent, à la mort de Louis XIV, furent sans préjugés et aussi epicuréenes que la dernière période de la vie du Roi Soleil avait été bigotte et ennuyante. Tout changea, même si les apparences continuèrent à rester immuables, et si l'autocratie encore dominante, donnait la forme de son goût et de ses caprices aux plus hautes classes de la société européenne.

L'Italie souffrait d'une exténuation dont les causes étaient bien plus profondes et éloignées. Elle était sortie de la glorieuse indiscipline de la Renaissance sans forces et en trébuchant comme celui qui a trop osé, trop crée, trop compris et trop joui. Ensuite, un siècle ed demi de cajoleries jésuitiques et d'oppressions espagnoles l'avait plasmée et assujettie.

L'intelligence, la culture, l'esprit d'observation, la fantaisie vivaient toujours en elle, mais la vigueur de l'initiative

---

(1) *Ut supra*, T. I. p. 98, 106.
(2) Lettre XLI, T. II. I, p. 106.

et de la résistence, qui forme le point d'appui d'une nation, s'était affaibli. En une telle époque les esprits forts aiment se tenir à l'écart et à se recueillir, mais les esprits faibles ne savent faire mieux que s'allier à leurs semblables. Et au milieu d'une telle mollesse et d'une telle corruption voici la femme qui arrive pour dominer avec ses caprices et ses vanités telle qu'elle a été si bien personnifiée par Watteau dans son embarquement pour l'île de Cythère. Ce fut alors que les amateurs du nouvel art classique, dont trois allemands R. Mengs, G. G. Winkelman et Lessing, et un italien Milizia se levèrent pour combattre l'art baroque au nom du *beau idéal* c'est-à-dire de l'imitation de la belle nature.

Le *Laocont* de Lessing démentait le dicton de Horace : *Ut pictura poesis*, en fixant avec beaucoup de jugement les termes des arts figuratifs et de la poésie, des arts de l'espace et du temps.

Mais en pratique cette doctrine se noya dans la glaciale imitation des anciens.

En attendant les jésuites, avec leur formidable influence sur la morale et sur la société du XVII[e] siècle, avaient donné une impulsion notable au style baroque à cet art recherché et riche d'une jouissance presque sensuelle. Le style baroque est généralement la négation du naturel et de la simplicité ; il a fait tout ce qui était possible pour interrompre les surfaces plates et pour briser les lignes droites ; la sculpture et la peinture s'accordèrent pour produire des effets surprenants avec une inépuisable richesse de manières et de formes : Mais il n'y a dans tout cela rien de sérieux, ni de la pensée, ni du sentiment, il n'y a aucune foi.

C'est au style baroque que se renoue intimement l'art *rococò* formé particuliérement en France, sous Louis XIV

et Louis XV, art qui, en quelque sorte, ramollit le style baroque et en est, presque, la dégénération.

Nous en venons donc à la conclusion que même l'Italie n'a, au XVIII[e] siècle, dans l'histoire de l'art une physionomie à soi : dans la première moitié c'est le style *baroque* et le *rococò;* dans la seconde, on aperçoit les premières manifestations de l'art. néo-classique qui atteint son apogée à l'époque de Napoléon.

Il faut aussi se rappeler qu'après le XVII[e] siècle, l'Italie ne peut plus se glorifier du primat artistique. L'art et la poésie ont émigré dans les nations plus jeunes et victorieuses, l'Espagne et la France. Toutefois c'est spécialement à Rome et dans l'Italie méridionale qu'il faut étudier le style baroque (1).

Au contact des restes de la grandeur classique, ce style parvient à un tel genre de magnificence et de grandiosité que, tout amateur du beau, doit bénir la Rome des papes au XVII[e] siècle (2).

Après l'âge de l'Empire, jamais Rome n'avait vu prosperer à ce point l'art des édifices : Les princes romains rivalisaient avec les papes qui suivaient l'exemple de Sixte V ; et les Borghese, les Ludovisi, les Barberini, les Chigi, les Odescalchi, les Altieri, les Rospigliosi, les Corsini, les Pamphilis et beaucoup d'autres embellirent la ville éternelle avec ces palais magnifiques, ces villas somptuenses, qui sont encore la merveille du monde, et qui firent de Rome — selon D. Angeli — « la ville estivale de l'ombre et du silence ; des églises

(1) Magnifique publication *Roma barocca* a èté faite sur cet art par M.r Antoine Mugnoz. Rome, Bistetti et Tumminelli.

(2) Cfr. G. Natali, F. Vitelli. *Storia dell'arte*, Vol. III, p. 9-16. Turin, Sten 1909.

et des fontaines, des jardins et des villas » une ville bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui qui semble avoir la haine du vert, et qui tout en ayant plus de sept collines risque d'être nivelée par des grandes rues toutes droites.

En résumé, les jugements de de Brosses en matière d'art sont parfois erronés, souvent discutables, mais ils sont toujours intéressants, et leur examen détaillé pourrait remplir un gros volume, qu'un critique autorisé donnera peut-être un jour.

---

# CHAPITRE VIII

## La littérature et les Académies

De tous les grands objets sur lesquels se sont portés la curiosité et l'intérêt de l'auteur des *Lettres d'Italie* au cours de son voyage, la littérature est celui auquel il a fait le moins de place. Les monuments, les tableaux, les statues, la musique, la société, les moeurs la peinture surtout, pour laquelle il avoue d'avoir « un goût dominant » (1) l'ont occupé incomparablement plus, au-delà des Alpes, que les chefs-d'oeuvre de la poésie ou de la prose italienne. Et cela est, au fond, très raisonnable et se conçoit fort bien. Pour bien comprendre quel pouvait être la connaissance que de Brosses eût de la littérature italienne, il nous faut revenir à son temps. Car en effet il est necessaire de comprendre les goûts et les principes d'esthétique auxquels s'inspirait la critique. C'était alors que murissaient les grands ouvrages de Crescimbeni, de Quadrio, de Zeno et de Tiraboschi. Il n'était pas venu en Italie pour voir ce qu'il trouvait en France. On peut étudier à fond une littérature sans mettre les pieds hors de son cabinet, et c'est ce qu'ont fait, depuis la Renaissance, dans tous

(1) Lettre V, T. I, p. 62.

les pays, des centaines d'hellénistes et de latinistes fort savants. A cela, les livres suffisent; la montagne vient à vous. Il n'en saurait être de même quant au reste. Les édifices, la société ne s'exportent pas; les arts et leurs produits, considérés dant leur ensemble et leur milieu, ne se déplacent pas ou ne se transportent qu'incomplètement, imparfaitement et mal. C'est là ce que de Brosses était venu chercher en Italie; c'est là ce à quoi il a donné sa principale attention, ses principaux soins et le meilleur de son temps. La littérature, il eût pu en prendre connaissance a fond à Dijon; il ne s'y est guère appliqué qu'occasionnellement, à ses heures perdues, et d'une façon tout à fait insuffisante et superficielle en Italie. Qu'on ne s'attende donc pas à trouver, dans ce tableau soi-disant si complet de l'Italie que les biographes et les critiques veulent nous faire voir dans la correspondance de Charles de Brosses, un compartiment formant le tableau spécial de la littérature italienne. On y trouvera les appréciations personnelles du littérateur, plus ou moins développées, plus ou moins justes, sur une demi-douzaine de poètes, et auteurs dramatiques, c'est à peu près tout. On avouera que ces quelques pages ne sauraient tenir lieu d'un manuel, même très élémentaire, de littérature italienne. De Brosses était certainement capable de faire mieux, s'il l'eût voulu. Mais il ne s'est proposé que de consigner par écrit ses impressions sur les auteurs qu'il a feuilletés.

Il faut dire d'abord qu'il n'a compris et goûté ni Dante ni Pétrarque. Le génie lui-même ne comprend pas toujours le génie. On sait que Jean-Jacques Rousseau n'aimait point La Fontaine, et que Lamartine, qui goûta encore moins le charmant fabuliste, a cherché à le rabaisser par des jugements injustes. Nous ne sommes point surpris que de Brosses ait fait peu de cas de Dante. Nous le serions bien davantage qu'il

l'eût goûté, et si nous lisions dans ses lettres que Dante est un poète admirable, de tout point, et qu'il ne peut s'en détacher, c'est alors que nous suspecterions très fort sa sincérité. Nous lui savons, au contraire, gré de sa franchise. « J'avoue, écrit-il, que le Dante ne me plaît qu'en peu d'endroits et me fatigue partout » (1). Naturellement. Il fallait s'y attendre. L'homme qui n'a pas compris et qui n'a pas apprécié Michel-Ange ne pouvait comprendre Dante. Dante et Michel-Ange sont deux génies colossaux, dédaigneux de plaire, un peu frustes, au-dessus de la mesure normale de l'humanité, à la hauteur desquels il n'est donné qu'à un petit nombre de se hausser par l'intelligence. Et encore a-t-on vu tel penseur, profond et pénétrant autant que large et compréhensif, faire ses réserves sur le premier. De Brosses reproche à Dante, d'abord d'être obscur, et non seulement dans l'expression, mais aussi dans la pensée, puis d'être « tout-à-fait sec et sans aménité ». Il ne peut, toutefois, lui refuser la gravité, l'énergie et des images fortes, mais profondément tristes. « Aussi, ajoute-t-il, je n'en lis guère, car il me rend l'âme toute sombre ». Plus il lit ce poète, plus il s'étonne de voir les Italiens le porter si haut (2). Dante, au reste, devait lui déplaire par une autre raison dont il ne se rend pas compte. La *Divine Comédie*, c'est une synthèse du moyen âge conçue et exécutée par un large et puissant génie en qui, au moment de finir, cette longue période prenait une dernière fois conscience totale de soi; pour être une image fidèle, elle ne pouvait manquer de présenter quelque chose de chaotique et d'inachevé, reflet de l'âge qu'elle résumait. Or de Brosses a horreur du moyen âge; comment, au fond, eût-il fait pour

(1) Lettre XLVI, T. II, p. 263.
(2) *Ut supra*, lettre XLVI, p. 262-263.

ne pas trouver la *Divine Comédie* une oeuvre *gothique*, par trop *gothique*? Voltaire ne décidait-il pas que *Dante était un fou* et son ouvrage *un monstre*? (1) Il est curieux, en tout cas, d'observer que, plus près de nous, un esprit qui certes n'est point un esprit vulgaire ni un esprit léger, Schopenhauer, a jugé Dante à peu près comme de Brosses. L'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* dit confesser franchement que la grande réputation faite à la *Divine Comédie* lui paraît exagérée. Il tient pour une absurdité choquante la mythologie chrétienne sur laquelle repose le poème et pour une circonstance aggravante de ce vice l'obscurité du style et des allusions, qui ne permet pas de le lire sans commentaire et à laquelle il applique sévèrement ces deux vers :

*Omnia enim solidi magis admirantur, amantque.*
*Inversis quae sub verbis latitantia cernunt*

Puis, après plusieurs critiques, d'ailleurs justes, sur des points de détail, il reproche à *l'Enfer* de n'être qu'une glorification *de la cruauté*. Il n'en déclare pas moins tout-à-fait admirables et la force de l'expression et, par-dessus tout, la puissance incomparable de l'imagination chez le poète (2). Peut-être pour comprendre pleinement et admirer sans réserve l'auteur de la *Divine Comédie*, faut-il avoir le sang de sa race, comme il faut, pour s'enivrer de la perfection de Racine ou savourer tout le charme de La Fontaine, être de leur nation (3). Encore cela ne saurait-il suffire, puisque nous voyons qu'il s'est trouvé un Italien assez impie pour écrire un livre sur les *laideurs*

(1) Foisset, op. cit. p. 127.

(2) Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena*, éd. de Halle, T. II, p. 426-428.

(3) Cfr. par exemple le precieux volume du savant professeur M. Manfredi Porena " *Delle manifestazioni plastiche del sentimento nei personaggi della Divina Comedia* „ Milano 1902.

*de Dante* (1). Tous les poètes ne sont pas des Homères, des Virgiles, qui, dans tous les pays, sous tous les climats, ont fait et feront toujours les délices de quiconque sera en mesure de les entendre. Néanmoins il faut tenir compte que le gôut de Dante n'était pas aussi répandu en Italie au XVIII^e siècle qu'il le fut plus tard. Le marquis Alphonse Varano de Camerino en releva le culte en imitant très médiocrement le style de l'auteur de la Divine Comédie dans quelques unes de ses *visions;* plus tard vers la fin du siècle, Vincenzo Monti fut appelé le nouveau Dante.

Mais l'opinion dominante du siècle est celle qui est exprimées dans l'oeuvre du Jésuite Bettinelli (*Les lettres virgiliennes*) où Dante est taxé de médiocrité et d'obscurité.

Bettinelli s'oppose avant tout, le comte Gaspard Gozzi (le célèbre auteur de l'*Observateur*) par sa défense de Dante.

Mais Dante n'est pas seulement grand par la *Comédie*. Il fut aussi grand prosateur, et même le fondateur de la prose italienne. Dante fut le premier à employer avec art le vulgaire dans la prose et à en montrer la richesse et la vérité. La première grande prose italienne fut écrite par lui, prose narrative, et prose scientifique et critique (2).

C'est surtout Petrarque, peut-être, qu'on peut difficilement goûter si l'on n'est italien, car il vaut principalement par l'élégance de la forme et la perfection des vers. Aussi

---

(1) Giuseppe Ricciardi, *Le bruttezze di Dante*

(2) Sur Dante il y a une littérature colossale. Nous nous limiterons cependant à signaler aux studieux l'important volume de l'illustre prof. Monsieur Francesco d'Ovidio : *Nuovi studi danteschi*. Napoli, 1907, qui ont entr'ouvert des horizons nouveaux et defini beaucoup de questions très compliquées.

Cfr. aussi le discours de Giosuè Carducci. *La varia Fortuna di Dante*. (opere, XI, 63-94) et A. Zardo, (La censura e la difesa di Dante nel secolo XVIII. (*Giornale Dantesco*. XIV. p. 145).

n'a-t-il pas séduit l'auteur des *Lettres d'Italie*. « Pour moi, dit-il, je vous avoue tout naturellement que ses sonnets m'ont fort ennuyé. Je n'ai pu les continuer » (1). Ici l'on n'a plus l'assentiment de Schopenhaüer pour dèfendre l'opinion de de Brosses, au contraire. Le philosophe allemand déclare qu'il donne à son bien-aimé Petrarque la préférence sur tous les poètes italiens. « Pour la profondeur et la vérité du sentiment, écrit-il, comme pour la spontanéité de son expression, qui va droit au coeur, il n'est pas au monde un poète qui l'ait surpassé. Voilà par où ses poésies me plaisent infiniment plus que les fantastiques bouffonneries de l'Arioste ou les horribles caricatures de Dante. Il a toujours été le poète de mon coeur et il le restera » (2).

De Brosses n'explique pas pourquoi Pétrarque l'ennuie. Mais il n'a pas besoin de nous donner ses raisons; nous connaissons assez l'homme pour les deviner sans avoir besoin qu'il nous les révèle. Pétrarque n'a plus qu'une corde à sa lyre; quelle est cette corde? Settembrini va nous le dire excellemment: « Pétrarque représente un sentiment, qui est l'amour nouveau et chrétien » (3). Qu'est donc cet amour? « C'est, dit le même auteur, un amour d'âme; c'est un sentiment qui jaillit du coeur, vit dans l'esprit et ne déscend jamais dans la région inférieure des sens; c'est une affection épurée, toute parfum, tout esprit; amour tout chrétien et vraiment chrétien... l'amour chrétien s'attache à l'âme, non au corps; il persiste après la mort, il a son couronnement dans le ciel; il est une échelle qui élève aux choses célestes, qui

(1) Lettre XLVI, T. II, p. 263.

(2) Schopenhauer: Parerga und Paralipomena, éd. de Halle. T. II, p. 428.

(3) SETTEMBRINI, *Lezioni di letteratura italiana*, T. I, p. 183.

conduit à Dieu » (1). Voilà ce que Pétrarque a chanté. Comment un païen du XVIII[e] siècle qui ne voit dans l'amour que sensualité, volupté, libertinage, eût-il pu lui prêter l'oreille sans ennui? C'est un contemporain et un ami de de Brosses qui l'a dit, le grave Buffon : « Dans cette passion (l'amour) il n'y a que le physique qui soit bon; le moral n'en vaut rien ». Et un autre personnage de la même époque, le chevalier de Bouffiers, fait cette profession dépourvue d'hypocrisie : « En amour, je suis tout physique » (2). C'étaient là certainement les idées de de Brosses. Donc foin de l'amour idéal, foin de l'amour platonique, foin de Pétrarque et de Laure. Ajouterons-nous que, de nos jours une certaine psychologie, qui n'est pas sans invoquer des arguments troublants, paraît donner raison aux épicuriens du siècle de la Régence contre les mystiques du moyen âge? D'après des vues toutes modernes, l'amour platonique serait ce qu'il y a de plus immoral et de plus nuisible, parce qu'il produit une excitation qui ne trouve pas à se dépenser; il serait de nature à conduire à la folie, au suicide, au meurtre (3).

Il est cependant une pièce de Pétrarque qui a trouvé grâce devant les yeux de Charles de Brosses. Il n'a pu, nous venons de le voir, supporter les sonnets. «Mais, continue-t-il, je me suis mis à lire son *Temple de la mort* dont je suis plus content. Il y a de belles choses et beaucoup de poésie dans cet ouvrage » (4). Il s'agit maintenant de savoir ce que c'est que ce *Temple de la Mort* de Pétrarque dont personne n'a jamais entendu parler. C'est ici, et ce n'est pas le seul en-

---

(1) Settembrini, op. cit., T. I. p. 183.

(2) Honoré Bonhomme, « *La société galante et littéraire au XVIII[e] siècle*, p. 10.

(3) D[r] Maurice de Fleury, " *Introduction à la médecine de l'esprit*, (Paris 1897) p. 372 et suiv.

(4) Lettre XLV, T. II, p. 263.

droit, qu'éclatent et la négligence des éditeurs de de Brosses et l'insuffisance des éditions que nous avons de ses lettres, car toutes reproduisent ce que l'auteur, qui en est la victime, n'hésiterait pas à appeler une « ânerie ». En dehors du *Canzoniere*, Pétrarque a écrit un autre volume de vers, les *Triomphes*, composé de cinq poèmes qui nous montrent successivement l'Amour triomphant de l'homme, la Chasteté triomphant de l'Amour, la Mort triomphant des deux, la Renommée triomphant de la Mort, le Temps triomphant de la Renommée et l'Eternité triomphant du Temps (1). C'est le troisième de ces petits poèmes, le *Triomphe de la Mort*, composé de deux parties et formant, en tout, moins de quatre cents vers que de Brosses prit après avoir laissé les sonnets et qu'il lut avec plus de plaisir. Il n'est pas, en effet, sans renfermer de grandes beautés, de belles images, de belles pensées et de très beaux vers. Pétrarque fut justement nommé le premier homme moderne. Il peut, en effet être considéré comme le fondateur de l'Humanisme, c'est-à-dire de cette étude renouvelée de la pensée et de l'art antique par laquelle la civilisation du moyen-âge cède la place à la civilisation moderne. Avec Pétrarque commence la Renaissance. Le *Chansonnier* comprend deux parties : l'une : pendant la vie, l'autre : après la mort de Madonna-Laura. La lyrique italienne, qui déjà avec Dante avait donné de très hauts essais, atteint ici la perfection, dans la langue, dans le style, dans l'harmonie des vers dans la structure des strophes, dans l'inspiration variée mais toujours chaude, dans le sentiment exquis de la grâce féminine et des beautés de la nature. Pendant long-

(1) *Le Rime di Francesco Petrarca*, édition de Giuseppe Rigutini (Milan, Ulrico Hoepli, 1896) p. 388.

temps on ne saura faire mieux et nos lyriques ne pourront qu'imiter Pétrarque (1).

Ainsi, après lui commence la plaie du Pétrarquisme et des Pétrarquistes.

Le premier en date des poètes épiques de l'Italie, Trissino, avec son poème en vers libres l'*Italie délivrée des* Goths a eu plus de succès auprès de l'auteur des *Lettres,* que le chantre de Béatrice et le chantre de Laure. On le tient assez généralement aujourd'hui, avec sa prose versifiée et sa mythologie pagano-chrétienne, pour un poète quelque peu ennuyeux et froid. De Brosses en a jugé tout différemment : « il est, dit-il, tout-à-fait amusant par sa simplicité homerique ». Il goûte ses allégories et ses inventions, son style naïf et facile à comprendre, dans ses vers blancs, et il le loue d'avoir farci son récit de renseignements de toute sorte sur la tactique, les usages du temps, et enfin d'une « quantité de choses intéressantes sur l'Italie. Car selon la poétique particulière de de Brosses, l' epopée devrait être un prolongement de l'histoire et les poètes épiques devraient surtout avoir en vue de faire entrer dans leurs poèmes tout ce qui regarde les origines, le gouvernement les moeurs, le droit public, les anciennes maisons et enfin toute autre article intéressant pour leur patrie (2).

En vérité peu d'écrivains se sont occupés de faire de l'ennuyeux auteur de *l'Italie délivrée des Goths* « l'objet de

---

1) Le célèbre critique italien Francesco De Sanctis a écrit un " *Essai sur Petrarque.* ,

Cfr. aussi: Volpi: « *Il Trecento* » (dans " L'histoire de la littérature Italienne écrite par une société de Professeurs), Milano, F. Vallardi.

(2) Lettre XLVI, T. II, p. 264.

leurs critiques. Parmi les ouvrages qui en parlent citons le remarquable volume de Filippo Ermini (1).

Matteo Maria Boiardo, comte de Scandiano (1434-1494) gentilhomme de l'Italie Septentrionale, a plu également à Brosses avec son *Roland amoureux*.

Chez çet ecrivain le poème chevaleresque arrive à la perfection. Boiardo eut le grand mérite de fondre dans la matière carolingienne l'esprit du cycle breton; ainsi les héros restèrent les mêmes, mais acquirent la liberté, la variété; le goût des amours et des aventures, propres au cycle d'Arthur. Le Roland amoureux, resté inachevé par la mort de son auteur, est un vrai chef- d'oeuvre malgré les incorrections et les nombreux lombardismes qui en défigurent la langue. Boiardo est un narrateur illustre, noble et spirituel, riche de fantaisie et en même temps, plein d'un noble génie chevaleresque (2).

De Brosses le trouve « plaisant et récréatif », abondant en histoires « agréablement racontées » et, pour lui, nous le savons, en littérature, comme en art, l'agrément est tout, et le plus grand tort, le crime impardonnable d'un artiste ou d'un poète, s'appelât-il Dante ou Michel-Ange, c'est de manquer d'agrément. Il estime cependant que, même dans le merveilleux des contes épiques, « il y a un certain degré tolérable de vraisemblance qu'il n'est pas permis d'outre-passer, et que, de ce côté, Boiardo n'a pas toujours été sage et modéré,

(1) F. Ermini (professeur à la faculté des lettres de Rome) " *G. Trissino e il suo poema* „ (Rome 1889).

Sur le seizième siècle et sur l'époque du Trissino cfr. Francesco Flamini : " *Il Cinquecento* „ (Volume de L' Histoire litteraire d'Italie) Milano F. Vallardi.

(2) Sur Boiardo cfr. Vittorio Rossi, (professeur a l'Université de Rome) " *Il Quattrocento* „ (Vallardi, Milano) et l'ample bibliographie.

qu'il lui est arrivé plus d'une fois d'excéder les bornes et de donner dans l'absurde. Vous admettez, observe-t-il avec raison, « que Roland, dans sa fureur, déracine les chênes ; s'il arrachait les Pyrénées, vous seriez choqué » (1).

Aussi l'Arioste, dans le même, genre, moins fou, l'enthousiasme-t-il davantage. L'Arioste est, en littérature, en poésie italienne, sa grande admiration, sa grande passion, ce qu'est pour lui, en peinture, Raphaël ; il lui donne la préférence sur tous les autres poètes ; le *Roland furieux* n'est pas un poème épique, c'est « un poème divin ». « L'Arioste, écrit-il, fait mes délices perpétuelles ; je ne puis le quitter depuis que je suis en état de l'entendre ». Il ne voit nul autre poète qui ait su l'être plus que lui, nul qui ait « jamais possédé le talent de narrer avec plus de grâce, de naturel et de facilité ; nul autre écrivain qui se soit jamais montré plus habile à manier sa langue dans tous les tons, nul qui ait mieux réussi à peindre les situations, enchaîner, embrouiller et débrouiller d'une façon plus naturelle les évènements » (2) « Plus je le lis, dit-il encore, plus je m'y plais » ; il vaudrait à lui seul, selon lui, la peine que l'on apprit l'italien pour le lire, car il est intraduisible (3).

En effet le *Roland furieux* est, après la Divine Comédie, le plus grand chef-d'oeuvre poétique de notre littérature. Boiardo avait laissé son poème interrompu ; l'Arioste, par un trait de modestie générale, se proposa de le continuer. De fait, l'action du *Furieux* commence précisément où finit celle de l'*Amoureux*. Mais si Boiardo est un grand poète, l'Arioste est beaucoup plus grand que lui. Sa fantaisie est agile et lu-

(1) Lettre XLVI, T. II, p. 265.
(2) Lettre XLVI, T. II, p. 261.
(3) Lettre XLVI, T. II, p. 262.

mineuse, l'invention est riche et noble : et si quelquefois le poète sourit des grands coups de ses paladins, il n'y a en lui aucune intention de satire et de rire. Roland devient fou par amour, mais la folie, au lieu de la rendre ridicule, le fait grandir encore plus.

Les octaves du poème sont les plus belles de la littérature italienne riches de mélodie facile et variée. L'Arioste apporte aussi un soin spécial au style et à la langue ; tellement que lui-même soigna trois éditions du poème, le corrigeant sans cesse et l'améliorant : en 1516, 1521 et 1532.

Le Tasse, par contre, laisse de Brosses assez indifférent. Il est fort éloigné toutefois de le dédaigner. Il reconnaît dans la *Jérusalem délivrée* un poème « plus sage, plus noble, mieux construit, en un mot un vrai poème épique », seulement il trouve le Roland infiniment plus amusant (1).

Il eût pourtant remarqué que dejà dans *Renaud,* le très jeune poète savait suivre les règles sans en être étouffé, mais ses grandes qualités de poète éclatent beaucoup plus dans le poème qui, par les éditeurs, et non par le Tasse, fut intitulé la Jérusalem délivrée. Ici il réussit à harmoniser la rigoureuse gravité et l'unité de l'époée héroïque avec la variété de l'épopée chevaleresque. L'action est une : mais elle est fleurie d'épisodes, qui, à leur tour, n'interrompent pas trop le fil du récit. Le sujet, hautement religieux, est, plus qu'italien, européen.

Mais le Tasse, et en cela consiste sa fascination, est un poète mélancolique et musical, son âme douloureuse et passionnée, erre doucement entre les stances surtout dans les épisodes amoureux. Certainement, il est inférieur à l'Arioste, sa langue est moins vive, son style est souvent artificieux et montre la prochaine décadence du 16e siècle.

(1) Lettre XLVI. T. II. p 261.

Mais il fut encore un des plus grands prosateurs du siècle. Dans la prison même de *S. Anna*, quand la folie le quittait, le Tasse composa ses admirables Dialogues. Ils sont vingt-six: et traitent des sujets de morale, d'esthétique, de littérature, avec un style limpide, pur, coulant. Justement célèbre est son *Epistolario*, peut-être le plus beau parmi ceux que possède la prose italienne. Les lettres du Tasse sont le miroir de son âme, elles sont bien souvent l'exhalaison d'une âme douloureuse et malheureuse. Et il y a une sincérité que nous trouvons bien rarement dans les autres écrits du 16ᵉ siècle (1).

Dante, qu'il n'aime pas, Pétrarque qui ne lui plaît guère, Trissino, qui le divertit, Boiardo qui l'intéresse et l'Arioste qu'il exalte sans mesure : voilà à peu près, théâtre mis à part, nous le répétons, tout ce que l'auteur des *Lettres d'Italie* a connu de la grande littérature de l'Italie, du moins tout ce dont il nous entretient ; en tout, moins d'une demi-douzaine de noms. C'est peu, il faut l'avouer, et nous trouvons là une des plus énormes lacunes de sa correspondance. On est vraiment surpris de certaines omissions. Comment, se demande-t-on, de Brosses a-t-il pu ignorer Boccaccio le peintre licencieux d'une société voluptueuse et le conteur d'aventures libertines qui n'étaient faites, semble-t-il, ni l'une ni les autres, bien au contraire, pour éloigner l'homme de société et de plaisir que nous connaissons? Si Pétrarque l'ennuyait avec son amour idéaliste et ses perpétuels soupirs d'amant transi, le *Décaméron* n'était-il point là pour servir d'antidote efficace à cette métaphysique épuisante?

Après la Divine Comédie, il n'y a, dans notre littérature

---

(1) Sur Tasse cfr. l'important volume de M. ANGELO SOLERTI. " Vita di Tasso " (Milano. 1884)

italienne, aucune autre oeuvre où soit contenue une plus vaste représentation de la vie du temps, et, en général, de la vie de l'homme, Boccace a traité les thèmes les plus variés : actes héroïques et farces ridicules, discours magnanimes et plaisanteries vulgaires, amours constants et passions honteuses. Ses personnages appartiennent à toutes les classes sociales : au monastère, au tribunal, à la bourgeoisie, à l'aristocratie, à la plèbe, aux arts, à la campagne. Les caractères sont vifs et vrais : les personnages bondissent et se meuvent devant l'esprit du lecteur. L'art de décrire et de narrer est merveilleux. Le style approche de la magnificence du latin, et la syntaxe est souvent embrouillée et abonde en inversions. Mais il y a une richesse inouïe d'attitudes et de couleurs : et quand il faut, Boccace sait briser ses périodes et s'approcher de la grâce et de la malice du parler florentin.

Et L'historien, le politique qu'il y avait en de Brosses, comment n'ont-il pas connu un Machiavelli qui a poursuivi constamment toute sa vie, un idéal, hélàs ! lointain : l'unité de l' Italie, qui le premier a vu clairement et raisonnablement et ait soutenu avec des raisons historiques et politiques, la nécessité de l'unité italienne comme unique salut contre l'esclavage. Mais sa voix ne fut pas écoutée, il fut au contraire, calomnié et blâmé par la posterité qui ne le comprit pas.

Ecrits variés de politique, relations, lettres. Les idées de Machiavelli ressortent très clairement du Prince, un petit livre dans lequel on étudie « ce que sont les principautés, de quelles espèces elles sont, comment elles s'acquièrent, comment elles se maintiennent et se perdent. Les maximes contenues dans ce livre furent décriées, ensuite, comme cruelles et immorales, d'où le nom de machiavélisme donné à toute politique tourbe et infidèle. Mais il ne faisait qu'enseigner ce qu'à son époque tous faisaient, et il tendait à ce but très élevé : l'unité de l'Italie obtenue à tout prix.

Dans *le Prince*, de Brosses eût trouvé de vives lumières pour éclairer les institutions et les gouvernements sur lesquels il portait son attention, et, admirateur des Médicis, il n'eût pas dépouillé avec moins d'intérêt que de profit les volumes de l'illustre historien florentin auteur de *l'Histoire d'Italie* (1). Il est permis de supposer qu'il y eût recueilli plus de matière historique sérieuse que dans Trissino. Tout bien considéré, on ne peut arriver à croire que de Brosses n'ait point au moins feuilleté ces oeuvres importantes. Seulement, sans doute, elles l'intéressèrent peu, puisqu'il néglige de nous en parler, comme il le fait, avec sa franchise ordinaire même pour des bagatelles insignifiantes qui l'ont fréquemment captivé en passant.

Nous pensons ici à l'une de ses extravagances de goût en littérature. Car il en a eu en littérature, comme en art, et tout-à-fait du même genre. L'amateur de peinture qui s'était émerveillé de trompe-l'oeil et l'amateur de fontaines qui s'était arrêté avec curiosité devant la « galéasse » des jardins du Vatican (2), n'a pas cru indigne de son intérêt et a pris pour de la littérature les acrobaties d'un improvisateur de profession, le chevalier Perfetti, qui passait pour le plus habile de l'Italie dans son métier (3). C'est à

---

(1) Sur Machiavelli cfr. ces deux précieux ouvrages; PASQUALE VILLANI ; *Nicolò Machiavelli e i suoi tempi.* (Milano, Hoepli, 3 vol. ORESTE TOMMASINI ; Niccolò Machiavelli et un éssai intéressant de ALFREDO ORIANI dans le volume *Fino a Dogali* (Bologna. 1904).

(2) Voir ci dessus 155.

(3) BERNARDIN PERFETTI ; né en 1681 n'a laissé aucun ouvrage à la posterité. Ce fut seulement comme improvisateur de grande réputation qu'il fut couronné au Capitole en 1725, par la volonté du dernier pape romain Benoit XIII, (Orsini). DAVID SILVAGNI : *La corte e la società romana nei secoli XVIII e XIX*, vol. 1, 366-382 Roma, Tip. del Senato, vol 3, 1883.

Beaucoup d'écrivains parlent de ce curieux phénoméne littéraire :

Sienne que de Brosses assista à une séance donnée par cet artiste. L'homme composait sur-le-champ un poème impromptu sur n'importe quel sujet qu'on lui donnait. Sa déclamation, soutenue par un accompagnement rapide au clavecin, remplit de Brosses d'admiration. « Son poème, dit-il, me fit grand plaisir; il me parut sonore, plein d'idées et d'images » (le sujet imposé était l'aurore boréale (1). Il ne lui échappe pourtant pas qu'il y a forcément, dans ces sortes de morceaux, « beaucoup plus de mots que de choses » et qu'il est impossible d'y éviter l'incorrection et « le remplissage composé d'un pompeux galimatias » (2). Mais il est curieux, il a un faible pour les niaiseries, les « chiffonneries », pour employer un terme qu'il affectionne, et il y a dans son esprit un petit coin de badaud. Voilà ce qui l'entraîne à ces étranges aberrations de goût.

Il était assurément mieux inspiré quand il fréquentait les bibliothèques. Là ce fut moins de la littérature que de l'érudition qu'il chercha. Un grand mouvement d'érudition venait de naître en Italie et de s'étendre partout avec Muratori. Si de Brosses et ses compagnons de voyage, cherchant à Gênes des gens de lettres, n'y avaient rencontré que des « mercadans » (3), ils eurent des compensations dans d'autres villes.

---

voir Guido Mazzoni : Parmi les livres et les papiers (les improvisateurs Tomaso Gnoli : Les satires inédites de Jean Giraud. (Rome, Loescher 1902) parlent longuement de Thomas Sgricci autre improvisateur renommé. Giov. Dupré. le célèbre sculpteur parle dans ses : "*Ricordi autobiografici e pensieri nell'arte*„ (Florence, Le Monnier) d'un improvisateur populaire, un certain Chiarini, dit Baco, fripier, auquel dans une réunion où était présent le poète Giov. Prati, on proposa le sujet suivant : la mort de Buondelmonte dei Buondelmonti ; le sujet fut developpé avec una grande facilité et beaucoup de *brio*.

(1) Lettre XXVII, T. I, p. 337.

(2) Voir ibidem p. 338.

(3) *Ut supra*, p. 64.

De Brosses vit, à Milan, dans la bibliothèque du couvent de Saint-Ambroise, des archives modèles, parfaitement bien ordonnées par le père Giorgi, « le Mabillon de notre siècle » dit-il, et il y entra aussi en relations avec le savant Argellati (1) Le personnel qui administrait cet établissement était d'ailleurs obligeant et libéral, et les savants avaient la commodité de trouver là des copistes gagés, même pour l'hébreu et le syriaque. De Brosses ne fut pas peu surpris de remarquer, parmi les chercheurs, une femme qui travaillait « au milieu d'un tas de livres latins». «C'était la signora Manzoni, qui avait le titre de poëtesse de l'impératrice » (2). Cela se produisit au début de son séjour en Italie, et il n'avait pas encore fait la connaissance de la signora Agnesi ni de la signora Bassi, qui devaient l'étonner davantage. Il jugea à Rome, que la plus belle bibliothèque était celle de la Minerve (3). Elle était publique et presque toujours remplie de travailleurs. On y était bien servi et de bonne grâce (4). Pour la bibliothèque du Vatican, qui n'était composée que de manuscrits, elle n'était point publique. Mais, pour peu que l'on fût connu, l'on y était reçu fort poliment et l'on y obtenait sans difficulté communication des manuscrits. C'est ainsi que de Brosses put y examiner et y faire collationner sept manuscrits de Salluste.

De Brosses s'est rendu en Italie à une époque où les littérateurs n'étaient pas rares et comment aurait-il pu les

---

(1) Lettre VIII, T. I, p. 102.

(2) Lettre XL, T. II, p. 101.

(3) La Bibliothèque de la Minerva (qui existe encore maintenant est la "Regia Biblioteca Casanatense" appellée ainsi par le cardinal Casanate des pères prédicateurs qui la construisirent.

(4) Lettre XLI, T. II, p. 127

négliger ? juste de son temps existait en Italie l'académie de l'*Arcadie* qui désigne une époque fameuse de la littérature italienne entre le 17e siècle et le Risorgimento.

Cette célèbre académie mérite qu'on dise un mot à son sujet. Son origine remonte au temps où la reine Christine de Suède séjourna à Rome en 1675 les lettres les plus notables de cette époque s' assemblèrent autour d' elle, et dans ces réunions naquit l'idée de fonder une académie qui réagit contre le mauvais goût d'alors. En 1690 elle fut solennellement instituée. Ses principaux membres furent : Vincenzo Cravina qui en rédigea les Lois dans un latin parfait, et G. B. Crescimbeni qui en écrivit l'histoire.

Aujourd'hui l'Académie existe encore mais elle n'exerce plus l'antique dictature (1).

L'âge de *l'Arcadia* a l'avantage d'avoir conduit à la perfection un genre, le mélodrame, et d'en avoir ressuscité un autre, la comédie. Les deux grands écrivains de cet âge sont Metastasio et Goldoni.

Metastasio est le plus mélodieux des poètes italiens, aucun autre n'a possédé jamais un vers plus facile et plus musical. Plusieurs de ses strophes sont devenues des proverbes populaires. Ses mélodrames ont une structure solide. simple, claire ; dans les meilleurs, il y a de vigoureux caractères et de beaux contrastes de passions. Plus encore que par le dialogue, les petits livres de Métastase sont fameux par les petites strophes lyriques ou airs qui terminent les scènes principales (2).

De fait, Metastasio fut d'abord célèbre comme auteur de

---

(1) Cfr. BERTANA : *In Arcadia*, Napoli. 1905

(2) Sur Métastase et les autres artistes mineurs du dixième siècle cfr. TULLIO CONCARI : *Il Settecento* (Milano, Fr. Vallardi).

chansonnettes, le genre fut des plus cultivés à cette époque, et le romain Paolo Rolli (1687-1765) eut aussi une grande popularité. Les autres poètes les plus connus de l'âge de l'*Arcadie* sont: *Mustacchio Manfredi* de Bologne (1674-1734), grand admirateur de Pétrarque, Innocenzo Frugoni, génois (1692-1768) qui eut une grande célébrité par ses chansonnettes, mais plus encore par ses vers libres.

Dans la satire on se rappelle Benedetto Menzini de Florence (1646-1704) violent et agressif. On cultiva aussi la poésie burlesque et le Berni eut des imitateurs applaudis dans Vittore, Vittori de Mantoue et dans G. B. Fogiuoli, florentin (1742) - Le poême (badin) nous offre le joyeux plaisant *Ricciardetto*, de Niccola Forteguerri de Pistois (1674-1735) gai et élégant: et la restauration que firent du *Bertoldo* vingt savants bolonais. Quand il commença à écrire, la comédie de l'art était arrivée à l'extrème décadence, et Goldoni alors se proposa de restaurer la bonne comédie, la vraie comédie de caractère, toute écrite par l'auteur. Il atteignit au but au milieu d'extraordinaires difficultés et procédant par degrés dans sa réforme, laquelle voulait aussi l'abolition des masques. Ses adversaires les plus acharnés furent l'abbé Pietro Chiari, de Brescia (1711-1785) fameux auteur des drames larmoyants, et Carlo Gozzi, vénitien (1720-1806) qui eut une grande célébrité par ses fables fantastiques — Mais Goldoni est immensément supérieur aux autres. C'est le plus grand des auteurs comiques italiens, digne d'être placé à côté, quoique un peu au-dessous, des comiques anciens et de Molière. Le défaut principal de notre prose du 18e siècle est la sordide imitation de la manière de faire française. En aucun autre temps, pas même de nos jours, n'a-t-on écrit une prose plus remplie de gallicismes, avec une syntaxe plus modelée sur la syntaxe française. Peu s'opposèrent et meritèrent le renom de prosa-

teurs excellents. Ce furent, au contraire les sciences qui firent de grand progrès : parmi les disciples de Galilée nous devons rappeler Lorenzo Magalotti, fiorentin (1637-1712). De même l'histoire, par l'oeuvre du grand Vignolois L. A. Muratori (1672-1750) l'auteur des *Rerum italicarum scriptores et* des*Annaiens d'Italie*, devient surtout une recherche précise et érudite, et s'achemine à être plus science qu'art. Girolamo Tiraboschi, bergamasque (1731-1794) écrivit alors la première vraie histoire de la littérature italienne en 13 volumes tandis que G. B. Vico, napolitain (1668-1744) créait avec la *science nouvelle*, la philosophie de l'Histoire. Les nouvelles idées politique-philosophiques, sociales passaient de la France à l'Italie qui eut aussi ses encyclopédistes (1).

P. Giannone d'Isquitella (m. 1748) composait *l'histoire civile du royaume de Naples* s'attirant l'exil et la prison : et Carlo Denina de Revello (1731-1813) étudiait les révolutions d'Italie. A Milan où ils fondèrent le journal *Il Caffè*. Cesare Beccaria (2) (1738-1794), auteur du célèbre traité *Dei delitti e delle pene*, fondement du droit pénal moderne, et Piero Verri (1728-1797) furent à la tête des idées nouvelles.

C'est à la critique littéraire et artistique, alors très cultivée, qu'appartiennent Gozzi, Baretti et d'autres, c'est-à-dire les meilleurs parmi les prosateurs de ce temps.

Gaspare Gozzi fonda et rédigea, à Venise, deux périodiques; *La Gazzetta di Venezia* (1760-61) et *L' Osservatore*

---

(1) Il est notoire que la reputation de G. B. Vico est accrue de beaucoup après les longues et multiples recherches et les études serienses de Benedetto Croce. Citons seulement le volume récapitulatif *La Filosofia di G. B. Vico*, (Bari, Laterza).

(2) Cesare Baccaria fut la gran père materiel d'un de plus purs génies italiens, Alesssandro Manzoni, dont l' Italie va célèbrer, selon l'initiative due au chef même du gouvernement M.r Mussolini, le cinquantenoire de sa mort. (22 Mai 1873).

(1761-62) où les faits du jour sont régulièrement narrés et commentés avec des intermèdes de moralité, de dialogues, de nouvelles et même aujourd'hui la plus grande part des faits de chronique rapportés en ces journaux se lisent comme des vraies et propres nouvelles.

Ensuite, quand le père Saverio Bettinelli, de Mantoue (1718-1808) tenta dans ses *lettres Virgiliennes* d'abattre la renommée de Dante, Gozzi prit la défense du divin poète dans un écrit indigné et spirituel qui s'appelle précisément *Défense du Dante* (1758). Gozzi fut un écrivain piquant mais poli, sa satire se moque, raille, mais ne blesse pas, les types de ses nouvelles sont dépeints avec une vérité simple. Son style est limpide, sa langue très pure, même parfois un peu archaïque. Poète remarquable par ses sermons satiriques en vers libres et par ses fables très élégantes, il laissa aussi un copieux et remarquable recueil de lettres.

Giuseppe Baretti a été nommé le plus grand critique littéraire du XVII$^{e}$ siècle. *A son tour* il prit des anglais l'énergie et la robuste âpreté du style qu'il voulait naturel et vif, grâce à une langue vraie qui dérivât de l'étude, et non de la servile imitation des anciens. Il visita aussi l'Espagne, le Portugal et la France revenu dans sa patrie il dédia toute son activité à un périodique qu'il publia à Venise de 1763 à 1764, sous le pseudonyme d'Aristarque Scannabue. Il l'intitula le « Fouet littéraire », et de fait dans ce journal, il fustigea sans pitié les lettrés corrompus et vils de son temps, se trompant quelquefois — (comme quand il assaillit Goldoni) mais presque toujours frappant juste.

Les autres critiques et publicistes de cette époque sont — Francesco Algarotti, vénitien (1712-1764) qui écrivit sur tout, Bettinelli déjà mentionné : et le Padouan Melchiorre Cesarotti homme vraiment important dans l'histoire de notre lit-

térature et qui s'etait mis à la tête de ceux qui voulaient et admettaient l'imitation du français. Aujourd'hui il est cité spécialement pour sa version des poêmes d'Ossian, où le vers libre acquiert une variété et une richesse de mouvement qui étaient autrefois inconnues.

Les italiens n'avaient pas besoin d'aller demander des modèles au dehors : les noms de Muratori, de Tiraboschi, de Vico, de Mazzuchelli, du comte Maffei l'auteur de la *Verona Illustrata* et de tant d'autres dont nous nous sommes occupés en partie, sont des gloires vraiment nationales.

Il y a une chose non moins remarquable, non moins intéressante, qui a complètement échappé à l'auteur des *Lettres d'Italie*. Ce sont les Académies, si nombreuses et si variées qui ont eu tant d'influence sur toutes les nations du monde, l'Italie ayant été la première à les créer.

C'est encore là une lacune grave, que nous avons de la peine à excuser et même à comprendre, aujourd'hui que nous sommes si enthousiastes des Académies et que nous voyons publier à leur sujet des ouvrages spéciaux, auxquels nous recourons avec curiosité.

En présence de cette omission, nous ne pouvons nous dispenser de la réparer dans une certaine mesure.

Avant tous les autres pays, l'Italie constitua des associations littéraires et scientifiques, auxquelles, en souvenir de l'Ecole de Platon, on donna le nom d'Académies.

Considerées à l'origine comme des réunions de personnes edonnées aux sciences, aux lettres et aux arts, elles adoptèrent assez souvant des noms bizarres. Nous nous bornerons à mentionner les plus importantes et les plus célèbres. La première est l'*Accademia Platonica*, qui se destina principalment à l'explication des ouvrages et de la doctrine de Platon ; elle se consacra égalment à l'étude de la *Divina Commedia*. Créée

à Florence par Cosme de Médicis, c'est sous Laurent qu'elle brilla du plus vif éclat; elle se dispersa, en 1521, à la suite des troubles de cette époque. *L'Accademia Pontaniana* fut établie aux environ de 1443 à Naples par Antonio Beccatelli, d'autres furent fondées à Rome, l'une en particulier, vers 1450 par le Cardinal Bessarion.

Au début du seizième siècle, plusieurs académies s'occupèrent de représentations dramatiques (*Accademia Degli Intronati*) Le Pape Léon X fit jouer devant lui des pièces par *l'Accademia dei Bozzi* de Sienne (fondée à la fin du XV[e] siècle).

L'étude des sciences provoqua aussi la constitution de doctes assemblées. Telle fut *l'Academia Secretorum Naturae,* qui se réunissait dans la maison de son président Battista Porta à Naples. Fondée en 1560, elle s'occupait de toutes les questions que soulèvent les sciences de la nature. Elle succomba sous l'accusation de magie dont Porta dut se justifier devant Paul III.

Le prince Cesi créa *l'Accademia dei Lincei* à Rome (1603) : cette société où siègèrent Porta et Galilée ne survécut guère à la mort de son fondateur (1630); mais après l'unité de l'Italie l'*Accademia dei Lincei* fut fondée de nouveau par Qutntino Sella, homme d'état, savant et financier. Ella ressucita avec une vie d'une grande activité scientifique. Aujourd'hui sous la haute direction du senateur Francesco d'Ovidio, elle est la plus important acàdemie d'Italie,

Florence vit au 17[e] siècle la fameuse académie du *Cemento* naître sous les auspices du prince Léopold, depuis Cardinal des Médicis. Elle compta parmi ses membres des hommes du plus grand mérite, parmi lesquels Paolo di Buono, Borelli, Vivani, Redi Torricelli etc... Après l'élévation de Léopold à la pourpre, l'Académie languit, mais elle édita au-

paravant une collection de mémoires expérimentaux sur la pesanteur, l'hydrostatique, la chaleur et l'acoustique.

La langue italienne fut épurée par *l'Accademia della Crusca* (en latin Accademia Furfurerum) ainsi nommée par allusion à son but qui est de perfectionner la langue italienne comme on tamise le blé. Son symbole fut le blutoir (frullone), avec cette légende : *Il più bel fiore ne coglie* (Elle en recueille la plus fine fleur). Fondée en 1582, à Florence par les soins du poète Antonio Francesco Crazzini elle édita les oeuvres de Dante (1595) et confectionna un dictionnaire de la langue italienne publié en 1612 à Venise sous le titre de : *Vocabolario degli Accademici della Crusca*, et augmenté par des éditions successives (1729-1739) (1).

L'astronome Eustacchio Manfredi fonda à Bologne (1691) l'*Accademia degli Inquieti*, ainsi nommé à cause de sa devise *Mens Agitat molem*. Elle se confondit avec l'Université de la même ville sous le Pontificat de Clément XI, prenant le titre d'*Accademia dell'Instituto*. À partir de 1731, elle commença à publier des *Commentarii* (mémoires).

L'expansion de la culture italienne aboutit à la constitution d'académies de langue italienne à l'étranger, l'une d'elles établie à Vienne, par l'Archiduc Léopold (1656), était composée de dix Italiens précédés par l'historien Nani ambassadeur de la République Vénitienne.

Le nommé Lodovico Perrini établit au 17e siècle une académie italienne à Madrid et il y eut à la même époque des institutions du même genre à Laibach et à Corfou. En dehors

---

(1) L'Accadémie de la *Crusca* s'occupe de la composition de la 5ème édition de son dictionaire ; mais cette oeuvre commencée en 1870 est, après un demi siècle de travail pénible, à peine arrivée à la lettre O.

de ces sociétés il y en eut bien d'autres; certaines adoptèrent des noms singuliers, beaucoup d'entre elles furent éphémères.

*Accademia di Veneta*, fondée en 1500 par Aldo Maurice.

*Accademia degli Innominati*, par Le Tasse à Parme (1549).

*Accademia degli Insensati*, par Le Tasse et J. Sannazaro (1562).

*Accademia degli Incogniti*, par le Sénateur Giov.-Francesco Loredan, à Venise (1660).

*Accademie degli Arcadi*, Insistons un peu sur sur cette Société littéraire qui était tout-à-fait contemporaine du Président de Brosses.

L'Arcadie fut une société de lettrés, qui se proposait de bannir le mauvais goût et de ramener les lettres à une simplicité quasi pastorale.

Cette académie de l'Arcadie fut fondée a Romé en 1690 par quatorze savants, et bientôt elle se répandit luxuriante par toute l'Italie avec des milliers de membres. Les Arcadiens tombèrent dans l'excès opposé à celui du 16e siècle : souvent pour vouloir être simples, ils établirent comme suprême règle poétique l'imitation. Mais, dans l'ensemble, cette réaction ne fut pas nuisible : au contraire, elle prépara le *Risorgimento*.

Les réunions avaient lieu dans des jardins, et chacun des membres prenait le nom d'un berger grec, sous lequel ses poésies étaient publiées. Les statuts de la Société étaient une imitation de la loi des douze tables à Rome.

Les plus remarquables sont : que la Société n'aura pas de protecteur : que toutes les poésies contre la religion et le bon goût ne seront point admises à la lecture. Le armes de la Société sont une flûte de Pan entourée de branches de pin et de laurier.

Les poètes des deux sexes étaient seuls appelés à en faire

partie. Cette société était autrefois en grand honneur, et l'on s'empressait de se faire recevoir, mais il n'en est plus de même aujourd'hui. Il s'est formé dans plusieurs villes de l'Italie des réunions semblables à l'Académie des Arcadiens.

Crescimbeni a publié plusieurs recueils de poésies sur cette société ainsi qu'une biographie des plus célèbres de ses membres.

Les premiers poètes qui appartinrent à l'Arcadie avaient déjà produit la plus grande partie de leurs oeuvres quand l'Académie fut fondée. Ainsi Francesco Redi, arétin (1626-1698) fameux non seulement par le célèbre Bacchus en Toscane, mais aussi par ses lettres et ses opuscules médicaux, ainsi Alessandro Guidi de Pavie (1650-1712), poète très habile dans la technique du vers, mais rhéteur et vide, ainsi Vincenzo da Filicaia, florentin (1642-1707) lui aussi plus riche d'emphase que d'affectation, fameux pour ses pièces lyriques politiques et patriotiques.

En continuant par ordre de date nous trouvons outre les Académies déjà citées encore les suivantes :

*Accademia dei Fisiocratici*, de Sienne, consacrée aux sciences physiques et naturelles et pensionnée par le Grand-Duc Cosme (1621).

*Accademia dei Vigilanti*, à Mantoue, littérature et mathématiques.

*Società Palatina*, de Milan, qui publia l'édition monumentale de Muratori de Sigonio et d'autres oeuvres d'histoire et d'érudition (1718).

A propos de l'art, l'auteur des *lettres d'Italie* aurait pu citer quelques académies des Beaux-Arts, par exemple celle de Milan, fondée par le cardinal Federico Borromeo, qui est aussi le créateur de la Bibliothèque Ambrosienne. Il aurait surtout pu parler de l'*Académie de Bologne*, dite *Clementina*

(du nom de son protecteur Clément IX, fondée en 1710 par le comte Louis-Fernand de Marcilli, officier général des armées de l'empereur d'Allemagne.

Dès sa fondation, elle écrivit à l'Académie Royale de Paris pour l'avertir de son établissement et la prier « d'entretenir ensemble une correspondance d'amitié ».

Telles etaient jusqu'à l'époque du président de Brosses, les principales académies.

---

# CHAPITRE IX

## Le théâtre et la musique

Il semble bien que c'est au théâtre, et en particulier à la musique, qui était alors, en Italie, presque tout le théâtre, que l'auteur des *Lettres d'Italie* dut les principales et les plus vives jouissances qu'il goûta dans ce pays pendant les dix mois qu'il y passa en 1739-40. Il était réellement passionné pour cert art et une belle exécution musicale l'enchantait peut-être encore davantage que la vue d'un beau tableau de son goût. Il alla partout où il y en avait à voir, de même qu'il visita toutes les bibliothèques rencontrées sur son chemin ; et c'est ainsi qu'il rapporta d'Italie et des tableaux et des leçons de manuscrits. Mais il pénétra aussi partout où il y avait de la musique à entendre, fut un coureur assidu de théâtres au cours de ses déplacements et pendant son séjour à Rome, recueillit, dans ce domaine ce qui l'avait intéressé le plus. Voilà comment, quand il rentra en France, il n'avait pas, dans ses malles, moins de sept ou huit cents airs de diverses pièces musicales, qu'il avait fait copier à grands frais en différents endroits (1). C'est qu'alors, en effet, on ne gravait pas encore

(1) Lettre L. T. II. p. 388.

la musique, en Italie; la partition d'un ouvrage musical donné au public n'était pas imprimée et mise en vente chez les libraires, il fallait s'adresser aux compositeurs pour obtenir des copies de leurs productions; cela n'était pas toujours aisé, et, quand il s'agissait d'une première copie, par exemple, le prix demandé était parfois exorbitant. « C'est, écrit de Brosses, une misère ici, où l'on ne grave ni l'on n'imprime la musique que d'avoir la première copie qui s'en tire » (1).

Pour qui avait le goût des choses du théâtre l'Italie était assurément, surtout vers le milieu du dix-huitième siècle, si l'on considère particulièrement le côté musical, un pays intéressant à visiter. On a toujours reconnu aux Italiens des aptitudes exceptionnelles pour l'art de la scène, pour la comédie tout au moins. Barclay déjà, un siècle avant de Brosses, en parlait dans son roman de *Satyricon* (2), tout en faisant des restrictions pour la tragédie, où il les jugeait inférieurs.

Il faut dire encore que dans l'Italie catholique le théâtre fut sans contredit, plus considéré qu'en aucun pays du monde : les cardinaux et les princes témoignaient pour la comédie une admiration sans scrupules.

« La nation est vraiment comédienne, nous dit, à son tour de Brosses. « Même parmi les gens du monde », ajoute-t-il, « dans la conversation, il y a un feu qui ne se trouve pas chez nous qui passons pour être si vifs » (3).

Dautre part, le goût des spectacles était général en Italie. « Les Italiens, affirme de Brosses, ont le goût des specta-

(1) Lettre XLIII, T. II, p. 198.

(2) Barclay, *Euphormionis Lusinini Satyricon*, pars IV, c. VI éd. des Elzévirs, p. 413 : *artifices ad comoediam nati, sed vix cothurno pares*.

(3) Lettre L, T. II, p. 352.

cles plus qu'aucune autre nation » (1). Le menu peuple ne pouvait s'en passer : les spectacles étaient toujours, comme dans l'antiquité, l'un des articles indispensables de consommation pour la populace, *panem et circenses*, l'aliment du corps et celui de l'esprit pour les humbles. Aussi la modicité du prix des places était telle que de Brosses, au début, n'en pouvait revenir (2). Maïs toutes les classes de la société et quelquefois celles auxquelles on se fut le moins attendu, partageaient cette passion. De Brosses vit, à Vérone, à la comédie, plus de moines qu'il n'en avait jamais vu à la procession ; il ne remarqua point parmi eux de jésuites, il est vrai, mais ceux-ci, parait-il, ne laissaient pas cependant d'y venir quelquefois (3).

Les théâtres, par suite, existaient en grand nombre et étaient construits très vastes en Italie. De Brosses n'hésite pas à écrire que ceux des villes simplement ordinaires sont plus beaux que ceux de Paris. Quant aux grandes villes, telles que Milan, Naples, Rome, et autres, elles en possèdent d'immenses et magnifiques, « d'une architecture belle noble et bien ornée ». Le théâtre royal de Naples contenait une salle d'une grandeur prodigieuse, qui n'avait pas moins de sept étages de places, et une scène, extrêmement large et profonde, où l'on pouvait prolonger indéfiniment les perspectives. Les Italiens soignaient particulièrement la mise en scène les décors, et, comme ils disposaient d'un espace dont on manquait dans les « chétives salles de Paris », et qu'ils y avaient un talent particulier, ils réalisaient là des merveilles qui frappèrent d'étonnement le voyageur français. « Vous ne sauriez croire,

(1) Lettre L, T. II, p. 349.
(2) Lettre XII, T. I, p. 137.
(3) Lettre XII, T. I, p. 137.

écrit-il, avec combien de vérité, dans le tout et dans le détail, ils rendent le lieu représenté ; c'est en effet une galerie, une forêt, un champ, une grange, un cabinet, une prison voûtée, etc. » (1).

De Brosses constate d'ailleurs, avec satisfaction, qu'en Italie, la scène est strictement réservée aux acteurs, tandis qu'à Paris régnait, de la part des spectateurs, l'usage, choquant et qu' il condamne, comme une mauvaise coutume, qu'on n'à qu'en France, de l'envahir, ce qui, observe-t-il avec raison, étouffe et gêne les acteurs (2). C'est à Voltaire que l'on dut, plus tard, la réforme de cet absurde et ridicule abus.

Ce n'est pas qu'il n'y eût aussi, au-delà des Alpes, dans les théâtres, du côté du public, quelques menus abus. Il est des pays où le goût sérieux et réflechi des spectateurs pour l'art de la scène engendre, chez eux, une attention profonde et quasi religieuse. Naturellement il ne fallait pas demander à une nation aussi impressionnable et aussi impulsive que l'italienne d'être affectée de cette manière grave. Aussi n'est-ce point ce qu'on voyait se produire chez elle.

(1) Lettre L, T. II. p. 390.

Les principaux progrès de la mise en scène au XVII[e] siècle et au XVIII[e] siècle en France furent dus aux Italiens. Deux d'entre eux, se rendirent célèbres en France. L'un fut Torelli, l'autre fut Vigaroni qui s'associa à Lulli, pour la direction de l'Opéra et qui devint à la fois le décorateur et le machiniste de ce théâtre où il faisait admirer, entre autres, les superbes toiles qu'il peignait pour *Atys* e pour *Psyché* et dont les dessins originaux existent encore aux Archives nationales et au *Mobilier national*. Soixante ans plus tard un autre italien, le chevalier Servandoni, artiste de génie, à la fois peintre et architecte allait à son tour à Paris et s'y rendait justement fameux. Véritable révolutionnaire dans l'art de la décoration théâtrale, Servandoni la renouvela de fond en comble et la trasforma en compliquant prodigieusement ce qu'on appelle la " Plantation " du décor.

(2) Lettre V. T. I. p. 63-64 et lettre L. T. II. p. 355.

A Rome, dès que la saison théâtrale était ouverte, les grands salons se fermaient, ou plutôt les maîtresses de maisons transféraient leurs salons au théâtre, dans leurs loges : c'est là qu'elles tenaient, pour ainsi dire, la *conversazione*, là qu'elles recevaient les spectateurs de leur connaissance, là qu'ils allaient « leur faire de petites visites », et ces visites s'échangeaient, au besoin, de loge à loge (1), on allait « baguenauder avec les petites dames » (2). Dans ces conditions le spectacle n'était plus guère suivi ; ce qui suggère à de Brosses la réflexion que « le goût qu'ont ces gens-ci pour le spectacle et la musique paraît bien plus par leur assistance que par l'attention qu'ils y donnent ».

Hors aux premières représentations, on n'écoutait guère, cela n'était pas « du bon air », sauf aux endroits intéressants, mais l'on causait beaucoup et l'on jouait. De Brosses avoue avoir fait lui-même une partie d'échecs à l'Opéra. Les échecs ont été, à son avis, inventés à merveille « pour remplir le vide des longs récitatifs, et la musique pour interrompre la trop grande assiduité aux échecs » (3). L'on consommait aussi des glaces et des rafraichissements dans les loges. En tout cas, l'habitude était bien prise, de la part du public, de ne pas écouter les récitatifs (4). Mais c'est au parterre que manquaient le plus la tenue et le recueillement qui eussent parus de circonstance. On y était assis sur les bancs, comme dans une église. Mais il n'en était pas pour cela moins tumultueux. « C'est, écrit de Brosses, un carillon de cabale en faveur des acteurs, d'applaudissements tant que le favori d'une faction chante quelquefois avant même qu'il ne commence.

(1) Lettre L. T. II, p. 356-357.
(2) Lettre XLVIII, T. II, p. 307.
(3) Lettre L. T. II, p. 357-358.
(4) Lettre L. T. II, p. 358-360.

des échos qui répondent dans les plus hautes loges, des vers jetés ou hurlés à la louange du chanteur » tout un vacarme, en un mot, aussi incommode qu'indécent (1). Les choses ne se passaient du reste pas autrement qu'à Rome, dans les autres villes de l'Italie, sous ce rapport, et elles ne changèrent pas de longtemps. Duclos, en effet fera, bien des années après de Brosses, les mêmes observations que lui, à Naples en particulier : « On y prend des glaces (au spectacle), et l'on fait la conversation pendant l'opéra, qui dure quatre ou cinq heures, sans qu'on y fasse attention, excepté à trois ou quatre ariettes... Aussi fait-on des visites d'une loge à l'autre pendant le spectacle » que l'on n'écoute pas (2). L'auteur confesse qu'il n'aurait pu, sans cette distraction, supporter l'ennui de l'opéra.

Si les Italiens possédaient, comme comédiens, des dons naturels incontestables, ils furent moins heureusement doués du côte du génie dramatique. Alors que leur production épique et lyrique a atteint, au cours de la Renaissance, un rang si distingué, leur littérature scénique est restée toujours à un degré inférieur. Ils n'ont jamais su s'élever à la hateur de la vraie tragédie, et la comédie est restée chex eux, presque toujours, un genre bas et populaire (3).

(1) Lettre L, T. II, p. 355.

(2) Duclos, en voyage Italie. Dans Oeuvres T. VII, p. 115-116.

(3) Sur le théâtre en Italie cf.r :

Toldo Pietro : L'oeuvre de Molière et sa fortune en Italie, (Torino, 1910).

Galletti Alfredo : Le teorie drammatiche e la tragedia in Italia nel sec. XVIII, (Cremona, 1901).

Parducci A. : Le tragedia classica italiana nel sec. XVIII anteriore all'Alfieri, (Roma, S. Casciano 1902).

Saviotti A. : L'imitazione francese nel teatro tragico di Pier Jacopo (Martelli, Bologna, 1887).

Les représentations scéniques étaient nées, en Italie, comme en d'autres pays, au moyen âge, à l'ombre de l'Eglise, dans les fêtes religieuses et elles avaient eu, par suite, de l'origine, un caractère ou une inspiration religieuse(1). Mais il se forma de bonne heure, à côté de ce courant principal, un courant secondaire essentiellement profane, qui s'en sépara et se distingua par sa marque éminemment populaire et nationale ainsi que par son originalité : c'est la farce, qui présentait cette particularité singulière de mettre en scène des masques ou *zanni*, personnages convenus et traditionels fixes, types déterminés sur lesquels les acteurs improvisaient leur rôle selon leur fantaisie personnelle, autour d'un thême arrêté à l'avance seulement dans ses grandes lignes. C'était ce que l'on appelait la comédie à sujet, plus tard, la *commedia dell'arte,* lorsque s'y opposa la *commedia erudita*, la comédie savante (2). Celle-ci fut introduite par des humanistes, vers la fin du XV siècle, d'abord sous la forme de pièces de Plaute représentées en latin et dont on donna ensuite des adaptations en langue vulgaire.

A partir du XVe et XVIe siècle *la Commedia dell'Arte* devient un art bien savant qui lutte avec la comédie régulière

---

(1) L'éminent critique et littérateur Alessandro d'Ancona s'adonna à la pubblication avec critique de textes inédits et rares parmi lesquels les Rappresentazioni qui répondent surtout aux *mystères* et dont quelques uns des plus curieux sont: *Sacre rappresentazioni dei secoli XIV, XV et XVI, raccolte ed illustrate da A. d'A.*, 3 volumes in-12 ; les matériaux lui servirent pour écrire son histoire des origines italiennes, ouvrage considérable qui le met au premier rang des historiens littéraires : *Origini del Teatro in Italia. Studi sulle sacre Rappresentazioni seguiti da un appendice sulle Rappresentazioni del contado Toscano*, 1877, 2 volumes in-12,

(2) Settembrini. *Storia della letteratura italiana*. T. III, p. 160-161.

qui laisse dans l'esprit des hommes la trace la plus profonde, et qui se popularise dans toute l'Europe.

C'est une comédie improvisée pour le dialogue d'après un canevas arrêté : les acteurs, se conformant au cadre général, changeaient, selon le temps et le lieu le détail du dialogue et variaient les incidents de la pièce.

Mais c'est en Italie que la *Commedia dell'arte* continuait à briller de tout son éclat au XVII[e] siècle les grands acteurs, Fiorelli, dit Scaramouche et Domisique d'Arlequin la soutenaient de leur talent : presque tout le théâtre de Molière, réduit à son canevas, passa alors dans le répertoire mobile de la comédie improvisée (1).

Ce furent aussi les érudits qui, au XVI[e] siècle, enrichirent la scène italienne d'un genre nouveau, la tragédie. Ils se contentèrent d'ailleurs d'imiter les anciens, Sénèque, en particulier, aggravant bientôt leur imitation servile d'éxagérations et d'invraisemblances des plus choquantes. Ce n'étaient, dans leurs pièces, que meurtres, crimes, forfaits révoltants, trahisons et vices de toutes sortes, que l'on recouvrait comme d'un noble vêtement, d' emphatiques sentences et de pompeuses tirades. Un genre aussi artificiel aussi faux ne pouvait vivre. Aussi disparut-il vite, dès le commencement due XVII[e] siècle, devant l'opéra, qui avait sur lui au moins un double avantage, celui de la musique et celui de plus brillants décors. La farce, au contraire, genre national et vrai, se montra pleine de vitalité.

---

(1) Sur la comédie de l'art il y a un important volume d'Emilio del Cerro : *Nel regno delle maschere* (Naples, 1914) avec une préface de Benedetto Croce. Sur ce volume, voir une recension pubbliée dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, vol. LXVI, p. 260. Consulter aussi Michele Scherillo : *La comédie de l'art* dans le volume N. *La vita italiana nel XVII secolo*. (Milan, Treves, 1895).

En ce qui concerne les farces que Molière avait composées pour sa troupe , la part qui devait revenir à l'Italie dans ces ébauches n'était guére, selon toute apparence, moins considérable que celle qui lui revenait dans les grandes pièces. Des deux qui nous ont été conservées, le *Médécin Volant* et la *Jalousie du Barbouillé*, la première est incontestablement la reproduction assez fidèle d'un canevas de *la commedia dell'arte* intitulé il *Medico volante.*

La farce était florissante encore au temps de de Brosses, qui s'en divertit fort et nous fait bien connaître en quoi elle consistait. Ces pièces commencèrent à être écrites par Andreini Francesco de Pistoie (1).

Le sujet servait de canevas aux acteurs qui brodaient dessus, parlant et dialoguant à l'impromptu. Il n'y avait, à proprement parler, ni moeurs, ni, bien entendu, caractères

(1) Ce comédien célèbre vint à Paris à l'aurore du XVIII[eme] siècle, faisant partie de la troupe fameuse des Gelosi, Andreini, joua d'abord les roles d'amoureux, ensuite celui de *Capitano Spavento di Valle Inferna.*

Dans une des pièces de son répertoire, Andreini se faisait annoncer ainsi par son valet " Tu diras que je suis le capitaine Spavento de la Vallée infernale, surnommé l'Endiablé, prince de l'ordre de la chevalerie Trismégiste. Très grand bravache, très grand frappeur, très grand tueur, dompteur ét dominateur de l'univers, fils du tremblement de terre, et de la foudre, parent de la mort et ami étroit du grand diable de l'Enfer „.

Il fut le premier à employer le jargon singulier dont Molière devait plus tard faire un si plaisant usage. Et ce cela, il se fit une grande réputation. Il voulu la fixer en quelque sorte par son ouvrage intitulé : *Le Bravure del Capitano Spaventa,* imprimé pour la première fois à Venise en 1624 in-4 Ce sont 65 *ragionamenti*, ou entretiens entre le Capitaine et sont valet Trappola.

Il publia par la suite d'autres dialogues en prose : *Ragionamenti fantastici posti in forma di dialoghi rappresentativi*, Venise 1612, in-4. On a aussi de lui deux pièces ou représentations théâtrales vers : *l'Altezza di Narsiso e l'ingannata Proserpina.*

étudiés et la vraisemblance n'était guère observée. Tout consistait « en intrigues en évènements singuliers, en lazzis, en bouffonneries, en actions plaisantes », nous dit de Brosses. C'était selon lui, extrêmement réjouissant pour le spectateur qui assistait pour la première fois à l' une de ces farces et avait le plaisir de la surprise ; mais, la seconde fois, quand tout était connu et prévu, cela devenait parfaitement insipide. Au demeurant, cette improvisation, qui, naturellement, entraînant le sacrifice du style, n'était pas sans apporter à l'action beaucoup de vie et de vérité et répondait bien aux aptitudes de gens nés comédiens; aussi, voyait-on là les acteurs aller et venir, dialoguer et agir, sur la scène comme chez eux, le geste et l'inflexion de la voix se mariant toujours exactement avec le propos. « Cette action, observe l'auteur des *Lettres d'Italie,* est tout autrement naturelle, a un tout autre air de vérité, que de voir, comme aux Français, quatre ou cinq acteurs rangés à la file sur une ligne, comme un bas-relfief, au-devant du théâtre, débitant leur dialogue chacun à leur tour » (1).

De Brosses, qui s'y connassaint, fut toujours très satisfait des comédiens, en Italie. Dès le début de son voyage, à Gênes, dans les pièces par elles-même dépouvues de la moindre valeur, surtout les tragédies, il apprend à les apprécier(2). Et à la fin de son voyage, à Rome, il ne conclut pas moins favorablement : « Toutes les troupes de comédiens que j'ai vues en ce pays-ci sont au moins aussi bonnes que celles de Paris : ils ont des personnages que nous n'avons pas ». Leurs bouffonneries le « font souvent rire et hausser les épaules, tout à la fois ». C'est que « ce sont d'excellents co-

(1) Lettre L. T. II, p. 352

(2) Lettre V. T. I, p. 68.

médiens et de miserables comédies ». Il est, du reste, fort étonné de découvrir que Molière a fait de larges emprunts à ces vieux canevas italiens. « Il a pris, dit-il leurs inventions tout entières, comme il a pris *les deux Sosies* de Rotrou, pour son *Amphitryon* » (1).

Riccoboni nous apprend, que l'*Emilia*, de *Luigi Groto*, surmommé l'aveugle d'*Adria*, pièce qui a fourni à Molière plusieurs des caractères et des situations de l'*Etourdi*, servait fréquemment de canevas aux acteurs de la comèdie improvisée. Et nous pouvons ajouter que *L'Etourdi*, c'était l'*Inavvertito de Beltrame*, et pouvons dire encore clairement que ce que Molière avait ajouté à l'*Inavvertito*, il l'avait puisé d'autre part dans l'*Emilia, de Luigi Groto*, ou dans *l'Angelica, de Fabrizio di Fornaris*.

Don Juan et le Tartuffe sont considérés généralement comme les deux créations les plus vigoureuses du génie de Molière. Pour l'un et pour l'autre, il est tributaire immédiat du théâtre italien. C'est *la commedia dell'arte* qui lui apporta le premier, c'est la comédie régulière qui lui fournit l'ébauche remarquable du second.

De Brosses a trouvé chez les Italiens, en fait de comédies, quelques pièces anciennes, c'est-à-dire du XVIe siècle, qu'il ne juge point mauvaises, il dit notamment en avoir lu deux ou trois, assez plaisantes, de l'Arioste. Il reconnaît à leurs auteurs, dans ce genre, « de la force comique, mais qui dépasse le but, et va souvent jusqu'à la grimace ». Il leur manque, ou, du moins, ils n'ont pas assez, selon lui' « de ces pièces de moeurs et de caractères qui constituent le vrai genre de comédie (2). Il cite, comme la plus célèbre et la meilleure,

---

(1) Lettre L, T. II, 353.

(2) *Ut supra*, p. 350.

la *Mandragore* de Machiavelli. Il la trouve, en effet, très bonne de tous points : tableau fidèle de moeurs, bien intriguée, très comique, écrite dans une langue naturelle, « peignant à merveille les ruses de la galanterie italienne, l'hypocrisie monacale et la sotte superstition nationale ». Mais il lui reproche une action si licencieuse, que le goût français ne saurait la supporter (1). Molière reste pour lui le modèle inimitable, et sa grande supériorité, à ses yeux, c'est d'avoir composé des pièces qui, en même temps qu'elles sont des chefs d'oeuvre pour ses compatriotes, sont « excellentes par toute l'Europe ». Et comme de Brosses, quand il s'enthousiasme, ne s'enthousiasme pas à demi et que son admiration supporte malaisément les bornes, il ne craint pas de risquer cette assertion que « Molière était encore plus grand comique qu'Homère n'était grand épique » (2), ce qui, à vrai dire, devient difficile à soutenir, si l'on songe, sans parler du fond, simplement à la langue lumineuse de l'un et au style fréquemment négligé de l'autre.

De Brosses ne se doutait pas et n'eût pas appris sans surprise, que, Molière a fait de larges emprunts aux italiens comme l'affirme Louis Moland.

« Les analogies et les dissemblances entre l'oeuvre de l'Arétino (3) et l'oeuvre de Molière sont très sensibles. Le personnage principal de la comédie de l'*Ipocrito* a de commun avec Tartuffe non seulement l'hypocrisie, mais encore la gourmandise et la sensualité. Il emploie les mêmes moyens pour

(1) Lettre L. T. II, p. 350-356.

(2) *Ut supra*, p. 351.

(3) Acteur italien du XVI siècle, qui fit le plus de bruit, mais qui dût la plus grande partie de sa réputazion aux excès de sa plume.

conquérir son prestige et son influence : simagrées pieuses, humilité feinte, jargon de la dévotion. Il est placé dans un milieu pareil, au sein de la famille, où il exerce une autorité dangereuse. Une égale débilité d'esprit caractérise les deux chefs de maison, et les valets de Liseo n'ont pas l'oeil moins clairvoyant ni la parole moins impertinente que la servante Dorine » (1). Et plus loin il nous dit :

« Ce n'était pas seulement le sujet qui était le plus souvent emprunté à l'Italie, c'était aussi la méthode, le jeu scénique. Une certaine part y était laissée à l'improvisation. Depuis longtemps, les acteurs comiques, s'efforçaient de suivre, sur ce chemin difficile pour eux, les artistes italiens » (2).

Enfin Molière estimait et appuyait non seulement les oeuvres italiennes, mais encore les hommes de cette nation. Voici de quelle façon Palaprat l'affirme :

« Molière vivait dans une étroite familiarité avec les italiens, parce qu'ils étaient bons acteurs et fort honnêtes gens ».

En dehors de la comédie, l'Italie manquait, suivant de Brosses, de bons auteurs dramatiques. Il ne trouve même pas à citer, parmi eux, un bon poète tragique que l'on puisse comparer à ceux au second rang en France. Leurs anciennes tragédies dont le goût grec lui ont paru fastidieuses.

Il reconnaît dans la *Mérope* de Maffei, où Voltaire devait prendre le sujet de son chef d'oeuvre tragique, et, dit-il, dans « quelques autres pièces de différents poètes », des situations intéressantes, du simple, du pathétique, mais il y est

---

(1) Louis Moland : Molière et la Comédie italienne, chap. XII, p. 222.

(2) Louis Morand: Op. cit. Chap. XIII, p. 247.

choqué par le manque général d'élévation et souvent le trivial. Il avoue, du reste, qu'il est fort peu au fait de la matière l'ayant peu étudiée, et qu'il n'en doit, par cette raison, pas trop parler ; puisque le jeu des acteurs tragiques qu'il a vus en scène, notamment dans *Mérope,* (« une Mérope abominable », un Polyphonte à rouer de coups de canne »), et qui ne lui ont pas plu, n'était pas fait pour le disposer favorablement (1). Une particularité du théâtre, à Rome, à cette époque, qui était nettement préjudiciable à la tragédie, c'est que les femmes n'y paraissaient pas sur la scène : « la bienséance ne le permet pas, ,et n'y veut que de jolis petits garçons, habillés en filles ». Mais quelquefois ces beautés travesties n'étaient point trop petites. Un acteur de six pieds de haut, Mariani, jouait un rôle de femme au théâtre de l'Argentina : « C'est, remarque plaisamment notre Bourguignon, la plus grande princesse que je verrai de mes jours » (2). Duclos, plus tard, se déclara fort choqué, et il faut convenir qu'on le serait à moins, de « voir des castrats jouer des héros tels qu'Alexandre, César, etc » (3).

L'auteur des *Lettres d'Italie* était, on le sait, aussi épris de musique que de peinture et, dans le pays où il voyageait, on avait la passion de la musique à l'égal de celle des spectacles. « L'affollement de la nation pour cet art, note-t-il, est inconcevable » (4). Aussi les Italiens, pour ne pas séparer leurs deux passions, mais plutôt leur donner un commun aliment, fondirent-ils avec la musique, d'une part le genre dramatique noble, soit la tragédie, d'autre part le genre moins

(1) Lettre XXXIX. T. II. p. 56 et lettre L. 349-350.
(2) Lettre L. T. II. p. 364.
(3) DUCLOS, *Voyage en Italie*, dans *Oeuvres*. T. VII. p. 93
(4) Lettre XVIII. T. I. p. 214.

élevé et le genre populaire, soit la comédie et la farce. De ce double amalgame sortit l'opéra : « Tout chez eux, dit de Brosses, est opéra » (1). Et comme deux facteurs différents, unis à la musique, avaient donné naissance à l'opéra, il y eu deux sortes d'opéras, l'opéra héroïque, grand opéra, ou opéra tout court, et *l'opera buffa.* Mais tous leurs spectacles se trouvèrent, par là, mis en musique.

Or de Brosses, si amoureux qu'il soit de musique, voit dans cette construction même du « poème en musique », un vice intrinsèque qui, en principe, le lui fait condamner. « L'opéra, remarque-t-il non sans quelque raison, pour vouloir réunir trop de plaisirs à la fois, en affaiblit la jouissance ». Aussi si l'opéra lui procure beaucoup de moments agréables, ne laisse-t-il pas de lui donner des moments d'ennui. Ces derniers lui sont épargnés par la bonne tragédie française, « où l'intérêt produit son effet sans diversion, s'accroît par degrés, et retrouve, d'acte en acte, le coeur échauffé par l'acte précédent » (2). En somme, pour de Brosses, l'opéra italien, avec son défaut fondamental de création hybride, est un genre faux, qui impose à la raison trop de sacrifices (3). Il ne fallait pas moins que sa délicieuse musique pour le faire accepter.

Le faible de Charles de Brosses pour la musique italienne remontait à une époque antérieure à son voyage outre monts. Il s'était passionné pour elle à Dijon avec son ami la Curne qui en était, de son côté grand admirateur (4). La musique italienne était, en réalité, vers le milieu du XVII[e]

---

(1) Lettre L. T. II p. 349.
(2) *Ut supra.* p. 367-368.
(3) *Ut supra*, p. 367-370
(4) Mamet, op. cit., p. 45.

siècle, dans son âge d'or. Mais tous ne lui reconnaissaient pas le droit à la suprématie. Lulli et son continuateur Rameau avaient en France d'ardents défenseurs. La querelle était passionnée entre les partisans de la musique française et ceux de la musique italienne. Elle dura longtemps, et avec la même animosité de part et d'autre, puisque Duclos, quelque trente ans plus tard, voyait encore « cette querelle aussi vive que si elle eût été de religion » (1). Les italiens, affirme de Brosses, y portaient d'ailleurs plus de préventions de déraison et d'injustice que les français. « Rien, dit-il, ne peut les faire revenir de leur entêtement contre notre musique ; ils sont si infatués de la leur qu'ils n'imaginent pas qu'il soit supportable d'entendre parler d'aucune autre (2).

On avait, à Paris, un préjugé injustifié contre la musique italienne. C'est, entre autres J. J. Rousseau, connaisseur et juge compétent en la matière, qui nous l'apprend, et il ne cache pas qu'il le partageait avant de venir, en 1744, en Italie. Mais il fut conquis et changea d'avis à Venise : « J'eus bientôt, écrit-il, pour cette musique la passion qu'elle inspire à ceux qui sont faits pour en juger » (3). Dans les différentes cours de l'Europe, on ne voulait avoir que des opéras italiens (4).

Très sensément l'auteur des *Lettres d'Italie* estime que « chaque nation doit avoir sa musique à elle propre, conforme au génie de sa langue (car il attribue une influence exagérée à la langue sur le développement de la musique) et au genre de voix que produit le pays ; par conséquent différente

(1) Duclos, Voyage en Italie, dans Oeuvres, T. VII, p. 116.
(2) Lettre L, T. II, p. 346.
(3) J. J. Rousseau, *Confessions*, partie II, livre VII.
(4) Lettre L, T. II, p. 348.

de celle des autres, et ne pouvant être goûtée par des étrangers, qu'autant qu'ils commenceront à se naturaliser dans le pays même » (1). Il pense, avec non moins de justesse, qu'on ne peut apprécier équitablement la musique italienne que dans son pays natal, et que ses compatriotes qui n'ont jamais passé les Alpes sont incapables de s'en faire une opinion raisonnable, sur des lambeaux qui ne sont pas toujours les meilleurs ni les plus pathétiques.

Quant à lui, il ne prend pas positivement parti dans la querelle, ou, tout au moins, il ne prend pas parti exclusivement, ce qui est d'un sage. Il est assez amusant de le voir répondre à la question qu'on pourrait lui poser à ce sujet comme l'enfant auquel vous présentez deux friandises en lui demandant quelle est celle qu'il préfère. Craignant de se tromper dans son choix et d'éprouver du regret après l'option, il est rare qu'il ne vous déclare pas ingénieusement qu'il les préfère toutes les deux. De même, de Brosses « aime mieux qu'il y ait deux musiques que de n'y en avoir qu'une » (2) parce qu'ainsi nous avons deux sources de plaisir au lieu d'une. Et voilà bien là le pratique raisonnement d'un sage épicurien, inattaquable autant en logique qu'en morale, si la musique n'est pas une jouissance condannable.

Ceci, au demeurant, ne l'empêche pas de donner en soi la supériorité à la musique italienne. « La musique italienne, proclame-t-il, est certainement au-dessus de la nôtre ; mais notre opéra vaut le leur, tout mis en balance » (3). Dans le détail, il attribue la palme aux Italiens pour la partie vocale, mais il la décerne aux Français pour la partie instru-

(1) Lettre L, T. II, p. 347.
(2) *Ut supra*, p. 348.
(3) *Ut supra*, p. 392.

mentale, ce qui était, nous apprend-il, l'inverse de l'opinion qui avait cours en France (1). Il note que, dans les opéras italiens, presque tous les airs sont à une seule voix ; « à peine a-t-on deux ou trois duos dans tout un opéra, et quasi jamais de trio ». Mais les duos, réservés aux moments les plus pathétiques de l'action sont d'une beauté merveilleuse et extrêmement attendrissants (2). Il n'y a presque pas de choeurs ni de danses, ce qui permet de monter, à la rigueur, un opéra avec un personnel des moins nombreux, une demi-douzaine de sujets pour la scène (3). Mais pour remplacer les choeurs et les danses absents, on corse le spectacle « d'un grand appareil de marches, de sacrifices, de cérémonies de toute espèce, qu'ils rendent avec un détail vrai, curieux et amusant ». On voit sur la scène des marches de cent et de cent cinquante personnes, des combats, des mêlées, où des capitaines arrivent, à la tête de leur troupe, montés sur de beaux chevaux parfaitement réels. Tout cela plaisait fort au parterre et ne laissa pas de divertir sensiblement de Brosses. Cette mise en scène toutefois ne masquait pas suffisamment l'ennui des fades, ridicules et interminables récitatifs, la plaie de l'opéra italien (4).

Une nouveauté musicale pour de Brosses en Italie, ce furent les castrats. S'il les trouva, de leurs personnes, fats et sottement avantageux dans le monde, ils ne lui plurent guère dans leur art, pas plus à Gênes, à la cathédrale, où il les entendit pour la première fois, qu'à Rome, où il les vit souvent sur la scène. Il estime qu'il faut être accoutumé à

(1) Lettre L. T. II, p. 383.
(2) *Ut supra*, p. 381-382.
(3) *Ut supra*, p. 361.
(4) *Ut supra*, p. 377.

leurs voix pour les goûter. Elles ont un timbre clair, perçant et fort qui va rarement sans « quelque chose de sec et d'aigre, bien éloigné de la douceur jeune et moelleuse des voix de femmes »; elles ont toutefois de l'éclat, du brillant, de la légèreté, avec beaucoup de force et d'étendue (1).

Enfin, de Brosses, a admiré la facilité et la fécondité des compositeurs. Un maître compose une pièce entière en un mois ou six semaines (2). Ils ont une orchestration plus savante que la française (3). Ils ne composent presque que dans le mode majeur. Mais ils savent tirer de l'emploi accidentel du mode mineur, par l'intercalation de phrases inattendues, des effets saisissants pour l'oreille, et qui vont jusqu'à l'âme (4).

Pour les ballets, qui, dans les opéras, n'étaient en aucune façon liés au sujet, mais constituaient de purs hors-d'oeuvre et n'étaient que « des espèces de pantomimes très ridicules », ils ont paru à de Brosses sans grâce et sans noblesse. « La danse des Italiens, dit-il, est fort au-dessous de la nôtre; ils le reconnaissent eux-mêmes » (5). Leur musique, moins dansante que chantante, n'y était d'ailleurs point propre. Voilà pourquoi, lorsqu'ils voulaient danser au bal, ils le faisaient sur des airs français ou allemasds (6).

Métastasio, librettiste d'opéras, mais librettiste qui, au lieu de se laisser imposer la loi par le maître, par le compositeur, comme cela se pratiqua par la suite, la lui impo-

---

(1) Lettre L, T. II, p. 363.
(2) *Ut supra* p. 360.
(3) *Ut supra* p. 380.
(4) *Ut supra* p. 380.
(5) *Ut supra* p. 383.
(6) *Ut supra* p. 383

sait (1). Métastase avait la faveur du public en Italie quand de Brosses y voyagea. « Il fut réellement poète et le roi du mélodrame », nous dit Settembrini (2) De Brosses l'admire pour l'art incomparable de ses expositions, pour son habileté à mettre en jeu les passions, à manier le dialogue (« il dialogue comme un ange »), pour son entente de l'appareil théatral et enfin pour son style coulant, vif et rempli de pensées ingénieuses (3).

Parmi les musiciens, le favori de de Brosses « mon auteur d'affection », dit-il, c'est Pergolèse. Il adore en lui « un joli génie, simple et naturel ». Il trouve que l'on ne peut composer « avec plus de facilité, de grâce et de goût » (4).

Ce n'est pas uniquement à Rome et dans les théâtres, à l'opéra que l'on pouvait entendre de bonne musique en Italie. C'était dans toutes les villes, dans les églises comme dans les théâtres, dans les palais des grands seigneurs, chez de plus modestes particuliers et en maints autres endroits que l'on en exécutait. De Brosses, en amateur convaincu, ne néglige aucune des occasions qui lui furent offertes de goûter ce plaisir. Il entendit, à Padoue, chez le marquis de Poleni, grand mathématicien, Negri, virtuose de l'orgue, et Tartini, du violon; (5) à Venise, dans les écoles, les musiciennes des hôpitaux, des jeunes filles qui chantaient « comme des anges » et jouaient de toutes sortes d'instruments (6). à Rome, à l'église Sainte-Cécile, des concertos et le violonis-

---

(1) SETTEMBRINI: *Storia della letteratura italiana*, T. III, p. 140

(2) *Ut supra*.

(3) Lettre L, T. II, p. 350 et 373-375.

(4) *Ut supra* p. 388.

(5) Lettre XIII, T. I, p. 161-162 et lettre XIX p. 223.

(6) Lettre XVIII, T. I, p. 215-216.

te Pascalini (1); à Rome encore il assista à des concerts chez le prétendant d'Angleterre, chez le cardinal Ottoboni et ailleurs (2); comme à Turin, chez le marquis de Senneterra; (3) et, dans d'autres villes, autre part. On voit qu'il pût recueillir de nombreuses impressions musicales en Italie, et qu'il se trouvat en mesure, à son retour en France, autant que tout autre, d'avoir une opinion raisonnée et éclairée sur les mérites comparés de la musique italienne et de la musique française.

---

(1) Lettre XLIII, T. II, p. 198 et lettre L, p. 392.
(2) Lettre XL, T. II, p. 101 et lettre L, p. 344.
(3) Lettre LV, T. II, p. 490 et p. 491.

# CONCLUSION

Le grand tort, le grand désavantage, on serait presque tenté de dire le malheur des *Lettres écrites d'Italie* de Charles de Brosses, c'est de se présenter et de nous être présentées comme un livre. Si on voulait en faire profiter le public, il est évident qu'il n'y avait guère d'autre moyen que de les imprimer et que cela devenait une nécessité de leur donner l'apparence et la forme d'un livre. Mais il était inutile d'aggraver ce caractère, que n'avait pas prévu pour elles celui qui les écrivait, en proclamant, comme l'ont fait à l'envi, en des formules plus ou moins agréablement variées, éditeur, bibliographes et critiques, que l'on avait là l'ouvrage le plus intéressant et le meilleur sur l'Italie vers le milieu du XVIII[e] siècle, le tableau le plus instructif et le plus complet de ce pays à cette époque, qu'aucun aspect n'en avait échappé a l'auteur, qu'il avait tout jugé fort équitablement, etc., etc. Foin de ces « très mauvais complimenteurs », pour parler comme La Fontaine.

*Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami,*
*Mieux vaudrait un sage ennemi* (1);

dit avec raison le fabuliste.

(1) La Fontaine, *Fables*, livre VIII, f. X, *L'Ours et l'amateur des jardins.*

C'est qu'en présence d'un livre, nous avons certaines exigences justifiées, et si on nous l'annonce comme le meilleur, nous les haussons encore d'un ton. Nous voulons qu'un livre soit, pensé, étudié, composé, arrangé, écrit, et qu'il embrasse toutes les parties du sujet qu'il traite.

Or de Brosses n'a pas fait un livre sur l'Italie. Voyageant dans ce pays, il a consigné au jour le jour, sans étude et sans apprêt, pour lui et pour quelques amis intimes, les impressions que faisaient sur lui, les hommes et les choses. C'était un esprit plus étendu et plus souple que profond, une nature vive, aimable, mobile et légère ; ses impressions sont superficielles, variées et agréables. Si les louangeurs prônent si fort son livre, c'est qu'ils n'ont pas pris la peine de l'étudier et que, on le sent, plusieurs n'ont pamais vu l'Italie ailleurs que dans leur bibliothèque. De Brosses pense que, pour bien juger de la musique italienne, il est essentiel de l'avoir entendue dans son pays d'origine. Nous estimons de même que pour bien juger son tableau, il faut connaître l'original, au moins, dans son état actuel.

Au fond, on ne peut considérer les *Lettres écrites d'Italie* qu'à deux points de vue : au point de vue historique ou documentaire et au point de vue littéraire. C'est au premier point de vue que les louangeurs indiscrets et maladroits dont nous venons de parler leur ont le plus nui, en nous promettant témérairement que nous y trouverions ce qu'elles ne contiennent pas. Comme document elles sont tout-à-fait incomplètes, insuffisantes, ne présentant jamais d'exposés d'ensemble, mais seulement une grande abondance de traits isolés, à contrôler d'ailleurs, avec des jugements, d'autre part, qui, particulièrement en matière d'art, ne sont pas toujours à accepter les yeux fermés qui sont même parfois parfaitement inacceptables.

En somme, pour apprécier comme elles doivent l'être, les *Lettres d'Italie*, il convient de ne pas les prendre trop au sérieux ; il faut les lire sans application, sans trop de préoccupations critiques, un peu légèrement, superficiellement, en un mot, en s'amusant, comme l'auteur les a écrites. Et c'est alors que l'on goûte le mieux la saveur littéraire dont, malgré l'insouciance de la forme, elles ne sont réellement pas dépourvues. Car on y sent, à chaque page, une nature vivante qui est bien elle, et qui ne se contraint ni ne se dissimule. Ainsi ce qu'il y a encore de plus vrai et de plus captivant dans les *Lettres écrites d'Italie* de Charles de Brosses, ce n'est pas l'Italie, c'est de Brosses, ce n'est pas l'objet vu, c'est celui qui l'a regardé.

FIN.

# TABLES DES CHAPITRES

CHAPITRE VIII. - *La littérature et les Académies.*

# INDEX ALPHABETIQUE

M



N

## O



## P



## Q



## R



## S

## T



## V



## W



## Z

# ERRATA CORRIGE

| Page | Ligne | *Au lieu de :* | *lisez :* |
|---|---|---|---|
| 17 | 7 | *cour* | *cours* |
| 18 | 26 | l'art. 79 | l'an 79 |
| 26 | 20 | (la première fut | (la première) fût |
| 30 | 2 (n.) | *dans* | dans |
| 39 | 4 | *Sumile* | *sumite* |
| 39 | 14 | ou | où |
| 40 | 23 | labeur | labeur ? |
| 47 | 2 | du XVIII[e]. | du XVIII[e] siècle |
| 47 | 2 | [à la fin de la note 2, ajouter ces mots ;] | Voir particulièrement : *La filosofia dalle origini ad oggi.* |
| 89 | 2 (n.) | 193-193 | 193 |
| 95 | 21 | *Conceil* | *Cocceii* |
| 97 | 10 | *Moctem* | *noctem* |
| 100 | 1 (n.) | T, p. 19 | T. I, p. 19 |
| 111 | 3-4 (n.) | *Propedentica* | *Propedeutica* |
| 111 | 7 (n.) | *Schopenaur* | *Schopenhauer* |
| 111 | 8 (n.) | *menchlichen* | *menschlichen* |
| 111 | 8 (n.) | *Willcin* | *Willein* |
| 117 | 8 | *Guide* | *Gnide* |

| Page | Ligne | *Au lieu de :* | *lisez :* |
|---|---|---|---|
| 121 | 27 | n'est | n'en est |
| 125 | 13 (n.) | construite briques | construite en briques |
| 125 | 7 (n.) | de de | de |
| 132 | 2 (n.) | 1884 | 1834 |
| 157 | 5 | Peupler | Peuplier |
| 157 | 4 (n.) | pleupier | peuplier |
| 176 | 5 (n.) | Che | Qui |
| 191 | 10 (n.) | Pie VIII | Pie VI |
| 204 | 20 | capitale „ (6). Que | capitale „ (6) que |
| 217 | 5 (n.) | *mineralters* | *mitteralters* |
| 221 | 16 | *Grapha* | *Graphia* |
| 228 | 5 | par | pas |
| 235 | 7 (n.) | dont il a | dont il y a |
| 250 | 4 (n.) | G. Garzoni prov. | G. Garzoni Provenzani |
| 251 | 17 | épicuréenes | épicuriennes |
| 253 | 2 (n.) | Mugnoz | Muñoz |
| 253 | 2 (n.) | Bistetti | Bestetti |
| 272 | 10-11 | Cravina | Gravina |
| 272 | 2-3 (n.) | dixième siècle | dix-huitième siècle |
| 273 | 4 | *Mustacchio* | *Eustachio* |
| 273 | 11 | Fogiuoli | Fagiuoli |
| 273 | 13 | Pistois | Pistoie |
| 274 | 5 (n.) | Baccaria fut la gran père materiel | Béccaria fut le grand père maternel |
| 277 | 10 | *Accademia dei Bozzi* | *Accademia dei Rozzi* |
| 277 | 27-28 | *Cemento* | *Cimento* |
| 277 | 31 | Vivani | Viviani |
| 278 | 9 | Crazzini | Grazzini |
| 279 | 3 | *Accademia di Veneta* | *Accademia Veneta* |
| 279 | 3 | Aldo Maurice | Aldo Manuce |

| Page | Ligne | *Au lieu de :* | *lisez :* |
| --- | --- | --- | --- |
| 288 | 9 (n.) | Roma. S. Casciano 1902 | Rocca S. Casciano, 1902 |
| 290 | 9 | Domisique | Dominique |
| 291 | 13 (n.) | ce cela | en cela |
| 291 | 20 (n.) | théâtrales vers | théâtrales en vers |
| 294 | 3 (n.) | Acteur | Auteur |
| 295 | 3 (n.) | Morand | Moland |
| 309 | 1 | Tables | Table |
| 316, c. 1 | 1 | Leclere | Leclerc |
| 316, c. 1 | 7 | Capone | Capoue |
| 317, c. 2 | 5 | Haosvitha | Hrosvitha |
| 318, c. 1 | 38 | Manfredi (Eustacchio), p. 278. | Manfredi (Eustacchio), pp. 273, 278. |
| 318, c. 1 | 39 | Manfredi (Mustacchio), p. 273. | [supprimer cette ligne] |
| 320, c. 1 | 8 | Sorrenti | Sorrento |